



MARIKA GALLMAN
MAEVE REGAN
4 - À PLEINES DENTS 

Marika Gallman

À pleines dents

Maeve Regan – 4

Milady

*Pour toi, brotch.
Peut-être que j'arriverai à te faire culpabiliser
de ne pas m'avoir lue.*

P.-S. : Ryan Gaussling©

CHAPITRE PREMIER

Cet endroit m'était étrangement familier.

J'aurais bien pris le temps de me demander pourquoi, mais je ne voulais pas perdre la personne que je suivais. Je m'arrêtai. Qui étais-je en train de suivre ? Je n'en avais pas la moindre idée. Je n'avais vu qu'une ombre. Tout ce que je savais, c'était que je ne devais la perdre sous aucun prétexte.

Je jouai des coudes pour fendre la foule de danseurs qui s'agglutinait sur mon chemin. La musique faisait trembler les murs, pourtant, je n'entendais qu'un seul et unique bruit. Un battement de cœur, lent et régulier. C'était peut-être lui que je poursuivais. Sauf que ce son provenait de partout en même temps et qu'il ne m'aidait en rien. Je pivotai sur la gauche, à la recherche de mon ombre. « Boom boom. Boom boom. » Rien de ce côté-là. Juste des danseurs frénétiques qui semblaient donner le meilleur d'eux-mêmes sur ce qu'un DJ osait appeler de la musique. Sur ma droite, contre un pylône, un couple s'embrassait. « Boom boom. » Ils avaient l'air heureux. « Boom boom. » Elle avait de longs cheveux bruns ondulés et la peau claire. Elle paraissait minuscule comparée à celui qui l'enlaçait. Il avait une bonne tête de plus qu'elle, et j'étais incapable de voir son visage, puisqu'il me tournait le dos. Mais quelque chose avait retenu mon attention. Je me retrouvai à fixer ses cheveux châtain un peu trop longs qui bouclaient légèrement aux extrémités tout en me demandant pourquoi ce détail me semblait si familier. « Boom boom. » Tout comme le lieu dans lequel je me trouvais. Je regardai autour de moi. Ce n'était qu'une boîte de nuit comme tant d'autres. J'en avais vu des dizaines comme celle-ci, et je les détestais toutes autant. Je reportai les yeux sur l'homme qui me tournait le dos. Sur ses cheveux. « Boom boom. » Ils semblaient doux et soyeux, et la lumière des projecteurs qui jouait sur eux les faisait ressembler à ceux d'un ange. « Boom boom. » Non, d'un chérubin. J'avais envie de tendre la main. Je pouvais presque sentir leur texture sous mes doigts.

D'un coup, l'homme se raidit et fit un pas en arrière avant de se pencher sur le côté pour...

Berk ! Est-ce qu'il venait vraiment de... ?

J'allongeai le cou afin de mieux regarder. Oui, il était en train de vomir. C'était dégoûtant. La fille qu'il embrassait semblait partager mon opinion, si j'en croyais l'air horrifié qu'elle affichait. Lorsque ses yeux trouvèrent les miens, je constatai que c'étaient les plus clairs que j'avais jamais vus. Elle parut étonnée que je l'observe, tout comme je le fus en découvrant l'énorme hématome qui ornait sa tempe. Est-ce que ce type l'avait frappée ?

Comme s'il m'avait entendue, l'homme se redressa et pivota légèrement la tête, juste assez pour que je remarque le sourire en coin qu'il adressait à... À qui ?

« Boom. »

À moi.

« Boom. »

Je ne pouvais toujours pas apercevoir ses traits, mais il me souriait.

« Boom. »

Puis il se tourna dans ma direction, et ce que je vis me coupa le souffle.

Il n'avait pas de visage.

« Boom boom boom. »

Ce devait être à cause de la lumière des projecteurs, parce que per...

Il s'enfuit en courant, et la musique explosa à mes oreilles. Je fus si surprise que j'en perdis l'équilibre, mais réussis toutefois à ne pas tomber, car quelqu'un posa une main sur mon épaule.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Je me retournai en sursaut et me trouvai nez à nez avec une fille aux flamboyants cheveux roux.

— Où étais-tu passée ? cria-t-elle.

La musique assourdissante ne parvenait pas à atténuer les reproches dans sa voix. Je n'avais jamais vu cette fille de ma vie. Elle devait me confondre avec quelqu'un.

Je fis volte-face pour tenter d'apercevoir l'homme qui s'était enfui, mais je pris conscience à cet instant que j'étais adossée au pylône. C'était étrange. J'avais dû m'y appuyer quand j'avais eu le vertige. Pourtant, j'aurais juré que cette fille se trouvait derrière moi lorsqu'elle m'avait mis la main sur l'épaule. Cette inconnue qui me dévisageait, ses yeux noisette brillants d'exaspération. Et où était passée celle que le type embrassait ?

— Alors, où étais-tu ? Ça fait des heures qu'on te cherche.

Je n'avais aucune idée de ce dont elle me parlait.

— Albert se réjouit de te rencontrer, ajouta-t-elle face à mon silence.

Albert ? J'avais déjà entendu ce nom-là quelque part.

— Allez, en avant, dit-elle, sa voix adoptant des accents impatients.

Elle commençait à me faire peur. Ce sentiment ne fit que grandir lorsqu'elle posa une main sur mon épaule. Je me dégageai rapidement, mais m'arrêtai quand il me sembla déceler de la tristesse dans ses yeux. Est-ce que ma réaction venait de la blesser ?

— Je ne te connais pas, me justifiai-je maladroitement.

Ma voix n'avait été qu'un murmure. Pourtant, elle m'avait entendue. Je le voyais à son expression. Elle avait l'air agacée à présent.

— C'est ça, ta nouvelle excuse ? T'aurais pas pu trouver mieux ? N'importe quoi d'un peu plus recherché comme, je sais pas moi, que tu t'es fait enlever par des extraterrestres ?

Cette fille avait de toute évidence de gros problèmes.

Elle leva de nouveau le bras et fit mine de vouloir le poser sur mon épaule.

— Pu...

— Putain de bordel de merde, oui, je sais Maeve. C'est ton insulte préférée. Là aussi tu pourrais trouver quelque chose de plus recherché.

« Boom boom. »

Les battements reprurent, et la musique se tut instantanément. Mais j'entendais toujours la fille, qui me demandait à quoi je jouais. Je ne pouvais pas lui répondre. Je venais de sentir une odeur indéterminable. Pourtant, je savais qu'elle était synonyme de danger. Tous mes sens étaient en alerte tandis que je me tournais et retournais à la recherche de la source. Ça ressemblait à des œufs pourris, sans toutefois vraiment être celle du soufre. Je la connaissais. J'étais incapable de me souvenir d'où, mais j'en étais certaine, et la peur me liquéfia les membres, comme un réflexe primitif.

Les projecteurs, qui jusque-là balayaient la pièce de tons chauds, se mirent à diffuser du vert, puis du bleu, sur la peau de Brienne.

Une seconde. Si je n'avais jamais vu cette fille, comment pouvais-je connaître son prénom ? Quelque chose ne tournait pas rond.

Je remontai le regard le long de son bras.

« Boom boom. »

Le long de son bras nu. Jusqu'à son épaule. Remarquai qu'elle portait une magnifique robe rouge sang.

« Boom boom. »

Je posai les yeux sur son visage.

— Maeve ?

« Boom boom. »

— Je suis désolée, je... Il faut que j'y aille ! criai-je.

Je ne m'attardai pas sur l'expression pleine d'incompréhension de Brianne et partis en courant. Je ne comprenais pas tout ce qui se passait. Je savais juste que je devais suivre ce son et que cette fille – qui qu'elle soit, même si je la connaissais sans m'en souvenir – le comprendrait également si c'était une amie.

Les projecteurs diffusaient de nouveau des tons chauds, ce qui suffit à me calmer quelque peu une fois que je me fus assez éloignée. La musique n'avait pas exactement disparu, ce coup-ci, mais je ne l'entendais qu'à peine, un peu comme si j'avais eu les oreilles remplies de coton. Le battement, en revanche, me parvenait clairement. « Boom boom. » Il faisait trembler tout mon corps chaque fois qu'il retentissait et me donnait des frissons.

Je voulus traverser la salle, mais un homme très énervé s'avavançait dans ma direction. Il était très beau garçon malgré son nez en sang. Grand, musclé, les cheveux sombres, le teint hâlé et les yeux pâles, une mâchoire aussi carrée que décidée. Il me fallut quelques secondes pour me rendre compte qu'il s'approchait de moi. Il hurla mon nom en projetant son gros poing vers ma tête. Je l'évitai de justesse en me baissant.

— T'es complètement malade ? criai-je.

Mais il se fichait bien de ce que je pouvais dire. Il avait déjà envoyé une deuxième attaque qui passa encore plus près de son but. Sans réfléchir, je lui pinçai le nez. Il se mit à brailler. Je regardai tout autour, mais, de toute évidence, personne ne prêtait attention au fait qu'un inconnu s'en prenait à moi. Ils continuaient à danser comme si de rien n'était. Bon Dieu, où était la sécu quand on en avait besoin ?

— Espèce de sale petite pute ! rugit mon assaillant.

Je me baissai encore une fois et, lorsque je me relevai, je remarquai une ombre qui filait quelque part en direction du bar. « Boom boom. » Elle s'arrêta une fraction de seconde, se retourna et...

Je hurlai en sentant le poing s'abattre sur ma pommette. Je retins à grand-peine les larmes qui voulaient s'échapper de mes yeux. En cherchant du regard mon adversaire, qui comptait certainement frapper encore une fois, je me trouvai face au vide.

Il avait disparu, purement et simplement.

Je décidai d'aller vers le bar, là où j'avais vu passer l'ombre. Il n'y avait plus aucune trace d'elle. Il ne restait qu'une bande de joyeux lurons avinés qui criaient des obscénités et riaient à en perdre haleine. Les hommes.

L'un d'eux se tourna vers moi et me tendit un verre.

— Une tequila, bébé ? Tu as l'air d'en avoir besoin.

Je le détaillai.

Sa peau était aussi claire que ses cheveux étaient bruns, et il avait des yeux d'un bleu myosotis aux longs cils noirs qui auraient rendu plus d'une fille jalouse. Son sourire avait quelque chose d'enfantin, pourtant la manière dont il était maquillé tranchait totalement avec cette impression. Mais,

le plus dérangeant, c'était le tatouage qui apparaissait et disparaissait sous la manche relevée de sa veste.

— Qui êtes-vous ? lui demandai-je en fronçant les sourcils.

— Moi ? Je suis ton tonton, répondit-il en réajustant son col Mao.

Il se mit à rire de plus belle, puis, comme si la répétition était la chose la plus amusante qu'il avait jamais entendue de sa vie, il commença à fredonner la marche funèbre. Je refusai la tequila et continuai à avancer en longeant le bar. Mais je ne fis pas trois pas avant de m'arrêter net devant une imposante silhouette surmontée d'un chapeau de cow-boy. L'homme m'adressa un salut à l'aide de ce dernier, et je m'empressai de le dépasser. Je fis un bond en arrière quand une masse verte s'élança en dehors de son grand manteau et sauta sur le comptoir, renversant plusieurs verres à cocktails dans sa course. Puis elle s'immobilisa pour frapper de nouveau l'instant d'après. C'était un serpent. Un serpent qui avait gobé une araignée. Je n'avais jamais rien vu d'aussi répugnant de toute ma vie, et je venais pourtant de regarder un type vomir après avoir embrassé une fille. C'était dégoûtant. Mais pas autant que de remarquer que le bar grouillait de bêtes à huit pattes. Où est-ce que j'avais atterri, bon sang ? J'aurais trouvé bien moins étrange d'être bousculée par un lapin blanc trop en retard pour regarder où il allait.

Je décidai de retourner au milieu de la piste de danse. Je détestais les serpents. J'en avais une frousse incroyable. Risquer d'être frappée par un inconnu en colère me semblait une solution préférable.

Mais je n'avais pas eu le temps d'atteindre le centre de la piste qu'un homme m'avait déjà attrapée et m'entraînait dans une valse. Je n'entendais toujours pas bien la musique, mais il nous guidait. Comme si nous étions seuls au monde. Je reculai légèrement pour le regarder et eus un choc. Il ressemblait tellement à la fille que j'avais vue en entrant. Il avait les mêmes yeux clairs qu'elle. Exactement les mêmes.

— Tu m'as manqué.

— Connard.

Je me surpris moi-même. Ce n'était pas mon genre d'insulter les inconnus.

Ou bien peut-être que si ? Je ne me souvenais pas.

Il sourit et déposa un baiser sur mon front. Puis il disparut. Ça devenait une habitude !

Je restai immobile pendant ce qui me parut une éternité, debout entre les danseurs qui me bousculaient régulièrement, à tendre le cou pour essayer d'apercevoir une ombre, n'importe quel signe de ce que je poursuivais. Je commençais à penser que je ne la retrouverais jamais lorsqu'un mouvement attira mon attention, tout au fond de la pièce. Je me précipitai, mais, avant que je puisse atteindre le mur, un homme étrange qui semblait ne rien avoir à faire là s'était matérialisé sur mon passage. Il ne disait rien. Il se contentait de m'observer fixement, et son regard était difficile à soutenir. Ses yeux bleus étaient si perçants que je fus parcourue d'un frisson qui n'avait rien à voir avec les battements qui me parvenaient toujours de manière régulière. Ses cheveux blancs retenaient les tons rouges des projecteurs et auraient pu lui donner un aspect clownesque si son visage n'avait pas été si sévère. Je me demandai soudain s'il savait sourire.

L'homme remua les lèvres, mais aucun son ne sortit. La musique me parvenait pourtant de manière feutrée. Il aurait dû en aller de même pour sa voix. Mais il avait beau répéter une phrase, j'étais incapable de l'entendre. Tout comme j'étais incapable de bouger. Il changea alors de tactique, et le mouvement que ses lèvres firent m'était familier. C'était mon prénom.

« Boom boom. »

— Maeve !

La musique explosa une nouvelle fois à mes tympans, et je portai instinctivement les mains à mes oreilles. Que se passait-il, bon sang ?

— T... doi... trer.

La voix de l'homme me parvenait comme s'il me parlait à l'autre bout d'une ligne téléphonique qui grésillait à cause d'un réseau encore plus capricieux que mon frère.

Oh, j'avais un frère ? Oui, je m'en souvenais maintenant. Enfin, je crois. Ça devait être pour ça que le type d'avant m'avait paru familier. J'espérais que je ne lui ressemblais pas trop. Il avait plutôt l'air d'un con.

— T... doi... trer !

— Je ne vous entends pas !

Ce qui était étrange, puisqu'il se trouvait à moins d'un mètre de moi et qu'il hurlait.

— ... trer à la ... on !

Pourquoi diable ne l'entendais-je pas ?

— Je ne suis pas un souvenir ! cria-t-il. Tu dois rentrer à la maison, princesse !

Je l'avais parfaitement entendu cette fois-ci, et je fis aussitôt un pas en arrière. Il avait répondu à une question que je n'avais pas posée à haute voix, et mon cœur venait de ralentir sensiblement.

C'était bizarre. Est-ce qu'il n'avait pas plutôt tendance à accélérer quand on avait peur ?

— Tu dois l'écouter ! Et ... en ... er ... aison.

J'étais en train de le perdre de nouveau.

« Boom boom. »

— Je ne vous connais pas, laissez-moi tranquille ! criai-je en faisant encore un pas en arrière.

Mais ma voix manquait de conviction. L'image de l'homme avait commencé à crépiter, comme s'il s'agissait d'un hologramme sur le déclin, et cela me terrorisait. Il était transparent à présent et continuait à s'atténuer petit à petit. J'avais conscience en regardant ses yeux bleus qu'ils m'étaient familiers. Si clairs. Si calmes malgré le fait qu'il me criait quelque chose que je n'entendais de nouveau pratiquement plus.

— ... entre ! Et ... coute-la !

« Boom boom. »

Je partis en courant une nouvelle fois. Je contournai la zone où il se trouvait peut-être encore en longeant le bar, afin d'atteindre le fond de la pièce par le côté droit. Je me serais bien arrêtée pour une tequila. Je sentais que j'en avais besoin. J'eus un mouvement de recul en voyant un jeune homme fluet en chemise blanche avec des cheveux bruns coiffés en pics au-dessus d'un visage poupin se retourner avec deux verres d'un breuvage d'un jaune riche. J'avais déjà croisé ce type. Quelque chose ne tournait vraiment pas rond. Je connaissais toutes les personnes qui se trouvaient ici, j'en aurais mis ma main à couper. Pourtant j'étais incapable de me souvenir de leurs noms ou de qui ils étaient.

— Maeve ? dit le jeune homme.

Je le dépassai en courant, le bousculant au passage parce que mes genoux tremblaient. Je me retournai presque aussitôt, mais il s'était évaporé. Je commençai à prendre de profondes inspirations pour me calmer et finis par m'appuyer au comptoir, vu que mes jambes n'avaient plus envie de soutenir mon poids. Tout était si bizarre, je ne comprenais rien. J'avais l'impression que mes

souvenirs étaient rangés dans une partie de mon cerveau à laquelle je n'avais pas accès, et cette sensation était vraiment très, très désagréable. J'expirai lentement et profondément puis décidai de m'asseoir, mais renonçai à peine après avoir posé la main sur un des tabourets devant le bar. Il était tellement poisseux que je doutais fortement que j'aurais pu m'en relever un jour.

Un verre fut poussé dans ma direction, et je refermai machinalement les doigts autour avant de regarder d'où il provenait. J'en avais désespérément besoin. Cependant, la couleur du breuvage m'interpella. Il n'était pas d'un orange chatoyant comme celui que j'avais vu d'autres clients boire plus tôt. Il était sombre et semblait très épais. J'allais demander ce que c'était, mais, lorsque je redressai la tête, ma gorge se serra et je fis aussitôt un pas en arrière. « Boom boom. »

Le barman était en train d'essuyer un verre, me fixant de ses yeux d'un vert plus froid que la mort. Mes yeux. Ceux de mon frère. Je sus sans l'ombre d'un doute qu'il s'agissait de mon père, même s'il était décédé lorsque j'étais bébé, tout comme ma mère. Non. Une seconde. On m'avait menti toute ma vie. Mes doigts cédèrent à l'instant de panique, et le verre s'écrasa au sol, éclaboussant mon jean de sang.

— Je t'ai tué, bredouillai-je en relevant la tête.

Je ne me souvenais pas pourquoi j'aurais fait ça. Je savais juste qu'il était le mal incarné, et j'étais persuadée que je l'avais tué. Ou que j'aurais dû le faire.

Il continua à essuyer son verre, comme si de rien n'était. Au bout de quelques secondes qui me parurent s'étirer à l'infini, il haussa les épaules et m'adressa un sourire grotesque.

— La mauvaise herbe ne crève jamais.

Je fis un nouveau pas en arrière quand je vis une araignée courir sur le comptoir, et un autre lorsque je remarquai que le tableau derrière mon père, qui représentait une très belle femme aux cils interminables, me suivait des yeux. Je secouai la tête, mais rien ne changea. Elle me fixait toujours du regard, et mon père essuyait son verre en m'observant tranquillement. Je fus incapable de bouger jusqu'à ce qu'il repose le verre, jette le torchon qu'il utilisait par-dessus son épaule et se retourne pour attraper quelque chose.

— Tiens, ma puce, dit-il en me tendant un gros ours en peluche. Joyeux anniversaire.

Je hurlai et fis volte-face, bien décidée à prendre mes jambes à mon cou, mais tombai nez à nez avec une fillette aux cheveux blonds en pagaille qui me dévisageait étrangement. Elle portait une robe qui paraissait aussi démodée que délavée, et deux marques rouges ornaient le côté de sa nuque. Elle me fixa pendant quelques instants, jusqu'à ce qu'un petit garçon aux yeux sombres accoure vers nous et saisisse sa main.

— Viens jouer ! lui dit-il.

Ils s'enfoncèrent dans la foule de la piste de danse en riant, et je les perdus totalement de vue. J'étais en train de devenir folle. Totalement, complètement, et irrémédiablement folle. Je décidai de partir d'ici au plus vite. M'enfuir de ce guêpier. Mais je n'avais pas fait deux pas qu'une violente douleur se répandit dans ma fesse.

Je me baissai et ramassai une lourde pierre ronde. Qu'est-ce que c'était encore, ces conneries ?

— Aïe !

Je venais d'en recevoir une autre dans les côtes. Je manquais cruellement de réflexes.

Je me redressai à temps pour voir l'ombre disparaître par une porte au fond de la salle. Je courus aussi vite que je pus. Arrivée à destination, je remarquai que les murs étaient ornés de dizaines de photos qui représentaient toutes les mêmes enfants, à différents stades de leur croissance. Sur l'une

d'elles, les deux se tenaient bras dessus, bras dessous et souriaient à pleines dents. Ou presque. Il leur manquait celles de devant.

J'ouvris la porte et me retrouvai dans le noir total. C'était bien ma veine. Avant d'avoir le temps de me plaindre convenablement, mes mains commencèrent à émettre une légère lueur violette qui ne fit que gagner en intensité. Plus rien ne me paraissait bizarre, à présent. Au bout de quelques secondes, je remarquai que je me trouvais dans un énorme entrepôt, et j'en eus le souffle coupé. Peut-être était-ce à cause de l'homme sans visage qui semblait crucifié en plein centre de la pièce, ou parce que cette odeur d'œufs pourris était plus prononcée ici que dans la boîte de nuit, je ne saurais dire. Je me mis à avancer, bien décidée à aller voir de quoi il retournait, mais trébuchai. En baissant les yeux, je découvris toutes les bibles qui jonchaient le sol. Je me penchai pour en attraper une, mais, à peine mes doigts l'eurent-ils effleurée que j'entendis un grognement. Je me redressai d'un bond. Une armée de silhouettes décharnées s'approchait. Je repassai la porte aussitôt et la refermai de toutes mes forces, haletant contre le battant. Je connaissais ces choses. C'était la mort. La mort incarnée. Elles n'avaient pas le droit de me suivre ici.

Je me retournai pour m'adosser contre le mur, mais un couteau vola pile devant mon nez en sifflant. Mon cœur manqua un battement, et je me tournai en direction de la personne qui l'avait jeté. Il en rata encore un autre en voyant un Indien patibulaire qui semblait tout sauf sympathique et me fixait d'un air très mécontent. Quand il expira violemment par les narines, il me rappela étrangement un taureau prêt à charger. Et, lorsqu'il lança un nouveau couteau, je vis ma dernière heure arriver. Je fermai les yeux et ne les rouvris qu'au moment où j'entendis la lame se ficher dans du bois. « Boom boom. » Mais ce n'était pas le bruit d'un cœur, cette fois-ci. C'était l'Indien qui s'était avancé dans ma direction en faisant trembler le sol. Il agita une grosse patte sous mon nez.

— Oublié ça.

Je regardai ce qu'il tendait. Il s'agissait d'un petit pendentif en forme de dragon. Il m'était étrangement familier. Je savais qu'il m'appartenait. Lorsque je relevai la tête pour le remercier, l'Indien avait disparu, et un grand homme aux cheveux rasés me faisait face. J'entendis un bruit de métal au moment où le pendentif toucha le sol. L'homme me sourit timidement avant de caresser ma joue.

— Ne m'oublie pas, s'il te plaît.

Lorsqu'il se pencha pour m'embrasser, des papillons enragés se mirent à danser dans mon ventre. C'était le baiser le plus doux que j'avais jamais reçu. Je voulus l'enlacer, lui promettre que je ne l'oublierais jamais même si je ne me souvenais pas de son nom, mais il s'en était allé.

Avec un pincement au cœur, je me baissai pour ramasser le médaillon et me retrouvai nez à nez avec un jeune homme blond qui était adossé au mur. Il tenait fermement un téléphone portable tout cabossé dans ses mains et pleurait toutes les larmes de son corps. Sans savoir pourquoi, je me sentis atrocement coupable. Je trébuchai en voulant reculer et tombai fesses les premières sur de l'herbe. C'était étrange. Il y en avait partout, à présent. Et j'entendais de l'eau couler.

Je me mis à ramper en arrière, serrant tellement le médaillon qu'il s'enfonça dans ma chair. Je ne m'arrêtai que lorsque je rentrai dans quelque chose. Quelque chose de chaud et de poilu. Je crois.

Je me retournai, et la biche partit en courant lorsque je commençai à hurler. C'était le jour le plus étrange de toute ma vie. Il n'y avait pas de biches dans les boîtes de nuit. Pas d'enfants non plus, ni de petit vieux, ni de serpents, ni rien de tout ce que j'avais vu ce soir. Je voulais m'en aller. Il fallait que je parte d'ici avant de vraiment devenir folle.

Je remarquai alors que le deuxième couteau s'était fiché dans une porte qui se trouvait pile à côté de celle que j'avais empruntée. Je me précipitai vers la poignée, mais, au moment où je posai la main dessus, des doigts glacés se refermèrent sur mon avant-bras. Je relevai lentement la tête et plongeai le regard dans les yeux envoûtants d'une magnifique blonde habillée de manière très chic. Elle portait un chemisier en soie et un pantalon droit. Ça me semblait beaucoup trop sophistiqué pour les lieux.

J'étais incapable de prononcer un mot. Je la connaissais. Je le savais.

— Tu m'as tuée, dit-elle d'une voix égale.

« Boom boom. »

Elle sentait la rosée du matin.

J'essayai de reculer, mais elle tenait mon poignet si fermement que j'étais impuissante.

— Lâche-moi, demandai-je, le souffle court.

« Boom boom. »

— Tu m'as tuée, répéta-t-elle, plus vivement cette fois-ci.

— Je ne t'ai pas tuée.

« Boom. »

— Je m'en souviendrais.

Après tout je me rappelais avoir tué mon père. Enfin, il me semblait. Ce n'était pas le genre de chose qui s'oubliait facilement. Non ? Pourquoi avais-je soudain l'impression d'avoir tué beaucoup de personnes ?

« Boom. »

— Tu refuses de t'en souvenir.

— Ce n'est pas vrai.

— Tu refuses de te réveiller.

— Je ne dors pas !

Je ne dormais pas, n'est-ce pas ?

— Tu préfères fuir et te réfugier ici.

— Ce n'est pas vrai ! me défendis-je. C'est l'endroit le plus pourri dans lequel j'ai jamais mis les pieds !

Elle me dévisagea, et ses yeux se firent plus durs.

— Tu n'as pas le droit de refuser de vivre alors que d'autres n'ont pas eu le choix.

J'essayai encore une fois de reculer, mais son emprise était toujours de fer. Mon poignet me faisait un mal de chien. J'avais l'impression d'avoir un étau serré tout autour.

— Je ne t'ai pas t...

Une image s'imposa à mon esprit, si vive que mon ventre se tordit et que je parvins à peine à m'empêcher de vomir. Sa belle robe rouge, froissée sur l'herbe verte. Comme son corps, aussi chiffonné qu'un pantin désarticulé. La robe que portait Brianne tout à l'heure.

— Je suis désolée, Tara.

— Je ne suis pas Tara.

Ce fut à mon tour de la dévisager. Bien sûr que c'était elle. J'ignorais pourquoi je ne m'en étais pas souvenue jusqu'alors, mais il s'agissait bel et bien de Mademoiselle Parfaite. Son chemisier et son pantalon se transformaient lentement, devenant la robe rouge sang dans laquelle elle était morte, et son petit pendentif en forme de fée reposait contre sa poitrine. C'était elle, je le savais.

— Tu es Tara, lui dis-je calmement. Et je t'ai tuée.

— Tu ne comprendras donc jamais, Maeve ?

Je commençai à secouer la tête et n'arrêtai que lorsque je sentis la brûlure dans ma chair. Je regardai mon poignet, mais je ne voyais que ses longs doigts fins, ces doigts qui jouaient du violon comme personne. Ce qu'elle dit ensuite me fit cependant relever la tête en un éclair.

— Je suis toi.

— Ne dis pas de bêtises, rétorquai-je en riant de manière forcée. Tu n...

Mais ses traits avaient commencé à changer. Pourquoi est-ce que ça n'arrêtait pas de se produire ? Est-ce que les choses ne pouvaient pas être ce qu'elles semblaient être au moins une fois dans ma vie ? J'eus soudain atrocement envie de pleurer. Je voulais qu'ils me laissent tranquille, tous autant qu'ils étaient. Mais non. Rien ne se passerait jamais comme je le désirais. Ses cheveux devenaient plus foncés et commençaient à onduler, le bleu pervenche de ses yeux à verdir. Sa bouche se faisait plus charnue, son menton plus décidé, et son regard bien trop dur. J'eus soudain l'impression de m'observer dans un miroir.

— Tu n'as pas le droit d'abandonner.

— Mais... tu m'as dit que je t'avais tuée.

— Tu m'empêches de vivre.

« Boom boom. »

— Je ne comprends rien !

— Tu n'as jamais rien compris, petite sottie.

Elle disparut aussitôt. Aussi facilement que ça, comme les autres. Les gens étaient vraiment malpolis, dans le coin. Je les détestais.

Je fixai le vide, là où elle se tenait encore quelques instants plus tôt. Du moins, c'est ce que je croyais. En baissant le regard sur ma main, je me rendis compte que mon poignet était noir. Comme si j'avais porté une menotte d'obsidienne.

« Boom boom. »

Je devais suivre le battement.

« Boom. »

J'appuyai sur la poignée et arrêtai aussitôt mon mouvement. L'odeur d'œufs pourris flottait de nouveau dans l'air, mais ce n'était pas ce qui m'avait stoppée. Je venais d'entendre quelque chose. La musique était encore feutrée, mais il me semblait avoir entendu une voix de femme.

Une femme qui chantait.

Je me tournai à la recherche du bruit, et je remarquai que la boîte de nuit s'était totalement vidée. Il ne restait rien, à l'exception d'une cage étrange qui pendait au plafond. C'était quoi, ce bordel ? Les projecteurs balayaient toujours les lieux, pourtant il n'y avait plus âme qui vive. Non, c'était faux. Une silhouette se détachait de la cage et, à moitié cachée derrière elle, se trouvait celle d'une femme, nue, qui avançait très lentement dans ma direction, bras tendus en avant, comme si elle voulait que je lui prenne la main. Mais elle se situait bien à dix mètres de moi. Je ne parvenais pas à voir son visage. On aurait dit qu'il accrochait toutes les ombres de la pièce pour s'en faire un masque impénétrable, et son chant était bien trop plaisant pour être honnête. C'était celui d'une sirène. Il m'appelait à elle. Je n'en comprenais pas les paroles, pourtant je savais qu'elles m'étaient destinées. Et cette voix était si douce... J'avais déjà ressenti cette sensation, lorsque j'avais entendu celle de mon père pour la première fois. Puis des ombres se détachèrent autour de la femme, et je reconnus les monstres de l'entrepôt. Mon cœur s'étrangla, et j'actionnai la poignée pour me précipiter dans la

pièce suivante...

Et faillis tomber en bas d'une falaise.

Nom de Zeus.

Je me raccrochai à la poignée de toutes mes forces et réussis à retrouver la terre ferme après avoir battu des pieds. J'étais bien décidée à emprunter de nouveau la porte le plus vite possible. Mais, lorsque je tentai d'appuyer sur la poignée, je me rendis compte que ma main était serrée autour du vide. Derrière moi, un gouffre sans fond. En face de moi, des prés sans fin où une herbe d'un vert hypnotisant se mêlait au brun foncé de la terre humide. Où avais-je bien pu atterrir ?

Je longeai le précipice en gardant une distance de sécurité, même si je ne pouvais m'empêcher de jeter régulièrement un coup d'œil en bas. Des vagues déchaînées s'échouaient contre des falaises. Je me trouvais au beau milieu de nulle part.

Je marchai pendant ce qui me parut des heures, tranquillement, même si je regardais souvent en arrière pour vérifier que les monstres ne m'avaient pas suivie. Ce lieu était rassurant. Le ciel orageux semblait être la pire menace alentour, mais les nuages gris ardoise qui le composaient se brisaient tout de même à différents endroits et permettaient à une lumière vive de percer l'horizon. C'était tout simplement magnifique.

Ma promenade de santé prit fin de manière abrupte lorsque j'entendis à nouveau le chant de la femme. C'était mon nom qu'elle fredonnait à présent. Mais elle ne se montra pas. Je continuai ma route, bercée par le bruit des vagues et celui de son chant, puis je compris que j'étais parvenue à destination.

« Boom boom. »

En face de moi, sur la partie la plus élevée de la falaise, se tenait un homme de dos. Je savais que c'était l'ombre que j'avais poursuivie. Je savais également que je ne le suivais pas que depuis ce soir. Je n'avais pas la moindre idée du jour que nous étions, de l'endroit où nous nous trouvions, mais j'avais cruellement conscience que je l'avais cherché très longtemps. J'eus envie de me précipiter vers lui, mais, après quelques pas rapides, je m'arrêtai tout aussi vite. Et s'il s'agissait de mon père ? Je me souvenais de la prophétie, à présent. Je savais ce qu'elle m'annonçait. J'étais la seule en mesure de le tuer et, lorsque ce serait fait, je deviendrais plus dangereuse qu'il l'avait jamais été. Pourtant, au plus profond de moi, j'avais conscience que ça ne pouvait pas être ça. J'avais déjà tué mon père et je poursuivais cette ombre parce que j'en avais besoin. Cependant, Tara m'avait dit que je refusais de me réveiller, que je me réfugiais ici. C'était peut-être précisément ce que je fuyais. Peut-être que j'avais passé cette porte par erreur lorsque certains souvenirs étaient revenus.

Je commençai à reculer machinalement, mais l'homme se retourna aussitôt.

« Boom boom. »

« Boom. »

Mon cœur manqua un battement. C'était Lukas. Il semblait défait. Ses traits étaient tirés, comme si tous les tourments qui l'agitaient avaient attrapé un coin de son visage et l'avaient entraîné chacun d'un côté. Ses yeux paraissaient éteints, sa bouche vaincue. Sa chemise claire était recouverte de boue, ses ongles sales, et il tenait fermement quelque chose qui ressemblait à une urne.

— C'est mon cœur, expliqua-t-il d'une voix sans ton.

« Boom boom. »

— Je l'ai brûlé il y a des années, reprit-il au bout de quelques instants en faisant un pas dans ma

direction. Je n'en avais plus besoin.

J'étais incapable de bouger. Le voir ainsi, si faible, si abattu, me coupait les jambes. J'avais de la peine à rester debout et, même si j'avais envie de partir en courant, je n'étais pas en mesure de le faire.

Il arriva à ma hauteur sans m'avoir regardée dans les yeux à un seul instant. Il fixait résolument l'urne. « Boom boom. » Il la tendit dans ma direction, marqua une courte pause, comme s'il hésitait, puis me la fourra dans les mains. « Boom boom. »

— Je suis incapable de m'en débarrasser. Chaque fois que je la retourne, les cendres refusent d'en sortir.

Mes bras tremblaient. Lorsque Lukas plongea enfin ses yeux fauves dans les miens, la terre tangua.

— Retourne-la pour moi.

C'était un ordre. Je secouai de nouveau la tête. Je ne pouvais pas faire ce qu'il me demandait.

— Retourne-la pour moi ! hurla-t-il. Jette ces cendres !

Il baissa le menton et tourna la tête avant de fixer l'horizon. Au loin, des éclairs silencieux zébraient le ciel.

— Je... Je ne peux pas faire ça, Lukas.

Il fit volte-face si vite que j'en eus un mouvement de recul. Le regard qu'il me lançait était celui d'un prédateur. Dangereux. Sauvage. Lorsqu'il parla, sa voix était si froide que mon cœur s'arrêta totalement.

— Si tu ne le fais pas, je sauterai de cette falaise.

Sa menace comprima si fort mes côtes autour de mes poumons que je fus incapable de respirer. Il ne pouvait pas décider de mourir. Je l'avais déjà tué une fois et, même si je n'étais toujours pas sûre du rôle qu'il avait joué dans tous les événements qui avaient eu lieu ces derniers mois, je savais que je ne supporterais pas de le perdre une nouvelle fois.

Tout ce qui s'était passé ces derniers mois.

Je baissai les yeux sur l'urne. Tara avait raison. Ou j'avais raison. Je me souvenais de tout. De ma rencontre avec Lukas dans cette boîte de nuit. D'être tombée amoureuse de lui malgré tout. De Marc. De la rencontre avec mon frère. La mort de Tara. Ma chasse en solitaire. Ma rencontre avec Barney. Avec mon père. La mort de Lukas. La mort de ma mère. Trevor. La mort de Walter.

« Boom boom. »

La trahison de Benoxh.

« Boom boom. »

Je compris que j'étais terrée ici depuis bien plus que quelques heures lorsque la femme se remit à chanter. Elle me berçait. Elle me berçait depuis si longtemps sans que je l'écoute. Elle voulait me rassurer, me convaincre que rien de tout ceci n'était ma faute. Pourtant, tous ces gens étaient morts à cause de moi. Et même si Lukas était encore en vie, quelque part, je n'en avais pas moins plongé une lame dans son cœur.

« Boom boom. »

— Si tu ne le fais pas, c'est moi qui sauterai de cette falaise, répéta-t-il.

Je fis un pas en arrière. La voix de l'inconnue se mêlait aux battements de son cœur. Je compris alors que c'était elle que je suivais depuis tout ce temps, et non pas Lukas, dont je tenais les cendres. Je n'entendais pas les mots, pourtant j'aurais juré qu'elle chantait le vent dans les voiles d'un navire, la pluie dans l'herbe haute, la liberté de l'oiseau solitaire, la fragilité d'une vie. Puis, je me rendis

compte que je connaissais cette chanson quand je me mis à la fredonner avec elle. Je connaissais ses paroles, sa mélodie, son sens. Je l'avais ignorée pendant si longtemps que je me demandais pourquoi. Elle était si apaisante. Elle faisait partie de moi.

Je ne me souvenais pas non plus depuis quand je n'avais pas chanté. Mes cordes vocales me semblèrent anesthésiées lorsque je commençai à les utiliser. Mais je me sentais si bien. Les mots agissaient comme un baume réparateur, coulant dans mes veines, se répandant dans mon corps. Je savais que ma peau ne scintillait pas, pourtant j'avais l'impression de briller de l'intérieur, comme l'aube d'un jour nouveau. Cette chanson était la vie, et le temps où je l'évitais était révolu. C'était mon chant. Ma magie.

Lukas me dévisageait de manière étrange. Il ne comprenait de toute évidence pas ce qui m'arrivait. Il était si beau. Si dangereux. Si distant.

Je fourrai l'urne de force dans ses mains avant de lui caresser doucement la joue. Je ressentis les petites décharges familières et fermai les yeux pour mieux les savourer. Son contact me manquait. Son odeur me manquait. J'inspirai profondément, mais la seule que je sentis fut celle de la terre humide et de l'orage et, quelque part, plus loin, comme cachée sous celle de la pluie, une vague odeur d'œufs pourris. Mais son odeur à lui était inexistante. Sa peau aurait dû être douce, pourtant elle semblait n'avoir aucune substance sous mes doigts. Ces décharges n'existaient pas. Il ne s'agissait que d'un souvenir.

Je repensai à mon grand-père.

Je me mis sur la pointe des pieds pour déposer un léger baiser sur ses lèvres.

— Je suis désolée, murmurai-je. J'ai besoin de rentrer à la maison.

Il fronça les sourcils. Je lui souris.

Puis je m'élançai dans le vide.

CHAPITRE 2

J'étais en train de tomber.

Cette chute ne finirait-elle donc jamais ? *Je suis curieuse de savoir combien de milles j'ai déjà fait*, songeai-je, et ces mots trouvèrent un drôle d'écho en moi. *Je dois être bien près du centre de la Terre* ¹.

Non, je volais. Le vent fouettait mes joues et me faisait pleurer, même si je ne m'étais jamais sentie aussi bien, aussi légère, aussi libre. J'avais conscience que j'allais m'écraser, mais je n'avais pas peur. C'était ce que je devais faire, je le savais. J'avais fui la douleur pendant trop longtemps. Lorsque la mer s'approcha, j'arrêtai de respirer. Le choc fut tellement brutal que je me réveillai.

J'ouvris les yeux en sursaut. J'étais allongée dans une pièce à demi plongée dans l'obscurité. J'avais si froid. Pendant quelques instants, je me sentis étouffer, comme si j'étais vraiment en train de chercher mon air dans l'eau glacée. Il me fallut quelques secondes pour comprendre que ce n'était pas le cas. Mais, bon Dieu, qu'est-ce qu'il faisait froid. L'air était si glacé qu'il me brûlait les narines lorsque je respirais, mon corps était congelé, et même l'endroit où je me trouvais sentait le givre.

Je tentai de me redresser, mais la tête me tournait tellement que je parvins à peine à lever un bras avant qu'il ne retombe brutalement sur le matelas. Un matelas qui était bien trop mou à mon goût, tandis que mon bras paraissait fait de pierre. J'aimais dormir sur des surfaces dures, pas m'enfoncer comme je le faisais dans celui-ci, surtout quand je n'avais aucune force et que j'avais l'impression qu'il essayait de m'avaler tout entière. Je ne savais pas ce qui était le plus désagréable entre ça et le fait que chaque muscle dans mon corps semblait atrophié, un peu comme si je ne les avais plus utilisés depuis des années. Ou que j'avais été cryogénisée. Quelque chose n'allait pas.

Les souvenirs revinrent rapidement. La grotte, les monstres, la mort de Victor, puis celle de Walter. Mon cœur se serra malgré sa léthargie. L'état dans lequel j'étais ne pouvait être dû qu'au poison qui se trouvait sur la lame avec laquelle Lukas m'avait poignardée en plein cœur. *Un prêté pour un rendu*, pensai-je en essayant à nouveau de soulever un bras.

Je gémis, et il me fallut plusieurs tentatives pour parvenir à le lever de quelques centimètres. J'avais bel et bien le poignet noir, comme dans mon rêve. Mais, lorsque ma vision devint plus nette, je pris conscience que ce n'était pas la marque des doigts de Tara qui en était la cause, même si la peau semblait violacée au-dessous. Je portais une espèce de bracelet en métal sombre. Il me fallut réunir toute ma force pour ramener le bras vers ma tête afin de mieux l'observer, mais il retomba lamentablement sur ma gorge. Le métal s'enfonça lourdement dans ma trachée, me coupant la respiration. Je me mis à tousser, et les courbatures firent irradier la douleur dans tous mes membres. Comme si cette quinte de toux brisait le carcan de glace qui retenait mon corps prisonnier et que chaque éclat gelé venait poignarder ma chair. Tout l'air s'enfuit de mes poumons, et j'étouffai de nouveau. La vache, je ne m'étais jamais sentie aussi mal. Au moins, la dernière fois que j'avais été empoisonnée par Connor, au *Baron Vampire*, mon corps semblait vivant. C'était curieux, mais on aurait dit que, ce coup-ci, il n'était pas douloureux parce qu'il essayait de survivre, mais parce qu'il était déjà mort.

Je pris mon courage à deux mains – façon de parler, puisqu'elles ne m'obéissaient plus vraiment –

et relevai tant bien que mal l'avant-bras pour examiner le bracelet. Je n'avais jamais vu pareil métal. Je ne pus l'observer que quelques secondes avant que mes muscles ne lâchent et que mon bras retombe sur ma poitrine, mais il était large et plat, pratiquement noir, et des lignes argentées étranges et arrondies le décoraient.

Je tentai de me tourner sur le flanc. Je voulais m'asseoir. C'était comme quand on se réveillait et que le sommeil nous retenait de ses doigts gourds. Si je parvenais à me redresser, je serais en mesure de me réveiller tout à fait, et tout irait mieux. M'étirer me ferait sûrement du bien, également. Ou pas.

Il me fallut plusieurs minutes pour réussir à rouler sur le côté et, quand j'essayai de poser un pied à terre, il entraîna le reste de mon corps, et je tombai. Heureusement, comme pour mon bras juste avant, personne n'était là pour assister à ce grand moment de solitude. Lorsque la fraîcheur de la pierre me mordit les jambes, je me rendis compte que je m'étais déjà un peu réchauffée. Le sol était glacial, et mes membres étaient toujours à la traîne. Comme le haut de mon corps paraissait plus alerte que le bas, je m'aidai de mes mains pour me redresser en agrippant la table de chevet et le matelas et en me tirant tant bien que mal. Je soupirai lorsque je parvins à m'adosser contre le lit et à réajuster les pans de la chemise de nuit que je portais afin de protéger mes jambes du sol. Elle était vraiment moche. Le tissu dans lequel elle était grossièrement découpée semblait n'avoir pas du tout été travaillé et elle n'avait certainement pas été lavée avec de l'adoucissant. Il n'y avait même pas un tapis dans cette pièce. Et le chauffage laissait à désirer. J'étais de nouveau en train de frissonner, mais il fallait voir le côté positif. Cela me réveillait quelque peu.

La chambre était intégralement en pierre. Pas besoin de s'appeler Einstein pour comprendre que j'étais encore dans le château de mon père. Je soupirai une nouvelle fois, plus fortement. Mon imbécile de frère m'avait bel et bien gardée avec lui. J'étais presque déçue de ne pas avoir passé l'arme à gauche ce coup-ci. Pas que j'avais envie de mourir, mais j'aurais bien aimé pouvoir l'emmerder. Il faudrait que je trouve une autre manière de le faire.

Je restai dans cette position pendant ce qui me parut une éternité, à réfléchir à tout ce qui était arrivé. Faire travailler ma mémoire réveillait mon cerveau engourdi, et mon corps semblait suivre sa route. Benoxh m'avait trahie. Nous avait trahis, plutôt. C'était lui, l'homme en noir. Et Victor était mort. Connor m'avait aidée à le tuer, mais c'était pour mieux mettre la main sur son armée et prendre son trône. Il n'y avait rien de surprenant là-dedans. C'était tellement typique de mon frère que j'aurais dû le voir venir des mois à l'avance. Walter aussi était mort. Je lui en voulais terriblement. Si mes cordes vocales avaient fonctionné normalement, j'aurais hurlé de toutes mes forces. J'aurais hurlé pour lui dire à quel point je lui en voulais. Il n'avait aucun droit de mourir. Il aurait dû rester auprès de mes tantes vers le portail. Il avait passé tellement d'années à me cacher la vérité. Oh oui, j'étais vraiment en colère contre lui. Tellement, à vrai dire, que je n'aurais pas été surprise d'apprendre qu'il avait fait exprès d'être tué pour entraîner ses secrets dans la tombe. Je sentis une larme chaude rouler en bas de ma joue. *Vieil emmerdeur*, pensai-je en l'essuyant. *Tout ça pour ne pas te mettre à table et ne pas me dire quelle était l'implication de Lukas après l'avoir mentionnée*. Tiens, je me demandais comment se portait cette chère Elzbieta. J'espérais qu'elle était en train de brouter les pissenlits par la racine, comme la bonne grosse vache qu'elle était.

Je laissai tomber mon front dans le berceau de mes mains. Mon bon caractère s'était réveillé plus vite que le reste. Ouais, j'allais être en pleine forme sous peu.

Le froid du métal sur une de mes pommettes me rappela le bracelet étrange que je portais. Je l'observai. Il avait une forme de vaguelette, ou plutôt celle d'un huit allongé et écarté, dans lequel on

aurait glissé mon poignet, et le bijou était plat. En dessous, ma peau était définitivement violette, et surtout douloureuse. Comme dans mon rêve. Je me demandais bien pourquoi ça n'avait pas guéri. D'un autre côté, mon corps devait sûrement déjà se battre pour me garder en vie. Je ne pouvais pas me montrer trop exigeante. Ça ne serait qu'un souvenir dans quelques heures. Ou quelques minutes, selon la vitesse à laquelle je recouvrerais la forme. Et de quand j'aurais droit à ma prochaine ration de sang.

Rien que d'y songer, mon ventre se mit à gargouiller. Ou, plutôt, il hurla à la mort, comme un loup solitaire sous la pleine lune. J'aimais cette image. Mais j'avais encore plus faim maintenant que j'avais pensé à de la viande.

Pour me changer les idées, et comme mes jambes ne me semblaient pas assez sûres pour une promenade de santé, j'essayai de retirer le bracelet. Je me rendis vite compte que c'était peine perdue. Mission impossible, Jim. J'aurais parié ma plus belle culotte qu'il avait été posé à l'aide de magie. Mais qui aurait fait ça ?

Je me souvins alors que Jean-Pierre était resté avec nous. Connor avait dit qu'il avait besoin d'un Sihr, même si je me demandais encore dans quel but. J'espérais qu'il était toujours en vie. Vu sa peur des vampires et son vocabulaire fleuri quand il s'adressait à eux, une fois en face de quelqu'un comme mon frère, je n'aurais pas misé grand-chose sur ses chances de survie. Pas au-delà de cinq minutes, en tout cas.

Je grognai de rage lorsque j'abdiquai et laissai ma main retomber sur le sol. La pierre froide réveilla mes doigts, et je décidai qu'il était temps d'essayer de me lever. Il me fallut plusieurs tentatives, mais je finis par parvenir à me redresser. J'étais heureuse d'être seule, parce que je ne devais pas être très gracieuse. J'ignorais pourquoi je pensais à ça, au juste. Ça tenait peut-être du fait que je ne m'étais jamais sentie aussi gauche de toute mon existence.

Une fois debout, je testai la solidité de mes jambes avant de me rendre compte que ce n'était sûrement pas la meilleure des idées. Je fis quelques pas en m'appuyant contre les murs. Enfin, après m'être laissée tomber contre l'un d'eux pour m'y retenir, je posai rapidement les mains sur une tapisserie qui représentait une scène de chasse et pestai intérieurement. Pourquoi mettre un tapis au sol quand on peut en coller un contre une paroi ? C'est tellement plus logique et plus utile. Ce n'était même pas comme si elle était jolie, en plus. Ou juste agréable à regarder. Les animaux morts au pied d'un homme en armure qu'elle représentait avaient quelque chose de dérangeant. De malsain. Je n'aurais pas exactement su expliquer pourquoi, mais j'arrêtai très vite de la détailler pour continuer à avancer. La chambre n'était pas très grande. Enfin, elle était gigantesque par rapport à un placard à balais, avec ses quatre mètres sur cinq environ. Je n'avais jamais été vraiment douée pour estimer les surfaces. Ou estimer n'importe quoi, à vrai dire. Mais une chose était sûre : comparée au reste du château, elle était toute petite. Il n'y avait qu'un lit, une armoire, une cheminée juste à côté, une fenêtre, et la décoration laissait à désirer. Je me dirigeai vers la porte et posai doucement la main sur la poignée, puis j'essayai de l'actionner en faisant le moins de bruit possible. Je ne savais pas d'où me venait cette idée saugrenue, mais je voulais m'enfuir. Sauf que, dans mon état, tenir sur mes jambes relevait déjà du miracle. Enfin, il fallait voir les choses du bon côté. J'avais récupéré relativement vite, et je n'avais presque plus besoin d'un mur pour rester debout. Presque plus. Une poignée était amplement suffisante.

Évidemment, la porte était verrouillée. Ce n'était pas mon jour de chance. Je décidai de tester mon équilibre en traversant la chambre en direction de la fenêtre. J'eus la satisfaction de pouvoir

l'atteindre sans tomber, même si je dus me rattraper vite fait en arrivant à la hauteur du lit. Lorsque j'ouvris la fenêtre, elle grinça comme si ça l'emmerdait furieusement d'être dérangée. Je n'étais peut-être pas la seule qui n'avait pas envie de bouger.

Elle donnait sur une cour intérieure totalement vide. Étant donné la pénombre qui y régnait, j'en déduisis que le soleil était bas, même si je ne le voyais pas. Impossible de dire si c'était le matin ou le soir. Je ne savais même pas dans quelle partie du château je me trouvais. J'ignorais qu'il y avait une cour intérieure. Mais bon, je ne l'avais pas beaucoup visité. J'avais vu les grottes en dessous du château, la salle du trône et l'entrée principale, et c'était à peu près tout. Ah non, dans un souvenir qui ne m'appartenait pas, j'avais observé la séance de torture sur le fils de Lukas qui s'était déroulée dans une salle à manger. Quoi qu'il en soit, je n'arriverais jamais à sauter dans la cour. C'était bien trop haut. Je pourrais éventuellement longer les murs en prenant appui sur la corniche et espérer trouver un chemin jusqu'à la terre ferme. Ça me semblait faisable. Mais, dans mon état, c'était clairement suicidaire. Je notai cependant l'idée dans un coin de mon esprit.

Je retournai sans encombre vers la porte. Mes jambes étaient alertes à présent, et les courbatures, si je les sentais toujours, n'étaient plus un obstacle. Je me mis à tirer sur la poignée et à tambouriner contre le battant. C'était la seule issue, actuellement. Et autant profiter de l'hospitalité de mon frère avant d'essayer de me faire la malle. S'il ne m'avait pas encore tuée, il ne comptait certainement pas le faire à présent que j'étais réveillée. Ou alors il était clairement con. Il était stupide, c'était scientifiquement prouvé, mais c'était une différente forme de stupidité. Mettre les voiles après un bon petit déjeuner me paraissait une bonne option.

— Hé ho ! criai-je. Je voudrais sortir !

J'entendis des bruits de pas. Bien, je n'allais plus attendre longtemps.

Ou pas. Je pestai rapidement en remarquant qu'ils s'éloignaient.

— Hey ! hurlai-je. Revenez ! Je veux sortir !

Mais ce fut peine perdue. Je rageai en tapant encore quelques fois sur la porte et en tirant la poignée, en vain. Autant préserver le peu d'énergie que j'avais recouvré. Je retournai m'asseoir sur le lit et attendis ce qui me parut une éternité. Comme il n'y avait rien d'autre à faire, j'observai la tapisserie. J'en arrivai à la conclusion que j'aurais adoré avoir de la peinture rouge pour faire un nez de clown au type en armure. Au moins, l'ensemble aurait l'air moins bizarre.

Je tournai la tête au moment où la serrure cliqueta. Puis la porte s'entrouvrit.

— Es-tu présentable ? demanda mon frère.

Ce devait bien être la question la plus étrange qu'il m'avait jamais posée, et je fus si désarçonnée que j'en oubliai de trouver sa voix agaçante. Je balayai des yeux l'immondice que je portais et hésitai sur plusieurs reparties possibles. J'en avais des vraiment bien senties, mais, pour une raison obscure, je me contentai de :

— Oui.

— Bien.

Il poussa la porte et pénétra dans la pièce. Lorsqu'il me considéra, je ne sus pas exactement ce que je décelai dans son regard. Oh, Connor était semblable à lui-même. Petit, les cheveux noirs, les yeux trop clairs, il avait toujours cet air d'enfant gâté bête comme ses pieds et irritant au possible. Mais il semblait soulagé, et c'était vraiment bizarre. Ça lui conférait une prestance étrange. On aurait dit une mouche à merde dans un costume trois-pièces.

Il referma derrière lui.

— Tu as déchiré tous les habits qu'on te mettait.

Je le regardai sans comprendre, puis parcourus à nouveau la toile blanc cassé qui me tenait lieu de chemise de nuit.

— C'est pour ça, expliqua-t-il en souriant d'une manière anormalement douce.

Anormalement douce pour un Connor. Il avait vraiment dû se faire du souci pour moi. Le pauvre petit. Non, vraiment, j'aurais aimé mourir rien que pour voir sa tête.

— Tu m'as manqué, dit-il.

Je me retins de justesse de l'insulter. Ce moment avait d'étranges accents de déjà-vu. Une sensation encore plus étrange rampait sous ma peau, comme une information sournoise qui me chatouillait tout en s'échappant, remontant le long de ma colonne vertébrale et me donnant des frissons.

— Tu es venu, lui dis-je. Tu es venu me voir plusieurs fois. Et tu m'as dit que je te manquais.

Il me sourit, et ce sourire m'énerva précisément parce qu'il n'avait rien d'énervant. Connard.

— Je savais que tu étais là, quelque part, se félicita-t-il, et je reconnus enfin un peu de la personnalité de mon frère. Ils m'assuraient que tu ne te réveillerais jamais, mais je savais que tu n'étais pas vraiment partie.

OK. Il tenait un discours très étrange. Je n'étais pas sûre de comprendre ce qu'il racontait. Pourtant, je m'étais souvenue – si « se souvenir » était vraiment le verbe qui convenait – qu'il m'avait rendu visite à de nombreuses reprises, me demandant de me réveiller, de rentrer à la maison, me disant que je lui manquais. Berk.

— Tu n'as recommencé à respirer qu'il y a trois jours, continua-t-il, comme si cela tenait lieu d'explication.

— Je te demande pardon ?

Non, sérieusement, de quoi parlait-il ?

Ce crétin se contenta de me sourire pour toute réponse et fit quelques pas en avant. Il s'arrêta cependant lorsque je reculai. Il me dégoûtait toujours autant, il en avait conscience. Et pour une raison très, très obscure, mon impossible frère avait décidé de respecter mes limites.

J'avais dû rester dans les vapes pendant quelques centaines d'années, et l'apocalypse avait eu lieu entre-temps.

Mon ventre choisit cet instant pour gargouiller. Enfin, comme précédemment, ce n'était pas vraiment des gargouillis. C'était un mammoth qui passait à la charge.

Connor ouvrit la porte, murmura quelque chose dans une langue que je ne compris pas à quelqu'un que je ne vis pas, puis referma et me considéra des pieds à la tête.

— On va t'apporter à manger.

— Combien de temps suis-je restée évanouie ?

— Évanouie ? C'était un peu plus fort que ça !

— Sans connaissance, alors.

— Ce n'...

— Tu m'énerves, le coupai-je. Je te dirais bien que je n'ai pas le temps pour tes conneries, mais je commence à avoir peur de n'avoir que ça, en fait. Donc soyons honnêtes l'un envers l'autre : Connor, je te déteste, et ce n'est pas près de changer, tu m'énerves, et ce n'est pas près de changer non plus, et je veux juste rentrer chez moi. Alors réponds à mes questions en m'épargnant tes conneries. Merci.

— Tu es chez toi.

— Non, je suis chez Victor.

— Victor est mort.

— Je sais. Tu commences à comprendre pourquoi tu m'énerves, frerot ? demandai-je sans cacher une once du sarcasme dans mon ton.

C'était bon, je le tenais. Un muscle au-dessus de sa bouche s'agitait nerveusement. *Ha, ha ! Je t'ai eu.* Je savais bien que Connor le zen n'était qu'une vaste fumisterie.

— Depuis combien de temps j'étais dans les vapes ? le relançai-je de ma voix la plus exaspérante.

Mais il sembla se calmer en un instant. Il rit doucement, expulsant sans bruit l'air de ses poumons, et m'adressa un sourire en coin qui n'était même pas à moitié aussi agaçant que les habituels. Quelque chose clochait définitivement avec mon frère. Peut-être qu'il venait d'entrer dans la puberté. Ou d'en sortir.

— Trop longtemps, dit-il avant de faire demi-tour pour ouvrir de nouveau la porte. Beaucoup de choses ont changé pendant ton sommeil. J'ai succédé à père, et j'ai de grands plans pour ceux de notre espèce. J'attends de toi que tu règues à mes côtés. Les enfantillages ont assez duré.

Et puis quoi, encore ?

Lorsqu'il tourna la tête, je me fis un devoir de lui tirer la langue. C'était donc ça, son nouveau jeu. Jouer au roi. Se donner une fausse prestance.

Il ignora d'ailleurs royalement la langue que je dardais de manière insolente dans sa direction. Jusqu'à ce qu'il remarque que je ne la rentrais pas. *Ça t'apprendra, Con'.* Il pencha la tête sur le côté et m'adressa une moue réprobatrice. Oh, ça non alors. Moi vivante, jamais. Jamais mon frère ne me ferait la morale. Je tirai un peu plus la langue, et les secondes défilèrent les unes après les autres au point que celle-ci s'assécha complètement. Mais je refusais de perdre. C'était la partie de « Je te tiens, tu me tiens par la barbichette » la plus importante de ma vie.

Au bout d'un long moment, Connor sourit.

— Tu m'as manqué.

Connard.

Il sortit, et j'entendis le verrou claquer. Je rentrais la langue. Elle ressemblait à un bout de carton pâteux, à présent, et j'étais sûre que j'aurais eu du mal à parler.

Quelques minutes plus tard, quelqu'un frappa doucement. Je n'eus pas le temps de me demander qui ça pouvait être, car mon ventre gargouilla et me rappela que j'attendais le service de chambre. Mon premier réflexe fut de me lever pour aller ouvrir, avant de me souvenir que j'étais retenue prisonnière ici. Enfin, je crois. Il voulait que je règne à ses côtés, mais j'étais enfermée dans un cachot en forme de chambre. Ce n'était pas un peu antithétique, tout ça ? Il faudrait que je suggère à mon frère de changer de conseiller. Les clowns, ça allait bien deux minutes.

La porte s'ouvrit et une femme entra en portant un plateau qui ne comportait qu'une malheureuse tasse de sang. Je m'en saisis et la bus d'une traite. Bon Dieu, j'avais tellement soif. J'avais la sensation qu'il m'en faudrait au moins dix de plus avant de me sentir bien, mais la première fit déjà des miracles. Après quelques gorgées à peine, mes courbatures semblèrent diminuer. C'était mieux.

Je reposai la tasse sur le plateau avec la ferme intention d'être malpolie et d'en exiger simplement une autre. Mais je reconnus la femme qui se tenait en face de moi. C'était la domestique qui m'avait indiqué le chemin lorsque j'étais arrivée au château. Celle qui s'était cachée derrière ses cheveux. Elle avait l'air foncièrement gentille. Trop gentille, sûrement. Et même si le sang avait déjà fait des miracles, mon cerveau encore était à la traîne. La preuve : j'essayai de la dépasser pour me

précipiter dans le couloir, persuadée que je pourrais la prendre de vitesse et m'enfuir. Au hit-parade de mes idées les plus stupides, celle-ci arrivait incontestablement dans les premières places, juste après la fois où j'avais décidé de m'épiler les sourcils à la cire.

En attendant, essayer de m'enfuir était une très mauvaise idée. Parce que je n'avais pas fait deux pas que la vampire me portait un violent coup à l'arrière du crâne qui me fit voir trente-six chandelles. Ou un peu plus. Je n'avais jamais été douée en calcul.

Mince, elle avait l'air si gentille.

[1](#) Extrait des *Aventures d'Alice au pays des merveilles*, Lewis Carroll, traduction d'Henri Bué.

CHAPITRE 3

J'aurais juré avoir entendu Elliot crier mon nom.

Cependant, lorsque j'ouvris les yeux, c'étaient ceux de mon frère qui m'observeraient d'une manière curieuse. Je redressai la tête en sursaut. Jusque-là, elle était appuyée maladroitement sur mon épaule, comme si je m'étais endormie après avoir trop bu.

— Tout va bien ? demanda-t-il, comme si la réponse l'intéressait réellement.

Je me massai la nuque et l'arrière du crâne dans un vain effort pour atténuer la douleur qui rayonnait de l'endroit où j'avais été frappée. Je remarquai alors que j'étais assise à une table. Mon pouls ralentit sensiblement. J'aurais préféré que ce soit celle du chapelier fou, mais, malgré les victuailles qui la recouvraient, je la reconnus sans peine. C'était celle sur laquelle le fils de Lukas avait été torturé. L'image du petit garçon se superposa à celle de la nourriture abondante. Ce détail était assez étrange, d'ailleurs, puisque Connor ne mangeait rien de solide.

— Tu as faim ? demanda-t-il.

J'avais faim, en effet, mais la quantité de vivres sur la table était telle qu'elle aurait pu nourrir une armée. Et j'en étais bien sûre, j'étais seule avec mon frère.

Je le dévisageai de manière suspicieuse avant d'observer une grappe de raisin. Puis lui, à nouveau. Puis le raisin. Je ne me souvenais pas de la dernière fois que j'en avais mangé, et ma gorge était si sèche. Je rêvais de croquer dans un des grains qui semblaient si juteux. Mais c'était la table de mon frère, à présent. Je n'étais pas persuadée qu'elle soit plus sûre que lorsque c'était celle de mon père.

— Non, c'est gentil.

Je ne savais pas vraiment pourquoi je le remerciais, parce que cela m'écorcha la bouche à peine les mots l'eurent-ils franchie.

— Maeve, je ne vais pas t'empoisonner, me sermonna Connor.

Je haussai un sourcil dédaigneux dans sa direction.

— Rappelle-moi ce que tu as fait au *Baron Vampire*, au juste ?

Il rit nerveusement et s'arrêta de manière brusque. Même si c'était dérangeant, je fus rassurée de voir que mon frère n'avait pas tant changé que ça, malgré ses nouvelles attitudes nobles.

— Les circonstances étaient différentes.

Je lui adressai un sourire aussi faux que ses airs princiers.

— Dans ce cas, sache que jamais je ne te planterai de couteau dans le dos.

Il demeura étrangement impassible, mais ses yeux, eux, étaient agités. Il faisait de grands efforts, on ne pouvait pas lui enlever ça, mais il resterait toujours Connor, le petit garçon capricieux.

Je décidai d'examiner la pièce afin de ne plus être tentée par toutes les choses délicieuses qu'il y avait à manger sur cette table en dehors du raisin. J'avais vu du fromage, et de la viande saignante. Elle devait être froide, mais tout de même. C'était de la viande. Mes papilles gustatives étaient dans tous leurs états, comme une horde de jeunes chiens fous devant lesquels on aurait agité un os. Mon estomac se mit à gargouiller tandis que j'observais la grande cheminée au centre de la pièce. Je me forçai à détailler les gravures dans la pierre, ces dessins très fins qui en faisaient une vraie œuvre d'art, mais je sentais que mes doigts se rapprochaient sensiblement du raisin. J'avais tellement faim. Tellement. Comme si je n'avais rien mangé depuis des années.

Au diable mes résolutions.

Au diable ma fierté.

J'attrapai la grappe et fourrai un grain dans ma bouche et fermai les yeux lorsque le goût sucré se répandit sur ma langue. C'était divin. J'étais sûre que, si le paradis avait un goût, c'était celui-ci. J'ignorai le sourire satisfait de mon frère alors que je me ruais sur un plateau de fromages, et je pris un malin plaisir à mâcher bouche grande ouverte en le regardant, afin de lui exprimer toute ma gratitude pour la succulente viande sur laquelle je me jetai juste après. Il eut l'air passablement dégoûté et détourna les yeux. Au moins ça. Plutôt crever que de le remercier pour quoi que ce soit à nouveau. Et les événements avaient prouvé que je n'étais pas près de crever.

Après avoir englouti des quantités de nourriture qui auraient fait pâlir un nutritionniste, j'aidai ma digestion avec un grand verre de sang. Il était à température ambiante, ce qui était déjà bien plus agréable que lorsqu'il était froid. Son goût me dérangeait moins, mais ce n'était toujours pas comme si je l'appréciais. C'était un peu comme le café, songeai-je. Il était amer, et c'était son effet qu'on recherchait. Le sang, c'était pareil, sauf que je ne pouvais pas y rajouter de sucre et de crème. Quoi que ça pourrait être amusant d'essayer, à l'occasion.

Je ponctuai mon repas d'un énorme rot, ce qui ne fut pas chose aisée. Heureusement qu'Elliot m'avait appris à le faire. Cela eut au moins l'effet escompté : mon frère esquissa une moue outrée, mais fit un effort prodigieux pour garder son calme.

Comme il s'était très bien contenu, je décidai de le féliciter en m'essuyant la bouche sur une des manches de ma chemise de nuit tout en étudiant la jolie serviette blanche qui était posée en face de moi. Avec un peu de chance, ça lui apprendrait à me demander mon avis avant de m'inviter à manger de force. Je n'appréciais pas spécialement de me réveiller assise sur une chaise. J'espérais qu'il ne se comportait pas de la même manière quand il draguait. Oh, non en fait, je n'avais aucune envie de réfléchir à ça. Berk.

— Tu te tiendras mieux demain soir, je te prie, dit finalement Connor.

Il avait encore fait des efforts pour se contenir. C'était presque mignon de le voir essayer si fort.

— Demain soir ? demandai-je en observant à nouveau la cheminée.

Il me semblait avoir vu quelque chose bouger dans cette direction. Mais je ne remarquai rien. J'avais dû tourner la tête trop rapidement. J'ignorais si c'était dû à mon sommeil prolongé ou au coup que j'avais encaissé, mais tout tanguait étrangement autour de moi. Peut-être que j'étais vraiment soûle en fin de compte, et que c'était pour ça que j'étais dans cette position lorsque j'étais revenue à moi.

— Je reçois une grande quantité d'invités, m'expliqua-t-il. J'attendais ton réveil pour rendre les choses officielles. Je n'aurais plus patienté très longtemps et j'aurais fait sans toi, mais tout vient à point.

Je me tournai vers lui, sourcils froncés. Je ne comprenais pas vraiment de quoi il me parlait. Et il en avait parfaitement conscience.

— Combien de temps suis-je restée endormie ?

Le sourire rayonnant qu'il m'adressa était sa réponse non dissimulée à mes bonnes manières à table. Je pressentais qu'il ignorerait ma question avant même qu'il ouvre la bouche.

— Vois cela comme mon investiture. Beaucoup de vampires, de nouvelles alliances à créer. J'attends de toi que tu te comportes correctement, ajouta-t-il en me transperçant d'un regard féroce. Correctement. Ou tu le regretteras.

— Ah, voilà mon bon vieux frangin, m'exclamai-je, ravie. Je savais que tu n'étais pas loin. Mais tu joues super bien au grand garçon, j'ai presque été bluffée pendant quelques mi...

La baffe magistrale que je reçus me fit taire aussitôt. Pas parce que son geste m'avait choquée. Elle me fit taire en raison de la douleur fulgurante qu'elle m'envoya par grosses décharges dans tout le haut du corps. Je ne me souvenais pas qu'être giflée faisait si mal. Je sentis mes yeux s'humidifier, mais plutôt crever que de montrer ma faiblesse à mon frère.

— Tu frappes comme une fille, lui dis-je d'un ton détaché tout en attrapant un nouveau grain de raisin, sans cesser de le dévisager.

— Tu es bien placée pour le savoir, rétorqua-t-il tout aussi posément.

Je lui souris sincèrement. J'eus presque envie d'applaudir, mais ça aurait fait un peu *too much*. Depuis que je le connaissais, c'était bien la première fois qu'il me répondait quelque chose d'intéressant. Peut-être qu'il avait effectivement grandi. Mais c'était toujours un con.

Il me sembla à nouveau voir quelque chose bouger vers la cheminée, mais il n'y avait rien non plus lorsque je tournai la tête ce coup-ci. À part un décor qui tanguait atrocement. La baffe ne m'avait vraiment pas aidée. J'étais encore dans les vapes. Après tout, j'avais été dans une espèce de coma qui avait duré je ne sais combien de temps avant de me faire assommer. Puis gifler. Je devais être née sous une mauvaise étoile.

— Alors, relançai-je mon très cher frère, depuis quand je suis...

Je ne terminai pas ma phrase, car on frappa à la porte, et un domestique que je n'avais encore jamais vu annonça une personne que je ne m'attendais pas du tout à revoir. D'un autre côté, je n'aurais pas dû être surprise.

— Slater, le salua Connor, presque chaleureusement.

— Connor, répondit celui-ci en s'avançant avant de me détailler des pieds à la tête.

Oui, détailler, car c'est vraiment ce qu'il fit. Et pas vraiment depuis mes pieds, puisqu'il ne pouvait pas les apercevoir, mais c'était l'impression qu'il me donna quand même. J'avais soudainement la sensation que ma chemise de nuit était transparente, et que j'étais examinée, morceau par morceau, afin de déterminer dans lequel il serait le plus agréable – *ou le plus utile*, pensai-je, lorsqu'il observa ma gorge – de découper. Je frissonnai avant de me ressaisir. Il avait une fascination morbide pour tout ce qui avait trait à la torture, et il rêvait d'utiliser le poison qui coulait dans mes veines à ces fins. Ce type mourait d'envie de remplir des pochettes de mon sang pour pouvoir le tester sur tout un tas de vampires qu'il n'affectionnait pas particulièrement. Dont beaucoup d'amis à moi.

Plutôt cre...

Hum, il fallait que je change de slogan.

— Maeve, me salua-t-il à mon tour. C'est un plaisir.

— Soyez bien assuré qu'il n'est pas partagé, répondis-je avec mon sourire le plus faux-cul.

Celui que j'avais offert à Connor un peu plus tôt. Je ne voulais pas faire de jaloux.

— Je n'en attendais pas moins, dit-il avant de se tourner vers Connor. Il sera là demain, un peu avant l'arrivée des invités. Il veut savoir combien de portails, et où.

Connor coula un regard très rapide dans ma direction avant de s'adresser à Slater.

— Cinq. Ceux dont nous avons discuté. Merci, Slater.

Je n'avais aucune idée de ce dont ils parlaient, et c'était probablement le but, mais mon cher frère venait de toute évidence de congédier ce bon vieux Slater.

— Merci, Émile, lui dis-je d'un ton très sérieux. Vous pouvez disposer.

Connor me dévisagea de manière plus amusée qu'autre chose, Slater haussa un sourcil.

— Quoi ? demandai-je en me tournant vers Connor. Tu souhaites que je règne à tes côtés, ce sont tes mots, pas les miens. Donner des ordres, c'est quelque chose que je fais bien. Regarde : barre-toi, Émile.

Slater battit quelques fois des paupières avant de considérer mon frère. Cependant, il ne bougea pas.

Les lèvres de Connor s'étrécirent dans une attitude prédatrice. Il voulait me garder ici ? Très bien. J'allais faire de sa vie de château un enfer. J'étais bien déterminée à le rendre fou, lui ainsi que tous ses amis. Fatalement, j'arriverais à l'énerver assez pour qu'il décide de me tenir éloignée. En parallèle, m'échapper me semblait être la meilleure option, mais j'avais besoin de repérer les lieux. Ou alors je pouvais directement tenter de prendre la poudre d'escampette. Si je me comportais assez mal pour être privée de dessert le lendemain et consignée dans ma chambre, il me serait possible de profiter de la petite sauterie pour me faire la malle pendant que tout le monde serait occupé. Ça me paraissait être un très bon plan. Il me suffirait d'être assez puante d'ici demain pour que Connor ne veuille pas risquer que je lui mette la honte devant tous ses invités.

— Du balai, pauvre con, complétais-je en souriant à Slater, puisqu'il ne bougeait pas.

Ce que je n'avais pas prévu, c'était le sourire plus que ravi de Slater...

— Slater, aurais-tu l'amabilité de reconduire ma très chère sœur à sa chambre ?

... et la connivence de mon frère. Oh, oh. Si ce n'était pas une menace faussement dissimulée, je ne savais pas ce que c'était.

— Rien ne pourrait me faire plus plaisir, répondit Slater en adoptant le même ton sirupeux que Connor.

Ouais. J'étais dans la merde jusqu'au cou.

— Je suis en mesure de me raccompagner toute seule, leur assurai-je un peu trop rapidement avant de me ressaisir et d'adopter un ton plus détaché. Pas besoin de mobiliser le petit personnel.

Aucun d'eux ne sembla remarquer que j'avais ne serait-ce que parlé. Slater s'avança dans ma direction et m'empoigna violemment par le bras pour me forcer à me relever. Ce simple geste me fit si mal que je me demandai ce qui risquait de m'arriver par la suite.

— Ne t'inquiète pas, sœurlette. Ça lui fait plaisir, dit mon frère en se levant à son tour. Nous avons tous envie que tu apprennes où est ta... chambre.

Malgré la légère peur qui m'avait prise aux tripes depuis que Slater m'avait attrapée, je ne pus m'empêcher d'adresser une moue réprobatrice à Connor.

— Tes menaces sont vraiment à chier, frangin. Je te donnerais bien des cours, mais je doute que tu retiennes quoi que ce soit d'ici demain soir si grandir avec Victor ne t'a pas rendu meilleur que ça.

Il arma son bras, prêt à me gifler de nouveau. Mais le coup n'arriva jamais. Je sentis sa main s'immobiliser à quelques millimètres de ma joue, qu'il caressa ensuite doucement. Lorsque je rouvris les yeux, il me souriait avec une tendresse étrange.

— Jamais plus je ne te frapperai, Maeve, me promit-il d'une voix vibrante. Le petit personnel est là pour ça.

Il adressa un signe de tête à Slater, qui se mit en marche en direction de la porte, me tirant derrière lui.

Ouais. Dans la merde. Jusqu'au cou.

Slater m'entraîna hors de la pièce. Il n'était pas spécialement brusque, juste très décidé, et sa poigne était mortellement serrée. Le sang ne circulait plus du tout dans le bras qu'il maintenait fermement, et sa prise était vraiment douloureuse. Je commençais à comprendre que quelque chose n'allait sérieusement pas. Je n'étais pas habituée à éprouver la douleur de cette manière. En général, je la ressentais, mais elle s'estompait très vite. Là, ce n'était clairement pas le cas, et je sentais mes yeux piquer à mesure que les larmes essayaient de s'en échapper comme des lames acérées.

Slater me mena dans une succession de couloirs, trop rapidement pour que je puisse réellement repérer les lieux. Nous avons quitté le hall principal, mais j'aurais été incapable de dire par quel chemin nous étions passés. Ça n'allait pas m'aider à partir d'ici. Peut-être que j'arriverais à me débarrasser de Slater toute seule. Après tout, j'étais puissante, quand je ne me sentais pas comme une loque. Et le sang que j'avais bu m'avait redonné de l'énergie. Sans parler de la nourriture. Je devrais avoir recouvré mes forces. Alors pourquoi est-ce que j'avais si mal ?

Je venais de me décider à trébucher lorsque je reconnus une silhouette familière qui s'avavançait dans notre direction. Mes réflexes n'étant plus ce qu'ils étaient, je trébuchai réellement et fus douloureusement retenue par la poigne de Slater, qui me redressa sans ménagement. Le moment dont j'aurais pu profiter pour essayer de le frapper me fit un pied de nez tandis que je digérais ma surprise.

— Jean-Pierre ?

— Maeve ?

Il semblait aussi étonné que moi de le croiser dans ce couloir.

— Tu es vivant.

— Vous êtes vivante.

Je dus traîner des pieds pour que Slater s'arrête.

Jean-Pierre me détailla bizarrement. Décidément, c'était le jour. Il ne cacha en rien sa surprise de me découvrir debout en face de lui, et je ne cachai en rien la mienne à le retrouver en un seul morceau. Et libre, qui plus est, dans le château.

Slater grogna et Jean-Pierre sursauta.

— Saleté de vampire, siffla ce dernier.

Même si je ne voyais pas son visage, j'étais persuadée que Slater était en train de lui sourire à pleines dents.

— Souviens-toi comment ça s'est terminé la dernière fois, dit-il d'une voix bien trop aimable.

Jean-Pierre renifla dédaigneusement, mais je remarquai que ses mains tremblaient. Il suivit mon regard et les rentra dans les manches de son sweat-shirt gris. Il n'en portait qu'un, aujourd'hui. Et celui-ci ne semblait pas du tout troué.

— Disparais avant que je décide de recommencer, reprit Slater sur un ton dégagé.

Jean-Pierre se figea. Le pauvre. Quelque part, c'était encore pire que de le voir trembler comme une feuille. J'avais vraiment de la peine pour lui.

— Dépêche-toi.

Je sentis le corps de Slater bouger dans mon dos tandis qu'il lui indiquait la direction à suivre d'un signe de tête. La lèvre inférieure de Jean-Pierre s'agita comme s'il souhaitait répondre quelque chose. Ou comme s'il avait recommencé à claquer des dents. Je le regardai en plaçant autant de mots que je pus dans mon expression. Elle voulait dire « Que s'est-il passé ? », « Viens me retrouver », « Enfuyons-nous d'ici ». Et plus encore. Lorsqu'il partit en courant sans demander son reste,

j'espérai qu'il en avait compris au moins la moitié.

Slater se remit en route, me forçant à avancer.

— Alors, on terrorise toujours les innocents ? lançai-je d'un ton bien plus badin que je ne l'étais.

J'avais besoin de garder le contrôle de la situation. La vérité, c'était que je commençais à avoir très peur. Je n'aurais même pas su expliquer pourquoi. Bien sûr, l'idée de me retrouver seule avec Slater et de me faire éventuellement torturer ne me disait rien qui vaille. Mais il y avait quelque chose de plus profond, de plus inquiétant sur le long terme.

— Certains font des proies bien moins intéressantes, répondit-il de manière anodine.

Mais ce n'était pas anodin du tout.

Je n'allais probablement pas voir un autre jour se lever si Slater commençait à s'amuser avec moi. Mon frère lui ferait probablement trancher la tête ensuite, mais cela ne me servirait que peu.

Je me laissai tomber de tout mon poids et Slater jura lorsqu'il trébucha sur moi. J'en profitai pour tenter de me relever, mais j'étais si lente. Je n'eus même pas le temps de redresser le menton que j'étais déjà plaquée contre un mur. Les mains de Slater enserraient ma gorge, et les larmes me brûlaient les joues. Je manquais d'air. J'avais l'impression qu'un vide énorme grandissait en moi et essayait d'aspirer chaque cellule de mon corps. L'oxygène. Mon corps voulait de l'oxygène. Mais les gros doigts de Slater l'en privaient.

— Tu as vraiment envie de mourir, observa-t-il tandis qu'il examinait mon visage rougi.

Je sentis mes genoux devenir tout mous, mes jambes flasques. Je tentais désespérément de respirer, et la panique s'amplifiait chaque seconde de plus où j'en étais incapable. Je n'arrivais même pas à me débattre.

— Mais tu n'as pas encore compris.

Je remarquai le sourire qu'il m'adressait à travers ma vision brouillée. Il me lâcha à cet instant, et la bouffée d'oxygène que j'inspirai alors brûla mon corps comme de l'acide. Il me replaqua aussitôt au mur en appuyant son avant-bras sur le haut de ma poitrine, et le choc de la pierre qui percutait mon dos et ma tête rendit les alentours totalement noirs pendant une fraction de seconde. Au moment où je rouvris les yeux, on aurait dit qu'un filtre cireux avait été posé sur mes rétines. Slater était trouble et semblait avoir la jaunisse, les murs paraissaient tout aussi malades, et des petites étincelles grises et jaunes crépitaient dans mon champ de vision. Je me raidis quand il approcha sa main libre de mon visage. Sa main, dont les doigts étaient repliés comme des serres d'oiseaux, ses ongles semblables à des griffes tranchantes. Il caressa ma joue d'un index lascif, comme il l'avait déjà fait lors de notre première rencontre, et le regard qu'il promena sur moi embrasa ma peau.

— Je n'ai pas le droit de te toucher, m'expliqua-t-il. Pas encore. Mais continue comme ça, et même ton frère souhaitera que je revoie ton éducation. En attendant...

Je ne pus empêcher un petit cri de franchir mes lèvres lorsqu'il trancha ma chair à l'aide d'un de ses ongles pointus. Je sentis la chaleur du sang sur ma joue, et je repensai à Lalawethika. À la cicatrice qui lui barrait l'œil. Puis tout se mit à tourner autour de moi. J'essayai de repousser Slater, mais cela eut pour seul effet de le faire rire, et je commençai à pleurer. Il rit de plus belle et me reprit fermement par le bras avant de me traîner dans le couloir.

— Ça t'apprendra, marmonna-t-il. Et un jour je t'aurai pour moi tout seul.

Cela ressemblait plus à une promesse qu'à une menace.

Je le laissai me conduire jusqu'à ma chambre, me sentant plus honteuse que je ne l'avais jamais été au cours de toute mon existence, tête baissée et larmes coulant à flots, mes pieds lourds traînant sur le

tapis rouge. C'était tout ce que je voyais. Je ne remarquai qu'à peine qu'il me poussait dans la pièce. Et je n'entendis même pas le verrou se refermer. Pas consciemment en tout cas.

Je me laissai tomber sur le sol glacial et me roulai en boule. Je pleurai doucement pendant ce qui me parut des heures, comme si mes larmes essayaient de chasser la douleur, la tristesse, et l'humiliation. Mais il y en avait trop.

J'étais retenue prisonnière par mon frère dans le château de mon père.

Et je n'avais plus aucun pouvoir.

CHAPITRE 4

J'entendis quelqu'un crier mon nom.

Cette fois-ci, j'en étais persuadée. Je me redressai vivement, prêtant l'oreille. Je me trouvais toujours dans la chambre, mais elle était totalement obscure. J'avais dû m'endormir en pleurant.

Je me relevai maladroitement et fis quelques pas avant de me souvenir que je me trouvais dans un château médiéval. Il n'y aurait aucun interrupteur à actionner. Ces imbéciles fonctionnaient aux bougies. Il devait y en avoir dans la pièce, et je pourrais les allumer en invoquant ma magie. Mon cœur se serra. Je n'en avais plus. J'ignorais d'où me venait cette certitude, mais je le savais. Je le sentais au plus profond de mon être. Il n'y avait plus une once de magie en moi. Je n'avais plus de pouvoirs vampiriques non plus. C'était pour ça que mon corps ne récupérait pas comme il l'avait toujours fait. Je soupirai, puis entendis deux notes distinctes. Une faible lueur éclaira la pièce, et mon cœur s'arrêta.

— Maeve ?

J'en restai bouche bée. Je ne saurais dire si c'était parce qu'Elliot se tenait en face de moi, une boule lumineuse entre les mains, ou si c'était parce qu'une femme était allongée par terre à l'endroit exact où je me trouvais quelques instants plus tôt.

— Qu'est-ce que...

— Je n'ai pas beaucoup de temps, me coupa Elliot. Je savais que tu reviendrais. Je n'ai jamais perdu espoir.

Il semblait en forme. Les cernes sous ses yeux ne mangeaient que la moitié de ses joues. Mais c'était peut-être à cause de la lumière qui les éclairait par en dessous. Et ses cheveux n'étaient pas tout à fait sales. Ils étaient juste très emmêlés, et un peu gras. Mince, il avait l'air dans un pire état que moi. Et c'était sans parler du fait qu'il était totalement translucide et que son image tremblait comme s'il était en pleine tempête. Quant à sa voix, elle semblait altérée, caverneuse. On aurait dit qu'elle me parvenait à travers une grotte de centaines de kilomètres de profondeur, que l'écho s'amusaient à déformer. Et que j'avais un oreiller plaqué sur la tête.

— J'ai peur, Elliot.

Ma voix n'était que l'ombre d'elle-même, et je frissonnai en entendant le désespoir qui l'habitait. J'eus envie de pleurer à nouveau, de me précipiter vers Elliot et de me cacher dans ses bras, mais mes membres étaient médusés. J'avais compris ce qui se passait. Nous étions dans un rêve. J'étais allongée, je pouvais voir mon corps. Elliot me rendait visite pendant que je dormais. Walter m'avait expliqué que c'était comme ça que les mages gardaient le contact. Mais je n'avais plus de pouvoirs. C'était étrange. C'était sûrement pour ça que la réception était si mauvaise.

— Combien de temps ? demandai-je dans un souffle. Combien de temps suis-je restée endormie ? La boule de lumière perdit en intensité. Je compris que je me retrouverai bientôt à nouveau seule.

— Presque cinq mois, répondit-il.

Je me sentis tomber, comme si ses paroles étaient un mur compact qui me percutait de plein fouet, pourtant je restai debout.

— C'est impossible, rétorquai-je.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, répéta-t-il. On va venir te chercher, d'accord ? Tiens bon. On a

un plan.

— Quel plan ?

Quelques notes furent de nouveau chantées, et je tournai vivement la tête. Il ne s'agissait pas d'Elliot ce coup-ci. Je connaissais cette voix.

— Tu entends ça ? coupai-je Elliot qui s'apprêtait à répondre. Est-ce que tu l'entends aussi ?

Je me retournai à la recherche de l'origine du son.

— Non, dit Elliot. Mais je n'entends que toi, c'est normal. On va venir te chercher, d'accord ?

— D'accord.

Il m'adressa un sourire candide et plein d'espoir. S'il n'avait pas eu l'air d'un mort-vivant, ça m'aurait certainement remonté le moral.

— Quand ?

— Bientôt. Tiens bon.

J'acquiesçai. Puis une pensée me frappa.

— Comment vont les autres ? demandai-je précipitamment.

— Tout le monde se porte bien.

Je remarquai aussitôt qu'il me mentait. Il avait toujours été encore pire que moi à ce niveau-là.

— Elliot ?

Il baissa légèrement la tête, et les ombres découpèrent son visage en deux portions bien nettes de ténèbres et de lumière.

— Lukas ?

— Il va bien.

— Pourquoi est-ce que tu me mens ?

J'essayai d'avancer, mais mes jambes n'obéissaient toujours pas. On aurait dit qu'elles étaient cimentées au sol, comme si le fait de comprendre qu'il s'agissait d'un rêve m'avait totalement pétrifiée.

— Il va bien, répéta Elliot d'une voix plus assurée.

— Elliot Alexandre Dunn, j'ai grandi avec toi. N'espère pas que je vais croire ce que tu racontes.

Le sourire qui étira ses lèvres lorsqu'il redressa la tête était comme les ombres sur son visage, teinté de ténèbres et de lumière.

— Il a perdu la mémoire. Il ne se souvient de rien.

Mes jambes ne fonctionnaient peut-être pas, mais mon cœur se tordit.

— Il m'a oubliée.

La moue d'Elliot le confirma. Eh bien, je suppose que c'était le cadet de mes soucis en ce moment.

— Et Trevor ? demandai-je.

— Il ne le croit pas. C'est assez tendu.

Je ne pus m'empêcher de sourire tristement, et Elliot comprit que ce n'était pas le fond de ma question.

— Trevor va bien. Il faut que j'y aille, dit-il après quelques secondes de silence. Je n'ai bientôt plus de forces. Prends soin de toi, OK ?

— Je veux partir d'ici.

— Je comprends. Ne fais rien d'inconsidéré, d'accord ?

— Tu me connais.

— Justement.

Je relevai la tête pour lui sourire. Mais il avait disparu. J'étais dans le noir complet.

— Maeve.

Je sursautai et me réveillai aussitôt. Je me trouvais de nouveau sur le sol glacial, allongée. La voix que j'avais entendue juste avant d'ouvrir les yeux, celle qui avait dit mon nom... C'était celle de la femme dont j'avais déjà rêvé à plusieurs reprises.

Je battis plusieurs fois des paupières et me redressai, tous les sens en alerte.

— Il y a quelqu'un ?

Mais seul le silence me répondit. Je finis par me lever et me diriger vers l'unique source de lumière. La fenêtre. Des torches étaient allumées dans la cour intérieure, qui était toujours désespérément vide. Je ne savais pas ce que je devais faire. Elliot m'avait dit qu'ils avaient un plan, je pouvais les attendre. Mais combien de temps ? L'inactivité me tuait d'avance.

J'ouvris la fenêtre et profitai de l'air nocturne tout en réfléchissant. Une légère brise me fouettait les joues. J'étais glacée.

Je regardai en bas, détaillai les différentes rigoles et décorations, et arrêtai ma décision. Si je parvenais à descendre, je serais en mesure de remonter. Et aller visiter les lieux était une meilleure perspective que de rester allongée à me morfondre.

Je me sentis mourir mille fois. La pierre à l'extérieur était encore plus froide que celle du sol de ma chambre, et mes prises me semblaient mal assurées. Mes pieds nus se plaignaient de la morsure glaciale et parfois acérée des murs du château, et mon cœur refusa pratiquement de battre, ce qui me terrorisait bien plus maintenant que je savais que je n'avais plus de pouvoirs, et que, sans eux, s'il ralentissait, je pourrais mourir. Tout comme je pourrais mourir si je tombais des quelque trois étages qui me séparaient de la terre ferme. Ou, tout du moins, de la cour ferme.

Mais je parvins en bas en un seul morceau, et je n'en étais pas peu fière. Je me sentis pousser des ailes en posant le pied au sol. Je pourrais tout aussi bien prendre la poudre d'escampette le soir même, si je trouvais un moyen de sortir. Mais cela ne m'amènerait pas très loin. Enfin, il devait bien y avoir quelque chose au-delà des terres infinies qui entouraient le château. Il ne pouvait pas se situer nulle part. Il y aurait forcément une forme de vie quelque part.

« *Cela ne peut manquer, pourvu que vous cherchiez assez longtemps* ². »

Je souris en repensant au livre qu'Elliot m'avait offert pour mon dernier anniversaire. Le revoir avait ravivé de bons souvenirs, et il était vrai que, récemment, ma vie me semblait aussi étrange que le rêve d'Alice. Il me fallait juste un lapin blanc pour parfaire le tableau.

J'étais essoufflée, mais entière. Je me mis à couvert dans un coin. Je pris seulement conscience à cet instant de ce que je venais de faire, de la folie de mon geste. J'inspirai profondément plusieurs fois afin de me calmer et essuyai mes paumes humides sur ma chemise de nuit. Avoir de vrais vêtements aurait vraiment été sympa, au lieu de ce truc informe qui rappelait furieusement une robe d'hôpital et qui avait permis au vent de me chatouiller les fesses comme si on avait été sur le point de conclure. Mon royaume pour un bon vieux jean ! Et des baskets. Le rêve. Cependant, être à moitié libre, même pieds nus dans la cour d'un château infesté de vampires, c'était déjà pas mal. En fait, c'était carrément génial, et je me sentais toute puissante. Enfin, plus que je ne l'avais été depuis bien longtemps. Elliot avait parlé de près de cinq mois. J'avais été sans connaissance pendant près de cinq mois ? Ou morte ? Cette idée était tellement surréaliste qu'elle me donnait envie de rire. Je n'étais pas morte. Même si je ne respirais pas. Le poison m'avait anéantie physiquement, mais il ne m'avait pas tuée. Sinon je ne serais pas là en cet instant. Mes pouvoirs m'avaient gardée en vie et

s'étaient peut-être bien sacrifiés pour le faire. Il me restait tout de même l'espoir qu'ils reviennent dans quelque temps. Et cet espoir, il fallait que je m'y accroche comme je m'étais accrochée à chaque arête saillante des murs.

Je jetai un coup d'œil dans la cour. Toujours personne. De toute évidence, mon frère n'avait pas de garde posté dans tous les coins. Après tout, qui aurait l'idée de prendre le château d'assaut ? Enfin, à part moi. Et j'étais déjà dedans.

Il y avait quelques portes, ainsi que deux couloirs qui s'enfonçaient dans le château. J'aurais peut-être le temps d'explorer les deux côtés durant la nuit. Il était permis de rêver.

J'ignorais totalement lequel choisir à cet instant.

« *Cela dépend beaucoup de l'endroit où vous voulez aller*, dit le Chat. »

Tout comme Alice, l'endroit où j'allais m'était assez indifférent, pourvu que j'arrive quelque part.

« *De ce côté-ci*, dit le Chat, décrivant un cercle avec sa patte droite, *demeure un chapelier : de ce côté-là*, faisant de même avec sa patte gauche, *demeure un lièvre. Allez voir celui que vous voudrez, tous deux sont fous* ³. »

Je me décidai pour la gauche et m'y dirigeai à pas feutrés, puis accélérai sensiblement en réalisant que j'étais totalement à découvert dans la cour, et qu'on me remarquerait inmanquablement. Mais je ralentis aussitôt en comprenant que j'attirerais l'attention en courant. Pour finalement accélérer en prenant conscience qu'une fille en chemise de nuit dans la cour intérieure attirerait l'attention quoi qu'il arrive.

Je me sentis un peu plus en sécurité une fois dans le couloir, mais pas pendant très longtemps. Un silence de mort régnait en ces lieux, et mes pas, bien que discrets, me semblaient plus bruyants que ceux d'un éléphant. Je n'étais pas à l'abri de tomber sur un vampire. Ou pire. Sur un vampire comme Slater.

Cependant, je ne croisai personne. Je parcourus des dizaines de mètres avant d'arriver à une intersection qui me permettait soit de prendre un escalier et de m'enfoncer vers l'inconnu, soit de me diriger sur la gauche vers l'intérieur du château. L'inconnu me tentait plus que le risque de croiser mon frère ou un des domestiques. J'ignorais combien il y avait au juste de vampires dans l'enceinte, mais j'étais persuadée que j'avais plus de chance d'en croiser un dans les parties habitables.

Je descendis rapidement les marches et me retrouvai devant un nouveau choix. Aller à droite, à gauche, ou continuer droit devant moi. J'optai pour la dernière solution, pensant que, moins je prendrais de virages, plus il serait facile de revenir sur mes pas par la suite. L'endroit où je me trouvais ressemblait plus à des caves, un peu comme celles du manoir, en plus médiéval. Et, à la place du vin, ce qu'il y avait dans les cachots...

Je sursautai en remarquant une ombre bouger derrière des barreaux. Mon cœur ralentit atrocement et je me forçai à respirer avec tout le calme que je n'avais plus. L'obscurité régnait malgré les torches allumées tout le long du couloir. Mais je voyais...

Je sursautai de nouveau. Une main pâle s'était tendue dans ma direction. Des doigts blancs luisaient faiblement à la lueur des flammes. Je suivis le bras auquel ils appartenaient et, lorsque mes yeux se furent habitués à la pénombre, je remarquai que c'était ceux d'une femme blonde qui avait une mine encore pire que celle d'Elliot. Elle était extrêmement crasseuse. On aurait dit qu'une bombe lui avait explosé au visage, et son regard criait une détresse muette tandis qu'elle agitait les mains dans ma direction. Un gémissement s'éleva de sa gorge, et je compris aussitôt qu'elle me parlait. C'était une langue que je ne connaissais pas. Mais pas besoin d'être bilingue pour comprendre

qu'elle m'implorait de l'aider.

Sans réfléchir, je tendis un bras vers elle. Elle s'y accrocha avec toute la force du désespoir et son débit de paroles s'accéléra. J'entendis ensuite des voix se mêler à la sienne, et je découvris avec horreur qu'ils étaient une bonne dizaine dans ce cachot. Lorsque d'autres s'élevèrent derrière moi, la réalité me frappa. J'étais dans les prisons du château, qui étaient remplies d'humains.

— Chut, l'implorai-je. Ne faites pas de bruit.

Elle ne sembla même pas remarquer que je lui parlais. Elle continuait à me supplier, et je comprenais pourquoi. Elle voulait sortir d'ici. Moi aussi.

— Chut, répétais-je. S'il vous plaît.

Mais elle ne comprenait toujours pas. Je mis ma main libre sur ma bouche, lui intimant le silence. Il fallut plusieurs tentatives, mais elle finit par saisir ce que je lui demandais et, chose fort appréciable, elle cria quelque chose aux autres, qui se turent également. Enfin, elle ne cria pas vraiment. Elle ne voulait sûrement pas attirer l'attention. Disons qu'elle chuchota très fort. Sa voix semblait cassée tellement elle était rauque.

Je lui souris et lui désignai ma main pour lui expliquer que je comptais la reprendre. La peur glissa dans ses yeux, et une bouffée de panique m'étrangla.

— Je ne vais pas vous abandonner, lui assurai-je, même si je savais qu'elle ne comprendrait pas mes paroles. Je ne vous abandonnerai pas, je vous en fais la promesse.

La détermination qu'elle dut lire dans mon regard la calma, et elle me lâcha d'elle-même.

Je commençai à étudier le verrou qui retenait les grilles. Il ne me fallut pas longtemps pour comprendre que, sans clé, ce serait peine perdue. Je tirai dessus, même si j'avais conscience que c'était comme essayer de pousser un rocher de plusieurs tonnes. Sans pouvoirs, je n'allais même pas réussir à le faire grincer.

Lorsque je redressai la tête, la femme n'était plus la seule à m'observer. Il y en avait au moins sept autres, pressées contre les barreaux, agrippées de toutes leurs forces.

— Il faut que je trouve quelque chose pour l'ouvrir, lui expliquai-je.

J'essayai de nouveau de lui faire comprendre le sens de mes paroles par le regard. Toutefois, tout ce que je vis dans le sien était la résignation. Des larmes coulaient le long de son visage, chassant la saleté dans leur course en zébrant sa peau. Les femmes à ses côtés étaient dans le même état qu'elle. Leurs yeux rougis, leurs joues creuses, leurs airs empreints d'un désespoir infini. C'était plus que je n'étais capable de supporter.

Je mimai une clé dans un verrou.

— Je dois trouver quelque chose pour ouvrir, précisai-je à nouveau.

Elle sembla me comprendre et me répondit quelque chose si rapidement que, même si nous avions parlé la même langue, je n'aurais rien saisi. Elle ponctua son explication de gestes, m'indiquant une taille, puis une largeur. Finalement, elle tendit la main dans ma direction et suivit un trait sur ma joue. Je portai aussitôt ma propre main à l'endroit qu'elle avait touché et remarquai que la griffure était toujours là. Bien sûr. Sans mes facultés surnaturelles de guérison, elle n'avait aucune chance de disparaître avant plusieurs semaines.

— Slater, dit la femme.

Son accent était si épais que le « r » se répercuta longtemps dans le silence apparent des cachots, pourtant régulièrement troublé par des sanglots.

— Ça ne va pas m'aider...

Je fouillai partout autour, mais il n’y avait rien. Rien que j’aurais pu utiliser pour essayer de crocheter ce fichu verrou. Et encore, en partant du principe que regarder des films et jouer à des jeux vidéo était une assez bonne école pour être en mesure d’y parvenir.

Je reculai et levai les mains en prévision des suppliques que je redoutais.

— Je vais revenir, lui promis-je. Je dois chercher quelque chose pour vous sortir de là.

Je lui indiquai la direction que je comptais prendre et mimai mes pas à l’aide de deux doigts. Je les fis courir dans un sens, puis rebrousser chemin, et la pointai de l’index. Elle acquiesça, et je partis à la hâte. J’entendis des murmures s’élever alors que je m’en allais, mais la femme leur dit quelque chose, et ils se turent aussitôt. Au moment où je dépassai les cachots, seuls les sanglots étaient encore audibles.

Je continuai et continuai encore jusqu’à parvenir au bout de cette cave. Mais je ne trouvai rien. Pas de clé, pas de vampires, pas même un stupide bout de métal avec lequel j’aurais pu essayer. J’aurais eu envie d’être en colère, d’avoir la force d’essayer, mais j’étais abattue. Il faudrait que j’attende que les renforts arrivent avant de pouvoir les aider. D’ici là, ces femmes seraient encore les... les quoi, au juste ? Les victimes de Slater ? Le garde-manger du château ? Je l’ignorais, mais aucune de ces deux possibilités n’emplissait mon cœur de joie. Pas plus que la certitude que le sang que j’avais bu provenait d’une de leurs veines. Rien que l’idée de devoir repasser devant elles... De voir leurs visages défaits... Leurs expressions lorsqu’elles comprendraient que je ne pouvais rien faire...

Il y avait encore deux portes au bout de ce couloir. Tout n’était pas perdu. J’ouvris la première et tombai sur une espèce de cagibi vide. Bien sûr, pourquoi aurait-on rempli un cagibi ? On avait toujours besoin d’endroits où entreposer de l’air. Je soupirai d’agacement. Des armes ou des objets de torture auraient été si utiles. Même un balai. Je n’étais pas difficile.

J’ouvris la seconde et eus une drôle d’impression de déjà-vu. Elle donnait sur un couloir irrégulier qui semblait taillé dans la pierre. Je l’avais emprunté par le passé, une fois. Non, deux fois, si on comptait les souvenirs de Connor. Si je continuais sur la gauche, je déboucherais dans un énorme couloir au plafond si haut qu’il était presque impossible à discerner, au sol marbré de noir et de blanc, comme un jeu d’échecs, et recouvert d’un grand tapis rouge. Mais si j’allais sur la droite... Sur la droite, il y avait la grotte. La fameuse grotte. Celle dans laquelle nous nous étions battus contre les monstres qui formaient l’armée de Victor. Celle dans laquelle Walter avait trouvé la mort. Ainsi que Li et des dizaines d’autres vampires. Celle au bout de laquelle il y avait une sortie.

Je me précipitai et courus en direction de la liberté. Mais à quel prix ? Jamais je ne pourrais traverser la grotte sans encombre.

Si, me murmura une petite voix. Ces créatures ne s’en prenaient pas à toi tant que tu ne les attaquais pas.

Oui, mais elles obéissaient à mon père à cette époque, pas à mon frère.

Elles obéissaient à ton sang.

Et ce sang serait peut-être encore capable d’ouvrir la porte.

J’arrivai cependant devant la première. Celle qui était beaucoup trop grande et qui menait à une mort certaine. J’hésitai, les doigts posés sur la poignée.

Puis j’ouvris.

Une odeur pestilentielle attaquait mes narines, et je me protégeai le nez à l’aide de ma manche. Devant moi ne se dressaient que les ténèbres. C’était du suicide. Oui, j’avais envie de m’enfuir, mais Elliot m’avait dit qu’ils viendraient à mon secours. Qu’ils avaient un plan. Je pouvais les attendre,

même si mon frère était un enfoiré et Slater un danger sur pattes. Je n'étais ici qu'en reconnaissance. Seulement en reconnaissance.

Cependant... La liberté me paraissait soudain si proche.

Je scrutai les ténèbres, et le temps sembla s'allonger avant de se déformer. Je ne sais combien de minutes je restai là à fixer leur noir intense, mais je sursautai dès que j'entendis un son non identifiable. On aurait dit que quelqu'un râpait quelque chose contre de la pierre, très légèrement. Comme un bruissement. Un très, très doux bruissement et...

Je fis un bond en arrière en voyant une ombre bouger et inversai aussitôt le mouvement afin de refermer la porte. Lorsqu'elle cliqueta, je remis le lourd loquet en place, puis m'appuyai contre le battant tandis que mon cœur s'arrêtait, essoufflée par la montée d'adrénaline. J'eus presque le temps de me calmer avant de hurler de douleur. Ce qui n'était pas très discret, mais pourtant inévitable.

Je venais d'être mordue.

En baissant la tête, dans ce moment de panique où on souhaite voir l'ennemi avant de prendre ses jambes à son cou, durant cette seconde qui s'étire à l'infini comme pour nous narguer, j'hésitai entre la peur absolue et le soulagement le plus intense que j'avais jamais ressenti.

— Sale bête ! m'écriai-je, la main sur la poitrine.

Je regardai le serpent de taille impressionnante qui essayait de s'entortiller autour de mes chevilles. À défaut d'un lapin blanc...

— Sale, sale, sale bête ! Tu m'as mordue ! lui reprochai-je.

Elle se redressa de toute sa hauteur. Enfin, de toute ma hauteur. Ou presque. Puis elle me dévisagea de ses yeux bien trop intelligents à mon goût. Sa langue bifide siffla dans l'air frais du couloir. Elle ne semblait pas très contente.

— Tu es encore en vie ! m'exclamai-je, presque surprise d'en être heureuse malgré tout.

Malgré le fait que c'était un serpent répugnant et froid.

Sa langue fouetta le vide d'un reproche muet.

— Comment as-tu survécu ici pendant cinq mois ? lui demandai-je, abasourdie.

Elle n'avait vraiment pas beaucoup de conversation.

— Qu'est-ce que tu as mangé ? Des araignées ?

Mais je n'y croyais pas trop. Cormack m'avait expliqué qu'elles fuyaient les vampires.

Honnêtement, si j'en avais été une, j'aurais également évité cette grotte coûte que coûte. Même pas besoin d'être une araignée, à vrai dire. C'était le lieu le plus glauque et le plus effrayant dans lequel j'avais jamais mis les pieds. Et j'avais écumé pas mal de boîtes de nuit.

Rosita secoua la tête et redescendit sur le sol, puis serpenta entre mes jambes une nouvelle fois avant de s'y enrouler et de grimper le long de mon corps.

— Tu imagines à quel point Cormack doit être fou d'inquiétude ? Il doit penser que tu es morte !

Elle se coula sur mes épaules et prit son temps pour s'installer convenablement.

— Je t'ai déjà dit que tu es aussi lourde qu'un veau ? Un bon gros veau mort. Tu pèses une tonne.

Aïe !

Elle venait de me mordre encore une fois !

— C'est quoi, ton problème, put... Aïe !

Je m'ébrouai comme un chien qui sort de l'eau et la jetai à terre. Ce qui sembla la mettre encore plus en pétard.

— Tu ne me mords pas, la menaçai-je en la pointant d'un index énervé. Si tu as faim, on te trouvera

autre chose. Mais je ne suis en aucun cas de la nourriture, *capiche* ?

Sa queue battit le sol poussiéreux comme l'aurait fait celle d'un félin mécontent.

— Mais ça me fait plaisir de te revoir.

Elle arrêta de bouger et me dévisagea. J'hésitai quelques instants avant de me pencher et de caresser sa petite tête de piaf. Elle était encore plus froide que l'air ambiant, et je détestais cette sensation lisse sous mes doigts. Mais elle était vivante. Cormack serait ravi. Peut-être même qu'il sourirait en la retrouvant.

— Je dois aider des femmes qui sont retenues prisonnières dans les cachots. Tu n'aurais pas vu une clé qui traîne quelque part ? Hmm ? Je pensais bien, ajoutai-je devant son silence prolongé.

Je lui tapotai le crâne et me relevai.

— Tu viens ?

Je fis quelques pas, mais remarquai rapidement qu'elle ne me suivait pas.

— Allez, viens, sale reptile. Il faut que j'y aille. Je ne peux pas rester ici des heures, ils risquent de se rendre compte que je ne suis plus dans ma chambre.

Elle ne bronchait toujours pas. Je fis de nouveau quelques pas pour essayer de la motiver, mais elle refusa obstinément de bouger.

— Très bien. Alors, à la prochaine.

Malgré mes tentatives suivantes, elle resta plantée là où elle se trouvait. Tant pis pour ce fichu serpent. Si elle avait envie d'être seule, grand bien lui fasse. Ce n'était pas mon problème. Je n'étais pas sa mère, et encore moins sa copine.

Je remontai le couloir jusqu'à la porte, l'ouvris discrètement, et repartis en direction des cachots. Je la laissai cependant entrouverte derrière moi, au cas où ce maudit reptile déciderait que me suivre n'était pas une si mauvaise idée, en fin de compte.

Lorsque je parvins à l'endroit où les femmes étaient retenues, plus aucun bruit ne troublait le silence. Il n'y avait plus non plus de mains accrochées aux barreaux. Les prisonnières avaient dû se recroqueviller les unes contre les autres, comme quand j'étais arrivée.

— Hey, psst, appelai-je celle à qui j'avais parlé, dans la première cellule. Je n'ai malheureusement rien trouvé. Il faudra que je revienne.

Je n'obtins aucune réponse.

— Hey, euh, miss ? essayai-je, ignorant son prénom. Vous êtes là ?

Je vis une main attraper les barreaux avant de discerner le visage de sa propriétaire. Il était recouvert de sang, et la femme semblait extrêmement désolée. J'entendis alors le bruit d'un trousseau de clés qu'on secoue et me retournai en sursaut.

— C'est ça que tu cherches ? me demanda Slater d'une voix un peu trop enjouée à mon goût.

Dans la merde jusqu'au cou.

[2](#) Extrait des *Aventures d'Alice au pays des merveilles*, Lewis Carroll, traduction d'Henri Bué.

[3](#) Extrait des *Aventures d'Alice au pays des merveilles*, Lewis Carroll, traduction d'Henri Bué.

CHAPITRE 5

Connor m’attendait, assis sur mon lit.

Slater me poussa sans ménagement à l’intérieur. Plutôt que de regarder mon frère, qui semblait fulminer calmement – il était bigrement doué –, je préfèrai me concentrer sur le fait qu’il avait allumé les chandelles. J’avais donc enfin de la lumière dans cette pièce. Et je pouvais à nouveau voir la magnifique tapisserie. En fin de compte, c’était presque mieux lumières éteintes.

— Ce sera tout Slater, dit froidement Connor.

Il hésita une fraction de seconde à lâcher mon bras, comme s’il regrettait par avance de ne pas assister à la dérouillée que Connor allait me mettre. Tout le long du trajet retour, je l’avais senti se contenir. Il avait envie de me punir lui-même. Ce devait être hautement frustrant de savoir qu’il n’aurait pas ce plaisir. Peut-être qu’il écouterait à la porte pour avoir un semblant de satisfaction.

— Oui, vous pouvez disposer, Émile.

Connor tourna vers moi un regard noir et j’entendis Slater rire doucement dans mon dos. Je ne prêchais sûrement pas pour ma paroisse. Mais c’était tellement tentant. Quitte à mourir aujourd’hui, autant le faire en ayant énervé Connor autant que possible.

Slater me relâcha cependant et sortit en refermant derrière lui. Lorsque ce fut fait, Connor se leva d’un bond, comme s’il était monté sur ressort, et me considéra de manière hautaine. Je savais que mon bon vieux frerot n’était pas loin. C’était uniquement une question de temps. Ses grands airs ne pouvaient pas durer éternellement. Le petit gamin capricieux qu’il était avait trop besoin de faire sa crise.

Il s’approcha néanmoins lentement de moi, comme un dandy l’aurait fait de son brandy.

— Est-ce que tu es fière de toi ?

Je pinçai les lèvres et haussai les épaules.

— À quel sujet ?

Il expulsa bruyamment l’air de ses narines. C’était chou.

— Tu es sortie par la fenêtre.

Il faisait d’énormes efforts pour empêcher sa voix de grimper dans les aigus. J’étais admirative.

— Ben, c’est quand même rudement haut. Donc oui, je suis plutôt fière de moi.

Il me gifla.

— Je suis toujours fière de moi, dis-je calmement.

Il me gifla de nouveau.

Je lui aurais volontiers tendu l’autre joue en lui faisant remarquer que, comme je n’avais plus de pouvoirs, il allait vite se retrouver tout seul à jouer, mais dans la mesure où j’ignorais s’il savait que j’étais une pauvre femme démunie, je décidai d’opter pour un angle d’attaque différent.

— Tu es à court de petit personnel ?

Oh, je vis bien que sa main le démangeait. Cependant il ne frappa pas. Il me dévisagea d’un regard qui brûlait de hargne. J’avais presque envie de lui faire un bisou sur le nez, mais il risquait encore de penser que c’était une marque d’affection.

— J’ai demandé à Slater de ne pas te toucher, Maeve. Non, se reprit-il, je lui ai ordonné de ne pas le faire, et il m’obéit, comme tout le monde ici, et comme tu m’obéiras également.

— Je croyais que tu voulais qu'on règne ensemble ? le coupai-je.

— J'ai dit à mes côtés.

— Blanc bonnet, bonnet blanc.

Il expulsa une nouvelle fois bruyamment l'air de ses poumons. Peut-être finirait-il par exploser.

— Toujours est-il que je peux le laisser te donner une leçon, continua-t-il comme s'il n'y avait pas du tout eu d'intermède. Et c'est ce que je ferai si tu t'avises de mal te comporter à nouveau.

Je jouais avec le feu, mais s'il était clair que Slater me filait une frousse d'enfer et que j'avais peur pour ma vie, jamais je ne craindrais mon frère. Il était trop seul, trop pathétique pour me tuer. Il me ferait mal, si besoin était, très mal sûrement, mais il ne me tuerait pas. C'était en grande partie la raison pour laquelle je ne pus m'empêcher de réagir de manière outrée à sa menace.

— Mal me comporter ? Aller prendre l'air parce que mon frère m'enferme dans une chambre comme un vulgaire objet, c'est mal me comporter ? Comment tu appelles ce que tu fais, dans ce cas ?

La réponse fut si sèche qu'elle me prit de court.

— Régner.

Eh bien, je n'étais pas sortie de l'auberge. Enfin, du château.

— Dans ce cas, prépare-toi à me frapper à nouveau. À me faire frapper. Comme tu préfères. À me tuer. Parce qu'il est hors de question que je joue ton jeu. Hors de question que je te serve d'accessoire princier. Hors de question que je nourrisse tes ambitions démesurées. Je veux vivre tranquillement. Loin de toi. Je crois avoir mérité ce droit.

— Tu as mérité ta place auprès de moi.

Je ne pus m'empêcher de rire méchamment.

— Oui, j'ai dû très mal me comporter dans mes vies antérieures. Ça aurait pu me servir de leçon dans celle-ci, mais non.

Connor s'approcha encore d'un pas et, pendant une fraction de seconde, je ne sus à quelle sauce j'allais être mangée. Son visage était l'image même du calme. Mais il pouvait s'agir de celui qui précédait la tempête.

Il leva une main dont il fit courir un doigt sur ma joue, suivant le tracé de la cicatrice que m'avait laissée Slater.

— Ne rends pas les choses plus difficiles qu'elles doivent être, dit-il tendrement.

J'eus soudain la nausée. Tellement fort que je ne pus avaler que de justesse la bile fétide qui essayait de dépasser ma trachée. Cependant, je ne reculai pas. Je haïssais cet homme, tout comme j'avais haï son père avant lui. Notre père. Mais avec Connor, c'était une affaire personnelle. Victor, au moins, ne servait que son propre but de domination mondiale, ou quelque chose dans ce goût-là. Il ne s'en était pris à moi que pour parvenir à ses fins, même si cela ne l'excusait en rien. Connor avait fait du mal aux gens auxquels je tenais. Il avait tué Tara. Et il voulait désespérément que je l'aime.

Je voulais désespérément qu'il meure.

Il promenait toujours son doigt sur ma cicatrice. Comme je n'avais plus la force de lui tenir tête en ce moment, je décidai de changer de sujet.

— C'est Slater qui m'a fait ça.

— Je sais. Il te l'a fait hier. Il a eu raison.

Il plongea son regard transparent dans le mien, et j'y vis une nouvelle fois un miroir de tout ce que j'aurais pu être.

— Et ça n'a pas guéri, observa-t-il d'un ton léger.

— Mon corps a besoin de temps pour récupérer.

Il fit claquer sa langue sur son palais. Une angoisse étrange me saisit alors aux tripes. Il n'avait semblé surpris à aucun moment. Pourquoi est-ce que cela ne l'avait pas étonné ? Il savait que je guérissais aussi vite qu'un vampire, même si mes os ne se remettaient pas en place tout seuls.

— Qu'est-ce que tu m'as fait ? lui demandai-je hargneusement.

— J'ai pris mes précautions.

— Qu'est-ce que tu as fait ? répétai-je encore plus vivement en chassant sa main de mon visage.

C'est là que je le vis. À mon poignet. Le bracelet sous lequel ma peau était violacée. Comme si ça pouvait changer quelque chose, je tentai de l'ôter, ne faisant plus du tout attention à Connor et à son air supérieur.

— Je me suis assuré que tu n'essaierais pas de faire des choses inconsidérées.

Le bijou ne cédait pas plus qu'il ne l'avait fait la veille.

— C'est ça qui m'a enlevé mes pouvoirs ?

— Il ne te les a pas enlevés, sœurlette. Il les endort, dit-il en passant un doigt sous mon menton pour le relever afin que je le regarde dans les yeux.

De son autre main, il saisit les miennes, commençant par celle qui s'activait sur le métal en griffant désespérément ma peau. Je le repoussai en grognant, comme un animal pris dans un piège à loups.

— Tu pourras l'enlever quand tu te conduiras correctement et que je serai sûr que tu ne représentes plus un danger.

— C'est Jean-Pierre qui l'a posé ? C'est pour ça que tu avais besoin d'un Sihir ?

Il ne répondit pas et se contenta de me sourire d'un air satisfait. J'eus envie de l'étriper. De lui arracher les yeux. Le jour où il y passerait, ce serait douloureux.

Connor s'éloigna de quelques pas pour s'approcher de la fenêtre et regarda dans la cour intérieure.

— Je ne te changerai pas de chambre, m'annonça-t-il comme s'il me faisait là une grande faveur. Je pourrais te faire installer dans une pièce qui est pourvue de barreaux, mais j'ai envie qu'on parte sur de bonnes bases.

— Trop tard, lui dis-je sans sympathie aucune.

— Il y a cependant un vampire posté en bas, à présent. Il restera jusqu'à ce que tu aies prouvé ta bonne foi.

Ça allait être une partie de plaisir.

Il referma la fenêtre et revint vers moi en souriant doucement.

— Le soleil est sur le point de se lever. Va te coucher, j'ai besoin que tu sois en forme demain.

Cara viendra te coiffer et t'apprêter avant la réception. Tu seras magnifique dans la robe que je t'ai choisie, se félicita-t-il tout en marchant vers la porte avant de l'ouvrir. Et n'oublie pas : conduis-toi correctement, et tout se passera bien.

Dans tes rêves, ordure.

— Bonne nuit, Maeve.

Il sortit de la pièce et j'entendis presque aussitôt le verrou. J'expulsai tout l'air de mes poumons dans un hurlement de rage silencieux, puis me dirigeai vers la fenêtre. Il y avait bien un vampire posté dans la cour, appuyé nonchalamment contre un mur. Je détestais la crevure qui me servait de frère.

J'allai m'asseoir sur mon lit et pestai lorsque je m'enfonçai dans le matelas. Puis je passai des heures à essayer d'enlever mon bracelet, sans succès. J'avais envie de pleurer de rage et de hurler.

Oui, surtout de hurler. Le métal n'avait même pas grincé. Je n'avais réussi qu'à me faire saigner, ce qui, avec la peau violacée en dessous, donnait un résultat absolument charmant. Peut-être bien que mon bras était nécrosé. Si tel était le cas, j'espérais y passer rapidement. En plein repas, par exemple.

Je finis par abandonner en poussant un soupir las et fixai cette immonde de tapisserie.

Je me réveillai en entendant des coups frappés doucement à la porte. Le soleil était déjà pratiquement couché. J'avais dû dormir longtemps. Je me souvenais être retournée me promener au bord de la falaise, mais je n'avais vu aucune trace de Lukas. Cependant, la femme avait chanté, et, l'un dans l'autre, je m'étais bien reposée. Au moins ça.

La porte s'ouvrit et celle qui devait se prénommer Cara entra dans la pièce. Elle était toujours vêtue de sa robe incolore et se cachait derrière ses longs cheveux filasse. Non, définitivement, elle semblait vraiment gentille.

Je revins à la réalité quand elle me dit quelque chose que je ne compris pas. Elle répéta, mais, dans la mesure où je ne parlais pas sa langue, je n'avais que peu de chance de saisir à la seconde écoute. Elle me fit alors des gestes timides et je compris qu'elle mimait une douche. Génial, j'allais être chaperonnée pour me laver.

Je me levai lorsqu'elle me fit signe de la suivre.

— Cool, je me réjouis.

— Cool, répéta-t-elle avec un drôle d'accent.

Son « ou » était très bizarre, mais assez rigolo.

— Tu parles ma langue ? lui demandai-je, soudain ravie.

— Cool, répéta-t-elle.

— Ouais, super cool, marmonnai-je en marchant derrière elle dans le couloir, tous mes espoirs envolés.

Une fois hors de la chambre, je caressai l'idée d'essayer de m'enfuir, juste pour la forme, et laissai aussitôt tomber. Je ne ferais pas deux mètres. Non, je ne ferais même pas deux centimètres avant qu'elle soit sur moi. Cara remarqua que j'observais la mauvaise direction et attira mon attention en prononçant mon nom avec son drôle d'accent. Puis elle me désigna le côté du couloir où j'avais regardé.

— Pas cool, dit-elle avant de montrer l'autre. Cool.

— J'ai compris. Cool. Cool, cool, cool.

Elle m'adressa un sourire étonnamment rayonnant pour quelqu'un de si timide et posa une main sur mon épaule pour me guider. Nous arrivâmes dans une pièce où s'élevait une vapeur épaisse et au centre de laquelle trônait une gigantesque et magnifique baignoire sur pieds, remplie à ras bord d'eau savonneuse. Au moins, ça sentait bon.

Je compris rapidement que parler avec Cara serait aussi inutile qu'amusant. Elle ne savait dire que « cool » et me donner des ordres dans sa langue chantante aux accents singuliers. Je suivis ses instructions et me déshabillai pour entrer dans l'eau bouillante. Cela faisait du bien. Je ne m'étais même pas rendu compte à quel point j'étais courbatue avant que la chaleur détende mes muscles. Je me relaxai quelque peu dans le bain, et Cara vint rapidement me laver les cheveux. C'était étrange. Je ne me rappelais pas qu'on ait jamais fait ça pour moi. Logiquement, on avait dû le faire quand j'étais bébé, puis enfant. Mais je n'en avais aucun souvenir. Tout en méditant là-dessus, des images me

revinrent progressivement en mémoire. Des bains avec Elliot lorsque nous étions très jeunes, de Serena, qui nous frottait jusqu'à ce que l'on brille. Des rires, des disputes. Toute une vie qui me semblait si lointaine à présent. Une vie qui me manquait.

Lorsque je fus propre comme un sou neuf, je sortis du bain et Cara m'apporta une serviette. Heureusement, je n'avais jamais été pudique, sinon j'aurais été très mal à l'aise. Elle me raccompagna à ma chambre et je la suivis sans rechigner après avoir enfilé un peignoir. Puis elle entreprit de me démêler les cheveux avant de les essuyer à l'aide d'un linge jusqu'à ce qu'ils soient presque secs et commença à me peigner. Elle me fit ensuite ce que j'imaginai être un ravissant chignon tressé. Lorsqu'elle me montra le résultat dans un miroir qu'elle avait apporté en même temps que ses instruments de torture pour filles, je constatai qu'elle avait fait un travail magnifique. Je n'avais jamais été aussi bien coiffée de ma vie.

Cara me questionna du regard pour savoir ce que j'en pensais. Je fis tourner un peu ma tête pour essayer de l'apprécier sous différents angles. C'était vraiment très joli.

— Cool, lui répondis-je en levant un pouce. Super cool.

Elle m'adressa un sourire timide et entreprit de ranger ses affaires de coiffure. Dommage que je n'aie aucunement l'intention de mettre les pieds à cette petite sauterie. Parce que j'aurais certainement fait sensation.

Je fronçai les sourcils lorsque je vis Cara s'approcher avec ce qui ressemblait furieusement à du maquillage. Super. Ce n'était pas fini.

Trente minutes plus tard, j'étais sûre que je serais la plus belle pour aller danser. Cara me montra à son tour un pouce levé et me gratifia d'un autre de ses sourires timides. Pfff. Vraiment. Elle avait l'air si gentille. Pourquoi fallait-il qu'elle m'assomme si j'essayais de me faire la malle ? Pas cool. Vraiment pas cool.

Elle s'en alla, et je restai seule dix bonnes minutes avant qu'on ne frappe à la porte, qui s'ouvrit dans la foulée. Mon frère entra en tenant une somptueuse robe bleu nuit aux reflets mordorés. Je dus faire un effort pour me souvenir que je détestais les robes et que je rêvais d'un jean et d'un tee-shirt, car mon premier réflexe fut d'écarquiller les yeux de stupeur.

— Elle te plaît ?

— Non, répondis-je posément. C'est une robe.

— Et tu seras magnifique dedans.

Je me levai et lui adressai mon regard le plus blasé.

— Je ne porterais pas une robe en temps normal, je ne le ferai certainement pas pour aller à ta petite sauterie.

Je faisais vraiment des progrès pour m'exprimer sans aucune émotion. Il faudrait que j'ajoute ça à mon C.V., juste à côté d'emmerdeuse patentée.

— Bien sûr que si, me motiva mon frère, encore de bonne humeur.

Ça ne durerait pas. Pas si j'avais mon mot à dire.

Ça tombait bien : je l'avais.

— Plutôt crever, lui répondis-je avec un grand sourire.

— Fais attention à ce que tu souhaites, sœurlette. Tes rêves pourraient se réaliser, rétorqua-t-il sur un ton tout aussi doux que celui que je venais d'utiliser.

— Ne me tente pas.

— Alors enfile cette robe, et accompagne-moi.

— Je préférerais y aller à poil qu’avec ce torchon.

J’aurais dû comprendre au sourire encore plus charmant et faux qu’il m’adressa que j’aurais mieux fait de me taire. Il frappa si vite que je ne vis rien. Mais je ne ressentis aucune douleur. Il me fallut quelques secondes pour réaliser qu’il n’avait pas levé la main sur moi, mais qu’il venait d’arracher le peignoir que je portais. Si violemment que le tissu s’était déchiré et qu’il le tenait entre ses doigts. Pour être honnête, je ne compris que lorsque le cordon, qui était resté attaché autour de ma taille, tomba à mes pieds.

Je dévisageai mon frère, plus outrée qu’en colère, parfaitement consciente que ma bouche était grande ouverte sur la repartie cinglante que j’aurais dû lui faire, mais étais étrangement incapable d’articuler.

— Voici ta robe, dit-il d’un ton aussi doux qu’il s’était montré brusque avant.

Il me la tendit, et j’étais dans un tel état que je l’attrapai sans rechigner. Puis il plissa les yeux en regardant quelque chose derrière moi, comme s’il essayait de faire le point sur un détail. Il venait certainement de remarquer le nez de clown que j’avais fait au chasseur sur la tapisserie. Dans mon état second, je le vis à peine déglutir. Il devait être énervé.

— Cara passera te chercher d’ici une petite heure, dit-il très sèchement avant de se diriger vers la porte, puis de se retourner. Le bleu t’ira à ravir.

Il s’en alla aussi vite que ça, et je restai comme une imbécile au centre de la pièce, droite comme un piquet, pendant de longues secondes avant de jeter la robe sur le lit. Très bien, j’irais à sa satanée sauterie.

Cara vint me chercher plus tard, et elle écarquilla les yeux en me découvrant.

— Cool, lui dis-je aussitôt.

Je lui montrai de nouveau mon pouce levé, puisqu’on semblait très bien se comprendre ainsi, et je me dirigeai vers elle.

— C... cool, bégaya-t-elle.

Elle me conduisit à travers les couloirs frais du château, et je pris soin cette fois-ci de noter l’itinéraire en cas de besoin. Nous ne croisâmes personne jusqu’à ce que nous arrivions dans le hall. J’eus un léger déjà-vu quand elle me pointa la porte derrière laquelle on m’attendait, à l’étage. C’était celle qu’elle m’avait indiquée lors de mon arrivée. La salle du trône de Victor. Je gravis l’escalier et remarquai que le portrait de mon paternel était toujours là. J’eus une nouvelle fois l’impression qu’il me suivait des yeux, sauf que ce n’était que ça, une impression. Le fruit de mon imagination. Mais quand même, ce tableau était vraiment flippant. Et on aurait dit que l’air était plus épais autour de lui, et qu’il fallait fournir des efforts pour gagner le droit de voir au travers.

Quand je posai le pied sur la dernière marche, je remarquai que Cara me talonnait toujours, silencieusement. Elle ne s’effaça que lorsque nous arrivâmes devant la porte, que gardait un vampire plutôt grand et carré. Il me dévisagea d’une étrange façon, me reluquant des pieds à la tête. Je savais que je produirais cet effet. Ça devait être le chignon de Cara. Il était vraiment joli.

— Qu...

— Je suis attendue, le coupai-je. Ne faites pas patienter mon frère, il a mauvais caractère.

Je lui lançai un regard si impérieux qu’il m’obéit sur-le-champ et ouvrit la lourde porte.

Une étrange bouffée de panique me saisit quand la salle apparut devant moi. Elle était identique à la dernière fois, lorsque j’y avais tué mon père, mais elle était remplie de centaines de vampires qui

s'arrêtèrent progressivement de parler en me voyant m'avancer parmi eux.

— Maeve ! me salua Connor depuis le trône, plein d'entrain. Tu...

Mais sa voix mourut aussitôt, et je remarquai qu'il se redressait d'un bond dans le trône trop grand pour lui. Lorsqu'il se précipita, son manteau rouge – celui de Victor – vola derrière lui comme l'aurait fait la cape d'un super-héros. Tandis qu'il courait, il le retira de ses épaules et le jeta sur moi. C'était amusant. On aurait dit qu'il l'avait jeté de loin tellement il était pressé de le faire.

— Pourquoi es-tu dans cette tenue ? demanda-t-il entre ses dents serrées.

Je décidai de l'ignorer quelques secondes, que je consacrai à sourire à pleines dents aux convives qui me dévisageaient, les yeux grands ouverts, ou plus appréciateurs.

— Tu m'as dit de bien réfléchir. C'est ce que j'ai fait, répondis-je sans le regarder en commençant à adresser quelques signes de la main aux personnes les plus proches avant de considérer finalement mon frère. Ne fais pas cette tête-là. Tout le monde semble avoir apprécié.

Comme je vis qu'il fulminait, je décidai de lui tapoter affectueusement la joue.

Il releva le bras de quelques centimètres, comme s'il avait eu un spasme. Puis il l'abaissa.

— Tu vas retourner dans ta chambre te changer, sinon...

— Sinon quoi ?

Si ses yeux avaient été des bombes, nous aurions tous été pulvérisés à cet instant. Ou peut-être atomisés au suivant, lorsque je lâchai par mégarde le manteau qui recouvrait ma nudité.

— Oups, lui dis-je d'un air innocent en haussant les épaules.

Connor rugit en appelant un de ses sbires et en lui ordonnant de me ramener à ma chambre pour m'y habiller de gré ou de force. J'étais en train de rire à gorge déployée lorsque l'homme de main de Connor m'attrapa. Je ris jusqu'à ce que je remarque l'ombre derrière mon frère. Mon cœur se figea dans ma poitrine. Une silhouette aux cheveux blancs, dont le long manteau aile de corbeau s'agitait doucement tandis qu'il ne dissimulait aucunement l'amusement sur ses traits.

Benoxh.

CHAPITRE 6

Je m'étais tellement débattue qu'il avait fallu deux vampires pour m'escorter.

Cependant, quand j'entrai à nouveau dans la salle du trône, ils marchaient simplement à mes côtés. Je leur avais ordonné de me lâcher et, pour une raison qui m'échappait, ils avaient obéi. Peut-être qu'être la sœur du nouveau chef avait ses avantages. Ou la fille de l'ancien. Voire une savante combinaison des deux. Ou bien, tout bêtement, je les avais assez insultés lorsqu'ils m'habillaient de force pour leur fiche la trouille. Toutefois, ce fut en grande dame que je m'avançai dans la salle, tête droite, menton relevé, et vêtue d'une magnifique robe aux couleurs de la nuit. J'avais eu un manoir, à présent, j'avais une cour. Comme quoi, même après le boss final, il arrive qu'il y ait encore des niveaux.

Une demi-heure plus tôt, quand j'avais été sortie de force, je n'avais pas du tout remarqué les tables qui avaient été disposées un peu partout. Cela me fit une impression bizarre, comme si j'étais d'un coup de retour dans un des souvenirs de Connor et que tout venait d'apparaître comme par enchantement. Peut-être qu'elles avaient été installées pendant qu'on jouait à la poupée avec moi, tandis que je me débattais lors d'un des moments les plus humiliants de ma vie. Peu importait le nombre d'insultes que j'avais adressées à mon escorte, je ne me sentais pas vengée pour autant. Ma seule consolation était que Slater ne s'était pas trouvé là. Qu'il ne m'avait pas touchée.

Je parvins rapidement jusqu'au trône, sur lequel Connor était très occupé à avoir l'air important. Il me considéra de toute sa hauteur et sembla attendre quelque chose. Oh non, pas dans mon monde, frérot.

Il adressa un bref signe du menton aux vampires qui m'escortaient, et ces derniers se firent un plaisir de me saisir par les bras pour forcer mon corps à se courber et à faire une révérence au roi. Je sentis la nausée monter tandis que mon ventre était plié de force.

Lorsque je fus redressée, Connor fit un nouveau geste à ses deux macaques, qui me relâchèrent avant de reculer. Je ne les vis pas, puisque je ne détournai pas mon regard hargneux de mon frère, mais j'étais persuadée qu'ils étaient allés s'asseoir à l'une des tables, comme tous les autres convives.

Connor me fit signe d'avancer, et j'obéis.

— Tu es ravissante.

— Et toi, tu es...

Il me coupa en levant un doigt en guise d'avertissement. Il n'eut pas besoin de parler. Ma phrase resta en suspens et Connor saisit mon bras pour me forcer à me retourner. Des centaines de vampires étaient présents, tellement qu'il me fut impossible de tous les regarder. Tous, pourtant, me dévisageaient. Et devant chacun était posée une coupe, que des domestiques passaient remplir de sang. Des dizaines d'entre eux s'affairaient aux quatre coins de la salle. J'eus à nouveau la nausée en songeant aux prisonnières. Étaient-elles seulement encore vivantes ?

— J'ai le privilège et l'extrême honneur de vous présenter ma sœur, Maeve, dit Connor en s'adressant à tous les convives.

À ses sujets, corrigeai-je mentalement. Il était en train de jouer au souverain.

— Elle rejoint ma cour et régnera à mes côtés.

— Dans tes rêves, grognai-je.

Le coup de coude que je reçus dans les côtes me coupa la respiration. Comment avait-il pu frapper si fort ? Bonté divine, il me tenait le bras, il n'y avait pas assez de place pour prendre de l'élan. Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point j'étais vulnérable. Non, à quel point les humains normaux étaient vulnérables. C'était insupportable. Comment l'Homme avait-il pu survivre pendant des milliers d'années ?

— Maeve ? demanda-t-il en m'invitant à avancer.

Je ris intérieurement. C'était une belle comédie. Ça n'avait rien d'une invitation. Il me tenait si fermement que je n'aurais eu aucun choix de toute manière. Nous fîmes quelques pas pour nous rendre à une table qui semblait être apparue comme par magie. Mais les serveurs qui l'avaient apportée étaient encore en train d'y déposer des coupes et de la nourriture.

Lorsque je pris place à la droite de mon frère, je remarquai que Benoxh nous avait rejoints et se tenait derrière la chaise à côté de la mienne, qu'il tira pour me permettre de m'asseoir. Je me raidis aussitôt et essayai de lui signifier visuellement toute la haine que je ressentais à son égard. Tristement, il ne sembla pas du tout s'en soucier. Une fois installée, je me tournai vers Connor, qui était encore debout à observer la salle, et vis que Slater était posté à sa gauche. Ce dernier m'adressa un signe du menton accompagné d'un sourire qui ne me dit rien qui vaille. C'était comme si un néon rouge clignotait au-dessus de sa tête et décrivait le fil de ses pensées. Il allait bientôt m'avoir pour lui tout seul, si je continuais à me comporter de la sorte.

Connor attendit que tout le monde ait pris place pour inviter l'assemblée à boire à sa soif, puis il s'assit également.

— J'ai pris le soin de demander qu'on te cuisine des aliments solides, m'expliqua-t-il. J'ai pensé que tu préférerais.

J'observai la table. C'était un buffet froid de fromage et de viande, comme la dernière fois. La cantine de mon ancienne université offrait plus de choix. Quoiqu'il semblât y avoir quelques trucs en plus, aujourd'hui.

— Bien sûr, frerot. Il n'y a rien de plus excitant que de manger quand tout le monde te regarde.

Il me dévisagea d'un air qui indiquait qu'il n'était plus très loin de perdre patience.

— Oh, pardon, ajoutai-je. Je voulais dire merci, évidemment.

Il m'adressa un sourire blanc. Chouette.

J'observai la nourriture posée devant moi. J'avais faim. Un buffet froid, c'était toujours mieux que rien. Et ce n'était pas comme si les vampires savaient cuisiner. C'était sûrement mieux ainsi. Le plateau de fromage me mit l'eau à la bouche, je m'en servis quelques morceaux, ainsi que du raisin – tout en me demandant d'où il pouvait provenir – et une étrange purée qui, à l'odeur, n'était pas de pommes de terre. Mais j'aurais été incapable de dire ce dont il s'agissait. Elle était cependant délicieuse. C'était assez étonnant. Enfin, elle venait peut-être du supermarché du coin. Je pouffai intérieurement, ce qui me fit me poser quelques questions sur ma santé mentale.

— Alors, vieillard, lançai-je en tournant un visage faussement souriant vers Benoxh, vous êtes ici pour jouer les pique-assiette ? La bouffe est meilleure que dans votre maison de retraite ?

— Maeve, me sermonna-t-il.

La manière dont il arrivait à mettre autant de reproches, autant de douceur et une pointe d'amusement dans mon simple prénom était assez épatante.

— Benoxh, rétorquai-je en imitant son ton.

Il était sur le point de répondre, mais l'attaque de biais que j'avais préparée tout en lui parlant avait atteint sa cible à ce moment précis. J'entendis Connor pester et, lorsque je me tournai vers lui, il était en train d'essuyer sa joue et regardait d'un œil noir la cuillère avec laquelle je lui avais lancé de la purée à la figure. Je ne visais pas si mal, en fin de compte.

— Benoxh.

Connor avait prononcé son nom de manière détachée, presque automatique, et bien trop calmement pour que cela augure quelque chose de bon.

Je sentis soudain mes poignets retomber sur la table comme s'ils avaient pesé une tonne chacun. En m'échappant des mains, la cuillère rebondit et me projeta un reste de purée au coin de l'œil. Je pestai, et j'entendis mon frère s'en amuser juste à côté de mon oreille. C'était comme le bourdonnement d'un moustique en plein milieu de la nuit.

Benoxh attrapa mon menton et fit pivoter ma tête. Il approcha un mouchoir de ma joue et nettoya la purée avec douceur. Presque avec tendresse. Je détestai ce contact. Tellement, à vrai dire, que j'eus envie de le mordre. Mais il dut l'anticiper car, aussitôt, le bas de mon visage me sembla plus dur que de la pierre.

— Tu es plus intelligente que ça, Maeve, dit-il calmement.

L'affection dans son ton était pire que de l'acide.

Lorsqu'il me relâcha, la pression disparut, et je roulai des mâchoires pour les détendre.

— Qu'est-ce que vous m'avez fait ? lui demandai-je à travers mes dents serrées.

— J'ai pris mes précautions, répondit-il de manière presque fataliste, sans cacher le léger amusement dans sa voix.

— Vous ne m'avez pas appris les bons tours, lui fis-je remarquer.

— Tu n'es pas un chien, Maeve, me rabroua-t-il. Même si tu sembles en avoir l'humeur depuis ton réveil.

Charmant. Merci. Ce n'était pas parce qu'il avait raison que j'étais forcée d'apprécier, si ? Vieux schnock.

— Si je te relâche, te tiendras-tu correctement ? demanda-t-il au bout de quelques instants.

Je tournai vers lui un regard assassin.

— Vous connaissez la réponse.

— C'est bien ce que je craignais, dit-il tout en commençant à se servir du fromage avant d'attaquer la purée. Mais je choisis de miser sur ton bon sens.

Ses yeux se firent rieurs, un demi-sourire apparut sur ses lèvres, et le poids dans mes bras s'estompa.

— Vous savez que je vous hais ?

Étonnamment, ma voix n'était pas pleine de hargne. Comme si, quelque part, cet instant particulier était hors du temps, qu'il s'agissait juste de vérifier si nous étions sur la même longueur d'onde, de nous assurer que nous étions clairs l'un envers l'autre.

— J'en ai parfaitement conscience, répondit-il de manière calme.

Puis il détacha son regard du mien, termina de se servir et commença à manger lentement. Le fait que des centaines de vampires l'observaient ne semblait pas le déranger le moins du monde. Pour ma part, mon appétit était coupé, tout comme l'envie de lancer des projectiles sur mon frère. Je savais que Benoxh avait fait exprès d'en appeler à mon bon sens, qu'il m'avait manipulée. Pourtant, et aussi énervant que ce fut, son stratagème avait fonctionné. Je détestais voir les rouages d'une machination

et ne rien pouvoir y changer.

— Parfait. Dans ce cas vous ne serez pas étonné lorsque je vous tueraï, dis-je à l'instant précis où Connor se levait.

Ce dernier se racla doucement la gorge avant de demander le silence en tapant contre un verre à l'aide d'une fourchette. À côté de moi, Benoxh continuait tranquillement à manger. C'était le seul qui bougeait encore. De toute évidence, ni ma promesse ni la requête de Connor n'étaient de taille à freiner son appétit. J'espérais sincèrement qu'il allait s'étouffer avec un petit pois.

— Vampires, commença Connor sur un ton si solennel que j'eus envie de secouer la tête en levant les yeux au ciel. Pendant des siècles, vous avez vécu sous la menace d'un illuminé qui se prenait pour Dieu. Vous avez subi chaque jour de son règne, et vous avez survécu. Vous voulez savoir pourquoi ? Parce que ce n'était pas Dieu. Ce n'était qu'un homme qui avait goûté à la vie éternelle, tout comme vous et moi. Mais c'était un vieux fou en retard sur son temps, et ma sœur et moi l'avons tué. Nous vous avons débarrassés de sa coupe et vous invitons à boire à la nôtre !

Il leva son verre pour porter un toast.

Contrairement à moi, aucun vampire ne sembla vouloir répondre. Je n'aimais pas ce Connor. Vraiment, vraiment pas. Il était trop calme, trop posé, et son discours à la William Wallace ne me disait rien qui vaille.

— Je suis le nouveau roi, et avec moi, plus d'illusions ! reprit-il en bombant le torse. Avec mon règne viendront nombre de changements. Le premier, et le plus important, est que je compte abolir le silence.

La foule s'anima comme si une traînée de poudre avait été allumée.

— Abolir le silence ?

Je n'avais pas posé la question très fort. Connor m'avait entendue, mais il ne daigna pas répondre, préférant se délecter de l'effet que son premier amendement provoquait sur les vampires.

— Le silence qui entoure l'existence des vampires, dit Benoxh.

À en juger au ton de sa voix, il ne semblait pas partisan de l'idée. D'un autre côté, c'était lui qui voulait bosser pour mon cher frangin.

— Tu veux faire ton coming-out ? m'exclamai-je assez fort pour que tout le monde m'entende. T'es complètement malade ?

Connor tourna vers moi un visage si hargneux que je n'eus d'autre choix que de secouer la tête pour lui signifier à quel point c'était ridicule.

— Maeve, grinça-t-il entre ses dents serrées et un faux sourire. Je ne pense pas qu'il soit de bon ton que tu te mêles de ça.

Il devait être en train de plaisanter.

— Je croyais que tu venais de leur dire que j'allais régner à tes côtés, frerot ?

Le sourire au travers duquel je lui parlais n'avait rien de faux. Par contre, il était totalement hypocrite.

— Je suis le roi, cracha-t-il en accentuant outrageusement le pronom.

Je me levai aussitôt pour lui retourner son regard plein de morgue.

— Et je suis à bout de patience. Tout ce que je veux, c'est rentrer chez moi ! m'exclamai-je avant de me tourner vers la salle. Vous êtes cachés depuis des centaines d'années. Des milliers, même. J'en déduis que Victor était contre le fait de rendre publique l'existence des vampires. Je ne pensais pas dire ça un jour, mais je suis du même avis que lui !

— Tu viens de signer ton arrêt de mort, grinça Connor.

Du coin de l'œil, je le vis adresser un signe à Slater.

— Ce ne sera pas le premier, fis-je à mi-voix avant de reprendre à l'attention des vampires. Vous comptez laisser un gamin capricieux faire de votre existence un cauchemar ?

Slater était déjà dans mon dos et me tenait. Mais je m'en fichais.

— Vous vous débarrassez d'un ennemi à la faveur d'un autre ? Ils vous traqueront !

Parler était plutôt difficile quand une main vous bâillonnait.

— Je vais m'en occuper.

Benoxh se leva tranquillement, mais Slater ne me lâcha pas pour autant. Il nous fit pivoter en direction de Connor. Je tournai la tête à temps pour le voir opiner du chef, et Slater me libéra. Je m'ébrouai comme un chien à peine sorti de l'eau et me retournai pour fusiller Slater du regard. Il m'adressa un sourire si mauvais que j'en eus des frissons.

— Elle n'a pas tort ! cria quelqu'un.

— Qui a parlé ? aboya aussitôt mon frère.

Je pivotai pour observer la foule, mais personne ne bougea pendant plusieurs longues secondes. Puis un homme aux cheveux sombres d'une trentaine d'années en apparence se leva. Il était étonnamment rigide. Et bon Dieu, j'avais déjà peur pour lui.

— Vous pensez que les humains sont faibles, criai-je à mon tour pour détourner l'attention. Mais ils sont nombreux ! Ils ne vous laisseront pas exister en p...

Je hurlai aussitôt. Une douleur infinie était en train de réduire mon cerveau en miettes. C'était si intense que je ne remarquai presque pas la main que Benoxh avait posée sur le bracelet.

— Je la ramène dans sa chambre, annonça-t-il.

Puis il m'entraîna après lui.

— Victor était contre cette idée, dit l'inconnu qui avait parlé précédemment. Il était peut-être excessif, mais ça nous a protégés des années durant.

Je le suppliai mentalement de se taire.

Tandis que Benoxh me guidait entre les tables, la douleur diminua, et j'eus l'impression de recouvrer la vue. Je n'avais même pas pris conscience qu'elle s'était complètement brouillée tant la sensation était vive. Je cherchai des yeux le vampire qui avait parlé, mais mon regard s'arrêta sur un homme assis non loin. Je ne devais pas avoir totalement retrouvé la vue, car il me semblait étrangement flou. Comme si son aura était constituée d'ombres. Benoxh continua à m'entraîner à sa suite, mais ma vision était en train de se troubler au point de me jouer des tours. J'avais l'impression que les murs verdissaient tellement qu'on aurait dit qu'ils étaient couverts de mousse. Je ne savais pas ce que le bracelet et la magie de Benoxh me faisaient, mais c'était puissant. Très puissant.

— Nous devrions peut-être voter, proposa l'homme.

J'avais entendu mon frère lui répondre, mais le sens de ses paroles n'avait jamais atteint ma conscience. Celles qu'il prononça ensuite, par contre, me frappèrent.

— Voter ? s'exclama-t-il. Il ne s'agit pas d'une démocratie. Je suis le roi ! Slater !

Je me retournai autant que je pus, mais Benoxh ne ralentissait pas. Me débattre ne changea rien.

— Tu ne veux pas assister à ça, Maeve.

— Lâchez-moi !

Mais il n'en fit rien, et je ne vis que du coin de l'œil l'ombre de Slater s'abattre sur le vampire. Je hoquetai de surprise, même si je savais parfaitement ce qui allait se produire, et j'eus vaguement

conscience de commencer à répéter « non » à l'infini. Non. Non, non, non. Comme la goutte qui tombait à l'infini dans l'esprit de mon frère, lorsque j'essayais d'y pénétrer.

Nous sortîmes de la salle lorsque Connor reprit la parole. Je n'entendis pas ce qu'il dit, ma propre voix couvrant la sienne.

Benoxh m'entraîna au bas de l'escalier, puis dans un dédale de couloirs, et j'étais toujours sourde au monde extérieur au moment où nous entrâmes dans ma chambre. Je ne protestai même pas quand il me fit m'asseoir sur mon lit et ne bronchai pas plus lorsqu'il s'agenouilla en face de moi. Comment ma vie avait-elle pu devenir ce grand n'importe quoi ? J'avais tué mon père. Tout aurait dû revenir à la normale.

— Je comprends ce que tu ressens.

Je levai le regard vers Benoxh.

Clignai plusieurs fois des yeux.

Puis le giflai.

J'attendis une réaction qui ne vint pas, et je partis d'un énorme éclat de rire. Quelque temps plus tôt, je n'aurais jamais osé faire ça. Gifler mon mentor, et quoi encore ? Je le respectais. Je respectais cette ordure qui m'avait menti et avait tué mon grand-père.

Il ouvrit la bouche, et je levai aussitôt la main, prête à le frapper de nouveau, mais il s'en empara bien trop rapidement pour l'âge que lui donnaient ses traits.

— Je comprends ce que tu ressens, dit-il une nouvelle fois, toujours aussi calme.

J'expulsai bruyamment l'air de mes narines, comme si je tentais de rire sans y parvenir vraiment et me mis à secouer la tête.

— Donc vous savez que je vous tuerai.

— Tu te répètes.

— Je vous tuerai.

Il ne sembla pas plus impressionné.

— Tu essaieras, oui.

Le silence nous enveloppa. Je ne voulais pas être la première à baisser le regard. Je refusais même de cligner des yeux.

— Tu dois mettre de l'eau dans ton vin.

— Je vous demande pardon ? crachai-je aussitôt en fronçant les sourcils.

— Avec ton frère, expliqua-t-il sans se formaliser du ton que je venais d'employer. Tu vas juste réussir à te faire tuer.

Je ris une nouvelle fois, mais de manière franche.

— Qu'est-ce qui vous dit que ce n'est pas précisément ce que je cherche ? Pour votre gouverne, ce n'était pas du vin que contenaient ces coupes. C'était du sang d'êtres humains innocents.

— Tu n'es pas suicidaire.

— Je ne sais pas si vous avez remarqué que je suis retenue dans un château et que je n'ai plus de pouvoirs. Ça vous fait vite revoir vos espérances à la baisse, ajoutai-je de manière blasée.

— Tu as toujours été si pressée ! s'amusa-t-il.

Ce qui m'énerva aussitôt. Il n'avait pas le droit de rire en face de moi. Pas après ce qu'il avait fait. Mes mains me démangeaient. J'avais envie de les serrer autour de son cou blanc jusqu'à ce que la vie le quitte. Mais ce n'était pas comme ça que les choses fonctionnaient. Il était immortel, j'étais impuissante et vaincue d'avance. Le poids de la défaite collait mes bras le long de mon corps.

— Tu dois faire de ton frère un allié.

— Un allié dans votre genre ?

— Si tu veux gagner quelque liberté entre ces murs, il faut qu'il te fasse confiance, répondit-il comme s'il ne m'avait pas entendue.

— Pourquoi voudrais-je faire ça ? demandai-je avant de rebondir sur une autre pensée qui aurait dû me venir en premier. Il ne me croira jamais. Pas après tout ce que j'ai fait.

— Je suis sûr que tu es bien assez débrouillarde pour trouver un moyen.

Je le dévisageai. Il semblait si sérieux, si calme. Si serein que j'en eus la nausée.

— Pourquoi est-ce que je ferais ça ? Et pourquoi me dites-vous tout ça ?

— Je pourrai t'aider à t'en aller.

— Mais bien sûr ! Et quoi, encore ? Vous vous ennuyez déjà ?

— Je ne suis pas le monstre que tu imagines.

Je fermai les yeux et ravalai une remarque cinglante. Puis j'inspirai profondément pour me calmer. Mais cette fichue remarque était toujours coincée en travers de ma gorge.

— Vous m'avez trahie, et vous avez tué mon grand-père. Non, vous n'êtes pas le méchant que j'imagine. Vous êtes juste un enfoiré de première, un traître, et un assassin.

Il recula imperceptiblement. Pour une raison obscure, mes reproches semblaient l'avoir atteint.

— Je n'ai pas exactement tué Walter. Il a choisi son destin.

Il me fallut faire preuve de tout mon self-control pour ne pas lui sauter à la gorge. J'aurais aimé que Slater me raccompagne rien que pour ne pas avoir à entendre une telle ineptie. J'étais à mi-chemin entre un nouveau fou rire et une explosion nucléaire.

— Oui, bien sûr, rétorquai-je sèchement. Je suppose que tous ces juifs ont également choisi leur destin eux aussi. Après tout, ils n'avaient qu'à pas entrer dans les chambres à gaz.

Il eut la sagesse de ne pas répondre. Au lieu de ça, il se releva et, si je n'avais pas su que c'était un traître manipulateur, j'aurais pu croire que l'ombre sur son visage était de la tristesse. Il se dirigea jusqu'à la porte, son long manteau embrassant son corps comme seule l'obscurité la plus totale était capable de le faire, et il s'arrêta, une main sur la poignée.

— Si tu m'aides, je retirerai ton bracelet.

Oh, évidemment, il avait besoin de mon aide. Bien sûr, pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt ?

— Au cas où je n'aurais pas été assez claire auparavant, allez vous faire foutre, Benoxh.

Il ouvrit la porte sans se retourner. Cependant, juste avant de la refermer, il ajouta :

— Lorsque tu changeras d'avis, je serai là.

CHAPITRE 7

Trois jours plus tard, je fus conduite dans la salle du trône.

C'était le temps qu'il m'avait fallu pour devenir à peu près folle. Trois jours à ne rien faire. Trois jours à fixer résolument la tapisserie hideuse que mon nez de clown ne rendait pas plus sympathique. Trois jours à guetter désespérément par la fenêtre en priant pour que quelque chose se produise, n'importe quoi. Trois nuits à espérer avoir des nouvelles d'Elliot. De longues et interminables journées d'impuissance totale qui avaient ressemblé à des années, des vies entières à penser à ce qui se passait à l'extérieur et aux femmes dans les cachots. Je n'avais qu'une envie : hurler. De désespoir, de rage, de fatigue. J'ignorais totalement ce qui se déroulait derrière les murs de ma propre cellule, et ça me rendait folle. Connor n'était même pas venu me voir une seule fois, pas plus que Benoxh, et tous mes repas m'avaient silencieusement été apportés par Cara, qui n'était jamais restée. J'aurais été prête à faire n'importe quoi afin de sortir de ma chambre.

J'avais eu tout loisir de méditer ce que Benoxh m'avait dit et, si je n'étais pas du tout disposée à l'aider lui, il n'avait probablement pas tort au sujet de mon frère. Tant que je serais bloquée ici, je n'aurais rien de mieux à faire que jouer la comédie et jouir d'une liberté illusoire. Car si une chose était sûre après ces trois petites journées, c'était que j'allais perdre la boule en moins d'une semaine en restant confinée dans une pièce. Je ne pouvais pas m'enfuir, alors autant agrandir ma prison et profiter de tout le château.

Je m'arrêtai devant les portes de la salle du trône et pris une profonde inspiration. Cara m'encouragea d'un sourire et tira sur les battants. La salle s'offrit en face de moi, aussi vaste et vide qu'elle l'avait été la première fois, en dehors de l'homme avec qui Connor s'entretenait. Ou plutôt celui sur lequel il était en train de crier. Il me tournait le dos, pourtant il n'était pas difficile à reconnaître.

— Je m'en fiche ! hurla mon frère à Slater. Je veux qu'ils meurent tous ! Tu entends ? Tous !

Je me demandais si j'avais vraiment choisi le meilleur moment pour rendre visite à Connor. D'un autre côté, Cara ne m'aurait sûrement pas emmenée s'il avait donné l'ordre de ne pas le déranger. Et elle ne m'aurait certainement pas aidée à enfiler la maudite robe corsetée que je portais.

Je continuai à avancer, lentement, et mon frère sembla enfin me remarquer. Je n'étais pas dupe, les deux vampires m'avaient parfaitement entendue entrer dans la salle avec Cara, et j'étais persuadée que Connor savait que c'était moi avant de tourner la tête dans ma direction. Tout cela faisait partie de l'effet qu'il voulait produire, et il était réussi. Oui, vraiment. Le regard plein d'un dédain colérique qu'il m'adressa était parfait et, s'il s'était agi de n'importe qui d'autre, j'aurais probablement été blessée. Mais ça n'augurait rien de bon pour notre hypothétique paix.

Lorsque je parvins devant le trône, Slater se retourna vers moi et me considéra d'un air lubrique. Oh, ce n'était pas ma robe qui lui faisait cet effet, j'en avais bien conscience. Ce qu'il y avait sous le tissu ne l'excitait pas le moins du monde non plus. C'était après mon sang qu'il en avait. C'était ça, l'aphrodisiaque de ce petit taureau mal embouché.

— Maeve, me salua-t-il d'un ton qui se mariait parfaitement avec son regard.

Je l'ignorai royalement.

— Est-ce que je pourrais te parler ? demandai-je à Connor. S'il te plaît.

Il y avait vraiment des choses qui écorchaient la bouche. Dire « s'il te plaît » à Connor en faisait partie.

Il se leva, majestueux dans son grand manteau rouge. Enfin, en faisant tout son possible pour l'être. Ce look ne m'avait déjà pas convaincue sur Victor, et c'était encore pire sur Connor. Il faudrait que quelqu'un d'autre l'essaie à l'occasion, histoire de savoir si c'était de famille, ou si, définitivement, ce truc était horrible au point que même Superman aurait eu l'air stupide avec ce genre de cape.

— Pourquoi voudrais-je te parler ? demanda sèchement mon frère.

Parce que tu m'as laissée venir jusqu'à toi ? Parce que tu n'attends que ça ?

Je gardai bien ces pensées pour moi. J'étais là dans un seul et unique but, celui de jouer la comédie et d'améliorer nos rapports inexistants, même si je vomissais intérieurement à l'idée de ce que je m'apprêtais à faire.

Je m'agenouillai devant Connor et baissai la tête. Puis je repris la parole, en ignorant le rire presque silencieux de Slater.

— S'il vous plaît, Majesté. Je voudrais faire la paix.

Je ne bougeai pas d'un millimètre en attendant une réaction qui me parut mettre une éternité à arriver. Au bout de quelques instants, toutefois, j'entendis un bruissement d'étoffe, et la phrase que prononça alors Connor me donna furieusement envie de sourire, même si je n'en montrai rien.

— Ce sera tout, Slater.

Oh oui, tu peux disposer, Émile.

— Très bien, répondit ce dernier.

Bon chien, pensai-je alors que le bruit de ses pas résonnait contre les murs, m'indiquant qu'il s'éloignait. Je gardai cependant la position dans laquelle j'étais.

— Tu peux te relever, dit Connor lorsque les portes se furent refermées.

Je m'exécutai sans un mot et remis machinalement ma jupe en place. On prenait vite ce genre de réflexe. Puis je regardai mon frère de mes yeux innocents et attendis de nouveau. Il me considéra durant quelques interminables secondes, et j'étais quelque part persuadée qu'il voulait vérifier si j'allais perdre patience. Heureusement que je venais de passer trois jours enfermée dans une pièce austère. En comparaison, c'était Disneyland.

— Je t'écoute, dit-il finalement.

On y était, le grand moment. Celui où je devais lui réciter toutes les choses sur lesquelles j'avais longuement médité durant les cinq minutes de trajet pour rejoindre la salle.

— Je tenais à te présenter mes excuses, Connor. Je me suis mal comportée. Je sais que ce n'est pas une excuse, mais je venais de me réveiller, et ma vie entière à ch...

— C'est bon, c'est bon, me coupa-t-il en faisant de grands gestes et en se laissant tomber dans le trône comme seuls les enfants sont capables de le faire sur un canapé.

Et mon discours ?

— J'ai conscience de tout ça, je sais comment tu es.

Pardon ? Pour qui se prenait-il ? Oh, cette histoire allait mal se terminer. Pas maintenant, parce que je ne pouvais rien faire, mais... Sérieusement, pour qui se prenait-il ?

— Je n'ai pas envie que nous soyons en guerre non plus, continua-t-il. J'ai besoin d'une alliée, j'ai besoin de ma sœur. Tu es ma seule famille, et je suis ta seule famille à présent. Il faut que nous nous serrions les coudes.

Crois-moi, on va se serrer les coudes au point que je t'étouffe.

— Merci, Votre Altesse.

— Connor, me reprit-il.

Il me sourit si tendrement que je ne sus comment réagir. Et cela ne fit qu'empirer lorsqu'il se releva et écarta les bras, m'invitant à une étreinte aussi peu sollicitée qu'anticipée. Je n'hésitai qu'une fraction de seconde pourtant et gravis les marches qui menaient jusqu'au trône pour prendre mon frère dans mes bras. Il me serra si fort que j'aurais pu croire qu'il était désespéré ou en manque d'affection. Enfin, c'était très certainement le cas. Pour ma part, je me sentais horriblement sale. Ce contact me répugnait, mais je fis de mon mieux pour ne rien laisser paraître et le serrai moi aussi de toutes mes forces. Il me maintint contre lui de trop nombreuses secondes et, plus le temps passait, plus il semblait se détendre. C'était tout le contraire pour moi. Plus il me gardait contre lui, plus mon malaise grandissait, et c'était en partie parce qu'une part de moi, une étrange part de moi, commençait à trouver ce contact agréable. Et je détestais ça. Je haïssais mon frère. Il était hors de question que je développe un syndrome de Stockholm.

Connor caressa plusieurs fois mes cheveux, puis il me relâcha assez pour que quelques centimètres de sécurité nous séparent. Je fis de mon mieux pour me calmer et fis ce que j'avais prévu pour la conclusion du discours qu'il avait interrompu. Je déposai un baiser sur sa joue. Je le sentis sourire, et je reculai, sur mes gardes. Puis je lui souris à mon tour avec autant de douceur que possible.

— Évite toutefois de me remettre en fâcheuse posture devant témoins, m'avertit-il sur un ton un peu plus dur.

— Bien évidemment. Tu as ma parole.

Je méritais un oscar. Je lui avais présenté des excuses dont je ne pensais pas un traître mot, je l'avais serré dans mes bras malgré le fait que ça me rendait malade, et je venais de lui promettre de ne plus lui mettre la honte alors que c'était ce que je m'empresserais de faire dès que j'aurais récupéré mes pouvoirs.

— Bien, dit-il en secouant la tête de contentement. J'ai de grands projets pour toi, tu sais.

— Merci.

Je ne trouvai rien d'autre à répondre. Même si la curiosité me brûlait le bout de la langue, il était hors de question que je lui demande ce dont il s'agissait. Mon frère et moi n'avions pas vraiment la même définition de... Eh bien, nous n'avions les mêmes définitions pour rien, à vrai dire. Quoi que ce soit, ça n'allait pas me plaire, et j'avais déjà dû énormément prendre sur moi pour ma petite performance de la soirée. Surtout que, avec un peu de chance, Elliot serait venu me chercher avant que Connor n'ait le temps de me montrer quels étaient ces fameux projets.

Je fis quelques pas en arrière, lui adressai un signe de la tête, et fis demi-tour pour me diriger vers la porte, là où Cara m'attendait.

— Connor ? demandai-je en me retournant à mi-chemin. Est-ce que je peux visiter le château ?

Il me sourit de nouveau. Bon Dieu, je détestais encore plus ses sourires sincères que ceux de gamin pourri gâté.

— Bien sûr, répondit-il. Tant que Cara t'accompagne, tu peux aller où bon te semble.

C'était toujours mieux que rien.

Même si chaque sourire que je lui adressais me faisait l'effet d'un coup de cutter sur les joues, je fis un dernier effort avant de sortir. Une fois que les portes furent refermées derrière nous, Cara me lança un regard plein de questions.

— Cool ? demanda-t-elle.

— Super cool ! mentis-je en faisant néanmoins des grimaces pour détendre ma bouche. Maintenant, j'aimerais bien aller prendre un bain.

Et ça, ce n'était pas un mensonge. Je me serais volontiers coupé les lèvres avec lesquelles j'avais embrassé Connor avant de les brûler.

Cara me dévisagea comme si elle ne comprenait pas ce que je voulais dire. Enfin, bien sûr qu'elle ne comprenait pas ce que je voulais dire. J'allais commencer à lui mimer une douche lorsqu'une bien meilleure utilisation de mon temps m'apparut comme évidente.

— J'aimerais rendre visite à Jean-Pierre.

Elle fronça les sourcils.

— Tu sais, Jean-Pierre ? Jean-Pierre, répétais-je en séparant bien chaque syllabe.

Mais cela n'aida pas plus. Elle semblait totalement perdue. Je soupirai d'agacement.

— Fichus vampires, imitai-je. Vous et votre maudite race ! Retournez brûler en enfer !

— Ah ! s'exclama-t-elle en comprenant à qui je faisais allusion.

Puis elle dit quelque chose si rapidement qu'elle aurait tout aussi bien pu parler chinois, mais j'aurais été prête à parier qu'elle avait prononcé le nom du Sihr dans sa langue à un moment donné. Ça ne ressemblait pas vraiment à « Jean-Pierre », mais l'essentiel était qu'on pense à la même personne.

— Jean-Pierre, confirmai-je.

— Chompère ! répéta-t-elle en riant.

— Presque. Mais on va dire que c'est ça. Allons rendre une petite visite à Chompère.

Cara me guida à travers le château, couloir après couloir, au point que je me demandai sérieusement si nous venions de le traverser entièrement. J'avais déjà eu cette impression, brièvement, et je l'avais rangée dans un coin de mon esprit, mais il me semblait que l'extérieur du château, celui que nous avons observé en arrivant la première fois avec Benoxh, puis avec les hommes avant de pénétrer dans la grotte, n'avait rien à voir avec l'intérieur. Rien que le couloir qui menait à cette grotte en était un exemple criant. Il était bien trop haut, trop long. Il n'y avait rien de naturel en ce lieu maudit, et cette simple idée me donnait des frissons. C'était un labyrinthe, et j'étais cruellement persuadée que je n'en trouverais jamais la sortie toute seule.

Perdue comme je l'étais dans mes pensées, je ne remarquai pas que Cara s'était arrêtée devant une porte et je lui rentraï dedans. Je lui aurais présenté mes excuses, si seulement ça lui avait fait quelque chose, mais ce n'était pas le cas. Je fus projetée en arrière et atterris sur les fesses, un peu trop douloureusement à mon goût. Ce bracelet commençait vraiment à me taper sur le système. Sans mes pouvoirs, j'avais l'impression d'être un moucheron que la première goutte de pluie écraserait comme un bulldozer.

En rigolant à peine, Cara me tendit la main et m'aida à me relever. J'avais laissé ma fierté quelque part dans la salle du trône, aussi acceptai-je son offre sans rechigner.

— Non, grognai-je en lui coupant la parole alors qu'elle s'apprêtait à dire quelque chose. Pas cool.

Elle m'adressa un grand sourire, et je fus presque contente qu'elle ne parle pas ma langue. Elle se serait moquée de moi ouvertement. Enfin, elle était déjà en train de le faire, mais, au moins, elle le faisait en silence.

Elle me désigna la porte de la tête.

— Chompère, dit-elle.

— Merci. Tu peux m’attendre ici ? demandai-je en joignant le geste à la parole, afin qu’elle comprenne.

Elle acquiesça, et je m’empressai de frapper.

— Je suis occupé ! cria Jean-Pierre de sa voix nasillarde. Laissez-moi tranquille !

Prenant ça pour une invitation, j’actionnai la poignée et poussai la porte. À peine fut-ce fait que Jean-Pierre se mit à jurer encore plus rapidement que Cara ne parlait dans sa langue maternelle. Puis il tourna la tête vers moi et s’arrêta aussitôt.

— C’est vous, dit-il.

Même si son ton ressemblait plus à un reproche qu’à autre chose, il était surpris de me voir là.

— C’est moi, confirmai-je en refermant la porte. Qu’est-ce que tu fais ?

Il s’empressa de recouvrir l’espèce de vieux bout de parchemin sur lequel il traçait des symboles à l’encre rouge à l’aide d’une plume.

— Ce ne sont pas vos oignons, aboya-t-il.

Wow, depuis quand est-ce que j’étais l’ennemie ? Si j’avais bien un allié dans ce château, il me semblait que ça aurait dû être lui.

J’allais répondre quelque chose d’assez puant quand la vérité me frappa. Je n’avais aucune idée de ce qui lui était arrivé ces cinq derniers mois. Il n’était déjà pas très stable avant, et Dieu sait ce qu’ils lui avaient infligé. Je me souvenais de ce que Slater lui avait dit, et ça ne laissait rien présager de bon.

— Hey, fis-je d’une voix aussi douce que possible. C’est moi, Jean-Pierre, juste moi. On est dans le même camp.

— Vous êtes un vampire, cracha-t-il avec tout le dédain dont il était capable.

— Ce n’est pas très gentil, répliquai-je en m’approchant lentement de lui. Je suis à moitié Sihr, je te signale, comme toi. Et avec ceci, je ne suis rien du tout, en ce moment.

J’agitai le bracelet sous son nez lorsque je fus à sa hauteur. Il était assis à même le sol, devant un cageot qui lui servait visiblement de table et sur lequel deux grosses bougies brûlaient pour illuminer les papiers sur lesquels il travaillait. Je ne parvins pas à déchiffrer les symboles. C’était la même écriture que le grimoire de famille que Benoxh consultait le jour où nous avions pris le château d’assaut.

Lorsqu’il remarqua que j’étudiais les parchemins, Jean-Pierre les recouvrit un peu plus et les retourna maladroitement, faisant tomber une bougie dans sa hâte. Je me mis à rire avant d’arrêter aussitôt quand il me lança un regard noir digne des meilleurs assassins. Puis je repensai à Cara, qui s’était moquée de moi quelques instants plus tôt, et à ce que j’avais ressenti.

— Pardon, lui dis-je en m’asseyant par terre en face de lui. Comment vas-tu ?

Il fronça les sourcils, comme si je venais de lui poser la question la plus stupide depuis la création de l’univers.

— Comment voulez-vous que j’aie ? demanda-t-il en désignant la pièce d’un geste ample.

Je suivis son mouvement. Il était vrai que ce n’était pas vraiment un hôtel quatre étoiles. En comparaison, ma chambre ressemblait à une suite du Hilton. On aurait dit que les murs avaient été crépis à la chaux et qu’on avait pensé après coup à inclure une fenêtre microscopique, qu’on avait dû percer au marteau à la va-vite, ce qui avait fendu la paroi. Le bois du lit à baldaquin une place semblait si vieux que je n’aurais jamais osé m’y coucher de peur qu’il s’effondre, et c’était sans parler du matelas qui donnait l’impression d’être rongé par la pourriture, comme si la pièce avait été

extrêmement humide et qu'il s'était chargé de tout absorber. Pourtant, l'air était sec. Non, ce n'était définitivement pas un endroit très chaleureux, sans compter qu'il n'y avait aucun autre meuble dans ce trou à rat minuscule qui lui tenait lieu de chambre.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

Même s'il n'était plus agressif, il paraissait toujours très irrité. Il était de nettement meilleure humeur quand je l'avais croisé une semaine auparavant.

— Je suis venue voir comment tu allais.

— Vous voulez que je vous enlève le bracelet.

Ce n'était de nouveau pas une question, mais clairement un reproche. Je lui adressai un sourire contrit.

— Aussi. Et j'aimerais bien savoir ce qui s'est passé pendant que j'étais dans le coma.

Je ne croyais toujours pas vraiment que j'avais été dans le coma, mais ça sonnait quand même nettement mieux que « pendant que j'étais morte ».

— Je ne peux pas vous enlever le bracelet, grinça-t-il. Quant à ce qui s'est passé, beaucoup de choses. Connor souhaite que les vampires sortent de l'ombre, d'autres vampires ont l'intention de détrôner Connor, et ils veulent votre tête. Maintenant, est-ce que vous pouvez me laisser tranquille ?

Eh bien... Rien que ça ?

— Attends, quels autres vampires ? Et pourquoi est-ce qu'ils veulent ma tête ? Je ne leur ai rien fait. S'ils convoitent la place de Connor, qu'ils se fassent plaisir, j'ai juste envie de rentrer chez moi. Et pourquoi tu ne peux pas m'enlever le bracelet ?

Il soupira si profondément que je me sentis presque coupable de le déranger à ce point.

— Vous êtes têtue, se plaignit-il.

— Il paraît, répondis-je en haussant les épaules.

Il soupira une nouvelle fois, examina chaque recoin du placard à balais qu'était sa chambre, se retourna dans ma direction, soupira encore une fois, puis leva les yeux au ciel. Il n'avait pas besoin d'en faire autant. J'avais compris que je le dérangeais à la seconde où j'avais frappé, pour l'amour de Dieu.

— Un vampire du nom de Nikolaj veut prendre la place de Victor, et vous êtes son héritière.

— Non, c'est Connor, le corrigeai-je.

Il secoua la tête en pinçant la bouche. Il semblait vraiment penser que j'étais une imbécile.

— Personne ne prend Connor au sérieux, c'est bien ce qui l'énerve. Il a fait exécuter des dizaines de vampires dissidents, et ça n'a fait qu'empirer les choses. Lui et son atroce chien de garde, ajouta-t-il en frissonnant. Tout le monde souhaite leur mort.

Je n'étais donc pas la seule. Bon point.

— Comment sais-tu tout ça ?

Il regarda de nouveau aux quatre coins de la pièce, comme s'il était persuadé que les murs avaient des oreilles. Lorsqu'il se retourna vers moi, il se mordait la lèvre inférieure. Quelque chose clochait réellement avec Jean-Pierre. Il semblait avoir perdu l'esprit.

— Je les entends parler, chuchota-t-il.

— Qui ça ?

— Eux ! Tous. Ils pensent que je ne les entends pas, mais j'entends tout.

Oh, oui, il avait vraiment perdu l'esprit.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandai-je en désignant les papiers sur sa table improvisée.

Il m'adressa un sourire à la fois sincère et machiavélique. C'était très étrange.

— J'essaie de découvrir où nous sommes, dit-il en retournant les parchemins et en me montrant ses gribouillis. Je compte créer un portail et m'en aller.

— Attends, ce n'est pas pour ça que Connor t'avait gardé ?

Il pouffa. Par le nez. C'était encore plus bizarre que son sourire.

— C'était ce qu'il souhaitait, mais je n'y suis jamais parvenu. C'est pour ça qu'il a eu besoin de l'autre.

— L'autre ? Tu veux dire Benoxh ?

Il acquiesça et commença à étaler le parchemin.

— Il y a quelque chose dans ce château, expliqua-t-il. Il n'est pas normal. Il est vivant. Les murs bougent, et tout chuchote.

— Tout chuchote ? répétais-je. Qui donc ?

— Tous ! Les vampires, les statues, les tableaux, les murs. Les murs chuchotent, Maeve. Ils parlent entre eux. Et les pièces changent de place. Regardez.

Il me désigna un bout de papier qui était plus raturé qu'aucun de mes examens de maths l'avait jamais été.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un plan du château.

J'essayai de comprendre ce qu'il voyait, mais j'en étais incapable. Ce n'étaient que des traits, qui se superposaient et s'annulaient. Un gamin de quatre ans aurait fait un meilleur croquis. C'était tellement fouillis que même de l'art abstrait aurait ressemblé à *La Joconde* à côté.

— D'accord, bredouillai-je.

J'avais conscience que ce château n'était pas normal, et j'avais moi-même eu l'impression que le tableau de Victor me regardait. Mais en aucun cas ça ne pouvait être tel qu'il le décrivait. Je m'en serais rendu compte. Cara s'en serait rendu compte. Tout le monde le saurait.

Je lui adressai un sourire bienveillant malgré le poids dans ma poitrine.

— Est-ce que je peux t'aider ? proposai-je.

— Bien sûr que non ! s'exclama-t-il. Vous n'avez plus de pouvoirs.

Et je n'avais pas besoin qu'il me le rappelle aussi vertement.

— Tu pourrais m'enlever mon bracelet, tentai-je avec douceur. J'aurais de nouveau mes pouvoirs après.

— J'ai déjà essayé, répondit-il tandis qu'il observait minutieusement son plan. Les lignes bougent.

Je regardai à mon tour le papier. Tout était immobile. J'inspirai profondément pour tromper la tristesse qui s'emparait de moi petit à petit.

— Quand est-ce que tu as essayé ?

— Pendant que vous dormiez, dit-il sans quitter le parchemin des yeux.

Il suivait une ligne du doigt, mais sa main tressautait sans arrêt. Il la voyait bouger et tentait de la suivre malgré tout.

— Il m'a demandé de le faire, mais je n'ai pas réussi, ajouta-t-il.

— Qui ça, il ?

— Walter, répondit-il comme s'il s'agissait là d'une évidence.

Ma poitrine résonna de tout le vide qu'elle contenait.

— Walter est mort, dis-je en fermant les yeux pour retenir mes larmes.

— Oui. Benoxh l'a enterré. Les lignes bougent !

— Les lignes ne bougent pas, Jean-Pierre ! criai-je en saisissant sa main pour l'immobiliser.

Je m'en voulus aussitôt d'avoir haussé le ton. Il semblait si perdu, comme un petit garçon qui ne comprenait rien au monde qui l'entourait. C'en était trop, je ne pourrais pas le supporter plus longtemps. Il était bon pour l'asile, et c'était ce qui m'attendait aussi si je restais là. Je trouverais un moyen de sortir du château, et je reviendrais le chercher pour le ramener. Peut-être que les autres pourraient l'aider.

— Je vais m'en aller, lui annonçai-je doucement. Si tu as besoin de quoi que ce soit, viens me voir, d'accord ?

— Elles bougent vraiment, m'expliqua-t-il.

Je lui adressai un sourire sans vie et me relevai.

— Pour n'importe quoi, Jean-Pierre, insistai-je. Je suis là si tu en as besoin.

Mais je l'avais perdu. Il était de nouveau en train de suivre un serpent invisible sur sa carte, et on aurait dit qu'il n'avait même plus conscience de ma présence.

Je sortis de la pièce et retrouvai Cara. Je ne m'arrêtai cependant pas et commençai à marcher sans prononcer un mot. Elle m'emboîta le pas, en silence, et me raccompagna jusqu'à ma chambre. Elle nous avait entendus et, même si elle n'avait pas saisi le sens des paroles, elle avait dû comprendre que mon entretien avec Jean-Pierre m'avait totalement déprimée. Sa présence était réconfortante. Finalement, je l'aimais bien, quand elle ne m'assommait pas.

Je lui adressai un vague signe de la main une fois à destination, auquel elle répondit d'un hochement de tête, et je pénétrai dans la pièce avant de refermer. J'appuyai le front contre la porte et soupirai profondément. Je sentais les larmes monter, et j'allais les laisser sortir à l'abri des regards lorsque j'entendis un léger bruit.

Je me retournai en sursaut et découvris une petite silhouette drapée de noir près de mon armoire.

— Déjà de retour ? demanda Benoxh.

Il me sourit, et les battants se refermèrent, comme par magie.

CHAPITRE 8

Ce vieux chacal était en train de fouiller ma chambre.

Pour quelle raison ferait-il ça ? Je n'avais rien à cacher, rien de matériel, en tout cas.

— Vous cherchez une robe de saison ? demandai-je d'un ton neutre.

Il m'adressa un sourire amusé auquel je ne me fiaï pas le moins du monde. Ce n'était pas du tout son genre.

— Pas exactement, admit-il.

— Alors qu'est-ce que vous faites là ?

Je n'avais toujours pas bougé. Pour être honnête, je ne savais pas comment réagir. Qu'aurais-je pu faire ? Le mettre à la porte ? Avec quel pouvoir ? La politesse ?

— Je jette un coup d'œil, répondit-il d'un ton détaché en joignant les mains dans son dos.

— À quoi, mes sous-vêtements ?

— Bien sûr que non, Maeve.

Oh, il avait presque l'air indigné. J'aurais trouvé ça amusant, avant qu'il ne tue mon grand-père.

Je détendis mes mâchoires et décidai d'aller m'asseoir sur le lit. Pour quelle raison, je ne savais pas trop, mais me tenir debout en face de lui ne me semblait pas être une bonne idée. J'avais besoin de bouger, même si c'était uniquement pour faire quelques pas. Il ne me ferait pas de mal, de toute manière.

— Je ne cache rien dans ma chambre, annonçai-je une fois que j'eus pris place. J'ai dû laisser mes réserves de drogue au manoir, et tous mes exemplaires de *Playboy* sont restés dans mon vieil appartement. Mais j'aurais adoré que vous trouviez la poupée vaudou que je compte faire à votre effigie. Je n'ai juste pas encore eu le temps de la confectionner. J'étais un peu occupée à dormir, ces cinq derniers mois.

Il haussa un sourcil intrigué.

— Comment sais-tu que tu as été inconsciente durant cinq mois ? demanda-t-il de manière si détachée que je réalisai aussitôt que j'avais fait une bourde.

— C'est Connor qui me l'a dit, répondis-je du ton le plus las que je pus.

C'était un mensonge, et il le savait aussi bien que moi. J'espérai simplement qu'il ne comprendrait pas d'où venait mon information. Je ne voulais pas qu'il aille rapporter à Connor qu'une mission sauvetage était organisée en mon honneur.

Benoxh sourit, mais le sourire ne se communiqua jamais à ses yeux. Je le détestais. Il n'avait aucun moyen de savoir que Connor ne me l'avait pas dit, et pourtant il savait que je n'avais pas dit la vérité. Comment faisait-il ça ?

— Je vois, fit-il après quelques secondes.

Juste assez pour que je comprenne, si ce n'était pas encore fait, qu'il avait conscience que j'avais menti. Poupée vaudou ou pas, je venais de le tuer mentalement. Une bonne dizaine de fois à la suite.

— Et moi je ne vois pas ce que vous faites ici, rebondis-je en prenant appui sur le matelas pour me donner un air nonchalant. Vous cherchez les clés du royaume ? Au cas où vous n'auriez pas remarqué, cette pièce est vide. C'est l'hôtel le plus pourri dans lequel je suis jamais descendue, et croyez-moi, j'en ai écumé, des taudis sordides qu'on loue à l'heure. J'ai rarement vu une déco aussi merdique.

— Langage, répliqua-t-il.

Ce fut à mon tour de lui sourire. C'était peut-être un sourire faux, mais l'amusement était bien là.

— Vous n'êtes plus mon mentor, lui fis-je remarquer. Votre opinion n'a plus aucun intérêt. Alors allez-y, faites-vous plaisir, envoyez-moi des décharges, ça me tuera certainement, à force, puisque j'ai ce maudit bracelet. Mais je ne me retiendrai pas de vous dire que votre simple vue me fait chier, parce que vous êtes un putain d'assassin et que vous pouvez aller vous faire foutre et crever en enfer.

J'attendis. Et attendis. Il ne bougeait pas, me dévisageant.

— Bordel de merde, conclus-je.

Mais cela n'eut pas plus d'effet. Il laissa passer quelques secondes supplémentaires, puis hocha la tête.

— J'en prends bonne note, répondit-il aimablement.

Enfoiré.

Il se retourna et se mit à observer la pièce. En effet, il était à la recherche de quelque chose.

Lorsque son regard s'arrêta sur la tapisserie à laquelle j'avais rajouté un nez de clown fait maison, ses yeux pétillèrent. Il trouvait ça amusant. Je le détestai encore un peu plus.

Je me redressai.

— Alors, qu'est-ce que vous faites là ? Ce n'est pas votre genre, d'agir dans le dos des gens. Oh, si, en fait.

Il ignore royalement ma pique.

— Je suis à la recherche de quelque chose.

— Sans déc', Sherlock ? Quelque chose pour détrôner Connor ?

Lorsqu'il se retourna dans ma direction, il fronçait les sourcils.

— Pourquoi est-ce que je voudrais détrôner ton frère ?

— J'en sais rien, pourquoi est-ce que vous travaillez pour lui ? En général, lorsque vous aidez les gens, c'est que vous avez quelque chose derrière la tête. Devenir roi, c'est pas dans vos plans de carrière ? Quand on joue au jeu des trônes, il faut vaincre ou périr, il n'y a pas de moyen terme, j'ai lu ça quelque part. Tuer Connor, prendre sa place, et l'affaire est dans le sac. Ou alors vous voulez que je vous en débarrasse aussi, comme je l'ai fait pour Victor ?

Il se mit à secouer la tête, comme s'il était lassé par mon discours. C'était bien mon but. Peut-être que, un jour, j'arriverais à l'agacer au point qu'il commettrait une erreur.

— J'ai bien peur que tu me prêtes des intentions qui sont bien loin d'être miennes. Je ne souhaite pas tuer ton frère, et tu ne devrais pas non plus.

— Pourquoi ? répliquai-je aussi sec. Pourquoi est-ce que je ne dois pas le faire ? Vous avez déjà insisté plusieurs fois sur ce point, mais vous ne m'avez jamais donné de raison. Alors dites-le, je veux savoir. Qu'avez-vous vu ? Pourquoi est-ce qu'il faut qu'il reste en vie ? Et ne vous avisez pas de m'expliquer encore une fois que l'univers y a pensé, ou je vous arrache les yeux sur-le-champ pour les jeter à vos potes les corbeaux.

Au lieu de me répondre, il recommença à observer la pièce et s'arrêta à nouveau devant la tapisserie. Il s'en approcha et en souleva un pan.

— Je cherche quelque chose, dit-il en continuant à ignorer mes questions. J'ai toujours besoin de ton aide.

Je me figeai totalement lorsqu'il se mit à palper le mur. Il ne le voyait pas mais devait sûrement le sentir, sans quoi il n'aurait pas inspecté la pierre comme il était en train de le faire. Mais moi, je le

voyais. Là, en face de lui, à la hauteur précise de sa tête, une espèce de carré luisait doucement. Il ne semblait pas du tout le remarquer, c'était impressionnant.

— Je suppose que vous ne me direz pas de quoi il s'agit.

J'avais parlé de manière aussi agacée de possible. Je ne voulais pas qu'il s'aperçoive de mon trouble. Je voulais qu'il s'en aille afin d'observer ce qu'il était incapable de voir alors que ça se trouvait sous son nez. *Un peu comme toi quand tu cherches un traître*, railla une petite voix que je n'avais pas entendue depuis longtemps.

— Je pense qu'elle est toujours en vie.

— Pardon ?

Le choc et l'incrédulité avaient vraiment dû être portés par mon ton, car il se retourna aussitôt. Puis il jeta un dernier coup d'œil au mur et relâcha la tapisserie. Il se rapprocha ensuite de moi et, chose étrange parmi toutes les choses étranges auxquelles j'avais assisté, il s'agenouilla en face de moi et posa les mains sur mes genoux. Je regardai, bouche bée, ses doigts blancs noués sur le tissu vert sombre de ma robe. Lorsque je relevai le menton, des yeux de la même couleur me dévisageaient.

— Ton père, commença-t-il d'un ton incroyablement doux que je ne lui avais jamais entendu, m'a volé ce à quoi je tenais le plus au monde.

Je voulais le haïr. Je le souhaitais de toutes mes forces. Mais la détresse contenue dans la tempête qui ravageait l'océan de son regard rendait cela difficile. Ce qu'il m'avait répondu quand je lui avais demandé la raison de sa trahison me frappa alors comme une lame de fond.

— Une femme, soufflai-je.

— Aya, confirma-t-il.

La manière dont il prononça son prénom me brisa le cœur. Il y avait tant d'amour, de tristesse et d'espoir mêlés en deux petites syllabes. Je ne l'avais jamais vu comme quelqu'un capable de sentiments. Pas les mêmes que moi, du moins. Pas des sentiments bassement humains comme l'amour ou la loyauté. L'homme qui se tenait devant moi était hanté par le fantôme de la seule femme qu'il avait jamais aimée durant sa longue existence. Il n'avait pas besoin de le dire. C'était écrit dans chaque ride de son visage.

— Victor vous l'a enlevée ?

Il acquiesça, sans me quitter des yeux. Il était si proche de moi, il paraissait si faible. J'aurais pu en profiter pour serrer son cou de toutes mes forces, pour l'étranger, ou tout du moins essayer. Et le problème n'était pas que je n'y serais jamais parvenue parce qu'il était bien plus puissant que moi. Le problème était que, en cet instant précis, il ne me semblait pas en avoir envie.

— Vous voulez me faire croire que vous avez fait tout ça pour la récupérer ?

— Toi plus que toute autre devrais comprendre.

Je refusais d'entendre ce qu'il avait à dire. Je ne voulais pas aller sur ce terrain. Il n'avait aucun droit d'essayer de m'attirer dans ces eaux troubles de ma psyché en me faisant penser que j'aurais agi de la même manière que lui dans la même situation. Je n'étais pas comme lui.

— Que vous m'avez trahie pour une bonne raison, et que je ne devrais pas vous en vouloir ?
continuai-je comme s'il n'avait pas parlé. Vous avez tué mon grand-père !

La question qu'il me posa alors brisa les digues qui retenaient mes larmes à grand-peine.

— Qu'aurais-tu été prête à faire pour récupérer Lukas ?

Je le repoussai de toutes mes forces, mais, malgré sa fragilité apparente, cela ne lui fit rien. Il

n'avait aucun droit de me dire ça. Je voulais qu'il brûle, qu'il disparaisse. Sous le bracelet, ma peau devint sensible au point que l'air qui le frôla lorsque je poussai à nouveau Benoxh me fit l'effet d'un coup de fouet.

— Allez-vous-en ! criai-je. Laissez-moi tranquille !

— Tu aurais fait tout ce qui était en ton pouvoir ! C'est ce que j'ai fait !

Je me figeai aussitôt. Il venait de hurler. Jamais je ne l'avais entendu hausser le ton. Jamais. Je restai immobile, incapable de bouger. Lorsqu'il reprit la parole après s'être relevé, sa voix était d'un calme olympien.

— Tu aurais agi de la même manière. Tu aurais fait tout ce qu'il fallait. C'est d'ailleurs ce qui s'est passé. Tu n'as jamais fait ton deuil. Tu aurais pu choisir le gentil garçon et oublier le traître qui t'a menti et auquel tu es prête à pardonner, alors qu'il est coupable des mêmes crimes que moi.

— Il n'a pas tué Walter.

— Il a tué bien d'autres personnes.

De la patience. C'était ce dont j'avais besoin. Un jour viendrait où je serais en mesure de le tuer. Et peut-être que, ce jour-là, le poids oppressant qui écrasait ma poitrine et m'empêchait de respirer s'en irait. Il me fallait juste un tout petit peu de patience. Tisser ma toile, comme une araignée. Comme Victor l'aurait fait.

— Allez-vous-en, répétai-je très calmement en fermant les yeux. Allez-vous-en.

— J'ai besoin de ton aide.

Un rire m'échappa. Sans joie, sans son. Aussi vide que je l'étais à cet instant précis.

— Si Victor a caché quelque chose, il me faudra ton sang, compléta-t-il.

— Vous auriez dû y penser avant de me planter un couteau dans le dos.

— Si ce n'est pas dans la suite du consort, cela peut être dans son bureau ou dans sa chambre. Ou n'importe où dans le château, ajouta-t-il, précipitamment.

Je relevai le regard vers lui. Il parlait de manière calme, mais le désespoir sourdait dans sa voix, la détresse formait une fine pellicule de sueur sur son front, et le manque faisait très légèrement trembler ses mains. Il devait avoir énormément aimé cette femme. Mais peu importait. J'avais énormément aimé mon grand-père. Et Tara. Et Li, et Patrick, et tous ceux qui étaient morts par sa faute ou celle de Victor. Qu'il se noie dans ses remords !

— J'ai besoin de toi, plaida-t-il avant de m'achever. S'il te plaît.

Est-ce que ça lui avait écorché la langue comme cela me l'avait fait avec Connor ?

— Je préférerais encore crever plutôt que de vous aider, Benoxh. Maintenant, foutez le camp.

Il resta immobile quelques instants, hocha une fois la tête, se dirigea vers la porte, puis il s'arrêta, la main sur la poignée. Cette scène avait d'étranges accents de déjà-vu. Il allait se retourner, plaider une dernière fois sa cause. Il me dirait que je changerais d'avis, que j'aurais fait pareil, que je devrais faire preuve de compassion. Et peut-être que c'était le cas. Peut-être que j'aurais dû, ou que je le comprenais déjà, mais cela n'ôtait rien à ce qu'il avait fait. Peut-être que, si les choses en arrivaient là et que je restais bloquée dans ce château en sa compagnie, lorsque la colère serait passée et que je me serais résignée au fait de ne pas pouvoir le tuer, j'aurais pitié de lui. Parce qu'au fond, c'était tout ce que je pouvais faire. Il avait agi par amour, mais cela n'avait pas porté ses fruits. Victor était mort et il n'avait pas récupéré la femme qu'il aimait, si elle était toujours en vie. Les mots que Barney avait prononcés quelques mois plus tôt revinrent me hanter. Il m'avait assuré que Lukas était mort, et que c'était mieux ainsi, car s'il avait encore été vivant, je n'avais pas voulu

savoir ce que Victor aurait été en train de lui faire.

— J'espère qu'elle est morte, dis-je, tranchante, avant que Benoxh ne reprenne la parole.

Mais Lukas n'était pas mort, lui.

Je vis Benoxh déglutir. C'était bien la première fois que j'observais un tel phénomène. Cependant, il ne semblait pas troublé lorsqu'il parla.

— Dans ce cas, ta magie pourra la ramener. Aide-moi, Maeve, ajouta-t-il en changeant radicalement de ton pour adopter celui d'un homme d'affaires. Je t'enlèverai le bracelet, et je t'aiderai à partir d'ici.

Pour ce faire, je n'avais qu'à signer le contrat avec mon sang. Et à parapher chacune des mille pages, au point qu'il ne resterait plus une seule goutte dans mes veines à la fin de l'opération.

— Je vous aiderai en échange d'un service.

L'intérêt pailleta ses iris, faisant rougeoier son regard comme de la braise.

— Un marché, voilà qui est une excellente idée, dit-il.

Peut-être le connaissais-je trop bien, à présent. Ou peut-être qu'avoir vu son vrai visage me permettait de percevoir ce qui se cachait derrière le masque constant qu'il posait sur ses traits. Mais je remarquai parfaitement son trouble et la pointe de jubilation qui venait d'embraser ses yeux.

— Pendez-vous, Benny, proposai-je très aimablement, et j'eus la satisfaction de voir la lueur s'éteindre, doucée par la compréhension. Quand vous serez mort, je serai tout à fait disposée à la retrouver. D'ici là, fichez le camp de ma chambre, foutez-moi la paix, et ne me demandez plus jamais – et je dis bien jamais – de vous aider. Je devrais dénoncer vos manigances à Connor, je suis sûre qu'il appréciera de savoir pourquoi vous êtes à ses côtés.

Un coin de la bouche de Benoxh se souleva légèrement, mais le véritable amusement était dans son regard. Je levai les yeux au ciel en comprenant ce qui le provoquait. Si j'avais réellement compté en parler à Connor, soit je l'aurais déjà fait, soit je ne l'aurais pas prévenu.

— Je peux tout à fait le faire, ajoutai-je. Il ne s'agit que d'un avertissement de ma part. Un avertissement courtois.

Ses yeux se plissèrent en un sourire sincère, et je pestai, consciente de ce qui provoquait cette réaction. Je venais de lire les pensées sur son visage, comme il le faisait généralement des miennes. Peut-être qu'il ne s'était pas relâché, en fin de compte, mais que j'avais simplement fait des progrès.

— Tu continues à apprendre, confirma-t-il à haute voix.

Il actionna la poignée et sortit. J'étais enfin seule. Je soupirai bruyamment et me rendis seulement alors compte à quel point j'avais été tendue durant notre échange. Tant de sentiments contradictoires m'habitaient. Je détestais Benoxh de tout mon cœur, pourtant ce même cœur éprouvait de la peine pour lui. J'avais envie de lui trancher la gorge et de lui promettre que tout irait bien, de lui dire qu'il pouvait brûler en enfer et que je le comprenais. Mais je refusais de songer à tout ça. Il était hors de question que son manège fonctionne. Car Benoxh était un manipulateur, et c'était exactement ce qu'il voulait. Que j'y réfléchisse, que je me mette à sa place, que j'éprouve de la compassion et lui pardonne l'impardonnable. Plutôt crever.

Je me levai d'un bond et m'avançai vers la tapisserie. C'était ça que je devais faire. Je relevai un pan comme il l'avait fait et observai le mur. Je voyais toujours la pierre briller. C'était impressionnant. On aurait dit qu'elle était recouverte de vagues d'énergie qui s'agitaient par grand vent. Lorsque j'approchai la main, des flammèches translucides vinrent me lécher la peau. Je ne pus réprimer un rire nerveux quand l'énergie me chatouilla. C'était tellement étrange ! Il y avait

définitivement quelque chose derrière ce mur, quelque chose que Victor avait dû y cacher et qui réclamait son sang pour se dévoiler.

Je soupirai lorsque je me rendis compte que je n'avais absolument rien sous la main qui aurait pu m'aider à me faire saigner. Il n'y avait aucune arme ici, aucun objet pointu. Je fis plusieurs fois le tour de la petite pièce à la recherche d'un angle saillant, sans succès. Je fouillai l'armoire, cherchant une robe qui aurait eu ne serait-ce qu'une baleine exploitable, mais il n'y avait rien. En désespoir de cause, je tentai de m'entailler la paume à l'aide d'un de mes ongles. Je hurlai de douleur mais, même si je parvins à ouvrir ma chair, le sang ne perla pas.

Tremblante de rage, je retournai jusqu'au lit, sur lequel je me laissai tomber avant que les paroles de Benoxh ne me reviennent en mémoire et que je me redresse en sursaut. Il avait dit que c'était la chambre du consort. C'était là qu'Elzbieta avait dormi. Berk. Il n'y aurait vraiment rien pour rattraper cette journée pourrie.

J'appuyai mon front entre mes mains et me mis à répéter « pourquoi » tant de fois à la suite que le mot n'eut bientôt plus aucun sens. Puis je hurlai. Sauf que ce ne fut pas de rage, mais de douleur. Je relevai vivement les jambes et observai le sol. Quelque chose venait de me mordre à la cheville. Si cette saleté de reptile ne montrait pas le bout de son nez dans les secondes qui suivaient, je jurai devant Dieu ou qui voudrait bien m'entendre que j'allais commencer à crier jusqu'à ce que quelqu'un vienne inspecter le dessous de mon lit. Heureusement, une petite tête verte émergea rapidement, suivie d'un corps bien trop massif et lisse pour constituer une vision agréable. Rosita dessina un arc de cercle sur le sol afin de faire demi-tour, revint dans ma direction, et m'observa tout en se redressant de quelques centimètres.

— Comment t'es arrivée ici ? demandai-je, estomaquée.

Bien évidemment, elle ne répondit pas. C'était peut-être mieux ainsi. J'étais bonne pour une crise cardiaque le jour où elle le ferait.

— Ma porte était fermée, non ?

Elle monta encore de quelques centimètres et tangua doucement en face de moi. Puis sa langue siffla, et elle fondit sur mon bras, qu'elle mordit de toutes ses forces. Je hurlai entre mes dents serrées tout en la secouant pour qu'elle me lâche.

— Arrête de me mordre, espèce de monstre ! criai-je en redoublant d'efforts.

Elle me relâcha enfin et recula d'un mètre à cause de l'élan que je lui avais donné. En bon petit soldat, elle revint aussitôt vers moi. Je la surveillai d'un œil tout en étudiant l'état de mon bras. Ce n'était pas très joli à voir. À moins que l'on aime les trous sanguinolents, auquel cas c'était une œuvre d'art. J'espérais sincèrement que cette crétine n'avait pas de venin.

En face de moi, Rosita était immobile et ne semblait pas sur le point de frapper à nouveau. Elle devait m'en vouloir, mais je ne savais pas exactement pourquoi. Après tout, c'était elle qui avait refusé de revenir avec moi. Je ne l'avais pas abandonnée. C'était moi qui aurais dû être en colère, là.

— Tu trouves ça drôle ? Moi pas. Je ne suis pas une friandise. Ni une araignée, ajoutai-je avec un frisson de dégoût en me souvenant de la manière dont elle les avait gobées lors de la première visite de mon père. Et encore moins un défouloir. Donc si tu veux qu'on devienne copines toutes les deux, tu arrêtes ton cirque.

Elle me dévisagea quelques secondes avant de redescendre sur le sol en titubant, comme si elle était honteuse. Ses yeux retrouvèrent bientôt les miens. Ils semblaient confus, et étrangement trop grands pour sa petite tête de piaf en cet instant. Je rêvais, où ce reptile était en train de me faire les

yeux doux ?

— Ouais, OK. OK. Tu es ma seule copine en ce moment. Et la plus improbable, aussi. On dirait que c'est mon truc, ça, ronchonai-je. Que les gens que je déteste le plus, ou les serpents qui me répugnent se prennent d'affection pour moi. Comme Tara. Je t'ai déjà parlé de Tara ?

Elle m'observait toujours sans ciller. On aurait presque pu croire qu'elle écoutait ce que je lui racontais, que ça l'intéressait vraiment. Bon Dieu. Être coincée dans un château rempli de vampires, sans un seul allié, sans une seule personne avec qui discuter commençait vraiment à me monter au cerveau. Parce que j'avais vraiment failli lui parler de Tara. Failli lui avouer que mon cœur se pinçait toujours lorsque je pensais à elle, et que la culpabilité, même si je l'avais acceptée, continuait à me ronger de l'intérieur.

Comme pour me relancer, elle pencha sa petite tête verte sur le côté.

— Laisse tomber. Mais fais attention à tes fesses. Ou ta fesse. Ce serait bête que je te tue accidentellement. Parce que, ça aussi, c'est mon truc.

Elle redressa son corps imposant et se retrouva à la hauteur de mon visage. Sa langue bifide siffla lorsqu'elle ouvrit légèrement la bouche, et je compris exactement ce qu'elle s'apprêtait à faire. Dans. Tes. Rêves.

— J'adore les ceintures et les bottes de cow-boys en peau de serpent. Réfléchis bien avant de faire quelque chose que tu regretterais.

Sa langue eut un dernier soubresaut, puis Rosita referma les mâchoires.

— Brave bête, la félicitai-je en lui tapotant affectueusement la tête.

De toutes mes forces. Elle siffla de mécontentement, mais se tint correctement. Elle glissa alors sur le sol, et j'observai la marque qu'elle m'avait laissée.

— C'est malin, lui dis-je sur un ton de reproche. Je vais être obligée de porter des manches longues. Comment tu veux que j'explique ta présence à mon frère ?

Si ce serpent n'était pas de nouveau en train de me faire les yeux doux, je ne m'appelais pas Maeve Regan.

— C'est pas grave, va, ajoutai-je pour la réconforter, sans bien comprendre pourquoi. Tu m'as peut-être même rendu service sans faire exprès.

J'observai mon avant-bras, que quatre blessures ornaient, deux sur le dessus, et deux sur le dessous. Je commençai à les pincer chacune à leur tour de deux doigts pour les faire saigner. Les marques supérieures ne laissèrent sortir que de la lymphe, mais les autres avaient dû toucher une veine.

— C'est bien ma veine ! dis-je à Rosita, même si elle ne comprendrait jamais pourquoi ça me faisait rire.

Je me levai et retournai vers le mur pour soulever encore une fois la tapisserie.

— À nous deux.

Je plongeai mon index et mon majeur dans le sang, pris une profonde inspiration, et badigeonnai la pierre en retenant ma respiration. Rien ne se produisit, mais le bracelet se mit à peser sur mon poignet d'une manière dérangeante, et je compris. Je frappai le mur du plat de la main, de toutes mes forces. Tant que ce maudit bijou faisait office de menotte magique, même mon sang serait endormi. J'eus furieusement envie de crier. Benoxh était le seul qui aurait pu me l'enlever, et je venais de l'envoyer promener. J'aurais dû accepter. Et merde !

Fulminant de nouveau, je retournai vers le lit sur lequel je me laissai tomber, me fichant

éperdument qu'il ait précédemment appartenu à Elzbieta. Je voulais dormir. Dormir ferait passer le temps. Dormir serait une forme d'oubli.

Je fermai les yeux, poussai un profond soupir, et attendis le sommeil. Mais rien ne vint. Au bout d'un moment, cependant, le matelas s'enfonça légèrement, et un reptile se faufila sur les couvertures pour se lover contre moi. Ce devait être une plaisanterie.

— J'ai pas envie de dormir avec toi, sac à main. T'es aussi chaleureuse qu'une patinoire.

Elle ne m'écouta pas, ou plutôt m'ignora royalement et, chose étonnante, je m'endormis contre ce corps bien trop froid et bien trop lisse pour faire un coussin agréable.

CHAPITRE 9

Les murs ne bougeaient pas.

Cela faisait plusieurs heures que Cara me montrait le château et j'en étais maintenant persuadée : Jean-Pierre était fou. Je n'avais pas vraiment songé que les murs bougeaient réellement, mais il s'agissait tout de même du repaire de Victor. Jean-Pierre n'avait jamais semblé avoir toute sa tête, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir droit au bénéfice du doute. Pourtant, c'était à présent une certitude : en dehors des proportions étranges, tout était normal ici. J'avais appuyé sur toutes les parois au cours de notre visite, sans succès, et je m'étais retournée un nombre incalculable de fois pour vérifier si quelque chose avait changé de place, au point que j'aurais sûrement été internée si je n'avais pas déjà été prisonnière d'une bande de vampires. Cara devait d'ailleurs me croire complètement folle, et ça ne faisait pas une grande différence. Quoi qu'elle pense de moi, elle trouverait de toute manière ça cool.

Le château était vraiment immense. Nous avons marché pendant des heures, et j'avais pu découvrir des couloirs et des couloirs menant tous à des chambres qui, je le devinais, étaient vides pour la plupart. Ce n'était pas qu'il y avait peu de vampires auprès de Connor – j'en avais compté cinquante sur les trois derniers jours –, mais plutôt qu'il y avait tant de pièces qu'une armée entière ne les aurait pas remplies. Je me demandais bien comment Cara faisait pour s'y retrouver. Cet endroit était un vrai labyrinthe. Il aurait été impossible d'en faire un plan. C'était sûrement pour ça que Jean-Pierre avait l'impression que les murs bougeaient. Peut-être que c'était même ça qui l'avait rendu fou.

Lorsque nous nous arrêtâmes finalement dans la petite cour qui se trouvait sous ma fenêtre, j'avais tellement de courbatures dans les jambes que je pensais sincèrement ne jamais être en mesure de redémarrer. Je fis signe à Cara d'attendre un peu afin que je reprenne mon souffle et je m'étonnai de la facilité avec laquelle je m'étais fatiguée. Nous n'avons fait que marcher, rien d'autre. Et pourtant, c'était comme si je venais de courir un parfait mélange de marathon et de sprint, quelque chose qui m'aurait tant vidée que j'étais prête à m'écrouler là où je me tenais.

Cara me sourit et je pris cela pour un assentiment. Je m'appuyai contre un pylône et soupirai. Je détestais me sentir ainsi. J'avais tant pesté contre mes pouvoirs et, finalement, sans eux, j'avais l'impression de n'être rien du tout. Juste une jeune femme ordinaire qui devait probablement avoir de l'asthme, sans quoi je n'aurais pas fait autant de bruit en respirant. Moi qui avais tant rêvé d'être normale, je me rendais compte à présent que c'était tout le contraire de ce que je voulais. Pourtant, j'aurais donné n'importe quoi pour une soirée canapé, devant le premier nanar qui me serait tombé sous la main. Et pour de la pizza. Qu'est-ce que j'aurais aimé avoir de la pizza. La nourriture que l'on me servait ici était assez spéciale. Il n'y avait pas de cuisinier à proprement parler, et j'avais surtout droit à des buffets froids constitués de fromages, de viande et de fruits. Je m'en étais vite lassée. La nuit, je salivais en rêvant de lasagnes, de steak saignant, de frites, tout en écoutant une inconnue chanter. J'aurais vendu mon âme pour un hamburger. Je n'en avais pas mangé depuis bientôt deux ans. Tuer mon père m'avait vraiment donné le sens des priorités.

J'expulsai encore une fois tout l'air de mes poumons, comme si ça allait m'aider à arrêter d'avoir le vertige, et adressai un sourire à Cara.

— C'est bon, lui dis-je. On peut se remettre en route.

Elle m'encouragea du regard et je me redressai. Nous avions développé un intéressant système de communication. Elle s'exprimait dans sa langue, je m'exprimais dans la mienne, aucune de nous ne saisissait le sens des paroles de l'autre, pourtant, nous nous comprenions à un certain niveau. Après quelques jours qui avaient de nouveau ressemblé à des années, c'était comme regarder un film japonais sans sous-titres. On comprenait les choses importantes grâce aux signes que l'on s'adressait. Finalement, j'aimais bien ça. Au moins, elle ne me ferait jamais la morale si je disais des gros mots.

Elle parla de nouveau en me désignant le chemin qui menait à la partie principale du château.

— Ça te dérange si on va dans les caves ? demandai-je en indiquant à mon tour l'escalier qui y conduisait. J'aimerais savoir comment se portent les femmes que j'ai vues l'autre jour.

Et Rosita, qui avait encore disparu. Cet étrange animal ne venait me trouver que pour dormir. Sa peau était tellement glacée que je me réveillais sans arrêt, frigorifiée, mais mes remontrances ne lui faisaient ni chaud ni froid. Et, pour être honnête, j'appréciais sa présence. Je me sentais moins seule grâce à elle et, lorsque c'était un cauchemar qui m'arrachait aux bras de Morphée, je pouvais me blottir contre elle et faire semblant que tout irait bien. La nuit, par contre, elle vivait sa vie loin de moi, que ça me plaise ou non. Je me demandais bien ce qu'elle pouvait faire, ainsi que par où elle entraît et sortait de ma chambre. J'avais fouillé l'endroit de fond en comble, et je n'avais même pas trouvé un trou de souris. Peut-être qu'elle se cachait vers la grotte, là où je l'avais retrouvée, et que Scotty la téléportait quand elle en avait besoin.

Toutefois, ce qui m'intéressait le plus, en ce moment, était vraiment de m'assurer que les prisonnières étaient encore en vie, et en un seul morceau. Je n'avais pas eu l'occasion de retourner aux cellules depuis que Slater m'avait prise la main dans le sac, et j'y songeai sans arrêt. J'avais conscience que c'était stupide, mais je me sentais responsable d'elles. Je leur avais donné ma parole et, vu la position précaire dans laquelle je me trouvais, c'était peut-être bien tout ce qui me restait.

Cara fronça les sourcils tout en me répondant. Elle secouait légèrement la tête et pointait le chemin inverse.

— S'il te plaît, plaidai-je. On n'est pas obligées de le dire à Connor, ce sera notre petit secret.

Elle pinça la bouche et plaça les poings sur ses hanches. C'était amusant. Elle ressemblait à Serena, ainsi.

— S'il te plaît ? essayai-je d'une voix timide.

Elle ne bougea pas. Je m'approchai d'elle, lui saisis la main, et l'entraînai en direction de l'escalier. Elle se mit aussitôt à opposer une objection, mais puisque je ne comprenais pas sa langue, je fis semblant de ne pas remarquer. C'était bien pratique. Elle résista uniquement pour la forme. Si elle n'avait pas voulu me suivre, jamais je n'aurais pu la forcer. Elle était beaucoup trop puissante pour moi. Mais elle devait bien m'aimer, parce que même si son ton était moralisateur, elle m'accompagna en bas des marches.

Je retins mon souffle en pénétrant dans le couloir et respirai à peine sur le chemin qui menait aux cellules. Cara parlait moins, mais, de temps en temps, elle m'adressait un reproche, juste pour la forme.

J'hésitai lorsque j'arrivai vers les barreaux derrière lesquels j'avais vu les femmes. La pièce était recouverte d'un manteau d'obscurité que mes yeux ne parvenaient pas à percer, et je ne savais pas si j'allais oser faire un autre pas en avant. Que ferais-je si elles étaient mortes ? Bon Dieu, que ferais-je si elles étaient encore vivantes ?

— Vous êtes là ? hasardai-je en chuchotant.

J'attendis. Je sentis Cara se tendre, et je serrai de manière rassurante son bras, que je n'avais pas lâché. Les secondes s'étirèrent et, finalement, j'entendis quelque chose. L'instant d'après, la femme que j'avais vue la dernière fois approcha son visage des barreaux. Je soupirai si fort que j'en sursautai. Puis mon cœur manqua un battement. L'inconnue avait les joues tellement creusées que dire qu'elle n'avait que la peau sur les os aurait été un doux euphémisme. Ses yeux paraissaient démesurés tant son visage était vidé de chair. Je sentis aussitôt les larmes monter et je saisis les mains qu'elle avait utilisées pour s'agripper au métal et tenir debout. Ses doigts ressemblaient à des brindilles prêtes à casser à la moindre pression. Pourquoi respirer me faisait-il aussi mal, tout d'un coup ?

Mes yeux débordèrent lorsque je me tournai vers Cara, et les larmes dévalèrent mes joues comme des rats fuyant un navire. Je n'avais même pas besoin de dire quoi que ce soit. Cara savait que je la suppliais de les aider, elle s'était mise à secouer la tête.

La femme dans la cellule commença à parler. Sa voix n'était qu'un feulement rauque qui m'écorcha les oreilles. C'était pire que des griffes sur un tableau noir. J'en frissonnai des pieds à la tête.

Cara lui répondit, et je compris qu'elle s'excusait, ou qu'elle était désolée. Ses paroles n'avaient aucun sens pour moi, mais il était clair qu'elle n'était pas insensible au spectacle morbide auquel elle assistait. Quelque part dans le brouillard de ma conscience, je fus soulagée de ne pas m'être trompée sur son compte. Elle n'avait rien à voir avec mon frère ou mon père. Elle travaillait pour eux, mais elle était différente.

— S'il te plaît. Aide-moi à les sortir de là. Elles vont mourir à ce train-là.

Ma stupidité me frappa. Bien sûr qu'elles allaient mourir. Elles étaient condamnées depuis qu'elles avaient mis un pied dans ce lieu de perdition.

Cara pinça la bouche et me dévisagea avec tellement d'impuissance que je me sentis encore plus mal. Je me retournai vers la femme, qui m'observait en silence. Quelque part, dans son regard, il était écrit qu'elle avait déjà rendu les armes. Pire que cela. Il était écrit qu'elle ne m'en voulait pas. Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Je portai une main sur sa joue.

— Écoutez-moi bien, lui dis-je en mettant autant de conviction que j'en étais capable dans mon ton. Je vais vous sortir d'ici, d'accord ? Je vais trouver un moyen. Vous ne mourrez pas entre ces murs.

Elle ne réagit pas, et je sentis le sol se dérober sous mes pieds. Elle devait se battre, comme je devais me battre. Nous allions toutes nous enfuir. Il fallait qu'elle s'en rende compte. Nous avons besoin l'une de l'autre.

— Je vous interdis d'abandonner.

Je la lâchai pour m'emparer du verrou, et je me tournai vers Cara. Elle avait reculé, comme si elle aussi avait démissionné avant même d'avoir commencé. Je pouvais la comprendre. Elle craignait mon frère. Peut-être pas autant qu'elle avait craint mon père, mais elle n'était pas bête, elle savait ce qu'il lui ferait si elle était prise. Pourtant je lui demandai quand même.

— Brise ce verrou. Je t'en prie, l'implorai-je. Casse-le. Je partirai avec elles par les grottes. Tu peux venir avec nous.

Elle secoua vivement la tête.

— Je t'en supplie !

J'avais haussé le ton et ma voix résonna contre les murs avant de revenir me frapper de plein fouet. Même si nous atteignons les grottes, que se passerait-il ensuite ? Mon sang n'avait pas fonctionné sur

la pierre dans ma chambre, il serait sans doute tout aussi inutile pour ouvrir les portes qui menaient à l'extérieur. Et dans le cas improbable où il serait possible de sortir, nous n'avions pas de portail pour nous en aller. Victor m'avait dit qu'il n'était pas possible d'accéder au château à pied. Qu'aurions-nous pu faire ensuite ? J'avais conscience de tout ça, conscience des chimères qu'étaient mes espoirs, et pourtant je ne pouvais m'empêcher de le souhaiter de tout mon cœur.

— Casse ce verrou... S'il te plaît... Je...

— Tu quoi ? trancha sèchement une voix d'homme.

Tout le sang s'enfuit de mon visage et mon cœur se mit à tambouriner à tout rompre pendant une fraction de seconde avant de se souvenir que ce n'était pas ce qu'il faisait en temps normal et décide de ralentir. Il ne battait pour ainsi dire plus lorsque Slater sortit de l'ombre. Comment avais-je pu être aussi stupide ? De nouveau ?

— Va-t'en, dit-il à Cara sans même la considérer.

Il s'était montré si sec qu'elle recula aussitôt. Elle me jeta un dernier regard avant de partir, un regard d'excuse, puis elle prit ses jambes à son cou.

— Maeve, me salua Slater d'une voix sirupeuse une fois que nous fûmes seuls dans le couloir. Je savais que tu reviendrais.

Il semblait tellement se réjouir de la situation que je ne doutai pas une seconde qu'il m'avait surveillée en attendant que je commette un impair. Et en brave petite imbécile, il ne m'avait fallu que quelques jours pour lui donner satisfaction.

— J'ai la permission expresse de ton frère de m'occuper de toi.

— Ça m'étonnerait fortement.

J'aurais dû être fière de la manière calme et posée dont j'avais répondu. Cependant, j'étais à cent lieues d'un tel sentiment. J'étais partagée entre la colère de m'être montrée aussi stupide et le désespoir de l'absence des autres, dont je n'avais aucune nouvelle malgré la promesse d'un plan d'évasion.

— Et pourtant, se réjouit-il, il m'a donné carte blanche au cas où tu referais des tiennes. Ce n'était qu'une question de temps.

La deuxième partie de sa phrase me glaça le sang. Il fit quelques pas dans ma direction, je ne bougeai pas. Ce n'était cependant pas l'envie de reculer qui me manquait. Je voulais aller me cacher, le supplier en m'excusant, en promettant de ne pas recommencer. Mais ce n'était pas moi. J'étais peut-être aussi impulsive que stupide, mais je ne supplierais jamais quelqu'un comme Slater de me laisser la vie sauve. Si je devais mourir maintenant, je le ferais la tête haute, et je ne crierais pas avant le dernier instant.

— Tu sais depuis quand j'attends ce moment, dit-il en faisant traîner sa phrase, avant de changer radicalement de ton. Qu'est-ce qui t'amuse ?

Je n'avais même pas eu conscience de sourire, comme si, quelque part, mon esprit avait déjà entrepris de déconnecter ce que mon corps ressentait pour essayer de survivre le plus longtemps possible.

Je ne répondis pas à Slater. Ce cher Émile avait une fascination pour mon sang puisqu'il était poison pour les vampires et qu'il se révélerait une arme de torture toute nouvelle et excitante. Il n'avait pas besoin d'apprendre tout de suite que, s'il m'en prélevait, il lui serait inutile. Autant qu'il s'en rende compte une fois qu'il serait trop tard.

Il franchit en deux pas la distance qui nous séparait et me saisit à la gorge. Mes yeux se mirent à

me brûler dès que l'air me manqua, et je fis mon possible pour ne pas paniquer. Ce qui était tout sauf facile. C'était même aux antipodes. Mon instinct commandait à mon corps de se débattre tandis que mon esprit voulait qu'il ne lutte pas. Mon combat contre Slater était interne.

— Hein, qu'est-ce qui t'amuse ? répéta-t-il.

Slater me relâcha et je me tassai aussitôt, toussant et crachotant en reprenant ma respiration. L'air embrasa mes poumons, et les larmes semblaient glacées sur mes joues.

— Tu ne peux pas me tuer, lui dis-je.

— Je sais que tu es immortelle, rétorqua-t-il comme s'il n'appréciait pas que je pense qu'il était bête.

— Non, répondis-je avant de tousser à nouveau. À cause du bracelet que je porte, je suis aussi mortelle qu'une simple humaine, Émile. Tu ne peux pas me tuer parce que Connor ne le permettrait pas et que tu n'es pas suicidaire.

Il m'adressa un sourire carnassier. En ce moment, il n'avait rien d'un petit taureau mal embouché. C'était un prédateur, un requin qui avait senti l'odeur du sang et s'apprêtait à mordre à pleines dents dans ma chair.

— Je ferai attention, répondit-il de ce ton si doux qu'il utilisait trop souvent.

J'étais mentalement préparée lorsqu'il me saisit de nouveau par la gorge, et je parvins à ne pas me débattre durant de longues secondes. Mais l'instinct de survie était un ennemi trop puissant et, au moment où mon cerveau comprit qu'il allait bientôt lui manquer trop d'oxygène, mes membres se mirent à s'agiter de leur propre volonté. Mes ongles s'enfoncèrent dans l'avant-bras qui me maintenait en l'air, et je repensai à la fillette que j'avais vue dans un souvenir de Connor, celle que Victor s'était amusé à torturer et à tuer.

— Il y a déjà beaucoup qu'on peut faire pour s'amuser en attendant, tu sais. Regarde ça, dit-il en faisant claquer sa langue sur son palais, ta cicatrice a presque disparu. Elle n'était pas assez profonde.

Je sentis à peine le métal me mordre la chair. Le manque d'oxygène était tout ce que je ressentais. J'avais l'impression que mes yeux allaient exploser. Quand Slater me relâcha une nouvelle fois, cependant, un liquide chaud dévala ma joue droite. C'était le cadet de mes soucis. J'étais en train de m'étrangler toute seule en cherchant mon air. Et, plus j'y pensais, plus la panique prenait le dessus. Mes membres étaient agités d'un tremblement qui ne semblait pas se communiquer au monde extérieur, comme si j'étais deux personnes dans un corps, et qu'une des deux essayait de s'extraire de l'autre sans y parvenir. Puis la sensation s'enfuit lorsque je réussis enfin à prendre une grande inspiration.

Je ne redressai pas la tête, mais je sentis le regard satisfait de Slater au-dessus de moi. Il allait attendre que j'aie assez récupéré pour recommencer. J'étais aussi prête que je le serais jamais.

Je me relevai, ignorant les protestations de mes muscles qui réclamaient encore plus d'oxygène pour fonctionner, et je fis face à Slater. Puis j'essuyai ma joue du revers de ma manche.

— Ta signature, observai-je. Tu ne te renouvelles pas vraiment. Ça fait combien de siècles que t'as pas changé ?

Ma voix semblait cassée, comme l'avait été celle de la femme dans la cellule. On aurait dit que j'étais sous respirateur. Pourtant, ça ne l'empêcha pas de parfaitement me comprendre.

— Tu auras une anecdote à partager avec ton ami l'Indien.

Je plissai aussitôt les yeux. La cicatrice qui barrait une moitié du visage de Lalawethika était du

fait de Slater. Je l'avais toujours su, mais l'entendre s'en vanter réveilla au fond de mes tripes un feu que je pensais éteint. Je crachai à ses pieds.

— Un jour, il te tuera, dis-je juste avant qu'il ne m'attrape encore une fois par le cou.

— Oh, pour ça, il faudrait déjà qu'il me mette la main dessus, se moqua-t-il en me poussant contre un mur avant de m'envoyer un coup de poing dans le ventre qui vrilla mon cerveau de douleur. Et qu'il soit assez fort, ce qui n'a jamais été le cas durant les siècles où nous nous sommes croisés. Le pauvre bougre. Si grand, si fort, et si stupide. Savais-tu qu'il a été vampirisé à cause d'une femme ?

De nouveau, je manquai d'air. Comme s'il s'en rendait compte, ou afin que j'entende mieux son anecdote, il relâcha son emprise et rapprocha son visage du mien. Lorsqu'il parla, son souffle me gifla.

— Il y avait ce petit village indien, qui n'était pas encore une réserve. Ils crevaient tous comme des rats à cause des maladies du vieux continent qui avaient suivi les marins. Mais les navires avaient également amené des nôtres, au fil des ans. C'était une autre forme d'épidémie pour un gibier facile. Personne ne se souciait de voir ces Peaux-Rouges disparaître. Il y avait une Indienne. Citlali, elle s'appelait. Elle était vraiment belle. Beaucoup trop belle pour être tuée. J'en ai fait une vampire, avec la ferme intention de me la mettre de côté pour réchauffer ma couche. Mais cette imbécile était mariée, tu comprends. Enfin, mariée, ou quel que soit leur équivalent barbare. Elle l'aimait, et il l'aimait également comme le fou qu'il était. Un fou, stupide, qui a décidé de me défier.

Il commença à rire à gorge déployée. J'aurais voulu avoir la force de lui faire mal, de n'importe quelle manière, juste afin que son rire insupportable cesse de souiller mes oreilles.

— Elle s'est refusée à moi. Elle m'a tenu tête, ajouta-t-il, très amer. Alors, quand il est venu pour la récupérer, je me suis amusé avec lui, sous les yeux de sa belle. Pendant des semaines. Puis, une fois brisé, je lui ai offert l'exécution de sa moitié. Il pensait que ça s'arrêterait là, mais la mort était une trop douce torture pour lui. Je l'ai transformé, afin que pas un jour ne passe sans qu'il se souvienne, qu'il regrette au point de retenir sa leçon.

— Monstre, articulai-je à grand-peine.

— Merci, fit-il sincèrement, avant d'enchaîner comme s'il racontait la chute d'une plaisanterie. Je l'aurais tué au bout de quelque temps, simplement parce qu'il était bête comme ses pieds et tête comme une mule, mais ton grand-père est arrivé et s'en est mêlé. Dommage. Maintenant...

Il m'adressa un de ses sourires qui se mariait si bien avec son ton, mais son regard était plus tranchant qu'une lame de rasoir. Puis, plus vite que la foudre, il me cracha en plein visage et releva le couteau qu'il tenait toujours dans une main.

— Tu voulais du renouveau, tu en auras.

Je hurlai lorsque le métal mordit à nouveau ma chair dans le sens inverse, créant ce que j'imaginai sans peine être un « X ». Le sang me brûla l'œil et se mêla aux larmes qui m'inondaient les joues. Slater observa son travail, puis étudia l'autre côté de mon visage.

— Équilibrons tout cela, proposa-t-il d'un ton joyeux en relevant le couteau pour le faire miroiter devant mon regard.

Je fermai les yeux, me préparant à la prochaine attaque. Mais rien ne se produisit. Lorsque je me risquai à les rouvrir, je vis de mon œil valide qu'il était prêt à frapper, et qu'il semblait pour le moins étonné. On aurait dit qu'il donnait de petits coups de son avant-bras, mais qu'une main invisible le retenait.

— Relâche-la.

Je remarquai alors la fine silhouette drapée de noir. Benoxh se tenait quelques mètres en retrait. Slater tenta de nouveau d'utiliser son bras, sans succès.

— Relâche-la, répéta Benoxh.

Il avait parlé de manière calme, pourtant il aurait fallu être sourd pour ne pas entendre l'avertissement sous-jacent. Slater eut un sourire vaincu dont je fus la seule à profiter avant de me libérer. Je glissai contre le mur tandis qu'il se retournait pour faire face au Sihr.

— Vous allez vous attirer des ennuis, menaçait-il à son tour.

Benoxh haussa les épaules.

— Je saurai faire avec, répondit-il d'un ton détaché. Disparais.

Slater expulsa l'air de ses poumons si fort que je l'imaginai sans peine fulminer. Le taureau était de retour. Il s'avança d'un pas énergique vers Benoxh et s'arrêta à sa hauteur. Il était trop petit pour le dominer, pourtant c'était ce qu'il essayait de faire. À côté de lui, les mains jointes, si pâles sur son manteau sombre, mon mentor semblait tout sauf impressionné.

— Connor ne sera pas dupe très longtemps, grogna Slater à son intention.

Benoxh tourna la tête dans sa direction, lui adressant un franc sourire amusé.

— En effet, Émile, admit-il. C'est précisément la raison pour laquelle tu ne lui parleras pas de ce petit incident, et que tu me remercieras de soigner Maeve avant qu'il ne s'aperçoive de ce que tu as fait à celle qui partage son sang.

Oh ! là, là ! J'avais beau le haïr, j'eus envie de crier de joie, envie qui ne fut qu'accentuée lorsque Slater expulsa bruyamment tout l'air que contenaient ses poumons, plissa les yeux dans une tentative d'intimidation qui n'eut pas plus de succès, et pointa un de ses gros doigts sur le torse de Benoxh avant de pousser de toutes ses forces.

— Cette histoire n'est pas terminée.

Puis il s'en alla en grande pompe et disparut.

Benoxh resta quelques instants à m'observer, comme s'il essayait de juger à quel point j'étais dans un sale état. Ou comme s'il se demandait si je le mordrais au cas où il me proposait son aide. Lorsqu'il s'approcha, je pris conscience qu'il n'était pas très différent du prédateur qui venait de s'en aller. Lui aussi était un requin attiré par l'odeur du sang.

Il me tendit une main que j'acceptai sans trop réfléchir. Lorsque je fus sur pieds, il fit pivoter ma tête pour observer les coupures. Il coula également un regard vers ma gorge. Elle devait être noire d'ecchymoses, si la douleur que je ressentais était un indice.

— C'est grave, docteur ? demandai-je.

— Ce qui est grave, c'est que tu te mettes dans de telles situations alors que tu es vulnérable.

— La faute à qui ?

Ses yeux se remplirent d'un doux reproche.

— Je vais soigner tout ça, suis-moi.

Il fit quelques pas en direction de l'escalier, et je restai sur place, hésitante. Je savais ce que je voulais, pourtant je n'arrivais pas encore à croire que j'étais à deux doigts de dire une chose pareille.

— Attendez, m'écriai-je.

Il se retourna et haussa un sourcil lorsque je mis trop de temps à répondre.

— Je vous aiderai, lui dis-je le plus rapidement possible pour éviter que les mots ne me brûlent la gorge en se frayant un passage.

Le sourire qu'il m'offrit était d'une sincérité qui me fut difficile à supporter. Il s'approcha de moi, lentement, et prit mes mains entre les siennes.

— Vraiment ?

Je soupirai. L'exprimer à voix haute m'écorchait la bouche d'avance.

— Ce n'est pas parce que vous êtes venu à ma rescousse, l'avertis-je. Je veux que vous me retiriez ce bracelet.

Il baissa la tête pour observer le bijou et acquiesça.

— Je comprends, dit-il avant de redresser le menton et de plonger son regard dans le mien. Ainsi soit-il.

Je clignai plusieurs fois des yeux. Est-ce que ça allait être aussi facile que ça ?

Il enroula ses doigts autour du métal, retenant mon poignet, et mon autre main tomba, impuissante, contre mon flanc. Puis il se mit à caresser doucement le bracelet, et les lignes qui le recouvraient semblèrent s'animer.

— Ton aide représente énormément à mes yeux, Maeve, murmura-t-il en continuant ses gestes.

Je l'entendais à peine. J'étais fascinée par le spectacle qui se déroulait devant moi. On aurait dit que des milliers de serpents noirs s'agitaient en tous sens et se mordaient la queue.

— Je n'ai jamais eu envie de te tuer, ajouta-t-il, ce qui me fit relever la tête. Comporte-toi bien, c'est tout ce que je te demande.

Je clignai plusieurs fois des yeux en le dévisageant, puis je baissai de nouveau le regard quand les chatouilles commencèrent. Le métal se mit à luire doucement dans la pénombre que créaient nos deux corps, puis un claquement sonore retentit, et le bracelet s'ouvrit. Lorsque Benoxh le retira, j'eus l'impression qu'une explosion silencieuse m'assourdissait. Je posai sans réfléchir la main sur le bras de Benoxh pour garder l'équilibre. J'essayai ensuite de faire un pas, mais tout tanguait autour de moi, et je me souvins des sensations que j'avais ressenties la seule et unique fois où j'avais été soûle de ma vie, au *Baron Vampire*, en compagnie de Barney. Puis j'eus envie de rire, rire à gorge déployée. J'étais totalement ivre.

Ivre de pouvoir.

CHAPITRE 10

Je ne m'étais jamais sentie aussi bien.

J'aurais pu m'envoler, j'en étais persuadée. Ouvrir une fenêtre en grand, m'élancer, et atteindre l'infini. Je n'avais qu'à le souhaiter.

Afin de tester mes sensations et de m'assurer que je ne rêvais pas, j'appelai ma magie. Elle répondit aussitôt en illuminant mes mains, chatouillant tout mon corps d'une lente caresse.

— Doucement, m'avertit Benoxh avec une certaine tendresse. Ne tire pas sur la corde.

Mais je ne l'écoutai pas. Je me précipitai vers les barreaux et m'emparai du verrou. Je sentais le côté droit de mon visage picoter. Je savais ce qui était en train de se produire. Je guérissais. J'étais si heureuse que j'aurais pu déplacer des montagnes.

Cependant, lorsque je tentai d'arracher le cadenas, mes bras ne m'obéirent pas.

— Arrêtez ! criai-je à Benoxh. Laissez-moi le faire !

Quand je baissai les yeux, l'impensable s'était produit. Le bracelet était de nouveau autour de mon poignet. Comment avait-il fait ça ? Il n'était même pas à côté de moi.

— Est-ce que vous avez ralenti le temps ?

J'entendis ses pas se rapprocher.

— Pas le temps, Maeve. Toi. Tu as encore énormément de choses à apprendre.

Je soupirai, ce qui me rappela désagréablement Slater.

— Comme la patience. Que penses-tu qu'il se passera si les prisonniers disparaissent ?

Je me retins de justesse de soupirer une seconde fois et regardai Benoxh me retirer le bracelet de nouveau avant de le ranger dans une poche de son manteau. Connor s'en rendrait compte, et je pourrais dire adieu à ma liberté conditionnelle en terrain ennemi.

— Et il en ferait venir d'autres, ajouta Benoxh.

Un poids sans nom s'abattit sur mes épaules. Il avait raison. La seule manière de les sauver, ce serait de m'enfuir avec elles quand je m'en irais, après avoir neutralisé tous les vampires pour éviter qu'ils prennent d'autres otages.

— Suis-moi, dit Benoxh en plaçant une main sur mon bras pour me guider. Nous avons du pain sur la planche.

Je jetai un dernier regard derrière les barreaux, mais aucune des prisonnières n'était visible. Elles étaient retournées se tapir dans l'ombre, dans l'attente du couperet.

— Est-ce que vous m'aidez à partir d'ici ?

Il mit un long moment à répondre, tant et si bien que nous nous retrouvâmes dans le couloir qui menait aux grottes, qu'il observa tranquillement tout en continuant à marcher.

— Si tel est ton désir, fit-il finalement.

Je me laissai guider de nombreuses minutes dans un silence total. Oui, c'était ce que je désirais, de tout mon cœur. Rentrer chez moi, où que ce soit, m'étendre quelque part et oublier tout ce qui s'était produit ces derniers mois et, petit à petit, reprendre une vie normale. Terminer mes études, également. J'avais terriblement envie d'aller au bout de mon cursus, tout d'un coup.

— Où va-t-on ? demandai-je lorsque je pris conscience que nous arrivions devant la porte de la grotte.

— Il y a trois endroits principaux où ton père aurait pu cacher quelque chose dans ce château, m'expliqua-t-il.

— Trois ? répétais-je en m'arrêtant. Vous avez vu la taille de ce labyrinthe ?

Il m'adressa un de ses fameux regards qui se situaient entre l'amusement et le reproche.

— Disons qu'il y en a trois où j'aurais caché quelque chose.

— Caché quoi ?

Une ombre passa sur son visage, si rapidement que j'aurais pu la rêver.

— Je n'en sais rien, admit-il d'un ton neutre.

Trop neutre pour être honnête. Il mentait.

— Vous vous relâchez, vieillard, raillai-je avant de recentrer le sujet. Quels sont ces endroits ?

Il répondit si précipitamment que je n'eus plus aucun doute sur le fait qu'il souhaitait noyer le poisson. Que pouvait-il bien chercher ? Le cadavre de sa dulcinée dans un des placards de Victor ?

— Sa chambre, son bureau, et la grotte. C'est un emplacement idéal, ajouta-t-il en remarquant la moue que j'avais faite à la mention du dernier lieu. Son armée constitue une protection presque inviolable.

Je jetai un regard en direction de l'énorme porte qui nous séparait des monstres.

— Je ne suis pas persuadée que ce soit une bonne idée.

Il plaça de nouveau une main sur mon épaule pour me faire avancer.

— Nous verrons bien. En cas de problème, fuis. Ne t'inquiète pas, tu seras en mesure de te défendre.

Je clignai plusieurs fois des yeux. J'avais passé cinq mois dans un coma étrange, j'avais été privée de pouvoirs depuis et, le jour où je les récupérais, alors que je n'étais pas très sûre sur mes jambes, il voulait qu'on aille rendre visite à des monstres impossibles à tuer sans savoir s'ils se montreraient hostiles ou non ? Il avait perdu l'esprit. Je pourrais le faire interner directement avec Jean-Pierre. J'obtiendrais peut-être une ristourne.

Je frissonnai quand Benoxh ouvrit la lourde porte et que la pierre racla contre la pierre. Il me sembla qu'un courant glacial s'échappait de la grotte, comme s'il fuyait un ennemi qui nous était encore invisible. Je déglutis à grand-peine. La partie rationnelle de mon cerveau me répétait que je ne risquais rien, que les créatures ne m'avaient pas touchée lorsque je les avais vues pour la première fois avant que je les attaque moi-même. Elle ajoutait en se moquant que j'avais été prête à m'enfuir par là quelques jours plus tôt, que j'avais moi-même ouvert cette porte. Mais voilà, quelque chose était différent, sans que je sache vraiment de quoi il s'agissait. C'était sûrement à cause de ma magie, qui me permettait de sentir le poids qui alourdissait l'air comme un parasite, qui me faisait entendre le bruit que le sable poussiéreux ferait dès que nous le foulerions, qui me montrait la gueule putride des monstres qui se trouvaient de l'autre côté de cette porte. Peut-être qu'elle me faisait remarquer tout cela. Ou peut-être que, étrangement, j'avais l'impression d'être plus vulnérable maintenant que je l'avais récupérée, comme si elle dessinait une grande cible sur mon front. Sans elle, j'étais sans défense et misérable, mais je n'étais pas la femme à abattre. *Ton père est mort*, dit une petite voix dans ma tête. *C'est de toi que tu as peur.*

Benoxh fit un pas en avant, et il me sembla que mes entrailles étaient entraînées avec lui. Je le suivis rapidement, craignant de rester seule dans le couloir. Je n'étais pas une chochette. Quelque chose était vraiment différent. J'avais l'impression que l'air crépitait et que nos mouvements étaient ralentis. Et les ralentis n'annonçaient jamais rien de bon.

Les ténèbres m'enveloppèrent de leur lourd manteau lorsque je pénétraï dans la grotte, mais celui-ci ne m'offrit aucune protection contre le froid. Je me mis à trembler et m'immobilisai aussitôt, tous les sens en alerte, essayant désespérément de saisir quelque chose. N'importe quoi. Mes yeux étaient inutiles, mes oreilles fainéantes, mes doigts engourdis. Je tentai chacun de mes sens à la suite, si bien qu'il me sembla clignoter comme un néon en fin de vie. Tout ce que je tirai des faibles instants de lumière était des images de ce qui s'était passé ici même, cinq mois plus tôt, lorsqu'une grande partie des troupes étaient mortes. J'entendais les hurlements, je voyais les membres se liquéfier, je sentais l'odeur de la pourriture, le goût de la défaite sur ma langue, collant à mon palais et lestant mes épaules.

Quand la lumière envahit les lieux, je me demandai combien de temps s'était réellement écoulé depuis que j'étais entrée. Benoxh ne serait pas resté dans le noir, il n'avait pas dû se passer plus de quelques secondes. Puis je les remarquai.

Les monstres étaient tous immobiles, aux quatre coins de la grotte. On aurait dit qu'ils étaient endormis. Ou débranchés. Oui, ils ressemblaient à ces jouets qui se figent lorsque les piles tombent à plat. Ils n'avaient pas l'air plus dangereux que... J'eus un rire de gorge crispé. Ils ne semblaient pas plus dangereux que des créatures incroyablement moches d'un film qu'on aurait mis sur pause.

Prenant mon courage à deux mains, je m'approchai de celui qui était le plus proche de moi et l'observai. Sa peau était encore plus vitreuse que dans mes cauchemars, ses crocs tout aussi tranchants derrière sa bouche entrouverte. La membrane visqueuse qui le recouvrait intégralement ne brillait pas sous la lumière que Benoxh avait invoquée, comme si même le temps refusait de toucher à ces monstres et qu'il les avait enfermés dans un cocon qui les rendait étrangers à tout ce qui se passait autour.

Je fis aller et venir ma main en face de son visage. Rien ne se produisit.

— Que cherche-t-on ? demandai-je en m'ébrouant comme un chien qui sort de l'eau.

La sensation bizarre qui habitait mes membres disparut, mais seulement pendant quelques instants.

— N'importe quoi, répondit Benoxh en s'avançant vers un mur, qu'il commença à observer minutieusement.

Je fis quelques pas pour m'éloigner de la créature, mais il y en avait partout. Des belles au bois dormant qui attendaient le prince Connor pour se réveiller. Cette idée me provoqua de nouveaux frissons.

Je tournai sur moi-même pour embrasser les lieux du regard. Je ne voyais pas la grotte. Je voyais toujours le combat qui y avait fait rage quelques mois auparavant, les fantômes gris des morts qui se battaient dans une reconstitution silencieuse de cet instant de terreur. Je ne voulais pas me souvenir de tout ça. J'aurais aimé boire au chaudron et oublier, tout oublier, jusqu'à mon nom.

Je m'approchai d'un mur et commençai à l'observer, comme Benoxh le faisait. Ce n'étaient que des murs, de vulgaires parois mangées par une mousse aux tons verdâtres qui se mariait avec la couleur de peau des habitants de la grotte. Je me demandai de nouveau où était Rosita. Elle se serait sûrement déjà montrée si elle avait été dans les parages. Après tout, cela faisait quelques heures qu'elle ne m'avait plus mordue. Fichu serpent.

— Pourquoi Slater vous a dit que Connor ne serait pas dupe très longtemps ? lançai-je en détaillant une excroissance.

J'entendis le bruissement du manteau de Benoxh qui se retournait.

— Il ne me fait pas confiance, répondit-il simplement, de manière presque fataliste.

— C'est étonnant.

Je le vis secouer presque imperceptiblement la tête du coin de l'œil.

— De toute manière, vous ne risquez rien, enchaînai-je. Mon frère est aussi bête que naïf et aussi méchant qu'impuissant. Il ne remarquera jamais votre trahison, lui.

— Tu devrais arrêter de le sous-estimer, rétorqua Benoxh d'un ton détaché. Il est bien moins stupide que tu le penses.

— Si vous le dites, répondis-je en me remettant à avancer.

J'observai les murs, encore et encore, pendant ce qui me parut des heures. La grotte était immense, mais il n'y avait rien en dehors des monstres endormis. Benoxh me demandait régulièrement si je ressentais quelque chose, mais, à part le malaise grandissant que la proximité des créatures me provoquait, je ne sentais absolument rien. Ce fut le cas jusqu'à ce que j'arrive vers les portes qui menaient à l'extérieur, à l'endroit où Walter était mort. Ma respiration se coinça dans ma poitrine, et je dus faire un effort pour ravalier la boule qui paralysait ma gorge.

— C'est vrai que vous avez enterré Walter ? criai-je.

Je ne savais pas où était Benoxh. Il avait disparu dans l'immensité des lieux de longues minutes auparavant. Pourtant, lorsqu'il parla, je l'entendis comme s'il se trouvait dans mon dos.

— Oui.

Je sursautai en me retournant, mais il n'était pas là. Je le repérai une vingtaine de mètres plus loin, observant les murs.

— Pourquoi ?

Il ne répondit pas, et je compris qu'il ne le ferait pas. Je recommençai à marcher, m'éloignant des portes, essayant de regagner un rivage illusoire. Je voulais sortir de là. Mon père était mort, tout aurait dû être terminé. J'avais rempli ma part du marché et, cependant, j'étais encore là, à attendre de voir si je me transformerais en monstre à mon tour, accomplissant ainsi la deuxième partie de la prophétie. Je ne me sentais pas différente. Pas le moins du monde. Pourtant je ressentais le tranchant de la lame sur ma nuque. Je n'attendais que le verdict.

J'avais besoin de sortir de cette grotte.

Je me dirigeai vers les portes et appelai Benoxh. Il ne répondit de nouveau pas. Il semblait perdu dans la contemplation des environs. Ses yeux d'aigle voyaient peut-être des choses qui m'échappaient.

Je me retournai et sursautai en me retrouvant face à face avec un des monstres. Je ne l'avais même pas remarqué, et j'avais failli le percuter de plein fouet.

— Tu m'as fait peur, lui dis-je, la main sur la poitrine.

Je ne savais pas vraiment pourquoi je lui adressais la parole. Il m'apparaissait peut-être moins effrayant ainsi.

Je le détaillai en attendant mon ancien mentor. Comment un corps avait-il pu se transformer en une telle chose ? Il n'avait plus d'humain que sa forme, ces deux bras et deux jambes qui semblaient pourtant un peu trop longs, comme ceux d'une mante religieuse. Sa tête était ovoïde, ce qui renforçait encore cette impression. Cependant, on devinait qu'il s'était agi d'un homme. *Ou d'une femme*, songai-je alors. Si la femme que Benoxh avait aimée s'était transformée en l'une de ces créatures, serait-il en mesure de la reconnaître ? Il n'y avait aucun moyen de les distinguer entre elles. Elles étaient si semblables que c'en était terrifiant. Mais une partie de moi pensait que Benoxh en aurait été capable. Il ressentait et voyait tellement de choses qui m'étaient invisibles.

— N'est-ce pas qu'il le saurait ? demandai-je au monstre.

Le cri s'échappa de ma gorge avant même que j'aie conscience d'avoir eu envie de le pousser. Je reculai si vite que je trébuchai et m'étalai sur les fesses.

— Que se passe-t-il ?

Benoxh m'avait rejointe si rapidement.

— Cette... Ce truc... Il a...

Je ne parvenais pas à faire une phrase entière. Ce que j'avais vu venait de me glacer d'effroi. Benoxh étudia tranquillement la créature, ne ressentant de toute évidence aucun danger.

— Il avait mes yeux, réussis-je à articuler. Mes yeux. Ceux de Victor.

Benoxh me dévisagea, sourcils légèrement froncés, puis inspecta de nouveau la chose. Elle était immobile, comme elle l'avait été auparavant, pourtant je l'avais vu, j'en étais persuadée. Pendant une fraction de seconde, alors que mon regard s'attardait sur son expression voilée, c'étaient les yeux de mon père qui m'avaient observée en retour. Je pris conscience que mon cœur avait cessé de battre.

— Ce ne devait être que ton reflet, Maeve, dit Benoxh en me tendant une main que j'acceptai. Leur peau réfléchit parfois la lumière.

Je me relevai et scrutai le monstre. Son regard vitreux était éteint, comme il l'avait toujours été. Mes sens me jouaient encore des tours.

— Est-ce qu'on peut s'en aller ? demandai-je.

Benoxh acquiesça, et nous nous dirigeâmes vers la sortie. J'étais dans un état second. Je tremblais, j'avais des sueurs froides, et, même si je n'en avais jamais eu, j'étais persuadée d'avoir de la fièvre. Je détestais cet endroit. Je détestais ce château, Connor, Benoxh, et le fantôme de Victor. Je détestais cette impression de ne plus avoir le contrôle de mon propre corps et de ne pouvoir me fier à rien ni personne, pas même à moi. Je me surpris à vouloir remettre le bracelet. Je me sentais mieux quand il me privait de ma magie, comme s'il me protégeait d'une folie qui rongerait lentement mais sûrement mon esprit.

Je brûlais sur le chemin du retour, et je ne remarquai qu'une fois dans la cour que je n'avais même pas jeté un regard aux cellules pour tenter d'apercevoir les prisonnières. Lorsque nous pénétrâmes dans le château et empruntâmes une série de couloirs, ma vision pulsait au rythme du sang qui battait à mes tempes, déformant les murs à coups de déflagrations silencieuses. Ils se creusaient, s'étiraient, et revenaient en place. Et, inlassablement, entre l'instant où ils se dilataient et se contractaient, pendant une infime seconde, je ne voyais que des parois décrépées, rongées par la mousse et l'usure du temps, comme si la grotte refusait que je la quitte complètement.

Benoxh s'arrêta devant une porte et m'étudia. La sueur perlait sur mon front plus certainement que si j'avais fait des heures fitness, et mon centre de gravité me semblait perdu en pleine fête foraine.

— Tu te sens bien ?

— Non.

Il était inutile de mentir. Cependant, ça allait déjà mieux. Plus nous nous éloignons de la grotte, des monstres et des souvenirs, plus ces vertiges se faisaient légers. Mais ils étaient encore là, comme cette impression de brûler de l'intérieur. Lorsque je retournerais à ma chambre, je demanderais à Cara de m'emmener prendre un bain et de remplir la baignoire d'eau glacée. Ça ne me ferait pas de mal.

Benoxh posa une main sur mon front, et elle glissa légèrement sur ma peau humide.

— C'est le retour de ta magie, expliqua-t-il. Tu te sentiras bientôt mieux.

J'acquiesçai, en bon petit soldat.

— Peux-tu surveiller le couloir le temps que j'aie m'assurer qu'aucun piège ne nous attend de l'autre côté ?

— Où sommes-nous ? demandai-je.

— Devant la chambre de ton père.

Oh. Malgré l'état dans lequel j'étais, il avait l'intention de continuer la fouille. Après tout, ce n'était pas surprenant. Il ne se souciait pas de ce que je ressentais. Tout ce qui lui importait était l'exploration du château. Sa quête, son amour perdu. Je n'étais qu'un détail qui l'aiderait à atteindre son but, un outil dont il s'était servi et se servirait à nouveau jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il cherchait.

— Le monde est fait de nuances, Maeve. Les choses ne sont pas nécessairement noires ou blanches.

Je ne répondis rien, et il disparut dans la chambre. Je me retrouvai seule dans un couloir désert avec la sensation bizarre que c'était une métaphore parfaite de ma vie. Personne ne viendrait à mon secours. Elliot n'avait pas redonné signe de vie, et j'avais compris que je ne pourrais compter que sur moi pour me sortir d'ici. Le problème était que je ne me faisais pas confiance, pas en ce moment, en tout cas. Même si mon point d'équilibre commençait à se stabiliser, mes yeux à arrêter de tressaouter, je me sentais trop étrangère dans mon propre corps.

Il me sembla entendre un bruit, mais, lorsque je tendis l'oreille, seul le silence me répondit. Je n'avais pas envie d'être dans ce couloir. Me trouver à des kilomètres du château aurait été le paradis, mais rien que la pièce d'à côté aurait été intéressante. Je me demandais bien à quoi pouvait ressembler la chambre de mon père. Ou ce que Connor faisait en ce moment même. Peut-être que Slater était allé lui parler, qu'il était en train de pleurnicher comme un bébé taureau. Et Elliot, et Trevor. Que faisaient-ils au manoir ? Comment étaient leurs vies, à présent ? Et Lukas. J'aurais tué pour être une petite mouche et voir ce qu'il faisait en cet instant précis. Juste le regarder, l'observer, m'assurer qu'il allait bien. Benoxh avait probablement raison. J'aurais fait beaucoup pour le récupérer. Aurais-je été prête à trahir des gens auxquels je tenais ? *Non*, me sermonnai-je. Son opinion ne valait rien. Il n'avait jamais tenu à moi, il m'avait utilisée. Comme Lukas. Et pourtant... J'avais besoin de le voir, de savoir qu'il se portait bien, malgré tout.

Mon poignet me chatouilla et je fus prise d'un nouveau vertige. Lorsque je relevai les paupières, je délirais complètement. Mon bras droit, celui où s'était trouvé le bracelet, était si trouble qu'il me semblait en apercevoir deux, presque distincts. Je clignai plusieurs fois des yeux.

Je devais vraiment avoir de la fièvre.

CHAPITRE 11

C'était la chose la plus étrange que j'avais jamais vue.

Je clignai de nouveau plusieurs fois des yeux, penchai la tête de tous les côtés pour observer le phénomène sous différents angles, puis fis jouer mes doigts. Tous les dix. Dont deux pouces droits. En fait, c'était même tellement bizarre que ça en devait amusant. Je me mis à rire. Finalement, c'était moi qui devenais folle. Morts-vivants, château hanté dont les murs bougeaient, membres surnuméraires. J'étais loin du pays des merveilles, et pourtant j'étais en plein dedans. Enfin, dans une version plus noire et trash. Alice au pays des vampires.

Je m'apprêtais à toucher mon troisième bras – pensée qui me fit glousser à voix haute – lorsque j'entendis un vacarme assourdissant qui provenait de la chambre de Victor. La fièvre descendit aussitôt et je me précipitai sans réfléchir dans la pièce où était Benoxh. Je m'arrêtai à peine la porte ouverte et recommençai à rire à gorge déployée. Par terre, au centre d'un immense espace dégagé entre un lit gigantesque et des statues à l'effigie de Victor, Benoxh était... Eh bien, il était sens dessus dessous, pour être exacte. Ses fesses se situaient à peu près à l'endroit où sa tête aurait dû se trouver, et cette dernière n'était visible nulle part, probablement recouverte par son long manteau. Mon ancien mentor était en boule. Enfin, à peu près.

Benoxh gémit doucement lorsqu'il tenta de se redresser, et je recommençai à rire sans me cacher. C'était bien trop drôle. Jamais je ne l'avais vu dans une telle position, et jamais je n'aurais pensé que ce jour viendrait. C'était exactement ce dont j'avais besoin pour me remonter le moral. Je regardai alors mon bras, mais tout était normal. Le retour de magie avait vraiment dû me shooter.

— Aide-moi, veux-tu ?

Sur le sol, le long manteau s'étalait autour de lui comme une corolle fanée.

— À vrai dire, je ne veux pas, lui répondis-je avec plus de sérieux que mon ton ne laissait entendre.

Il ne s'en formalisa pas et se releva comme un grand. J'aurais peut-être dû le féliciter. Walter l'avait fait quand j'étais allée seule aux toilettes pour la première fois.

Benoxh me fusilla du regard. Il ne savait certainement pas ce que j'avais pensé, mais il était parfaitement conscient que ce n'était pas très flatteur pour lui. En fin de compte, cette manière d'échanger avec lui me plaisait bien.

— Ne vous inquiétez pas, lui dis-je en m'approchant assez pour lui tapoter la joue. On vous trouvera une bonne maison de retraite, une qui possède ces chaises électriques pour monter et descendre les escaliers. Ça ne vous arrivera plus. Hey !

Un « clac » métallique venait d'annoncer que le bracelet était de retour à mon poignet. L'enflure. Il avait bougé si rapidement que je n'avais à nouveau rien remarqué, et son regard brillait d'une lueur que je n'y avais encore jamais vue.

— Tu voulais sans aucun doute dire fauteuil électrique.

— Enlevez-moi ce truc. Vous n'avez pas le droit de faire ça.

— La maison de correction a appelé, ton couvre-feu est passé.

— Ha, ha, ha, ha, et ha, lançai-je de manière blasée. On vous a déjà dit que votre humour était à chier ? À votre âge, on pourrait penser que vous auriez compris ce qu'était une blague.

— C'est toi qui m'as tout appris, dit-il en relâchant ma main.

La façon dont il l'avait très légèrement et sèchement repoussée contredisait son ton trop calme. Le geste en lui-même était doux, mais c'était un des plus brusques que je l'avais jamais vu faire. Même lorsqu'il commandait sa magie, il semblait caresser l'air tant il bougeait avec délicatesse.

Je fis aussitôt deux pas en arrière. Je n'avais pas réalisé que nous étions restés aussi proches pendant cet échange. Mes tripes bouillonnèrent, mais la colère que je ressentais était dirigée contre moi-même. J'avais conscience que je ne le détestais pas à moitié autant que j'aurais dû. Voir cette infime once d'humanité en lui le rendait plus vrai, plus semblable à moi. Pendant ce bref instant, j'avais regretté qu'il ait tué Walter non pas à cause de la disparition de mon grand-père, mais parce que cela signifiait que je devrais le haïr jusqu'à la fin de mes jours, alors qu'une partie de moi ne le souhaitait pas.

— Que s'est-il passé ? demandai-je pour changer de sujet.

Il m'indiqua un mur, au pied duquel reposait un portrait de Victor. Benoxh l'avait de toute évidence décroché avant de le placer là, et la chose qui me dérangeait depuis que j'étais entrée dans la pièce me frappa. Cet endroit était malsain. Ce n'était pas le lit immense, aussi grand que la chambre que j'occupais, qui criait que mon père était mégalomane. C'étaient tous les tableaux le représentant, toutes les statues à son effigie. Bon Dieu, ce type s'aimait vraiment énormément. D'un autre côté, il ne pouvait pas compter sur les autres pour le faire à sa place. Je fus cependant étonnée que Connor n'ait pas tout détruit après sa mort. Personnellement, c'est ce que j'aurais fait, et j'aurais pris du plaisir en réduisant chacune de ses représentations à néant, comme j'avais pris du plaisir à le tuer.

Je me figeai. Jusqu'à cet instant précis, jusqu'à cette pensée insidieuse qui s'était faufilée dans mon cerveau sans que je lui en donne l'autorisation, je n'avais pas pris conscience du fait que j'avais aimé le réduire à néant. J'avais adoré ça, et j'avais des sentiments contradictoires à l'égard de Benoxh. Je ne me reconnaissais pas. Étais-je en train de changer ? Était-ce là le début de la deuxième partie de la prophétie ? Pourquoi ma gorge était-elle soudainement si sèche ?

— J'ai essayé d'accéder à la cachette qu'il y a derrière, mais la magie ne me l'a pas permis.

Je fronçai les sourcils tout en m'avançant, soulagée d'avoir un autre mystère sur lequel me concentrer.

— Victor est mort, dis-je à Benoxh comme si j'avais besoin de le lui rappeler. Sa magie aurait dû mourir avec lui, non ?

— Elle résidait dans son sang.

Oh. Oh, oh.

— Et il coule dans mes veines, c'est ça ?

— Dans les tiennes, confirma-t-il, et dans celles de ton frère.

— Super ! m'exclamai-je en atteignant le mur et en commençant à le palper.

Combien de tours Victor avait-il laissés derrière lui pour nous emmerder un peu plus ? Beaucoup, j'en aurais mis ma main au feu.

Je discernais le carré d'énergie, semblable à celui qu'il y avait dans ma chambre. La magie ne me repoussait pas, au contraire, elle semblait m'appeler.

— Vous voyez ça ? demandai-je à Benoxh sans me retourner.

— Évidemment, fit-il d'un ton étrange.

Se pouvait-il que je l'aie vexé ? Benoxh, vexé ? De toute évidence, son vol plané avait dû provoquer quelques lésions cérébrales.

Je faillis répondre quelque chose, mais me ravisai aussitôt. Pour quelle raison était-il en mesure de discerner cette cachette et pas celle qu'il y avait dans ma chambre ?

— Tiens.

Je me retournai et découvris Benoxh à quelques centimètres de moi. Il me tendait un petit poignard.

— C'est très gentil, dis-je. Mais, quand je vous tuerai, je le ferai à mains nues.

Il soupira. C'était dingue. Il m'avait fallu des mois, mais je commençais enfin à grignoter sa patience. J'avais récupéré mon *mojo*, et il était en forme.

Benoxh se saisit de ma main sans rien ajouter et m'entailla rapidement la paume.

— Hey ! me plaignis-je de nouveau. Ça va pas la tête ?

Plutôt que de me répondre, il désigna le mur du menton. Je savais pourquoi il m'avait blessée, et je n'avais même pas ressenti de douleur à proprement parler, juste une brève brûlure et quelques picotements. J'aimais simplement l'embêter. C'était comme si, maintenant qu'il y était devenu sensible, j'avais trouvé une nouvelle raison d'être. Et une qui me permettait presque d'occulter l'affection étrange et malsaine qui n'était malheureusement pas morte avec mon grand-père. Bon sang, je détestais éprouver deux sentiments totalement contradictoires en même temps. Benoxh était un traître, c'était tout ce dont je devais me souvenir, tout ce qui avait de l'importance.

— Ça ne marchera pas, vieillard, l'avertis-je.

Il fronça les sourcils, et je chassai aussi vite que possible toute expression de mon visage. Je n'étais pas censée savoir que mon sang, lorsque je portais le bijou, était inefficace. Après tout, pour lui, il n'y avait aucune cachette dans ma propre chambre.

— On peut essayer, continuai-je, mais si le bracelet fait taire ma magie, ça ne fonctionnera pas.

Il plissa imperceptiblement les yeux, mais mon raisonnement sembla le satisfaire. Il ne paraissait plus suspicieux.

— Il faudra que vous m'expliquiez comment vous l'avez fabriqué, dis-je en me tournant vers le mur et en appliquant ma paume contre la pierre.

— Je l'ai confectionné pour elle, répondit-il de manière vague, bien plus préoccupé par ce qui se passait vers la cachette.

Ou ce qui ne se passait pas, pour être précis.

— Vous voyez ? Aucun effet. Maintenant, enlevez-moi ce truc.

Il reprit aussitôt ma main et, quelques secondes plus tard, le bijou disparaissait et je sentais ma magie revenir en force. Je saisis le poignard qu'il me tendait et entaillai de nouveau ma paume, qui s'était déjà refermée. Sans attendre, je la plaquai contre le mur, et mon énergie fut aspirée si rapidement que je hoquetai de surprise. La pierre commença à changer de texture sous ma peau et, très vite, elle se transforma en métal. Le spectacle était à couper le souffle. J'espérais que, un jour, je serais également capable de faire des choses du genre.

Et quoi d'autre ? me tança la voix. Je l'ignorai.

Benoxh essaya de me pousser pour accéder au coffre, mais je ne le laissai pas.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par « je l'ai confectionné pour elle » ? demandai-je sèchement.

J'avais peut-être été distraite par les trésors cachés dans la chambre de mon père, mais ma curiosité ne me rendait pas complètement sourde pour autant.

— Précisément ce que j'ai dit, répondit Benoxh en m'adressant un regard plein d'un défi tranquille.

— Ce bracelet fait taire ma magie, repris-je sur un ton voisin du reproche. Pourquoi en auriez-vous

eu besoin ? Les femmes Sihr ne sont pas puissantes, vous auriez pu la maîtriser sans. Il n'est utile sur moi que parce qu'il annule m...

Ma voix mourut. Benoxh n'avait pas cillé et me dévisageait paisiblement. La haine et la déception jouèrent aux montagnes russes dans ma poitrine. Il devait y avoir une autre explication.

— Vous plaisantez, j'espère ?

Mon ton était resté l'essence même du calme, mais je n'obtins pour toute réponse qu'un silence qui s'épaississait à mesure que les secondes défilaient.

— Et alors, demandai-je, la voix pleine d'une hargne froide cette fois-ci, vous avez chanté pour elle ?

J'avais été incapable de faire taire la déception plus longtemps. Le bracelet n'était utile sur moi que parce qu'il annulait ma magie morte, pas ma magie tout court. Il endormait mes pouvoirs de Sihr, de vampire, mais surtout ceux que ce mélange avait créés. Si Benoxh l'avait confectionné pour Aya, il n'y avait qu'une explication possible. Il s'agissait de la première vampire.

— Oui.

Sa réponse était si neutre, si détachée. Et pourtant il me fixait toujours sans ciller. Puis je fus frappée par une autre évidence.

— Je croyais que j'étais la seule à posséder la magie morte ?

Il cligna finalement des yeux, et le temps redémarra.

— Si elle n'est plus en vie, tu es la seule.

Je ne pus retenir un rire qui n'avait rien d'amusé.

— Vous êtes un vieux renard, Benny. Un menteur, manipulateur, et faux jeton. Et vous pensez qu'elle n'est pas morte.

Mes paroles ne semblèrent pas l'atteindre le moins du monde. Comment avais-je pu éprouver de la sympathie pour lui quelques instants plus tôt ? Il pouvait aller brûler en enfer.

Il dut sentir les tensions qui m'animait, car il détourna les yeux. Mais cela n'avait rien à voir avec de la haine : c'était du désintérêt.

— Regardons ce qu'il y a dans ce coffre.

Je fis un pas en arrière avec un goût amer au fond de la gorge. J'ignorais pourquoi j'étais surprise et blessée par sa révélation. J'aurais dû comprendre toute seule. Quelque part, c'était tellement logique. C'était comme si ça expliquait tout. *Tout, et rien à la fois*, songai-je.

Benoxh caressa le métal du bout des doigts et appuya légèrement sur une des extrémités du carré qu'il formait. Le verrou claqua en émettant un bruit étrange qui ressemblait à celui de la dépressurisation. Je retins mon souffle et observai mon ancien mentor tandis qu'il ouvrait précautionneusement le coffre.

Ce dernier était vide. Je sentis un poids immense s'abattre sur Benoxh. Ou peut-être était-ce sur moi, je n'en étais plus vraiment sûre. J'étais déçue. J'avais également souhaité trouver quelque chose, n'importe quoi.

L'espoir revint lorsque Benoxh plongea la main à l'intérieur et en sortit ce qui ressemblait à un bout de papier cartonné. Il y avait quelque chose d'inscrit dessus, mais je ne parvenais pas à lire depuis là où je me tenais. Cependant, je sentis la douleur de Benoxh mordre chaque cellule de mon corps. Quoi qu'il dise, ce simple bout de papier venait de tuer quelque chose.

— Qu'est-ce qui est écrit ?

Ma voix était rauque en raison de la boule que j'avais au fond de la gorge. Benoxh se retourna vers

moi, les yeux fermés, et me tendit le petit carton. Je n'avais jamais vu l'écriture de mon père, mais le message ne laissait aucun doute quant au fait qu'il était de sa main.

« Son cœur était délicieux. »

Le mien s'arrêta, comme s'il voulait respecter une minute de silence pour la mort d'Aya.

— Je suis désolée, Benoxh.

J'ignorais les raisons qui m'avaient poussée à lui dire ça. La vérité, c'était que je n'aurais pas dû être désolée. Il avait assassiné mon grand-père, pour l'amour de Dieu. Il m'avait menti, utilisée, et aurait été prêt à me tuer, il me l'avait lui-même avoué. Pourtant j'étais réellement triste pour lui.

— Il ne faut pas, répondit-il de manière bien trop détachée.

Je le dévisageai. Avait-il également conscience que tout ce que j'aurais dû ressentir pour lui était de la haine ?

— Elle est en vie.

— Benoxh, commençai-je d'une voix traînante, ne sachant comment continuer.

Qu'aurais-je pu lui dire ? Victor était retors et manipulateur, mais pourquoi aurait-il laissé ce message s'il ne l'avait pas tuée ?

— Pour que je le trouve, répondit Benoxh à ce que je n'avais pas prononcé à voix haute.

Son visage était si stoïque, si décidé, si... Si désemparé, sous son masque.

— Je suis désolée, répétais-je.

— Je t'interdis d'être désolée.

Mon sang se glaça. Il n'avait pas du tout haussé le ton, et pourtant, la température ambiante venait de chuter drastiquement. C'était la menace la plus réelle qu'il m'avait jamais faite.

— Elle lui apportait du pouvoir, expliqua-t-il sans aucune chaleur. Il s'en nourrissait. Jamais il ne s'en serait débarrassé.

Mon cœur se brisa un peu plus. Quelque part, j'eus l'impression de me retrouver face à moi, quand je refusais d'accepter que Lukas était mort. *Il ne l'était pas*, dit une petite voix. *Non, mais il n'avait rien à apporter à Victor. Rien d'autre que moi.*

— Tu ne me crois pas, observa Benoxh.

Encore une fois, il semblait vexé. C'était tellement étrange, tellement hors des sentiers qu'il avait toujours battus afin que je le suive les yeux fermés.

— Regarde autour de toi.

Je dévisageai Benoxh quelques instants avant de me retourner pour embrasser l'immense pièce du regard. Que voulait-il que je voie ? Que la chambre était aussi disproportionnée que l'ego de mon père ? Qu'il s'aimait au point de n'avoir que des portraits de lui à tous les murs ?

— Regarde-les attentivement.

J'obéis et les passai en revue. Victor en rouge, l'air noble. Victor en vert, l'air royal. Victor en jaune, l'air noblement royal. On aurait dit qu'il s'agissait chaque fois du même tableau, des dizaines et des dizaines de copies du même tableau, avec pour seule nuance les habits dont il était vêtu.

Cependant, lorsque je les regardai de nouveau, je compris que quelque chose était différent, sans pour autant parvenir à mettre le doigt sur ce que c'était.

Je m'approchai d'un Victor en rouge. Ses épaules étaient recouvertes de la cape qu'il portait lorsque je l'avais tué – ou de sa réplique exacte –, et il était assis sur son trône, défiant l'observateur de son air arrogant et tout-puissant. Pourtant, quelque chose changeait vraiment. Puis je le vis.

— Oh merde.

J'entendis Benoxh se rapprocher.

— Je ne te le fais pas dire, commenta-t-il d'un ton détaché, comme si je venais de lui annoncer que l'été était chaud cette année. Ils ne sont pas de la même couleur.

Les yeux de mon père étaient bruns sur ce tableau. Je me tournai pour en étudier d'autres. Tous ceux qui se trouvaient à la gauche de la pièce avaient les yeux bruns et, deux tableaux plus loin sur la droite, ils commençaient à devenir verts.

— Comment...

— La magie morte, répondit Benoxh. Les yeux d'Aya ont changé quand elle s'est réveillée. Ils étaient noirs au moment de sa mort.

C'est quand même nettement plus discret que la couleur des sabres laser, songai-je en m'avancant pour regarder la date sous une toile. 1779. Je me dirigeai ensuite vers le premier tableau où les yeux de mon père étaient verts. 1913. Mais ils étaient foncés. Ils étaient vert foncé. Il n'avait donc pas Aya depuis si longtemps que ça. Enfin, tout était relatif.

Je retournai en arrière et remontai le temps sous les peintures, jusqu'à trouver mon bonheur. Sur celle de 1272, son regard était si foncé qu'il semblait noir, mais, sur la suivante, en 1423, les premières paillettes émeraude étaient visibles. Plus les années passaient, plus ses yeux s'éclaircissaient, le phénomène s'accélérait sur la fin.

— Benoxh, commençai-je précautionneusement, il a simplement dû trouver un moyen d'absorber sa magie définitivement quelque part durant le siècle dernier.

— Non, trancha Benoxh. Notre marché n'était pas si ancien, et elle était encore en vie.

Un nouveau coup de poignard en plein cœur. Je n'osai même pas me retourner.

— Votre marché ? répétai-je de manière aussi neutre que possible. Quel marché ?

Lorsque je pivotai pour le regarder, je me retrouvai en face de l'homme des souvenirs de mon père. L'homme en noir dont je ne pouvais pas voir le visage.

— Vous vouliez m'échanger. Vous lui avez promis de la magie morte en échange de celle qu'il utilisait. De la magie morte améliorée, fis-je, amère. Une qu'il pourrait absorber totalement et dont il pourrait se servir comme bon lui semblerait, à la différence d'Aya, c'est ça ? Sauf qu'il était écrit que je le tuerais.

J'avais pratiquement crié la dernière phrase. Je refusais de prendre conscience que mes yeux me brûlaient des larmes que je retenais. « *Tu ne te méfies pas des bonnes personnes* », m'avait nargué mon père. Je les haïssais tous tellement. Je n'étais qu'un vulgaire pion, c'était tout ce que j'avais jamais été.

— Maeve...

Il n'acheva pas sa phrase. Je crus d'abord que c'était parce qu'il ne savait pas quoi dire, qu'il n'avait pas trouvé le parfait mensonge à me servir, qu'on était en terrain glissant, quelque chose qu'il n'avait pas prévu. Mais il tourna la tête en direction de la porte.

— Nous devons nous en aller.

Il s'approcha rapidement de moi et plaça une main dans mon dos pour me forcer à avancer. Ce simple contact me donna la nausée. J'aurais eu envie de lui répondre que c'était bien arrangeant que des gens arrivent à cet instant précis, qu'il faudrait trouver mieux, que je n'étais pas dupe, mais les mots restèrent coincés au fond de ma gorge.

Il nous fit sortir à la hâte de la pièce, referma, et on s'éloigna dans le couloir. Puis j'entendis les bruits de pas.

— Hé, toi !

Je me retournai en même temps que Benoxh. Deux vampires que j'avais croisés à quelques occasions s'avançaient dans notre direction.

— Ton frère veut te voir.

Je regardai mon ancien mentor, l'homme en qui j'avais eu toute confiance. Il n'avait jamais tenu à moi. Même la perspective de me faire battre par Connor ou Slater n'enlevait pas à la douleur que je ressentais en ce moment. Jusqu'à cet instant précis, j'avais encore espéré. Il m'avait eue avec ses beaux discours, en traçant un parallèle entre lui et moi, entre Aya et Lukas. Mais la vérité n'avait rien d'un conte de fées. J'avais tenu à lui, sincèrement, alors que je n'étais qu'un objet à ses yeux.

Je m'écartai de Benoxh et me rapprochai des gardes.

— Je vous suis.

Benoxh ne tenta même pas de nous emboîter le pas. Lorsque je me retournai, quelques secondes plus tard, il avait disparu. Il ne restait de lui que le bracelet, qu'il m'avait de nouveau remis au poignet sans que j'en aie conscience.

Les vampires me conduisirent en silence dans un dédale de couloirs jusqu'à ce que nous arrivions au hall principal. En gravissant les marches, je défiai le tableau de mon père du regard. Cela n'eut bien sûr aucun effet. Pourtant, cela me fit du bien. J'avais l'impression que, même mort, j'avais encore quelque chose de lui à tuer. Et je refusais d'avoir peur.

Je pris une profonde inspiration lorsqu'un des vampires ouvrit la porte, et je m'avançai dans la salle du trône la tête haute. Arrivée au pied des marches, je m'agenouillai machinalement. Slater était sans doute venu se plaindre, et Connor devait être d'une humeur noire.

— Relève-toi, m'ordonna mon frère.

Étonnamment, il semblait plutôt guilleret.

— J'ignore ce qu'il t'a raconté, mais je n'ai rien fait de mal, commençai-je.

Il pinça la bouche et me dévisagea en faisant une moue étrange, comme si j'étais un bien drôle d'animal.

— De quoi parles-tu ? fit-il en descendant les marches et en venant me prendre par le bras.

— Je... Pourquoi m'as-tu fait demander ?

Il m'adressa un sourire rayonnant tandis qu'il m'entraînait vers le trône, dans lequel il prit place.

— J'ai une surprise pour toi.

Il tapota un des accoudoirs du siège. Est-ce qu'il voulait que je m'assoie ?

— Quel genre de surprise ? fis-je en fronçant les sourcils. Je n'aime pas les surprises.

— Tu vas adorer celle-ci, sœurlette.

Il avait détaché chacune des syllabes du verbe, ce qui me confortait dans l'idée que, quoi qu'il ait prévu, cela ne me plairait pas le moins du monde.

Lorsqu'il me fit de nouveau signe de m'asseoir, je lui obéis. Il n'y avait aucune trace de Slater, ce qui, en soit, était une bonne nouvelle.

— Faites-les entrer ! cria Connor.

Lorsque les portes s'écartèrent, je revins sur ma dernière impression. Slater ouvrait la marche. J'allais peut-être bien avoir des ennuis en fin de compte. Sauf qu'il n'était pas seul. Ce que je vis ensuite me coupa le souffle.

Trois personnes lui emboîtaient le pas. Une belle femme élancée à la posture aussi royale que l'était celle de mon père, un cow-boy étrange aux cheveux gras et un homme au crâne rasé. Je ne les

distinguais pas bien depuis l'endroit où je me tenais, mais je me souvins de ses yeux gris. Mon cœur se mit à marteler ma poitrine comme s'il chantait une victoire qu'il avait attendue trop longtemps. L'aide d'Elliot était arrivée. Finalement. Je n'avais par contre pas du tout prévu qu'elle débarque par la grande porte ni en si petit comité. Ni avec Elzbieta.

Slater s'arrêta à quelques mètres du trône, et Elzbieta, Cormack et Trevor l'imitèrent. Tous gardèrent le silence. Enfin, presque tous.

— Salut, Quinn.

J'eus envie de pleurer. Entendre ce nom faisait tellement de bien.

— Salut Cormack, dis-je d'un feulement étranglé.

— Je vois que vous êtes tous là, se réjouit mon frère.

Je ne comprenais pas tout à ce qui se déroulait. Pourquoi Connor les attendait-il ? Et pourquoi Trevor avait-il l'air si... mécontent ?

— Comme tu l'as souhaité, répondit ce dernier.

Sa voix m'avait manqué. Comment une voix pouvait-elle manquer à quelqu'un ?

Je cherchai son regard, mais il faisait tout pour éviter le mien. Il se tenait droit comme un piquet, était vêtu de noir de la tête aux pieds et son humeur semblait être au diapason. Je commençais à comprendre que quelque chose n'allait pas.

— Salut, petite poupée.

Je fusillai Elzbieta des yeux. Celle-ci ne m'avait pas du tout manqué.

— J'ai respecté ma part du contrat, dit Trevor d'une voix sans ton.

La panique se mit à battre à mes tempes. Quel contrat ? Pourquoi était-il si froid, si distant ? Pourquoi refusait-il de me regarder ? Et qu'est-ce que c'était que ce sac de toile qu'il portait ?

— Je vois Elzbieta, se félicita mon frère. Maintenant donne-moi cette preuve de bonne foi dont nous avons parlé.

Dont ils avaient parlé ? Quand ? Je ne comprenais définitivement rien. Quelle preuve de bonne foi ?

Mon cœur cessa totalement de battre lorsque les yeux de Trevor se plantèrent dans les miens. On aurait dit qu'il s'excusait. Le sol se mit à tanguer.

Il jeta le sac de toile à mon frère, qui le réceptionna au vol et l'ouvrit. Puis ce dernier se mit à rire de ce rire si insupportable qui râpait les nerfs. Qu'y avait-il dans le sac ? Pourquoi étais-je incapable de le demander ? Pourquoi Trevor me regardait-il ainsi ?

Les larmes roulèrent en bas de mes joues sans que je cligne des yeux. Le sol trembla de nouveau, ou peut-être était-ce mon corps, qui avait compris avant moi que rien n'allait s'arranger. Lorsque Connor plongea la main dans le sac et en sortit une tête qui commençait à devenir grise, un vide immense explosa dans ma poitrine comme ce soir-là, au *Baron Vampire*.

— Enfin mort, et pour de bon, hein, vieille branche ? demanda Connor à la tête grisâtre de Lukas.

Puis il se mit à rire, et tous les débris de ma vie que j'avais réussi à recoller volèrent en éclat.

CHAPITRE 12

Combien de fois pouvais-je mourir ?

J'étais tellement brisée qu'il ne me semblait même plus ressentir les craquelures qui continuaient à se former dans ma carapace pour mieux me réduire à néant. Elles faisaient partie de moi, nous étions un tout. Mon armure n'était qu'un vague souvenir. Mais je n'avais pas fini de me battre.

— Tu mens ! hurlai-je à l'attention de Trevor.

Lorsque celui-ci me regarda, je refusai de prendre en compte ce que je pouvais lire au fond de ses yeux. Mais je sentis mon corps exploser tranquillement, encore une fois, comme s'il me défiait de survivre à ce nouvel assaut et de rester debout.

— Il ment, dis-je, cette fois-ci à mon frère. Il se fiche de toi. Lukas n'est pas mort. Je n'ai pas la moindre idée de la manière dont ils s'y sont pris, mais c'est une supercherie !

— Il est mort, Maeve. Définitivement.

Je l'ignorai. Je ne connaissais pas cet homme. Non, je ne pouvais pas l'ignorer. Il m'avait trahie. Encore un. Mes pensées allaient si vite. Trop vite pour que je les comprenne. Mes yeux essayaient de les suivre, mais mon attention passait de Trevor à Connor, à Elzbieta, puis à Cormack. Tout allait trop vite. Tout était figé. Rien n'allait. Trevor, Connor, trahison. Elzbieta, Cormack, Trevor. Connor. Trevor. Slater. Il n'y avait qu'un endroit où j'étais incapable de regarder.

Connor fit un geste ample, et mes yeux s'arrondirent lorsque je compris qu'il venait de jeter la tête de Lukas quelque part derrière le trône.

— Quoi ? demanda mon frère. Les femmes de ménage s'en chargeront.

Quelques secondes plus tôt, j'avais pensé être au summum de la rage, de la colère et de la douleur que je pouvais ressentir. J'avais tort.

— Tu ne peux pas faire ça ! criai-je.

— Je viens de le faire, observa Connor en haussant les épaules.

Le rire insupportable d'Elzbieta s'insinua dans mon cerveau et le vrilla en se répercutant à l'infini.

— Tu n'as pas le droit !

— Maeve, ça ne changera plus rien, maintenant.

Trevor. Sa voix si calme.

— Traître ! hurlai-je en m'élançant en direction de Trevor.

Mais je ne fis pas deux mètres avant d'être attrapée par Slater.

J'entendis Elzbieta rire de nouveau, doucement, cette fois-ci. C'était ce qu'elle lui avait dit lorsque nous l'avions cueillie, quelques mois auparavant. Elle l'avait traité de traître. Est-ce qu'elle savait ? Est-ce que Trevor avait toujours joué un double jeu ? Quand est-ce que tout ça allait enfin se terminer ? J'étais tellement fatiguée qu'il ne me restait que mes larmes, amères, qui refluèrent au fond de ma gorge, tentant de m'étouffer.

Je me débattis et me débattis encore. J'étais persuadée que Slater me laissait de la marge pour que je puisse gesticuler et me donner en spectacle, qu'il y tirait une forme de plaisir, sans quoi il m'aurait tenue fermement. Je m'en fichais. J'étais trop occupée à hurler. Pourtant, je me rendais compte de tout ça. J'avais l'impression de me voir depuis l'extérieur, comme lors du rêve où Elliot était venu me trouver. La Maeve qui se débattait n'avait aucune pensée rationnelle. J'en avais, du moins il me

semblait. Mais je ne lui appartenais plus, j'étais dans un état dissocié. Celle qui se battait contre la douleur était une étrangère, une bombe prête à exploser. Moi, j'étais morte, et j'observais un corps avec lequel j'avais aimé un homme dont la tête devait former un petit monticule de cendres quelque part derrière le trône d'un autre que j'avais assassiné pour mettre un terme à tout ça. J'avais échoué.

— Je vais te tuer !

— Ce n'est pas ce qu'elle promet à tout le monde ? railla Elzbieta.

— Calme-toi, Maeve, voyons, fit Connor, agacé.

Oh, il arrivait à bout de patience ? Mais à quoi s'attendait-il ?

— Je te tuerai aussi ! lui criai-je.

— Je vais finir par être jalouse.

— Elzbieta, ferme-la.

Je tournai la tête vers Trevor. Il s'était adressé à elle si sèchement. Il était si paisible. J'arrêtai de me débattre et je me sentis aussitôt comme aspirée dans mon propre corps. Lorsque je parlai, ma voix me sembla résonner au plus profond de mes os, comme le fantôme d'un lieu hanté.

— Pourquoi ?

Il ne répondit rien, se contentant de me dévisager. Je ravalai un sanglot, ignorai une nouvelle pique d'Elzbieta qui me conseillait de me moucher.

— Combien de fois comptez-vous me faire ça ? demandai-je, la voix brisée. Combien de fois voulez-vous que je regarde les gens que j'aime mourir ? Combien de fois avant que je perde l'esprit ? Combien ?

J'avais posé ma dernière question si fort qu'il me sembla que les murs tremblèrent sous l'écho. Mon poignet devint aussitôt douloureux, mais je refusais d'y prêter attention.

— Ta nuit de noces va être très amusante, Trevor, se moqua Elzbieta.

— Je te faisais confiance, murmurai-je à Trevor. Je te faisais confiance. Dis-moi que tu ne l'as pas tué.

— Je suis désolé.

Il ne cligna même pas des yeux. Pas une simple petite fois. Je me heurtais contre un mur gris, encore et encore. Encore et encore.

J'entendis un bruit de craquement. Mais ce n'était pas le sol. C'étaient mes côtes. Mon cœur était en train d'exploser et détruisait tout sur son passage.

— Traître !

Je sentis Slater être éjecté au moment où une décharge fulgurante me traversa le poignet. Mais je l'ignorai, captivée par ce qui se déroulait sous mes pieds. Une énorme craquelure avançait en direction des trois vampires qui reculaient, comme si la douleur qui avait brisé ma propre poitrine se répercutait tout autour et trouvait écho dans la pierre. Je braquai mon regard sur la fissure et, rien qu'en le souhaitant, elle bifurqua légèrement pour se concentrer sur Trevor tout en gagnant de la vitesse.

— Quinn.

Tout s'arrêta. Lorsque mes yeux rencontrèrent ceux de Cormack, j'étais à nouveau morte à l'intérieur.

— Putain ! s'exclama mon frère en observant l'état du sol.

Je ne me souvenais pas l'avoir jamais entendu dire une chose pareille.

Je fis quelques pas, sans direction précise, chancelai, puis me redressai. Alors je me tournai vers

eux tous et brandis mon poignet.

— Ça ne me retiendra pas éternellement, annonçai-je d'une voix sans ton, aussi vide que je l'étais. Dès que j'en serai débarrassée, vous serez du gibier. Tous autant que vous êtes.

Je crachai sur le sol, à leurs pieds.

— Ça suffit ! cria mon frère, qui avait toujours l'air si pathétique lorsqu'il se montrait autoritaire. J'ai fait ça pour toi, sœurlette. Quand Trevor m'a contacté, c'est pour toi que j'ai accepté, parce que son marché ne me tentait pas franchement. Il me proposait Elzbieta en échange de toi. Comme il n'est pas question que je te laisse partir, il a offert d'entrer à mon service avec un de ses hommes, j'ai exigé une preuve de bonne foi, et je lui ai donné le choix entre Lukas et Elliot. Ce sont les deux plus dangereux, à présent. Et c'est comme ça que tu réagis ? Comme ça que tu me remercies ? Je comprends que ce soit un choc, mais as-tu conscience que Père se serait fait un plaisir de les tuer tous les deux, avec ou sans preuve de bonne foi ?

Il désigna Cormack et Trevor d'un geste ample. Si le premier était fidèle à lui-même, aussi calme qu'immobile, le second, en revanche, était légèrement tendu.

— Je ne le ferai pas parce que je sais qu'être seule te pèse, et qu'il y a des besoins que je ne peux pas combler. Par contre, je ne tolérerai pas que tu agisses à nouveau de la sorte. Un homme t'escortera à ta nouvelle chambre, et Trevor t'y rejoindra quand j'aurai fini de m'entretenir avec lui. Est-ce que tout est clair ?

Il me fallut prendre sur moi pour le regarder, et j'étais persuadée que mon expression n'était pas très amène.

— Oui.

— Je n'ai rien entendu.

— Oui, Votre Altesse, répétai-je plus fort.

— Parfait, se réjouit-il avec un sourire satisfait.

Je fis demi-tour et marchai en direction de la sortie. Mon frère ordonna à un vampire de m'escorter jusqu'à mes nouveaux quartiers, puis cria à un second d'aller chercher Benoxh pour faire vérifier mon bracelet et réparer le sol. Il était encore en train de donner des directives quand je sortis de la salle du trône et que je remarquai que Cormack me talonnait. Il ne dit rien. Moi non plus. Toute mon énergie était dédiée au fait de parvenir à mettre un pied devant l'autre alors que ma chair me hurlait d'abandonner. Je ne me souvenais pas avoir fait quelque chose d'aussi difficile de toute ma vie. Lorsque mes genoux me lâchèrent, Cormack me rattrapa et me porta jusqu'à l'endroit où nous conduisait l'homme de mon frère. Je n'avais même pas regardé son visage. C'était l'un d'eux. Ils mourraient tous.

Cormack nous fit entrer dans une chambre que je ne connaissais pas. Elle était plus grande que la précédente et comprenait un lit deux places. Mon cerveau ne fut pas en mesure de retenir plus que ce détail.

Cormack m'assit sur le matelas. Je le voyais sans le voir. C'était si étrange. J'étais là sans être là. J'étais morte et vivante. J'étais magie et destruction. J'étais contenue. Si bien contenue.

— Quinn, commença Cormack.

— S'il te plaît, non, le coupai-je. Je n'ai pas la force. Je n'ai plus la force.

Je redressai le menton lorsqu'il répéta mon nom. Puis je me perdis dans ses yeux à moitié vides. Ils m'avaient manqué. Ils étaient si paisibles. Il ne connaîtrait jamais les émotions qui venaient de me liquéfier. Il avait tellement de chance.

— Je suis fatiguée.

Je me mis à pleurer à ce moment-là. J'avais envie de me rouler en boule et d'attendre le jugement dernier, mais, plus que cela, j'avais besoin d'une présence. J'avais besoin d'un ami dans ce grand capharnaüm. Je m'agrippai aux mains que Cormack avait posées sur mes genoux et laissai la marée me submerger. Il ne réagit pas durant de longues secondes. Puis, finalement, il serra mes doigts, et mes pleurs redoublèrent.

— Ils pensent tous que je suis forte, que je peux tout endurer. Mais j'ai tout donné, ils ont tout pris. Connor, Victor, Lukas.

— Quinn, répéta Cormack.

— Arrête ! le suppliai-je. Dis autre chose ! Ce n'est même pas mon nom ! Dis autre chose ! Je deviens folle !

— Il devait convaincre Connor.

— Quoi ?

Cormack acquiesça une fois, presque imperceptiblement, comme s'il voulait s'assurer qu'il avait toute mon attention. Il l'avait. Une ombre d'espoir était en train de s'insinuer dans les décombres de mon être.

Cormack fouilla dans sa poche et, alors qu'il baissait la tête, son visage disparut totalement sous son chapeau.

Lorsqu'il reposa sa main sur les miennes, je sentis la douceur du tissu.

— Il devait te convaincre.

Les larmes roulèrent sur mes joues, en silence, tandis que je regardais le sachet qu'il venait de me donner. Ignorant le tremblement de ma lèvre inférieure, de mes doigts, de mes bras, je défis le nœud du petit emballage. Et j'attendis. Comme si, quoi qu'il se trouve à l'intérieur, le contenu allait en sortir tout seul. Bien sûr, rien ne se produisit. Je pris une profonde inspiration et passai mon index par l'ouverture. C'était doux. On aurait dit des cheveux.

— Cormack ? demandai-je, incapable de continuer, le cœur au bord du gouffre.

Il hocha une nouvelle fois la tête, m'enjoignant de le faire. Je recommençai à pleurer à peine eus-je sorti le contenu du sac. Mais ce n'était plus de tristesse. C'était une mèche. Une mèche bouclée de cheveux châtain.

Je relevai le menton, et Cormack plaça un index sur sa bouche.

— Chut.

— Merci, bredouillai-je tandis que ma poitrine s'abaissait et se soulevait à un rythme saccadé. Merci.

Je serrai le poing, comme pour garder prisonnière la preuve que Lukas était en vie, et je continuai à sangloter pendant de longues minutes. Plus rien d'autre n'avait d'importance en ce moment. Je ne savais pas comment ils s'y étaient pris pour apporter une fausse tête et faire croire à sa mort, mais la vérité était là : si Lukas était retourné à la poussière, ses cheveux, même déjà coupés, l'y auraient suivi. C'était quelque chose que je n'avais jamais compris, pas plus que la raison pour laquelle ils se transformaient en cendres dès qu'on les poignardait en plein cœur, mais pas tout de suite lorsqu'on les décapitait, pour le plus grand plaisir de Lalawethika, qui adorait se promener avec une tête tranchée dans chaque main.

Je revins à la réalité lorsque Cormack me tapota l'avant-bras. Je relevai les yeux vers lui et éclatai de rire. Il semblait si perdu. Il n'avait aucune idée de comment gérer une femme qui pleurait. Je lui

sautai au cou sans réfléchir et le serrai de toutes mes forces. Il resta interdit pendant un moment, ne sachant probablement pas ce qu'il convenait de faire, puis il referma les bras autour de moi et me serra à son tour de toutes ses forces.

— Cormack ! Doucement ! Tu m'étouffes !

— Pardon, fit-il d'un ton bourru en me relâchant aussitôt.

Je me mis à rire de plus belle, et il finit par ébaucher un sourire, même si ses yeux semblaient toujours dénués d'expression.

— Rosita est vivante, lui dis-je alors. Elle va bien.

Une lueur d'intérêt dora ses prunelles, mais on frappa à cet instant précis.

— Où est-elle ? demanda-t-il comme s'il n'avait rien entendu.

Je regardai en direction de la porte, qui s'entrouvrait. Je perdis mon entrain dès que Trevor pointa le bout de son nez.

— Quinn ?

— Je...

Trevor fit un pas après avoir refermé derrière lui et s'immobilisa. Je n'aurais pas dû lui en vouloir. Il ne l'avait pas fait. Il n'avait pas tué Lukas. Mais il m'y avait fait croire, et si bien que, quelque part, mon esprit n'était pas encore débarrassé de cette impression. Et je n'étais même plus persuadée que c'était la raison pour laquelle j'étais dans un tel état. J'ignorais totalement pourquoi j'avais aussi peur.

— Je ne sais pas, Cormack, répondis-je en regardant ce dernier. Elle se promène dans le château et n'en fait qu'à sa tête.

— Je la trouverai, affirma-t-il en se relevant.

Je me sentis incroyablement vulnérable au moment où il lâcha mes mains, comme si je venais de perdre un bouclier, ma seule protection contre l'ennemi.

— Salut, dit Trevor.

Un frisson remonta le long de mon échine.

Je vis du coin de l'œil que les yeux de Cormack passaient de lui à moi.

— Quinn, fit-il en me m'adressant un signe de la tête avant de disparaître tout aussi rapidement de la pièce.

Le silence le remplaça aussitôt.

Je détournai le regard, incapable de soutenir celui de Trevor. Il n'avait rien fait. Il était celui que je pensais qu'il était. Pourquoi, dans ce cas, me sentais-je si mal ? Pourquoi avais-je plus de facilité à gérer les hommes qui me trahissaient que ceux qui tenaient à moi et me le prouvaient ?

Trevor demeura quelques instants immobile avant de se rendre aux quatre coins de la chambre et de se baisser pour déposer quelque chose par terre. Il plaça en tout quatre de ce que j'imaginai être des runes de silence. Probablement un cadeau d'Elliot.

Lorsqu'il eut terminé, il vint se poster au centre de la pièce et m'observa. Il n'osait pas avancer, et je lui en fus reconnaissante. Je l'avais tellement haï, même si ce n'était pas justifié. Tellement... Cette simple pensée fut douloureuse, et je massai mon poignet sans même en avoir conscience. Le bracelet avait tenu bon, mais l'explosion magique qui avait accompagné celle de mes sentiments avait réussi à créer une brèche pendant un infime instant. Un instant durant lequel j'aurais pu tuer Trevor. Durant lequel j'avais souhaité le faire de tout mon être.

Il fit finalement un pas dans ma direction, et une bouffée de panique m'envahit lorsque ma

respiration se bloqua. Je n'avais pas envie de lui parler. Je ne savais pas quoi lui dire. Je ne savais pas ce que je voulais. J'avais réussi à éviter de penser à lui depuis que je m'étais réveillée, je n'étais pas prête. Pendant une fraction de seconde, une partie maligne de mon être me souffla que, si Lukas avait vraiment été tué, les choses auraient été plus faciles. Je dus lutter contre les larmes en chassant cette pensée. Trevor m'avait manqué, mais Lukas me manquait également, même s'il n'aurait pas dû.

Il s'accroupit devant moi, mais, à la différence de Cormack, il ne posa pas les mains sur les miennes. Elles restèrent sur ses genoux.

— Maeve, regarde-moi.

Comme deux adolescents rebelles, mes yeux fuirent dans la direction opposée. J'éprouvais trop de sentiments contradictoires pour être capable de le faire.

— Regarde-moi, répéta-t-il.

Je déglutis en observant par la fenêtre un ciel que l'aube commençait à déchirer. Un ciel entre deux états, sombrement lumineux, entre le jour et la nuit. Un ciel qui me ressemblait étrangement, en cet instant.

— Regarde-m...

Il se tut dès que mes yeux rencontrèrent les siens. Tous les sentiments que j'avais craints déferlèrent en moi. J'étais soulagée qu'il se trouve en face de moi, contente qu'il soit là, heureuse qu'il soit si proche. Et je me sentais coupable, si coupable. J'avais souhaité mourir également, dans cette salle du trône, me noyer dans mon chagrin et sombrer dans l'oubli. Mais ses yeux me ramenaient à un rivage que je ne supporterais pas de quitter à nouveau. Je mourrais pour de bon lorsque ce jour arriverait. J'en avais conscience et, quelque part, l'idée de ne jamais regagner la rive et de rester en plein orage me semblait une option bien plus enviable que ce qui m'attendait si je venais à perdre l'un d'eux pour de vrai. Mais le gris de ses yeux était une tempête également, dans laquelle j'étais en train de perdre pied. Cette connexion qu'il y avait entre nous, ce lien étrange qui nous avait reliés plus d'une fois par le passé était encore plus tangible qu'il ne l'avait jamais été. C'était dans la manière dont il me regardait. Personne ne me regardait comme il le faisait. Personne ne l'avait jamais fait, et peut-être que plus personne ne le ferait jamais. Cette simple pensée me terrorisait au-delà des mots. On aurait dit qu'il voyait à travers toutes les barrières que j'érigerais constamment, qu'il voyait au cœur de mon être, tout ce que j'étais et pas seulement des morceaux de moi, le bon et le mauvais, et qu'il acceptait tout. Il discernait le noir comme le blanc, le bien que je pouvais faire comme le mal que j'avais pu infliger et n'hésiterais pas à infliger si je le devais, ou même si j'en avais bêtement envie, et il comprenait que j'en aimais également un autre. Il l'acceptait. Pire que tout, il le respectait.

— J'ai souhaité te tuer, avouai-je, la gorge serrée par les larmes que je me retenais de verser.

— Je sais.

— Je l'aurais fait, continuai-je. Je l'aurais fait.

Je m'en voulais tellement.

— Je sais, souffla-t-il.

Et lui ne m'en voulait pas le moins du monde. Pourquoi ne pouvait-il pas se mettre en colère contre moi ? Ou être déçu parce que je n'avais pas eu confiance en lui ? J'aurais dû. J'aurais dû croire en lui.

— Je suis désolé.

Comment pouvait-il s'excuser ?

Je me perdis au fond de son regard. Aucun de nous ne clignait des yeux. Pourtant, les miens me piquaient. J'avais envie de serrer Trevor contre moi, mais la culpabilité retenait mes bras comme des liens invisibles. Je trouvai finalement la force de lever une main qui trembla avant de rencontrer la sécurité de sa peau. De retrouver. Un léger sourire vint chatouiller les lèvres de Trevor et se propagea jusqu'aux miennes, mais il mourut lorsque mon regard bifurqua sur mes doigts, ceux avec lesquels je caressais sa joue, ceux dans lesquels je tenais toujours fermement prisonnière la mèche de cheveux. Mon bras tomba à pic, comme s'il avait été muni d'ailes qui avaient soudainement été fauchées par un rapace. Trevor rattrapa mon poignet avant que ma main ne s'écrase. Il ne m'avait pas quittée des yeux à un seul instant. J'avais envie de le serrer contre moi. De l'embrasser. Mais j'avais envie de voir Lukas également. *Pour quoi faire ?* me demanda la petite voix. *Il t'a menti, il t'a trahie. Trevor est là, lui. Où est Lukas ? Il t'a abandonnée.* Je l'ignorai, même si je savais pertinemment qu'elle avait raison. J'avais passé des années à naviguer d'un lit à l'autre sans jamais jeter l'ancre. Il n'y avait jamais eu de sentiments. Puis il y avait eu Lukas. Il avait dépassé les limites que je m'étais toujours imposées. Il m'avait fait l'aimer. Et ce genre de sentiments ne mourait pas du jour au lendemain. J'avais conscience, cruellement conscience en cet instant plus que jamais que, tant que je n'aurais pas mis les choses à plat avec lui, que tant que je n'aurais pas mis un terme à notre histoire, il n'y aurait aucun avenir pour Trevor et moi. Je devais transformer le point d'interrogation qu'était Lukas en point final, et ce serait impossible à faire tant que je ne le reverrais pas.

S'il se souvient de toi, fit la voix.

Les yeux recommencèrent à me piquer. Je soupirai et me demandai à cet instant depuis quand je ne respirais plus.

— Je suis désolée, murmurai-je.

— Ne le sois pas.

Je baissai le regard et le vis enrouler ses doigts autour des miens. Lorsque je baissai les paupières, une larme roula au bas de ma joue et atterrit sur mon poignet.

— Je ne sais pas quoi dire.

— Alors ne dis rien.

Je rouvris les yeux et le dévisageai. Il était si calme, si résigné. *Non, réalisai-je. Pas résigné. Décidé.*

— Mais il y a tellement de choses dont on doit parler.

— Je serai toujours là demain.

Il serra ma main. Une autre larme s'enfuit. On aurait dit qu'elle voulait sceller le pacte à ma place.

— Je serai toujours là demain, m'assura-t-il à nouveau d'une voix douce mais ferme.

Il ne m'abandonnerait jamais. C'était écrit gris sur blanc sur son visage. Étrangement, cela me tendit et me détendit à la fois.

— Je suis si fatiguée.

— Repose-toi.

— Ce n'est pas ce genre de fatigue, expliquai-je alors qu'un sourire sans vie remontait un coin de ma bouche.

— Je sais.

Il n'ajouta rien et se leva, sans lâcher ma main. Il ne le fit que lorsqu'il se pencha pour me soulever et m'installer au centre du lit. Une fois que ce fut fait, il se lova contre moi et m'encercla de ses bras. C'était si agréable. J'étais si bien que je m'agrippai à lui de toutes mes forces pour qu'il

comprene comment je me sentais, qu'il sache que je tenais à lui, au sens propre comme au figuré, qu'il entende ce que mes mots ne parvenaient pas à lui exprimer.

Sa respiration baignait ma nuque d'une douce chaleur à intervalle régulier, comme un cœur qui aurait battu à un rythme lent et rassurant, et je m'endormis en pensant que, peut-être, les choses ne se termineraient pas si mal pour moi. Pour nous tous.

CHAPITRE 13

Je n'avais pas vu un soleil aussi brillant depuis belle lurette.

Ça me rappelait les vacances, mais pas les miennes. Comme Walter était un paranoïaque de la vie, bien qu'il avait ses raisons, nous n'étions jamais sortis de la ville. Un jour, je l'avais supplié de me laisser partir avec Serena, Elliot et Julian, mais rien n'y avait fait, pas même les tentatives de Serena, et Dieu sait qu'elle pouvait se montrer très persuasive. Walter n'avait pas flanché – il ne l'avait jamais fait –, et ils s'en étaient allés sans moi. J'avais passé l'été à me morfondre, seule dans mon coin, terriblement en colère contre mon grand-père. Lorsqu'ils étaient revenus, Julian et Elliot avaient exhibé tous les clichés de leur voyage, et ma jalousie avait grimpé en flèche. Je me souvenais précisément de l'un d'eux, un paysage littoral qui montrait une mer si bleue sous un ciel si intense qu'il était pratiquement impossible de déterminer où commençait l'eau et où se terminait le ciel. Le soleil, dans un coin supérieur de l'image, brillait si fort qu'il transperçait la photographie de ses rayons blancs. Ce que j'avais sous les yeux y ressemblait énormément.

L'azur s'étendait à perte de vue. Si je n'avais pas été en train de marcher sur un sentier de terre séchée par la chaleur de l'été, j'aurais pu croire que je me trouvais au beau milieu d'un univers sans étoiles. Un univers bien moins sombre, mais tout de même. Tout était si grand, immense même, qu'il ne semblait y avoir aucune limite à rien. Après des semaines à être confinée dans les murs ternes du château, c'était le paradis.

S'il m'arrivait de me montrer stupide, je n'en étais pas naïve pour autant. Je savais que je me trouvais dans un rêve. Il ne pouvait en être autrement. L'air était trop doux, trop parfumé, trop frais. Rien n'avait un tel goût de liberté dans la vraie vie. Et le simple fait d'en être consciente m'indiquait qu'il ne s'agissait pas de quelque chose d'anodin. Lorsque la voix s'éleva derrière moi, je ne fus même pas surprise.

— Je pensais que je n'arriverais jamais à mettre la main sur toi.

Je pris une profonde inspiration avant de me retourner. Des accents de lilas et d'herbe fraîche vinrent caresser mon palais.

Elle se trouvait à quelques pas de moi, dans une longue robe qui me rappela celles des déesses grecques, qu'une douce brise moulait à son corps élancé. Ses cheveux noirs si bouclés qu'ils étaient presque crépus étaient arrangés en chignon bas à l'arrière de sa tête. Son port était altier. Mais, malgré sa stature de reine et sa beauté irréaliste, l'inconnue qui se tenait devant moi était une esclave, comme en témoignait la marque de chair brûlée qui ornait l'avant de son épaule. Elle l'avait été de son vivant, puis elle l'était redevenue dans la mort.

— Aya ?

Pour toute réponse, elle inclina son magnifique visage et m'observa. Je l'imitai. Ses traits étaient vraiment singuliers. Pris séparément, les différents éléments auraient dû donner un ensemble quelconque. Sa bouche était belle, charnue et bien dessinée, mais elle semblait manger l'espace sur son menton et sous son nez fin. Sa ligne de cheveux descendait trop bas et lui faisait un tout petit front. Ses yeux en amande, immenses lacs d'un vert aussi clair que le mien, se détachaient sur le chocolat de sa peau comme s'ils essayaient de s'enfuir. Ils paraissaient également bien trop grands pour le reste de sa tête. Le fait qu'ils étaient bordés d'interminables cils noirs renforçait cette

impression, tout comme le faisaient ses sourcils arqués, trop proches et trop courts, bien que fournis. Ses pommettes, pour finir, étaient presque à niveau avec le bas de son nez. Non, définitivement, une telle combinaison n'aurait pas dû créer de la beauté. Et pourtant. J'étais en face de la plus belle femme sur laquelle j'avais jamais posé les yeux. Même Elzbieta faisait pâle figure. Aya possédait des traits venus d'un autre monde. De simples mortelles ne pourraient jamais rivaliser, et les immortelles gaspilleraient leur éternité à essayer. Pas étonnant que Benoxh soit tombé fou amoureux.

Aya tendit un bras dans ma direction et la cicatrice qui la marquait accrocha pendant un bref instant les rayons du soleil, comme si sa peau, en guérissant, avait été pailletée d'or. La marque évoquait un « S » dont la branche supérieure était suivie d'un point. J'avais vu ce symbole dans le vieux grimoire de Benoxh, cependant je n'avais aucune idée de sa signification.

— *Suis-moi.*

La voix d'Aya ressemblait à une douce mélodie. Elle n'avait pas bougé les lèvres. Elle avait parlé à mon esprit. En prenant conscience de ce détail déroutant, je me souvins que la voix de mon père avait été aussi douce que la sienne, aussi attirante qu'un chant de sirène par une nuit sans lune. Pourtant, je n'arrivais pas à me résoudre à me méfier d'elle. Elle dégageait tellement de calme, de sérénité que la peur m'était inconnue.

Je saisis la main qu'elle me tendait, et l'électricité qui se forma lorsque nos peaux se touchèrent me chatouilla les doigts. Nous nous mîmes à marcher, suivant la brise qui collait sa robe à ses jambes et en faisait voler les pans qui venaient ensuite claquer contre les miennes. Tout semblait si simple en cet instant.

— Où allons-nous ? demandai-je.

— *Où souhaites-tu aller ?*

Je méditai sa question tout en observant le vent jouer dans les vagues, pistant sa blanche progression avant qu'il ne reparte se cacher dans les airs.

— À la maison, répondis-je.

— *Tu n'as plus de maison.*

Une tristesse sans fond m'avalala lorsqu'elle prononça ces mots. Elle ne voulait pas me faire de peine, ce n'était qu'une constatation que je m'étais d'ailleurs déjà faite à plusieurs reprises, mais l'entendre n'était pas agréable pour autant.

Je baissai les yeux et me perdis dans la contemplation de la poussière brune que mes pieds soulevaient sur le chemin de terre. Ceux d'Aya n'en faisaient pas du tout bouger.

— Au calme, alors. Dans un endroit paisible.

Elle tourna son visage envoûtant vers le mien. Son expression ne changea pas d'un millimètre, mais le sourire dans sa voix était évident.

— *Tu y es.*

Ça oui, j'y étais. C'étaient ses yeux. Le calme absolu. Une mer de tranquillité.

Je m'arrêtai et lâchai sa main, puis levai la mienne et hésitai à quelques centimètres de sa joue. Retenant ma respiration, je posai délicatement les doigts contre sa peau. L'échange d'électricité était encore plus puissant que lorsque nos mains se touchaient, mais il n'y avait rien de dérangentant là-dedans, au contraire. C'était tellement étrange et agréable. Une énergie froide et accueillante semblait appeler la mienne, et la valse qu'elles dansaient toutes deux était une œuvre d'art. Il me fallut quelques instants, mais mes yeux s'habituaient à voir ce qui n'était pas visible, et deux fils, un violet et un vert clair, apparurent bientôt, se mêlant et se démêlant, jouant ensemble comme le vent le faisait

avec l'océan. Nos magies mortes se reconnaissaient et s'appréciaient.

— Pourquoi n'es-tu jamais venue avant ? lui demandai-je sans quitter le spectacle du regard.

— *Tu ne m'en as pas laissé l'occasion.*

— Comment ça ?

Les fils disparurent à ce moment, et je me sentis mise à nu, comme si une main invisible avait arraché tous mes vêtements d'un coup sec. Pourtant, je touchais toujours Aya, mais il ne restait que la froideur de sa peau sombre.

— *Tes rêves. Tu te protégeais constamment de ton frère, de ton père, de tes fantômes. J'ai essayé à plusieurs reprises, mais je ne suis jamais parvenue jusqu'à toi. C'est la première fois que tu es vraiment détendue, en paix avec ce qui t'entoure.*

Je m'étais endormie dans les bras de Trevor, je m'en souvenais, à présent. Cependant, il ne me semblait pas être si paisible que ça. J'avais encore tant de choses à tirer au clair, tellement d'autres à arranger.

— Je t'entendais chanter, pourtant.

Elle haussa les épaules, mais, lorsqu'elle parla, ses lèvres ne bougèrent toujours pas.

— *Tu ne m'as jamais laissée t'approcher. Cette nuit, tu es détendue.*

— Sans défense, tu veux dire.

— *L'amour peut être une faiblesse comme une force. Ne le condamne pas avant de savoir.*

Je plissai les yeux. Je n'aimais pas qu'on me fasse la leçon. Pour être honnête, ce qui me mit le plus sur la défensive fut sûrement que ça aurait pu être une phrase de mon ancien mentor.

— Comme toi, avec Benoxh ?

Son regard se fit plus dur, mais aucune méchanceté n'en émana.

— *Avec Benoxh, les choses sont compliquées.*

— Sans déc' ?

Elle fronça les sourcils. Elle était soudainement bien expressive pour quelqu'un qui refusait d'utiliser sa bouche pour parler. Mais je me calmai aussitôt. Elle n'avait de toute évidence pas compris ce que je venais de lui dire. Où que se trouve Aya, ce n'était pas auprès de jeunes. Au moins, je pourrais expliquer à Benoxh que faire la sortie des écoles avec son grand manteau ne serait plus nécessaire.

— Alors, tu es morte ou pas ? relançai-je.

— *Je suis devant toi.*

Mon petit doigt me soufflait que ça n'allait pas être de la tarte.

— Techniquement, non, on est dans mon rêve.

— *Dans le mien, me corrigea-t-elle.*

Je soupirai. Je détestais quand mon petit doigt avait raison. Je devrais faire avec. Elle était venue jusqu'à moi – ou m'avait fait venir jusqu'à elle – et elle détenait des informations dont j'avais besoin, comme l'endroit où elle se trouvait et, surtout, ce qu'elle me voulait. Parce qu'il fallait être lucide, elle attendait forcément quelque chose de moi, sinon elle n'aurait pas provoqué cette rencontre. Tout le monde voulait quelque chose de moi. C'était sûrement le plus énervant dans l'affaire. *Tout le monde sauf Trevor*, me rendis-je alors compte.

— Est-ce que tu es morte une nouvelle fois depuis que tu es morte ?

Elle secoua la tête.

Merde. Benoxh avait raison, elle était toujours en vie, ou quoi qu'il faille l'appeler.

— Où es-tu ?

— Là.

— Là où ?

— *Devant toi.*

Je pestai à mi-voix. Elle n'avait pas cillé et me regardait de ses grands yeux innocents. Quelque part, mis à part leur couleur, ils me rappelaient étrangement ceux de Tara. Ma parole, c'est qu'elle allait encore réussir à me faire culpabiliser !

— Tu es obligée de tout prendre au pied de la lettre ? demandai-je, mais je n'obtins aucune réaction. Tu ne comptes pas me simplifier la tâche, hein ?

Elle continua à me dévisager de ses immenses yeux clairs, et ce que l'on m'avait raconté d'elle me revint tout aussi vite en mémoire. Elle avait tué énormément de personnes après avoir été transformée. *Tu en as tué aussi*, me sermonnai-je.

— En dehors de ce rêve, où te trouves-tu ?

— *Là où j'ai toujours été.*

À ce stade, ça ne servait même plus à rien de soupirer. Ce que j'avais pris pour de la naïveté de sa part n'était rien d'autre qu'un refus presque poli de répondre. Autant essayer un angle d'approche différent.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— *J'ai besoin de ton aide.*

Comme c'est étonnant.

— *Suis-moi.*

Elle se remit en route et je la regardai s'éloigner de quelques mètres avant de lui emboîter le pas. Elle ne soulevait toujours pas de poussière en marchant, comme si elle n'appartenait pas du tout au lieu où elle se trouvait. C'était pourtant son rêve, c'était elle qui me l'avait dit. Cela m'étonna une nouvelle fois, même si j'avais accepté depuis longtemps que la physique onirique était régie par des lois qui ne se comprenaient sûrement pas entre elles.

Elle commença à chanter lorsque je la rattrapai, et sa voix s'éleva, doux tourbillon dans la légère brise qui ne nous avait pas quittées. La mélodie était encore plus belle que dans mes rêves, plus suave, plus douloureuse cependant. C'était une langue qui m'était inconnue, mais, malgré tout, je saisis à nouveau les paroles de liberté qu'elle mêlait à l'air marin. Le vent qui soutenait l'oiseau, la mer sur laquelle glissait le navire, l'herbe que nos pieds foulaient par moments. Elle chantait la nature, la vie. Je n'avais jamais rien entendu d'aussi apaisant. Lorsque Aya s'immobilisa, elle continua à fredonner en fixant un point au loin. En suivant son regard, je remarquai une maison isolée au milieu des oliviers, se dressant, si blanche contre le ciel azur sans nuages qu'on aurait dit qu'elle voulait éclipser le soleil.

— C'est là que tu es morte ?

— C'est là que je suis née.

Ses lèvres bougèrent pour la toute première fois, et l'horizon s'assombrit aussitôt. Le vent se leva et se déchaîna subitement, faisant voler mes cheveux dans mon visage et dans ma bouche lorsque je l'ouvris pour tenter de demander ce qui se passait. Les éléments étaient devenus fous. Je m'empressai de retirer les mèches et regardai autour de moi le spectacle de désolation qui avait remplacé le bord de mer. On se serait cru en pleine apocalypse, si bien que ma colère gronda au diapason. Pourquoi les choses empiraient-elles toujours ? Pourquoi n'avais-je pas droit à un peu de calme, pour

changer ? Je devais me battre jusque dans mes rêves pour garder les pieds sur terre. Au sens propre comme au figuré.

J'attrapai le poignet d'Aya et sentis ma magie rugir. Elle explosa dans ma main et remonta le long de son bras, léchant sa peau comme un feu pur, à la différence que les flammes étaient violettes et non pas bleues. Le vent retomba aussitôt, et les nuages se dissipèrent, rendant au ciel des teintes plus claires, même si le soleil avait largement amorcé sa descente et que le crépuscule mangeait l'horizon. Je remarquai alors que nous avions avancé, très certainement poussés par les bourrasques, et que nous nous trouvions juste à côté de la maison, devant une petite fenêtre de forme ovale qui donnait sur une chambre. Un homme était penché près d'une femme alitée. Il nous offrait son dos, mais aucun doute quant à son identité n'était possible.

— J'aurais dû mourir.

Il y avait tellement d'amertume dans sa voix, tellement de reproches. Je me tournai vers Aya.

— C'est ce que tu aurais souhaité ?

— L'immortalité n'est pas un cadeau dont les humains sont dignes, répondit-elle d'un ton égal en observant tranquillement l'intérieur de la demeure. Beaucoup ne méritent même pas la vie.

C'était très extrême, même si j'aurais été incapable de lui donner tort.

Elle n'ajouta rien et continua à fixer son souvenir. Je l'imitai. À l'article de la mort, couverte de sueur et grimaçant de douleur, sa beauté était toujours aussi frappante. Elle se tordait sous un drap clair qui contrastait avec le brun de sa peau là où ses doigts le serraient si fort que ses articulations ressemblaient à de l'ivoire. Ses yeux plissés étaient deux puits d'obscurité, exact opposé du vert qu'ils avaient à présent. Benoxh, dont les cheveux étaient encore d'un noir de geai, portait une coupe à ses lèvres, mais elle refusait de boire. Après quelques tentatives infructueuses, il lui attrapa la nuque, mais elle envoya valser la coupe, dont le liquide rouge se répandit à moitié sur le lit avant de dégouliner sur le sol. Benoxh soupira en baissant la tête, courbé sous le poids de la douleur, et lui parla dans la même langue que je ne comprenais pas. Aya répondit quelque chose, sa douce voix flûtée affaiblie par la fièvre. J'aurais parié tout ce que j'avais qu'elle le suppliait de la laisser partir. Mon cœur s'alourdit.

Mais Benoxh n'abandonna pas. Il lui murmura des mots d'excuse et reporta la coupe à la bouche d'Aya, qui se mit à pleurer. Puis elle but ce qu'il restait du breuvage. Sur le matelas, le liquide continuait à goutter, créant une petite flaque écarlate au pied du lit.

— Pourquoi est-on ici ? Je sais ce qui s'est passé.

— Sais-tu quand les combats cessent, Maeve ? demanda Aya sans quitter Benoxh des yeux.

Je la dévisageai. Elle était si paisible, c'en était déroutant.

— Quand l'un des combattants meurt ? proposai-je.

— Non, répondit-elle en tournant la tête dans ma direction.

Un drôle de sourire redessinait le coin de ses lèvres. Comme tout ce qui nous entourait, c'était un fantôme.

— La mort n'est pas une barrière. Regarde-le, continua-t-elle en me désignant Benoxh. La mienne n'a rien changé. Quant à la sienne, elle est hors de ta portée.

J'observai mon ancien mentor caresser doucement les cheveux d'Aya, qui ne semblait plus respirer. Dehors, la nuit tombait.

— Quoi, dans ce cas ?

— L'espoir, dit-elle dans un souffle. Le combat ne prend fin que lorsqu'un des camps perd espoir.

Ce n'est que là qu'il cessera de se battre.

Je me tournai pour l'étudier. Elle fixait toujours Benoxh, et ce qu'il y avait dans ses yeux... Mon Dieu, il y avait tellement d'amour, dans son regard.

— Pourquoi... Tu l'aimes encore, même après toutes ces années. Pourquoi me demandes-tu ça ?

Trois coups furent frappés, et je sursautai. Il n'y avait aucune porte à proximité.

— Notre temps est écoulé, dit Aya. Tu es la seule qui peut le faire, Maeve. Il détruira le monde dans sa quête désespérée, ce n'est plus qu'une question de temps. Tu dois lui faire comprendre que Victor n'a jamais eu l'intention de me restituer à lui. Tu dois lui faire accepter qu'il ne me récupérera jamais.

On frappa à nouveau, et je sentis le décor s'enfuir autour de moi comme des milliers de grains de sable en pleine tempête qui me griffaient le visage pour me chasser.

— Je n'ai pas de compassion à offrir à Benoxh, criai-je pour que ma voix porte au-delà du vent. Je ne pourrai jamais lui pardonner. Et je ne saurais même pas comment m'y prendre pour faire ce que tu me demandes.

Aya se pencha vers moi et, pendant un instant, ses yeux m'avalèrent encore plus sûrement que l'ouragan qui tourbillonnait autour de nous.

— Si tu as besoin de mon aide... Quand tu auras besoin de mon aide, corrigea-t-elle en s'inclinant un peu plus, appelle-moi. Je ne serai jamais loin.

Et elle m'embrassa.

J'eus à peine le temps de me demander ce qui se passait que la vague d'électricité déferlait en moi, plus sauvage que la colère des éléments, et je fus presque aussitôt expulsée du rêve. J'ouvris les yeux, haletante, et entendis trois nouveaux coups être frappés à la porte. Je me redressai dans le lit et remarquai que Trevor s'était déjà levé. Il était penché et ramassait une des runes qu'il avait posées lorsqu'il était entré. Il la mit dans sa poche, puis m'adressa un sourire rassurant avant d'aller ouvrir. À peine la porte fut-elle entrebâillée que la silhouette de Benoxh apparaissait.

— Trevor, le salua-t-il.

Son ton avait un petit quelque chose de désagréable, comme si la présence de Trevor l'amusait.

— Benoxh.

Celui de Trevor, en revanche, n'avait rien d'amical.

— Je suis venu vérifier le bracelet de Maeve, annonça Benoxh.

— Et pourquoi devrais-je permettre cela ?

Oh, Trevor adoptait de grands airs. Je me souvins qu'Elzbieta avait parlé de nuit de nocces. Est-ce qu'on était mariés, à présent ? Les us et coutumes des vampires étaient-ils différents de ceux des humains ? Est-ce que le fait que mon plus proche parent m'offre à un tiers équivalait à un acte notarié ? Trevor se comportait en tout cas en ce moment comme le mâle dominant en droit de décider de ce qui me concernait. Il faudrait qu'on ait une conversation sérieuse. Il était hors de question que je fasse sa lessive.

— Laisse, dis-je à Trevor. Qu'il vérifie son fichu bracelet, et qu'il s'en aille.

De toute évidence satisfait, Benoxh pénétra dans la pièce une fois que Trevor se fut retiré du passage. Je l'observai tandis qu'il s'approchait de moi, moulé dans son long manteau noir, et réprimai un frisson. J'ignorais que penser du rêve dans lequel je venais d'être invitée, et je l'oubliai pendant une fraction de seconde lorsque je vis le regard en coin que mon ancien mentor lança à Trevor, qui avait la main dans une poche. Ce fut bref, pourtant je ne doutai pas une seule seconde que

Benoxh savait que Trevor cachait quelque chose, et j'aurais été prête à parier mon manoir qu'il savait également ce dont il s'agissait. Comment, je n'en avais pas la moindre idée. Mais j'avais appris à ne pas sous-estimer Benoxh. En fait, il valait mieux le surestimer, et on était encore loin du compte.

Lorsqu'il fut assis sur le lit, je n'attendis pas d'invitation pour lui tendre mon poignet. Des frissons me parcoururent quand sa peau toucha la mienne, mais cela n'avait rien à voir avec ceux que j'avais ressentis en compagnie d'Aya. Ceux-ci étaient glacés, créés par la révulsion qu'il m'inspirait. Tandis qu'il observait le bracelet sous tous les angles, j'en fis de même avec sa personne. Il était plus vieux que dans le souvenir, pourtant, quelque part, il semblait ne pas avoir changé d'un cil. Est-ce qu'Aya avait raison ? Sa mort était-elle hors de ma portée ? J'en rêvais tellement... Sans ce maudit bijou, j'avais mes chances. J'en étais persuadée.

Il releva le menton et me dévisagea. J'entendis à nouveau la réponse qu'il m'avait faite lorsque je lui avais promis que je le tuerais. « *Tu essaieras, oui.* » Mais sa bouche n'avait prononcé aucune parole. Cependant, ce vieux renard était rusé. Mes intentions devaient être écrites en gros sur mon visage.

Je baissai le regard dès que je sentis la magie agacer ma peau. Benoxh, lui, ne m'avait pas quittée des yeux. Il vérifiait son précieux bracelet, et j'eus une étrange impression de système électrique dans lequel on fait courir du jus afin de le tester. Après quelques secondes, les picotements s'en allèrent, et Benoxh relâcha ma main.

— Tout semble en ordre, annonça-t-il.

— Ça ne me retiendra pas très longtemps.

Je le défiai, silencieusement. Mais il n'était pas homme à céder à mes provocations. Si je voulais qu'il coure un jour, j'aurais besoin d'un os énorme.

— Que t'ai-je déjà dit à ce sujet ?

— Trop de choses pour que j'aie envie de m'en souvenir.

Un coin de sa bouche se releva imperceptiblement. Je savais que j'aurais dû lâcher un gros mot. Là, je n'avais attiré qu'un léger amusement, comme s'il aimait mon impertinence, en fin de compte.

— Trevor, remets la rune en place.

Trevor se figea. Pendant le temps qu'avait duré l'inspection de mon bracelet, il avait agité la main dans sa poche sans relâche, et il venait de l'immobiliser, déformant son pantalon d'une façon qui m'aurait fait rire en toute autre occasion.

— Retourne la poser, insista Benoxh.

Trevor me jeta un regard interrogateur.

— Laisse tomber, lui dis-je. J'essaie de comprendre son truc depuis des mois, sans succès.

Il hésita quelques secondes, puis se détendit et alla replacer la rune de silence là où il l'avait enlevée quelques minutes auparavant.

— Mieux, se réjouit Benoxh. Maintenant, quel est votre plan ?

Je regardai Trevor. Il me regarda. Le même genre de question que je me posais semblait défiler sur son visage.

— Il n'y a pas de plan, répondis-je.

Benoxh me dévisagea d'un air presque agacé. Non, pas agacé. Walter m'avait dévisagée de cette manière à tant de reprises que j'étais incapable de me souvenir de toutes. Il le faisait chaque fois qu'il savait que je lui mentais. « *C'est Elliot qui a cassé le vase.* » « *Je suis rentrée tout de suite*

après les cours. »

— Il n’y a pas de plan, répéta Trevor.

Benoxh se tourna pour l’observer, et ses épaules se détendirent légèrement. Puis il se mit à rire. L’entendre rire était encore plus bizarre que tout ce qui se passait depuis quelques mois.

— Incroyable ! s’exclama-t-il. Tu viens pour la libérer, et tu n’as pas de plan ? Tu t’es débrouillé pour pouvoir entrer en ayant conscience qu’il te serait peut-être impossible de ressortir ? J’ignore si je dois admirer ta bravoure ou avoir pitié de ta folie.

Je regardai Trevor, incrédule. Avait-il dit la vérité ? *Bien sûr qu’il a dit la vérité*, me sermonnai-je. Benoxh avait un don déconcertant pour savoir quand les gens mentaient, tout comme Walter. J’avais de la peine à en croire mes oreilles.

— Je suis venu retrouver Maeve, c’est tout.

Un rire sans son s’échappa de Benoxh, qui se leva pour faire quelques pas en direction de Trevor.

— Je n’en doute pas. Mais, dis-moi, comment vous êtes-vous débrouillés pour la tête ? J’aurais aimé la voir, fit-il, presque in petto. Qui l’a créée ?

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, répondit Trevor de manière un peu trop braquée pour paraître sincère.

De toute manière, Benoxh ne serait jamais tombé dans le panneau. Et ce qu’ajouta Trevor juste après termina d’enfoncer une porte qui était déjà grande ouverte.

— Lukas est mort.

J’eus envie de me frapper le front dans une main et d’y cacher ensuite mon visage.

— Comme la dernière fois. Le fait est que je sais comment Victor s’y est pris, mais j’ignore qui dans votre petit groupe de rescapés a pu réaliser un tel tour de force.

— Temps mort ! criai-je. Comment ça, vous savez comment Victor s’y est pris ?

Benoxh se retourna. Je n’aimai pas du tout ce que je lus sur son visage. La situation l’amusait.

— Alors, qui ? demanda-t-il à l’attention de Trevor.

J’eus envie de lui faire signe de ne pas répondre, mais il n’eut pas besoin de mon aide pour rester sur sa première idée. Il était têtu, ça me plaisait.

— Lukas est mort.

— Et tu le seras aussi dès que Connor découvrira la supercherie, annonça Benoxh d’un ton bien trop neutre pour ne pas être une menace en bonne et due forme.

Grands dieux, si j’avais eu une épée sous la main, je lui aurais tranché la tête sur-le-champ. Oh, ou un Lalawethika. Oui, un Lalawethika aurait été encore mieux.

— Bon, fit Benoxh en joignant les mains dans son dos et en commençant à arpenter la pièce, perdu dans ses pensées. Vous me facilitez la tâche. Maeve, retournons fouiller le château. Plus vite ce sera fait, plus vite je pourrai vous aider à partir d’ici, toi, Trevor, et Cormack, je suppose.

Il nous dévisagea tour à tour. Il se moquait de nous. J’eus soudainement envie de lui crier tout ce qu’Aya m’avait dit, de lui expliquer bien en face qu’elle ne voulait pas qu’il la retrouve. De mentir, aussi, en lui racontant que c’était parce qu’elle ne l’aimait plus. Seulement, j’avais bien vu qu’il n’en était rien. Ses motivations étaient étranges, mais tout de même compréhensibles. Je ne savais pas où mon père l’avait cachée, mais c’était de toute évidence dans un endroit où personne ne la trouverait jamais, et dont elle ne pouvait pas s’échapper. Le zèle de Benoxh n’irait qu’en gagnant en intensité, et elle craignait qu’il finisse par détruire le monde. Quelque part, c’était une idée assez romantique, même si, il fallait bien le reconnaître, ce n’était souhaitable en rien.

— Je présume qu'Elzbieta voudra rester ici ?

Je compris finalement ce qui me mettait si mal à l'aise dans l'attitude de Benoxh. Il était de bonne humeur. En temps normal, ses sentiments ne transparaisaient pas de manière aussi claire. Non, en général, il n'était ni de bonne ni de mauvaise humeur. Il était juste « d'humeur ». Jamais je ne l'avais vu si satisfait. C'était comme si un autre homme se tenait devant nous. Un étranger.

Ni Trevor ni moi ne répondîmes.

— Alors ? me relança-t-il. Il vaudrait mieux ne pas traîner entre ces murs. Quand Nikolaj envahira le château, il détruira tout sur son passage.

Comme si ça pouvait lui faire peur. Non, ce qui l'inquiétait, c'était de ne pas trouver ce qu'il cherchait, songeai-je avant de réaliser que j'avais manqué l'information cruciale dans sa phrase.

— Nikolaj ? demandai-je.

Je me souvenais avoir déjà entendu ce nom quelque part.

— Le meneur du groupe dissident, m'expliqua Trevor.

— Oh. Celui qui veut ma tête.

— Celui-là même.

Super. Ça allait devenir très drôle, dans le coin.

Benoxh me regarda de nouveau, sans toutefois reposer la question. Il voulait que je l'aide à retrouver Aya, et cette dernière voulait que je lui fasse comprendre que ça n'arriverait pas. Sauf que, si je disais cela à Benoxh maintenant, il ne nous aiderait plus à partir. Mais il m'était impossible de trouver l'introuvable afin de nous faire la malle avant de briser le cœur de Benoxh, et éventuellement sa nuque si j'en avais l'occasion. J'étais dans une impasse. La seule chose que je pouvais faire, c'était temporiser.

— J'étais en train de dormir, vieillard, répondis-je d'une voix sèche. Revenez dans quelques heures.

Il me dévisagea, mais même mon choix de mots ne lui ôta pas ce demi-sourire insupportable. Il hocha une fois la tête et se dirigea vers la sortie.

— À dans quelques heures, dans ce cas.

Lorsque la porte se referma, j'expulsai bruyamment l'air de mes narines et me tournai lentement vers Trevor. Il m'adressa un sourire presque maladroit, comme s'il était vraiment désolé. Oh ça, il avait de quoi l'être.

CHAPITRE 14

On aurait dit que Trevor venait d'apercevoir un fantôme.

D'un côté, avec ce que je lui avais raconté, c'était presque le cas. À la différence qu'il ne l'avait pas vu. Et que ce n'était pas vraiment un fantôme.

— Si je résume, elle veut que tu brises le cœur de Benoxh à sa place ?

Je réprimai un sourire. Je ne l'aurais pas mieux formulé, et l'incrédulité dans son ton était adorable.

— À quelques détails près.

— Ça ne nous arrange pas.

Il frotta sa barbe naissante des deux mains, comme un homme qui portait tout le désespoir du monde sur ses épaules.

— Je ne comprends pas pourquoi elle te demande ça à toi, ajouta-t-il.

— Peut-être que je suis la seule avec qui elle peut entrer en contact. On a peut-être une connexion spéciale, à cause de nos magies mortes.

Mon explication sembla le satisfaire à moitié, mais il était toujours perdu dans ses pensées.

— Et donc, relançai-je, tu te pointes ici sans la moindre idée de comment ressortir ?

Il y avait des accents de reproche dans mon ton, pourtant j'étais impressionnée par cette démarche. Il était vraiment venu me retrouver, peu importaient les conséquences. Ça ressemblait à un truc que j'aurais pu faire. Risquer de mourir ne l'avait pas détourné de son objectif. Car Benoxh avait raison, si Connor se rendait compte que Lukas était toujours en vie, la tête de Trevor ne ferait plus long feu sur ses épaules. Quand je pense que j'avais dénoncé la supercherie haut et fort dans la salle du trône lorsqu'ils étaient arrivés. Que se serait-il passé si mon frère m'avait crue, moi, et non pas eux ? Enfin, mon désespoir et mon refus d'y croire avaient dû peser du bon côté de la balance.

— On a pensé qu'on trouverait sur place, que Jean-Pierre pourrait nous venir en aide.

Je fronçai les sourcils. Ça me paraissait quand même un peu léger. Trevor était plutôt du genre réfléchi, et Elliot pas de celui à foncer dans le tas et à se poser des questions après. Pas ce genre de tas, en tout cas.

— Si Jean-Pierre était encore vivant. Si j'étais encore vivante, ajoutai-je. Vous n'aviez aucun moyen de le savoir.

— Elliot t'a rendu visite.

Juste, j'avais oublié. Mais cela ne me convainquait toujours pas.

— Oui, mais si Jean-Pierre avait été tué, ça revenait au même. Je n'ai pas le pouvoir de nous faire sortir d'ici, dis-je en agitant mon bracelet devant son visage. Même sans ce truc, je n'en serais pas capable.

— Jean-Pierre est vivant, n'est-ce pas ?

Il y avait une pointe d'espoir dans sa question, et je détestai d'avance le fait que ma réponse, bien que positive, allait le faire déchanter.

— Il est en vie, mais il est fou, Trevor. Il a perdu l'esprit, il divague, il est en train de voler loin au-dessus du nid de coucou. Il parle de murs qui bougent et de personnes qui murmurent. Ajoute ça à son état normal, et je n'ai pas besoin de te faire un dessin : il ne nous sera d'aucune aide.

Un autre profond soupir s'échappa de Trevor, qui se laissa à moitié tomber sur le lit. Étendu sur le flanc, il attrapa ma main et glissa ses doigts entre les miens. Des frissons remontèrent le long de mon bras. Ils n'avaient rien à voir avec ceux que je ressentais en présence de Lukas. Une boule étrange se forma dans mon ventre et j'eus énormément de peine à prendre une bouffée d'oxygène. Soudainement, le fait que Trevor ne semblait pas tout me dire était une pensée lointaine. Je n'avais jamais vraiment été du genre timide, pourtant je n'étais plus du tout rassurée. Je n'avais pas peur de lui, loin de là. C'était moi, la source de cette angoisse.

— Je suis heureux d'être ici, dit-il en caressant ma paume de son pouce. Tu m'as manqué.

Je ne retins qu'à moitié le gloussement qui s'échappa de ma gorge à cet aveu, ce qui dut vaguement me faire ressembler à un gros dindon juste avant les fêtes. Je me sentis atrocement stupide mais, au regard qu'il me lança, Trevor avait dû trouver ça touchant. Comme quoi, le dicton selon lequel le ridicule ne tue pas était vrai. Dommage. Ça aurait été tellement utile pour Connor.

Je m'allongeai en face de lui, laissant autant de distance entre nous que je pouvais sans avoir l'impression d'être trop éloignée. Il me sourit tendrement, et je me noyai pendant quelques instants dans le gris de ses yeux.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mais je suis persuadé que tout se passera bien, répondit-il avant de se perdre de nouveau dans ses pensées. Je suppose qu'il faut que j'aille voir Jean-Pierre, et que toi tu accompagnes Benoxh pour fouiller le château.

Ça ne me réjouissait pas. Cela ne changerait rien à notre problème étant donné que Jean-Pierre était fou et Benoxh... Je ne savais pas ce qu'il était, mais cela ne nous serait d'aucune utilité non plus. Aya ne voulait pas être retrouvée, et c'était elle notre ticket de sortie.

— Tu crois qu'on pourrait fabriquer une fausse preuve ? proposai-je. Quelque chose qui fasse penser à Benoxh qu'il faut chercher Aya ailleurs, le temps qu'il nous aide ?

Quelques ombres passèrent dans le regard de Trevor tandis qu'il réfléchissait. Je connaissais déjà la réponse à la question, ce qui ne m'avait pas empêchée de la poser. Non, nous ne pourrions pas, parce que Benoxh, à la différence de Connor, verrait tout de suite la supercherie.

— J'ai trouvé une cachette, continuai-je, sans vraiment savoir pourquoi. Dans la chambre du consort, celle où j'étais avant que tu ne viennes me... réclamer, derrière une tapisserie absolument ignoble. Benoxh ne l'a pas remarquée, j'ignore pourquoi. Si je parvenais à découvrir ce qu'elle contient, je pourrais utiliser ça comme monnaie d'échange. Sauf que le problème reste le même : je ne pourrai l'ouvrir que s'il est en ma compagnie, puisque son idée de me retirer le bracelet implique qu'il soit à cinquante centimètres de moi en permanence.

J'avais prononcé tout mon discours d'un trait, sans reprendre mon souffle, ne faisant un effort que pour nuancer le cynisme dans mon ton, et Trevor me sourit de nouveau. Bon sang, quand il me souriait comme ça, j'avais envie de...

— On trouvera un moyen, dit-il calmement. Au pire, nous pourrions profiter du chaos provoqué par l'arrivée de Nikolaj et de ses hommes.

Ses doigts continuaient à caresser ma peau, et je ne sus pas si la nouvelle salve de frissons que je ressentis était due à cela ou à la mention de Nikolaj. Ce n'était pas le premier qui voulait ma tête, mais c'était un ennemi sans visage. Un ennemi auquel je n'avais rien fait, qui plus est. Même si j'étais loin d'adhérer à sa vision des choses, je comprenais pourquoi Victor avait souhaité ma mort, mais la dernière pièce qui avait fait son apparition sur l'échiquier était un mystère. Ce n'était pas

comme si j'avais l'intention de succéder à mon père. Il aurait mieux fait de tuer Connor. Pourquoi est-ce que personne ne s'en rendait compte ? Ça m'aurait vraiment rendu service, en plus.

— Benoxh et toi avez l'air bien sûrs de vous quand vous dites qu'il va venir ici. Comment pouvez-vous en être certains ?

— Nikolaj parle rarement à la légère. De plus, il a le soutien de tous les vampires dissidents qui avaient refusé de se joindre à nous par peur de Victor, maintenant que ce dernier n'est plus une menace. Il a énormément de partisans, bien plus que Connor. Il annonce sa venue depuis un peu plus d'un mois. Ce n'est qu'une question de temps. Je suppose qu'il essaie aussi de faire monter la pression pour ton frère, de le pousser dans ses derniers retranchements, de le forcer à commettre une erreur. Cela ne manquera pas.

Oh, oh...

— Comme, disons, briser le silence ?

Trevor écarquilla les yeux si grands que je crus qu'ils allaient sortir de son visage. Il se redressa sur un coude et pencha légèrement la tête, comme s'il me demandait si j'étais sérieuse.

— Il veut faire ça ?

— Il a tenu une réunion où il annonçait ce programme. C'était juste après mon réveil. Il y a dix jours, peut-être ?

Comme je n'avais ni calendrier ni montre, mon estimation des jours et des heures était très aléatoire, depuis quelque temps.

— Il est complètement fou ! s'exclama Trevor en se laissant retomber sur le matelas.

— Je ne voudrais pas me couvrir d'éloges, mais ça fait un moment que je vous le dis.

Le sourire en coin que m'adressa Trevor fit littéralement fondre la boule qui n'avait jusque-là pas quitté mon ventre.

— Il faut l'en empêcher.

— Peut-être que Nikolaj s'en chargera, s'il arrive assez vite.

Je fis la moue avant d'en prendre conscience et d'arrêter sur-le-champ. Walter m'avait dit un jour que je ressemblais à un bouledogue affamé quand je faisais la moue. Cette image ne m'avait jamais quittée, et je n'avais pas envie que Trevor me voie ainsi.

— Donc, si on résume tout une nouvelle fois, ça donne : faire croire à Benoxh qui ne sera pas dupe qu'on lui rend Aya sans la lui rendre, et attendre un vampire qui compte me tuer pour stopper mon frère ? Hey, mais tu avais raison, tout va bien se passer !

— Ne sois pas si pessimiste, rétorqua-t-il, l'amusement faisant trembler sa voix, avant de m'attirer un peu plus près de lui.

Peut-être que ce n'était pas l'amusement, en fait. Je tremblais également. Il était si proche, tout d'un coup. Trop proche.

— Pourquoi j'ai l'impression que tu ne me dis pas tout ?

Son regard brilla d'une étrange manière.

— Parce que c'est le cas. Et si c'est le cas, ajouta-t-il aussitôt, c'est pour une bonne raison.

J'étais sur le point de demander laquelle, mais la réponse me parut soudain si évidente que je refermai la bouche tout de suite après l'avoir ouverte. Benoxh. Benoxh savait toujours si je lui disais la vérité. Était-il possible que Trevor ait réussi à lui mentir tout à l'heure ? Avait-il un plan ?

— Comment vont les autres ? relançai-je pour éviter de remarquer à quel point ses yeux pétillaient en m'observant.

Trop tard. Je déglutis péniblement. La boule semblait avoir migré dans ma gorge après s'être reformée quelque part dans ma poitrine.

— Les autres vont bien, répondit-il en m'attirant à nouveau un peu plus près de lui. Tu leur as manqué.

La timidité était en train de liquéfier tous mes muscles à la fois, comme une inondation qui se répandait de cabine en cabine avant de couler le navire.

— Je leur manque, tu veux dire, bégayai-je à moitié.

— Tu leur manques, confirma-t-il, un demi-sourire aux lèvres, avant de lâcher ma main pour venir caresser ma joue.

Mon cerveau cessa de fonctionner à peu près à ce moment-là. Mais, au lieu de me pousser à faire une chose irréfléchie, il interdit tout mouvement à mon corps. Je ne savais plus du tout que faire ou que penser. J'étais comme un lapin en face de deux phares gris.

Trevor partit d'un éclat de rire qui me chatouilla les oreilles et il retira une mèche de cheveux de mon front.

— Je ne vais pas te faire de mal, Maeve. Tu as le droit de respirer.

— Fais-le, répondis-je.

Il écarquilla les yeux, comme si je venais de dire une chose absolument aberrante. *Imbécile*, me fustigeai-je. *Tu viens de lui dire de te faire du mal. Crétine. Crétine. Crétine.*

— Quoi ? demanda Trevor devant mon silence prolongé.

— Embrasse-moi.

L'amusement redessina ses lèvres, et je pris conscience dans cette infime seconde qui s'étirait jusqu'à l'infini que j'étais en train de cligner des yeux de manière régulière depuis un bon moment. *Crétine.*

— On t'a déjà vanté les mérites de ton romantisme ?

J'enfouis ma tête dans le matelas, honteuse. Comment avais-je pu séduire autant d'hommes à une époque si un seul me faisait totalement perdre mes moyens ?

— Nous avons déjà eu cette conversation, continua-t-il tendrement. Tu m'embrasseras quand tu en auras envie.

Il me semble que le problème se situe justement là.

— J'en ai envie, rétorquai-je d'une petite voix.

— Quand tu seras prête, alors.

Il m'attira totalement contre lui et déposa un baiser sur mon front, tout en douceur. Je soupirai de contentement. Ce type était une énigme, mais une énigme qui me plaisait. Une que je ne comptais pas résoudre tout de suite.

Je restai blottie contre lui pendant un long moment et, lorsqu'il fallut finalement se lever, je n'étais pas triste. Je me sentais bien, tranquille et détendue, apte à affronter Benoxh et ses humeurs trop positives.

— Donne-moi des nouvelles du manoir. Je veux savoir comment vont les autres et ce que vous avez fait pendant tout ce temps.

Je l'écoutais parler un long moment, jusqu'à ce que ma soif soit étanchée. Lorsqu'il n'y eut plus rien à dire, nous nous redressâmes, réajustâmes nos habits, et nous dirigeâmes vers la sortie. Là, Trevor caressa de nouveau le haut de mon front des lèvres, et je souris malgré moi. Je ne fis cependant aucun geste, bien que l'envie de le serrer contre moi, même rapidement, m'ait démangée.

Je n'osais pas. Pas encore.

Trevor ouvrit la porte et je perdis toute trace de sourire lorsque je découvris Benoxh posté dans le couloir. Il m'attendait, bien évidemment. Son regard s'attarda sur la main que Trevor avait posée au creux de mes reins, mais ses yeux n'exprimaient aucun sentiment. Une colère sournoise remonta lentement le long de mon dos, s'enroulant autour de ma colonne vertébrale pour la serrer jusqu'à la faire exploser. Il n'hésiterait pas une seconde à se servir de Trevor pour faire pression sur moi, j'en avais parfaitement conscience, et je regrettai pour la première fois nos retrouvailles. Au lieu de m'aider, sa mission de sauvetage venait peut-être bien de m'affaiblir.

— Maeve, dit Benoxh d'un ton bien trop bon enfant pour appartenir à mon ancien mentor.

On aurait dit qu'il savait pertinemment ce que je venais de penser et qu'il voulait enfoncer le clou.

— Benny, répondis-je en lui adressant un sourire surjoué et sans amitié aucune.

— Trevor, ajouta-t-il.

— Trop de protocole tue le protocole, le coupai-je sans me départir de mon ersatz de sourire. Vous m'ennuyez déjà, allons-nous-en.

Benoxh acquiesça sans montrer le moindre signe d'agacement. Décidément !

— À tout à l'heure, me dit Trevor.

Sa main quitta mon dos, puis je le regardai s'éloigner comme s'il savait parfaitement où il allait. Je ne pus empêcher une pointe de jalousie de titiller mon ego. Avait-il mémorisé l'agencement des corridors en quelques heures à peine ? Non, c'était un homme. Même perdus, ils ne demandaient pas leur chemin. Il déambulerait probablement dans les couloirs jusqu'à tomber sur un vampire qui lui indiquerait comment se rendre à la chambre de Jean-Pierre.

Je me tournai vers Benoxh avec un air satisfait. Je sentis cependant ma maîtrise de moi diminuer en voyant la tête qu'il faisait. Il n'y avait plus rien d'amusé sur ses traits. Il paraissait curieux.

— Quoi ? grognai-je, sur la défensive.

— Il me semble que c'est à moi de te poser cette question.

Je soufflai mon dédain droit dans sa face de vieux péteux, mais cela ne le déranger pas le moins du monde. Je choisis alors de tendre le bras. Il le considéra en haussant les sourcils.

— Je te connais, Maeve.

— Je vous prie d'arrêter de dire ça comme si vous me faisiez la morale. Enlevez-moi ce truc.

— Fort bien, concéda-t-il en se saisissant de mon poignet et en me débarrassant du lien tout aussi rapidement. Et maintenant ?

Oh, je détestais ce petit ton. Comment faisait-il ? J'étais tellement concentrée sur la manière dont il me dévisageait, comme s'il savait que j'allais lui demander quelque chose, que je ne sentis qu'à peine la magie refluer à l'intérieur de mon corps. La vague était plus faible, cette fois-ci, et Benoxh bien trop énervant.

Je me retournai pour ouvrir la porte et lui fis signe d'entrer dans la pièce, à l'abri des oreilles indiscretes. Il s'exécuta sans broncher. Je le suivis et refermai, puis le regardai quelques instants observer la chambre comme s'il arrivait à en tirer des informations aussi facilement que s'il avait été en train de torturer quelqu'un.

— Alors, que vous disent les murs ? le tançai-je.

Lorsqu'il se tourna vers moi, son visage était l'exemple même du calme. Il m'étudia une fraction de seconde afin de déterminer s'il devait me répondre ou pas, si j'étais sérieuse ou non, avant de prendre sa décision.

— Ils me disent que Trevor tient énormément à toi et que tu tiens énormément à lui, que vous avez discuté, et que certaines des informations qu'il t'a données t'ont inquiétée au-delà de ce que tu as laissé paraître. Même si, te connaissant, tu as dû laisser paraître beaucoup. Il t'a parlé de Nikolaj, t'a expliqué qu'il avait bien plus d'hommes que ton frère, et ce détail, en particulier, t'a énervée au plus haut point. Pourquoi auraient-ils rejoint ce vampire alors qu'ils n'avaient pas souhaité te rejoindre, toi, qui possèdes la magie morte ? demanda-t-il en m'observant soudain d'un air réjoui. Oui, une pointe de suffisance s'est emparée de toi à cet instant. Cela, cependant, je n'ai aucune peine à croire que tu le lui aies caché. Tu veux paraître sous ton meilleur jour à ses yeux, ce qui est si paradoxal quand on prend en compte les sentiments que tu ressens encore pour un autre.

— Fermez-la ! grognai-je en faisant un pas dans sa direction.

— Voyons, Maeve, rétorqua-t-il calmement, c'est toi qui m'as demandé ce que me disaient les murs, je ne fais que répondre à la question. Toutes ces émotions en suspens, les voix qu'absorbent les pierres, tout est lisible. Tu n'as simplement pas appris à le faire. Tout se déchiffre dans la vie, jeune demoiselle. Comme cette main qu'il avait dans ton dos lorsque vous êtes sortis de cette pièce, et la légère raideur qui t'habitait.

Je compris à la manière dont il sourit que mon expression l'amusait. J'avais donc mis le doigt sur le fond du pouvoir de détection de mensonge de Benoxh grâce à une boutade ? Bien. Après tout, Colomb avait découvert l'Amérique en cherchant les Indes.

— Tu accordes trop d'importance à la parole et pas assez à ce qui se passe autour de toi. Si tu écoutais, si tu regardais, compléta-t-il en accentuant ce dernier verbe, tu t'en serais bien mieux sortie jusque-là.

Que voulait-il dire ?

— Les gens mentent, enchaîna-t-il. Tout le monde ment, à quelque degré que ce soit. On t'a menti au cours de toute ton existence et, crois-moi, on continuera. Tu es une proie facile. Si tu prêtait attention au ton qu'utilisent tes interlocuteurs ainsi qu'à leur formulation, à la façon dont ils se tiennent, dont leur corps réagit aux situations, à l'énergie qu'ils dégagent...

Il laissa planer sa phrase, et un malaise grandissant me prit aux tripes.

— Quoi ? le relançai-je.

Il secoua doucement la tête, comme s'il était déçu.

— Eh bien, tu aurais vu au travers des illusions de ton père depuis le début.

Je le fusillai du regard. Il n'avait peut-être pas tort – non, il avait sûrement raison, même –, mais ce ton suffisant était insupportable.

— Parce que vous avez vu au travers de ses illusions pendant que vous marchandiez avec lui ? Suis-je bête, bien sûr que oui ! Vous savez où se trouve Aya, après tout.

Un sentiment de joie intense se déversa en moi lorsque ce fut au tour de Benoxh de me lancer un regard courroucé. Oh, monsieur était susceptible également. Tout, tout au fond de sa carapace de neutralité, il y avait une partie encore assez humaine pour être vexée. Cette même partie qui aimait toujours une femme qu'il ne retrouverait jamais.

Il garda le silence durant de longues secondes, et je compris qu'il ne le briserait pas. Il me défiait du regard, et j'y prenais un plaisir malsain.

— Vous avez dit tout à l'heure que vous saviez comment Victor s'était débrouillé pour me faire croire à la mort de Lukas.

Ses traits se détendirent imperceptiblement. Le combat était terminé, et j'ignorais si le fait que

j'avais cédé et parlé en premier faisait de moi la perdante ou pas. De toute manière, il y aurait très certainement une revanche tôt ou tard.

— Comment ? le relançai-je.

— Pourquoi ne me dis-tu pas ce pour quoi tu m'as fait entrer dans cette pièce ?

— Comment a-t-il fait ? répétai-je en ignorant sa question.

— Trevor est au courant de ce que tu comptes me demander ?

— Et vous, vous l'êtes ? crachai-je, sur la défensive.

Il dévoila ses dents dans un sourire qui ne voulait rien dire d'autre que « À ton avis ? ».

Bien sûr qu'il le savait, comme il savait tout le reste, et cette pensée me rendait folle. *Non, pas tout le reste*, fit une petite voix. *Il n'est pas au courant p...*

Tais-toi, tranchai-je.

Le sourire de Benoxh se fit carnassier. Le requin à l'affût du sang était à nouveau là. Comme il avait changé, depuis que je le connaissais. Si radicalement, et pourtant si peu, puisqu'il n'avait jamais été celui que je croyais. Mais les craintes qu'Aya avait formulées sur la possibilité qu'il conduise le monde à sa perte commençaient à m'apparaître comme tout à fait possibles. Il l'avait perdue des centaines d'années auparavant, peut-être même un millier, ou deux, et sa patience était en train de se tarir. Il n'avait jamais été aussi proche du but. *Ce qui n'est pas plus mal*, songai-je en penchant légèrement la tête. *Les gens pressés commettent des erreurs*.

— Tu me caches quelque chose, Maeve. Ce n'est pas grave, je finirai bien par le découvrir, ajouta-t-il d'un ton presque fataliste. Mais cette chose insensée et irréfléchie que tu comptes me demander de faire, si tu souhaites que je la fasse, tu vas devoir l'énoncer à haute voix.

— Très bien.

Je l'observai quelques instants, étudiai la froide résolution qui était plaquée sur ses traits, la manière dont sa bouche semblait détendue, mais dont les lèvres étaient un peu plus crispées que d'habitude, l'avidité que la position de ses mains exprimait le long de son corps, comme s'il forçait ses bras à rester immobiles pour que ses doigts ne se referment pas tout seuls sur le magot invisible que j'allais lui tendre. Car il avait compris dès le départ que j'opposerais une résistance à sa quête. Il ne savait pas pour quelle raison et supposait très certainement que c'était dû à ma haine pour lui. Il pensait que je finirais par l'aider, mais sans mettre de cœur à l'ouvrage, uniquement pour partir d'ici. Or, il avait besoin de mon aide totale, et volontaire, et il était prêt à accéder à la demande insensée et irréfléchie que j'allais lui faire. C'était ses mots. Et je n'aurais jamais osé le contredire, car c'était sans l'ombre d'un doute la chose la plus insensée et irréfléchie que je ferais de ma vie. Mais j'avais passé des mois dans le coma, et j'en avais besoin. J'avais le droit de penser à ma pomme, pour une fois. J'avais assez donné de ma personne.

Je me redressai imperceptiblement et ouvris la bouche pour inspirer. Il commença à sourire à ce moment précis, n'attendant même pas que je parle pour afficher sa satisfaction, comme si ce n'était finalement qu'un détail sans importance, car il avait déjà gagné.

— Je veux que vous fassiez venir Lukas.

CHAPITRE 15

Il ne parut pas surpris un seul instant.

Pourquoi l'aurait-il été ? Il savait ce que j'allais lui demander depuis le début. Peut-être même l'avait-il su avant moi. Je n'avais rien d'imprévisible pour lui, et ce même si j'avais hésité jusqu'au dernier moment avant de le faire. Mais il avait insisté.

— Tu as conscience que c'est de la folie ?

— Oui, dis-je simplement.

Il n'y avait rien d'autre à répondre.

— Tu réalises donc également que, grâce à tes amis, Connor et tous ses hommes le pensent mort, et qu'il...

— Oui, le coupai-je.

Je me rendais parfaitement compte de tout ça. Ce n'était peut-être pas la décision que j'avais mûrie le plus longtemps, mais je ne l'avais pas prise à la légère non plus. Je savais que c'était dans ses cordes. J'avais besoin de voir Lukas quelques minutes seulement, ce n'était pas comme si je demandais qu'il lui trouve une chambre climatisée dans le château.

— Vous êtes tout à fait capable de l'amener ici et de le faire ressortir avant que quiconque ne se rende compte de votre manège, continuai-je. Je suis même persuadée que vous seriez en mesure de le promener sous le nez de Connor sans qu'il le remarque. Tout ce qu'il me faut, c'est une heure.

Peut-être était-ce dû à mon ton décidé et mon air résolu, mais il sembla me regarder avec un peu plus de respect qu'auparavant. Un chouïa, mais c'était quand même ça de gagné.

— Tu vois que tu me ressembles plus que tu ne le crois.

Je sentis le noir me monter aux yeux et mes mains se crispèrent dans un élan de magie. Je pianotai dans le vide pour détendre mes doigts et ne laissai pas la dernière remarque de Benoxh m'atteindre plus que de raison.

— Qu'as-tu à proposer en échange ? demanda-t-il alors.

Je haussai les sourcils.

— Vous voulez mon aide, non ?

— Elle m'est déjà assurée de par le bracelet que tu portes. Portais, corrigea-t-il. Et le fait que tu as besoin de moi pour sortir d'ici.

— Peut-être que je n'ai plus envie de m'en aller.

Il ne fut malheureusement pas dupe.

— Peut-être que je pourrais expliquer à Connor que la preuve de bonne foi de Trevor n'en était pas une, et que Lukas est encore en vie.

— Peut-être que je pourrais expliquer à Connor pour quelle raison vous êtes réellement dans le château.

Un fin sourire releva le coin de sa bouche, mais c'était de manière presque résignée. J'aurais dû savoir qu'il n'en était rien, mais je crus pendant une fraction de seconde avoir l'ascendant.

— J'espère que Trevor n'aura pas d'accident.

Il bloqua mon attaque si rapidement qu'on aurait pu penser que je ne l'avais jamais portée. Pourtant, ma magie pure, électrique, s'était échappée de la main que j'avais tendue d'un geste vif en

direction de Benoxh. Je ne savais même pas que j'étais capable de faire ça et, pour être honnête, cela ne me faisait ni chaud ni froid puisque cela avait été aussi infructueux que ridiculisant. Il avait montré sa paume, rapide comme l'éclair, et toute l'énergie que j'avais dirigée contre lui s'était écrasée contre un mur invisible avant de s'évaporer en fondant sur les côtés de son bouclier.

— Ne me fais pas regretter de t'avoir enlevé ce bracelet, Maeve, me sermonna-t-il.

— Remettez-le-moi, dans ce cas, Benny. Remettez-le-moi, et s'il arrive quoi que ce soit à Trevor ou à n'importe lequel d'entre eux, menaçai-je en accentuant bien sur ce dernier point, vous me retrouverez morte au petit matin. Ou alors laissez mon poignet et ma magie libres, et préparez-vous à découvrir si je suis en mesure de vous tuer ou pas.

Il pinça la bouche en une moue contrite.

— Tu es si prompt à vouloir t'ôter la vie, se lamenta-t-il. Le fait que tu n'aies jamais eu peur de mourir doit jouer un grand rôle là-dedans.

C'était vrai. Je n'en avais jamais eu peur, et je n'allais pas commencer maintenant. Surtout pas maintenant.

— Bien, reprit-il. Je suis disposé à te faire cette faveur.

Il me fallut toute ma maîtrise de moi pour ne pas vomir en entendant ce mot.

— Je souhaite que nous puissions collaborer en bons termes.

— Trop tard, grognai-je.

— J'ai conscience que tu remets cela en doute, me coupa-t-il, mais j'ai une sincère affection pour toi, Maeve. Tu as toujours été comme une fille pour moi.

Ne pas cracher à ses pieds fut encore plus difficile.

— Je sais également ce que les tourments de l'amour peuvent apporter et, si tel est ton désir, je ferai venir Lukas à toi.

J'attendis un « mais » qui ne vint jamais.

Je le dévisageai durant de longues secondes, partagée entre le dégoût que ses propos m'avaient procuré et l'attente d'une contrepartie qu'il ne me demandait pas. J'avais conscience que ce ne serait pas aussi facile que ça, cependant aucun signe ne laissait penser qu'il s'agissait là d'un autre piège de sa part. Il semblait détendu, tranquille, aucune expression ne venait tordre son visage ou son corps. Et, même lorsque je tentai de ressentir les vibrations dans l'air, comme il m'avait dit le faire, je ne sentis rien que mes propres sentiments négatifs, comme le bourdonnement agaçant d'un insecte invisible.

— Mais ? me décidai-je à demander.

— Mais rien, répondit Benoxh avec bonhomie. Il te faudra juste détourner l'attention de ton frère.

Je fronçai les sourcils en lieu de question et Benoxh parut quelque peu amusé.

— Je compte utiliser le portail que j'ai placé dans sa chambre.

Je combattis l'accès de panique que cette information envoya dans mes veines sous forme d'adrénaline. Je ne savais pas exactement où se trouvaient les quartiers de Connor, mais, où qu'ils se situent, les deux hommes devraient ensuite traverser le château. J'avais pensé rencontrer Lukas à l'extérieur, ou dans la grotte, maintenant que nous avons pu vérifier que les monstres étaient endormis. En aucun cas je n'avais songé que Benoxh le ferait venir entre ces murs. Me faire sortir n'aurait sûrement pas été une mince affaire, mais ça aurait été bien moins dangereux. *Calme-toi*, me sermonnai-je. *Il sait ce qu'il fait. J'espère...*

— Ne te fais pas autant de souci, confirma-t-il. Va t'occuper de ton frère, je m'occupe de ton...

Chose étrange, il parut chercher ses mots.

— Lukas, complétai-je pour éviter une nouvelle pique de sa part.

— C'est cela, ton Lukas.

Raté.

— Ce sera tout ? demandai-je.

— Ce sera tout. Je t'appellerai quand je l'aurai.

Ces paroles me firent un drôle d'effet. Il ne s'agissait pas de marchandise, pour l'amour de Dieu !

On parlait d'un être humain, un homme à qui j'avais beaucoup de choses à dire, et encore plus de questions à poser.

Je me dirigeai vers la porte, l'ouvris, la tins pour Benoxh et refermait derrière nous. Il m'adressa un signe de tête avant de disparaître dans le couloir, son long manteau flottant dans son dos comme une traîne de flammes noires. Je tentai de me rassurer en me répétant que j'avais pris la bonne décision. Quoiqu'il arrive, et aussi doué que soit Benoxh, j'avais encore la carte d'Aya à jouer. Et je ne devais rien à la première vampire. Elle n'était venue me trouver qu'à une occasion. Ses motifs étaient peut-être nobles, mais ils me paraissaient dérisoires en comparaison de tout le reste.

Je remarquai le bracelet lorsque je repris la route et pestai tout mon saoul. Benoxh avait recommencé. Il me l'avait sûrement remis au moment où je lui avais tenu la porte. Mais même. Pourquoi n'avais-je pas entendu le bruit de ce fichu machin ? Il produisait un claquement sonore chaque fois qu'il se refermait, bon sang.

Je passai outre et m'engouffrai dans un couloir. Après tout, pour l'instant, les choses se déroulaient comme je le voulais. *Oui, pour l'instant*, souffla la petite voix. Quelle rabat-joie.

Je m'arrêtai lorsque je me rendis compte que je ne savais pas du tout où je me trouvais. Plus qu'un frein, la présence d'un chaperon me permettait de ne pas m'égarer dans le château. J'avais l'impression de tourner en rond. Cara ne faisait pas le pied de grue derrière ma porte, Trevor était parti voir Jean-Pierre, et Benoxh me ramener Lukas. Je n'avais donc personne. Il était possible que l'arrangement que mon frère avait passé avec Trevor me libérait de la surveillance obligatoire et que personne ne me cherchait. Un jour plus tôt, j'aurais ri si on m'avait dit que j'allais bientôt regretter mes baby-sitters. Mais la vérité était là : j'étais totalement perdue.

Il me fallut une bonne dizaine de minutes avant de tomber sur deux vampires. Ils marchaient en se parlant dans la langue de Cara, et je ne compris donc pas un traître mot de ce qu'ils racontaient.

— Salut, lançai-je d'une petite voix. L'un de vous peut m'indiquer où se trouve la salle du trône ?

Ils échangèrent un regard, et l'un d'eux était sur le point de me répondre lorsqu'un timbre trop familier s'éleva quelque part derrière moi.

— Je vais m'en charger.

Les vampires acquiescèrent, et je me retournai.

— Petite poupée, me salua jovialement Elzbieta en s'approchant de moi de sa démarche féline.

Elle me dominait toujours d'une bonne quinzaine de centimètres, et ce n'était pas le seul avantage qu'elle avait sur moi en ce moment. Avec le bracelet, j'étais une limace, lente et sans protection. Sans lui, au moins, j'étais un escargot. Je restai donc aussi polie qu'il m'était possible de l'être.

— Bonjour, Elzbieta. Prendre un bain te fait du bien au teint.

La dernière fois que je l'avais vue – enfin, si on laissait de côté notre brève rencontre dans la salle de trône quelques heures plus tôt –, elle était crasseuse, recouverte de terre, et en mauvais état.

Surtout, chose notable et ô combien appréciable, elle était dans les vapes et ne pouvait pas emmerder

le monde. Ah, la bonne vieille époque !

Aujourd'hui, elle était vêtue d'une somptueuse robe couleur ambre qui mettait en valeur le brun profond de ses yeux et soulignait aussi bien sa peau claire que son décolleté plongeant. C'était sûrement une des robes qu'elle gardait au château. Il me semblait avoir vu sa copie conforme dans l'armoire de mon ancienne chambre. Sa chambre. La robe me paraissait d'ailleurs un peu trop courte pour ses longues jambes, comme si elle avait grandi depuis la dernière fois qu'elle était venue dans le château.

— On ressort ses vieilles fripes ? demandai-je avec un grand sourire.

— Il aurait été dommage que tu sois la seule à les mettre, répondit-elle en m'observant de la tête aux pieds.

Je n'avais pas du tout songé à ce détail. Je portais ses habits. Quelqu'un avait dû les raccourcir en pensant qu'elle ne reviendrait pas.

— Mais tu aimes prendre ce qui m'appartenait, n'est-ce pas ? rajouta-t-elle d'une voix mielleuse. Oui, oui. Elle allait me ressortir son discours. Lukas, Trevor, et maintenant ses robes.

— Je suis pour le recyclage, expliquai-je en haussant les épaules. C'est vraiment dommage de gâcher la marchandise.

Un éclair déchira son regard, mais elle garda son calme. Elle avait sûrement l'interdiction de me faire du mal. C'était triste. Pour elle.

— Bon, tu me conduis à la salle du trône ? Je n'ai pas que ça à faire, moi.

En fait, si, et c'était précisément pour ça que c'était rigolo.

Je me demandai soudain ce que Connor lui ferait si elle m'abîmait.

— Connor est occupé.

— Pas pour moi.

Son regard de chat caressa ma peau comme une griffe tandis qu'elle souriait de manière lascive, et elle baissa lentement les yeux jusqu'à ma jugulaire. Oh, elle n'aurait pas mordu. Je l'imaginais plutôt rêver d'y plonger ses ongles et m'observer tranquillement pendant que je me vidais de mon sang.

— Alors, commença-t-elle d'une voix traînante et satisfaite, comment c'est, de perdre Lukas encore une fois ?

— Comment c'est d'être mise à la porte à peine revenue ?

— Je ne vois pas de quoi tu veux parler, trancha-t-elle.

Oh que si. À en juger par son ton et son regard aussi brûlant que la lave en fusion, elle savait très précisément de quoi je voulais parler.

— C'est vrai, t'es plutôt lente à la détente. J'avais oublié. Tu n'avais pas du tout percuté non plus que mon père t'utilisait comme appât et qu'il était prêt à te sacrifier. Tu t'es accrochée, et pour quoi, déjà ? Ah oui, rien. Et maintenant que tu rentres enfin au bercail, son fils, le fils que tu as élevé, ajoutai-je avec la ferveur d'une tragédienne grecque, te tient éloignée alors que, logiquement, tu devrais lui manquer. Accessoirement, tu as entendu ce qu'il m'a dit dans la salle du trône tout à l'heure. Le marché de Trevor, qui proposait de t'échanger contre moi, ne l'intéressait pas. C'est quand même triste, petite poupée.

J'adorais utiliser contre elle le surnom qu'elle me donnait. Elle, par contre, n'aimait pas. Elle me saisit si violemment au cou avant de me plaquer contre un mur que j'eus à peine le temps de me rendre compte de quoi que ce soit. Je compris que j'avais bougé à cause des protestations de mon dos au moment où il heurta la pierre. Elle aurait pu me broyer les os. Elle l'aurait sûrement souhaité,

mais...

— Connor n’appréciera pas, crânai-je.

En fait, il me fallut faire de grands efforts rien que pour articuler, mais, mentalement, je crânaï carrément. Je détestais cette peau de vache. Elle me le rendait bien, c’était un fait. Nous voulions toutes les deux faire mordre la poussière à l’autre. Dès qu’on serait débarrassées de Connor, elle serait la première sur ma liste.

Enfin, après Benoxh. Ou comme échauffement.

Elzbieta s’apprêtait à parler lorsqu’elle entendit un bruit qui lui fit tourner la tête aussitôt. Je vis se peindre sur son visage toute la frustration que la présence d’une tierce personne provoquait. Comme c’était dommage ! On ne faisait que commencer.

Je reconnus Cara au fait que je ne compris pas un traître mot à ce qu’elle raconta. Sa voix était un gros indice également, mais c’était surtout la cadence qui la rendait unique. Elzbieta lui répondit dans la même langue, et elle me relâcha après avoir serré ma trachée une dernière fois. *Sale vache*, pensai-je.

— Pas cool, dis-je en pointant Elzbieta du pouce à Cara qui venait d’apparaître. Vraiment pas cool.

Elzbieta arqua un sourcil mais ne commenta pas.

Je souris à Cara, qui semblait un peu déboussolée. Il était vrai qu’elle ne savait pas encore à quel point Elzbieta et moi étions amies. On risquait d’en passer, du bon temps, maintenant qu’elle était libre de ses mouvements et que j’étais confinée dans le château. Heureusement que Connor était là.

Oh, wow. C’était bien la première fois de ma vie que je pensais ça. J’espérais de tout cœur que c’était également la dernière.

— Tu m’emmènes à la salle du trône ? demandai-je à Cara. Connor ?

Je lui aurais bien indiqué une direction, mais je ne savais toujours pas où l’on se trouvait. De toute manière, le nom de mon frère semblait avoir fait mouche. Cara avait acquiescé dès qu’elle l’avait entendu.

— Ce n’est que partie remise, petite poupée, susurra Elzbieta lorsque je passai à côté d’elle pour rejoindre Cara.

Mieux que ça, même. Elle rentra de manière discrète et pachydermique dans mon épaule, ce qui me déporta sur la gauche. Je fis cependant mon possible pour ne pas me laisser désarçonner.

— J’espère bien, grosse vache.

Je lui envoyai un baiser pour parfaire mes adieux.

Je vis bien son bras se tendre, prêt à s’élancer à la poursuite de ma gorge comme un chien de chasse après un lapin, mais elle se souvint soudain que Cara était là, et elle ne répondit que par un grand sourire.

J’eus alors une révélation : si Elzbieta voulait m’éliminer, il lui faudrait agir dans l’ombre. Un accident était si vite arrivé. Chuter d’une tour, tomber en bas d’un escalier pentu, se trouer la cervelle à la roulette russe. Il vaudrait mieux que je ne me déplace plus seule dans le château. Un baby-sitter à plein temps ne serait peut-être pas du luxe.

Lorsque j’eus rejoint Cara et que nous eûmes fait quelques pas, elle me lança un regard que je ne pus mal interpréter. C’était du reproche. Elle n’avait certainement pas saisi le sens de notre conversation, mais le langage universel des griffes féminines était à la portée du premier venu.

— Je sais, pas cool, lui dis-je en continuant à la suivre. Mais, pour ma défense, c’est vraiment une

peau de vache.

Elle fit une drôle de moue, fort peu convaincue par mon choix de mots, qu'elle ne comprenait même pas. C'était le pompon.

Quelques minutes plus tard, nous parvînmes dans le grand hall, et je me demandai une fois de plus comment je faisais pour ne toujours pas avoir mémorisé quelques couloirs. Tous, ça aurait été impossible, mais un ou deux, j'aurais déjà dû l'avoir fait. Il ne restait que deux solutions : soit j'étais encore plus mauvaise en orientation que je le croyais, et légèrement mal voyante de surcroît, soit Jean-Pierre avait raison et les murs bougeaient. Il faudrait que je pense à aller faire un petit tour chez l'ophtalmo, une fois que j'aurais tué mon frère, Benoxh, Slater, Elzbieta, et tous les autres.

L'un des deux gardes postés devant la salle du trône était déjà là le jour où je m'étais présentée dans mon plus simple appareil. À en juger par le regard intéressé avec lequel il m'étudiait, il s'en souvenait dans les moindres détails. Je lui adressai un clin d'œil complice, et lui fis un signe de tête pour qu'il nous ouvre. Il obéit sans demander son reste, et je me dis que, peut-être, celui-ci pourrait vivre. Il serait certainement enchanté de surveiller mes arrières.

Je déchantai vite en entrant. Connor était assis sur le trône – son trône – et regardait Slater d'un air ravi. Ce dernier était penché au-dessus d'un homme qui poussait des cris de cochon à l'abattoir. Mon ventre se tordit et mon sang ne fit qu'un tour. Slater était en train de le torturer. J'eus envie de lui hurler d'arrêter, mais ça aurait été à l'encontre de ce que j'étais venue faire. Alors je regardai Slater, impuissante, plonger une lame qui ne pouvait être que de l'argent dans l'oreille du vampire, tandis qu'il était assis sur ses épaules et tirait sur sa tête pour avoir un meilleur angle d'attaque. Je m'immobilisai, vite imitée par Cara, et déglutis péniblement. Lui ordonner de s'arrêter n'exigeait qu'un mot, un vulgaire, simple petit mot... Mais Connor m'en voudrait et refuserait de dîner en ma compagnie. La culpabilité rongea ma langue, assécha ma gorge, et les cris de l'inconnu bourrèrent mes tympans de pics acérés.

Je me remis en route quand Slater retira la lame. Il était sur le point de la lui enfoncer dans une autre partie du corps, j'en avais parfaitement conscience. Pourtant, lorsqu'il le fit, je hoquetai de douleur en même temps que l'homme hurlait et manquai un pas. Mon pied se prit dans ma longue robe, et je ne dus de rester debout qu'à Cara, qui me rattrapa. Je lui adressai un regard reconnaissant et gardai son bras contre moi pour avancer.

Connor nous considéra enfin.

— Maeve ! se réjouit-il. As-tu déjà eu l'occasion de voir Slater à l'œuvre ?

Je fis signe que non avant de formuler ma réponse. Ma voix semblait caverneuse, timide, comme si elle n'osait pas vraiment sortir du berceau de mon corps. Quand Slater se releva, l'homme sur qui il était assis ne fit pas un geste pour essayer de s'enfuir. Le bourreau lui marcha alors sur les doigts, écrasant des os qui craquèrent à l'unisson. Puis il se tourna dans notre direction, inversant la position de ses pieds sur les mains du vampire, pour le retenir. Je préférerais encore les méthodes de Walter, ses menottes magiques et l'immense poutre que j'avais vu traverser le corps de Lukas.

Slater me considéra des pieds à la tête et un rictus malin fit son apparition sur ses traits ciselés.

— Tu es venue contribuer ? demanda-t-il de son ton mielleux.

— Non.

Cette fois-ci, ma voix était bien plus assurée. Jamais il n'utiliserait mon sang sur un vampire qu'il torturait. Pas parce que j'étais contre l'idée de m'en servir sur des vampires. Au contraire, j'aurais rêvé de l'utiliser sur lui, par exemple. Simplement parce que, si Slater torturait quelqu'un, cette

personne était très certainement dans mon camp, si tant était que j'en avais toujours un. Les ennemis de mes ennemis sont mes amis, après tout.

— Je veux son sang, Connor.

Je n'eus même pas besoin de hausser les sourcils, d'adopter un air outré ou de remettre Slater à sa place. Connor siffla son mécontentement avant de rappeler son homme de main à l'ordre.

— On dit j'aimerais, fit-il si sèchement que j'en eus presque des frissons de joie. Et c'est Votre Altesse.

Ce fut imperceptible, mais je vis l'agacement traverser les traits de Slater. Il prit rapidement sur lui, toutefois, et corrigea le tir.

— Toutes mes excuses. Je souhaiterais le sang de votre sœur, Votre Altesse.

— Non, trancha Connor. Pas maintenant. Termine celui-ci comme tu as commencé, et je m'entretiendrai avec Maeve pour la suite.

Dans tes rêves. Enfin, dans vos rêves, Votre Altesse.

— Est-ce que je peux le donner au Qalin ?

Le quoi ? Je n'avais jamais entendu ce mot.

L'homme que Slater torturait, par contre, le connaissait de toute évidence. Il écarquilla les yeux de panique et tourna la tête autant que faire se pouvait dans sa position en direction du mur à la droite du trône. Lorsque je le vis, mon sang se glaça à nouveau dans mes veines. C'était un des monstres de la grotte, immobile, trop grand, trop flou dans son enveloppe étrange. Il était encore plus laid et semblait encore moins à sa place dans la salle du trône que dans les grottes.

Je sentis Cara se raidir également. Je me demandais si elle en avait déjà vu un d'aussi près.

— Si tu veux, répondit Connor, qui fit un geste au monstre.

Celui-ci s'approcha, obéissant au doigt et à l'œil. Mon Dieu, qu'il était horrible. Son pas était désarticulé et pourtant si précis à la fois. Sa peau si laiteuse mais si verte.

— Non !

Je ne me rendis compte que c'était moi qui venais de crier que lorsque toutes les têtes se tournèrent dans ma direction.

— Je veux dire... Je n'ai pas envie d'assister à ça, s'il te plaît.

Connor me considéra d'un drôle d'air.

— Votre Altesse, ajoutai-je.

Il me dévisagea encore quelques secondes avant de faire signe à la créature de s'arrêter. Mais elle se trouvait déjà à moins d'un mètre de l'inconnu. Slater, lui, ne semblait pas le moins du monde effrayé.

— Tu as peur de ces choses, sœurlette ? demanda Connor, étonné. Il ne faut pas. Elles nous obéissent. Jamais elles ne te feront de mal.

C'était toujours bon de se l'entendre rappeler, mais ce n'était pas pour moi que j'étais inquiète.

— Je n'ai pas envie de rendre mon petit déjeuner, expliquai-je.

Petit déjeuner que je n'avais même pas pris.

Connor pinça la bouche, pesant certainement le pour et le contre. Il sembla se décider à ne pas me regarder vomir, car il enchaîna.

— Pourquoi es-tu venue ?

Je me détendis aussitôt.

— Je voulais te demander de dîner en ma compagnie ce soir.

Slater ne parut pas du tout convaincu. Je le vis esquisser une moue dubitative à l'attention de Connor, mais ce dernier n'avait d'yeux que pour moi.

— Tu es satisfaite de l'arrangement ?

Je ne compris pas tout de suite de ce dont il parlait.

— Je suis désolé pour Lukas – enfin, pour toi, lui je ne l'aimais pas –, mais il me fallait une preuve. Je n'allais pas ouvrir les portes de mon château et de ta chambre aussi facilement que ça. Trevor et Cormack semblaient motivés à changer d'allégeance, mais je ne suis pas stupide.

Heureusement que le monstre de la grotte était assez proche pour maintenir mon état de tension, car j'aurais sûrement éclaté de rire autrement.

— Je ne suis pas contente que Lukas soit mort, dis-je en jouant mon rôle, mais je le suis que Trevor soit là. Il te servira bien. Il n'a jamais aimé Lukas non plus.

Un soupçon de vérité aidait toujours à rendre les mensonges plus crédibles.

— J'ai cru comprendre. Tu ne lui en veux pas, alors ? relança Connor, assez étonné.

— Si, admis-je, mais s'il avait le choix entre Elliot et Lukas, il a fait le bon. J'aurais agi de la même manière. Je sais qu'il faut parfois faire des choses que l'on n'a pas envie de faire pour obtenir ce que l'on souhaite.

Comme être une sœur aimante et dévouée.

Le sourire que m'adressa mon frère me rassura quant au fait qu'il croyait tout ce que je lui racontais. Je devenais peut-être douée, en fin de compte.

— Fort bien ! fit-il, ravi. J'accepte très volontiers de dîner en ta compagnie, sœurlette. Il y a plein de choses dont nous devons parler.

— Je m'en réjouis d'avance, dis-je avec un sourire sincère.

Aussi sincère que les réponses que je lui avais fournies jusque-là.

— Si cela ne te dérange pas, je vais prendre congé et vous laisser terminer ce que vous avez commencé.

Connor me sourit en retour, et je poussai le vice jusqu'à lui faire une petite révérence. Mais j'avais à peine eu le temps de me retourner que sa voix retentissait dans toute la salle.

— Non.

Je déglutis difficilement avant de plaquer un nouveau sourire sur mes lèvres et de le regarder.

— Tu vas rester ici et assister au spectacle, ordonna-t-il. Tu seras une dirigeante, Maeve, à mes côtés. Tu dois t'endurcir. Je ne portais peut-être pas père dans mon cœur, mais il m'a bien préparé à mon rôle. Il est temps que tu le sois également.

Je remarquai que j'avais resserré les doigts autour du bras de Cara, que je n'avais pas lâché. Elle ne m'en tint pas rigueur. J'ignorais ce qu'elle avait compris exactement de la conversation, mais elle me soutenait.

— Très bien.

Obtempérer fut vraiment difficile. Slater sourit méchamment et, avant de s'écarter du vampire, il lui écrasa une nouvelle fois les phalanges, qui s'étaient ressoudées pendant le temps qu'avait duré notre échange. Mes doigts crièrent silencieusement la douleur que l'homme exprima à voix haute.

Lorsque Slater eut fait quelques pas dans notre direction et qu'il se fut retourné, Connor fit signe au monstre, qui s'avança. Le vampire se releva d'un bond et tenta de fuir. Je fermai les yeux à ce moment. Je n'avais pas besoin de voir. Je savais qu'il serait rattrapé en deux enjambées. Je savais qu'il serait brûlé par l'acide de la créature, broyé par ses dents. Je savais que...

— Ouvre les yeux ! m'ordonna Connor sans sympathie aucune.

L'inconnu s'était déjà mis à hurler, et je sentis les larmes monter. J'ouvris les yeux. Le monstre avait enroulé ses pattes griffues autour du cou du vampire, qui criait, criait et criait encore tandis que sa peau commençait à fumer, que les doigts de son attaquant pénétraient sa chair. Je dus me battre contre mon envie de détourner le regard lorsque la bête croqua le dessus du crâne de l'homme comme s'il s'était agi d'un apéritif, et la nausée me submergea. Les bruits étaient insupportables. Ceux des os qui se brisaient, de la succion du monstre, dont l'acide rongea le malheureux, et qui semblait vouloir aspirer son cerveau avant que celui-ci ne disparaisse.

Je plaquai une main contre ma bouche, et je tins bon. J'étais aux premières loges quand la créature finit d'avaler la tête et que le corps retomba, mou, sur le sol. Un sourire triomphant fendit le visage de Slater, que je dévisageai alors, comme s'il allait répondre de ses actes. Mais il n'y avait qu'une simple et pure satisfaction sur ses traits. C'était un monstre, lui aussi, et jamais le remords ne le troublerait.

Connor soupira d'aise.

— Ce sera tout, tu peux disposer.

Je le regardai et acquiesçai, mais ne trouvai pourtant pas la force de bouger.

— Oui Maeve, tu peux disposer, dit Slater.

La vengeance était un plat qui se mangeait vraiment très froid.

Je ne réagis pas à sa pique et fis demi-tour, me retenant toujours à Cara comme à une bouée de sauvetage. J'étais dans un tel état second en me dirigeant vers les portes que je ne bronchai même pas en remarquant les autres créatures dans la salle du trône. Il y en avait au moins dix, et elles ne firent que renforcer mon envie de partir de là au plus vite.

CHAPITRE 16

Je me sentis revivre en sortant de la salle du trône.

Je ne répondis même pas à l'œillade intéressée du garde posté à l'entrée et demandai à Cara de me raccompagner à ma chambre. Revivre, c'était bien le mot, comme si une part de moi était morte avec l'homme que torturait Slater. Je n'avais eu aucun mal à tuer des dizaines de vampires, je l'avais fait sans me poser de questions. Je le referais sans aucun doute si l'occasion se présentait à nouveau, mais regarder souffrir des innocents m'était toujours aussi difficile. *Ce n'en était certainement pas un*, me souffla la petite voix, mais je l'ignorai. Lorsqu'on était du mauvais côté d'un couteau que tenait Slater, selon mes critères, on était innocent quoiqu'on ait fait, même s'il était vrai que cet homme n'était sûrement – ou probablement – pas un saint. Tout me paraissait si relatif, ces derniers temps. Mais j'étais convaincue d'une chose : il aurait dû avoir droit à une mort propre. En aucun cas il n'avait mérité de se faire liquéfier puis avaler par ce monstre.

Je fus perdue dans mes pensées pendant tout le trajet de retour, si bien que je sursautai lorsque nous arrivâmes devant la porte, dont Trevor venait visiblement tout juste de sortir. Le croiser me mit un peu de baume au cœur. Cependant, ce fut de courte durée. Ses traits étaient fermés et il semblait de très mauvaise humeur. Enfin, pas exactement. Je ne l'avais jamais vu de mauvaise humeur. Il paraissait contrarié. Blessé.

— Que se passe-t-il ?

Il ne me répondit pas et se contenta d'adresser un signe du menton à Cara pour lui ordonner de partir. Elle acquiesça et disparut sans demander son reste.

— Quoi ? relançai-je devant son mutisme.

— Pas ici, Maeve.

Je regardai instinctivement des deux côtés du couloir, mais il n'y avait personne à l'horizon. Je retournai la tête vers Trevor pour lui répéter silencieusement ma question.

— Pas ici.

Oh. Il n'avait encore jamais utilisé ce ton avec moi.

Je posai une main sur son bras, comptant lui demander ce qui se passait une nouvelle fois, mais à peine l'eus-je touché qu'il reculait pour se mettre hors de ma portée.

— Tu aurais dû m'avertir de ce que tu comptais faire.

Je fermai les yeux, comme si ça allait m'aider à combattre la culpabilité. Je détestais être la raison de sa peine, mais je l'étais. D'une manière ou d'une autre, il avait croisé Benoxh pendant le temps qu'avait duré mon entrevue avec Connor et il avait dû accidentellement lui parler de ma requête. Le vieux chacal. Je ne comprenais plus rien à ses manigances. Peut-être qu'il essayait de diviser pour mieux régner, ou qu'il voulait que je me retrouve sans personne vers qui me tourner en dehors de lui, sauf qu'agir de la sorte ne changeait rien au fait qu'il était la dernière personne à qui j'irais demander de l'aide quoi qu'il arrive.

Faux, petite hypocrite, fit la voix insidieuse dans mon esprit. *Tu lui as demandé de t'amener Lukas, et c'est justement ça qui blesse Trevor. Tu te mets toute seule dans le pétrin, tu n'as pas besoin de Benoxh pour ça.*

— J'allais t'en parler, plaidai-je.

— M'avertir, comme dans « le faire avant », précisa-t-il.

J'étais sur le point de rétorquer quelque chose, mais il me coupa d'un signe de la main.

— Pas ici. Pas maintenant, ajouta-t-il après une seconde d'hésitation.

Son ton s'était tout de même radouci. Quelque part, j'étais persuadée qu'il m'en voulait parce que je ne lui en avais pas touché un mot avant, et non pas à cause de ce que j'avais vraiment demandé. Cette pensée me rendit encore plus triste.

— Est-ce que tu as vu Jean-Pierre ?

— Je dois aller trouver ton frère, s'empressa de dire Trevor. Il souhaite que je fasse quelque chose pour lui. Nous en parlerons plus tard. À tout à l'heure.

Et il disparut aussi vite que ça, me laissant comme l'imbécile que j'étais, seule dans un couloir désert. Ou pas tant que ça.

— Salut, Quinn.

Je me tournai vers Cormack, qui arrivait par la direction opposée à celle que Trevor avait prise.

— Salut, Cormack.

La conversation risquait fortement de ne jamais décoller, parce que je pensais à Trevor, et qu'il pensait à... Bonne question.

— À quoi tu penses ?

Il écarquilla légèrement les yeux, et je ne pus réprimer un sourire. Ce type était si étrange. Ça me distrayait, au moins.

— Oh allons, m'amusai-je, je sais que tu penses. Je me demande à quoi.

Après l'avoir désarçonné, ma question sembla le rendre suspicieux. Il fronça ses sourcils broussailleux et hésita quelques secondes.

— Toi.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es devant moi.

Ce n'était pas vraiment le genre de réponse auquel je m'attendais, mais, d'un autre côté, c'était tellement... Cormack que ça n'avait rien de surprenant.

— Et avant, tu pensais à quoi ?

— Toi aussi.

— Pourq... Non, laisse-moi deviner, c'est parce que tu venais me voir, c'est ça ?

Il hocha la tête, me montrant le sommet de son chapeau pendant une brève seconde.

— Tu as retrouvé Rosita ?

Je ne la voyais pas sous ses longs cheveux, et aucune bosse ne déformait son manteau.

Hmm, c'était peut-être mieux, en fait.

— Non.

Il ne développa pas. Ce n'était pas très étonnant.

— Elle se balade librement la journée. Enfin, la nuit, corrigeai-je. Mais elle me rejoignait chaque fois que j'allais me coucher dans l'ancienne chambre d'Elzbieta, là où je dormais avant. C'est...

Je regardai le couloir, essayant de me représenter mentalement le château, et échouai.

— Je n'en ai pas la moindre idée, à vrai dire. Je suis totalement perdue. Je ne saurais même pas retrouver le hall principal.

— Il suffit de suivre les couleurs.

— Hein ?

Il m'adressa un signe de chapeau en direction du sol. En m'approchant, je remarquai que les dalles étaient ornées de petits carreaux de couleurs différentes, comme ceux qu'on utilisait pour les mosaïques.

— Le hall est au centre du château, il est représenté par le bleu. Chaque aile a une couleur. Il te suffit de savoir ce qui se trouve où et de suivre la bonne. Si tu veux retourner au hall, tu suis le bleu à chaque intersection.

— C'est si simple que ça ? demandai-je, interloquée.

J'avais vraiment cru être nulle. En fait, peut-être que tout le monde était aussi perdu que moi, mais qu'ils connaissaient ce truc. Dire que Benoxh m'avait dit de regarder un peu plus autour de moi...

Cormack acquiesça.

— Comment tu sais ça ?

— Je me suis promené.

— Oui, eh bien moi aussi je me suis promenée, j'ai fait le tour de tout ce maudit château, et je n'ai rien remarqué.

— Tu avais un guide, rétorqua-t-il de sa voix monotone. Tu n'as pas observé le sol.

Ce n'était pas faux. Il avait toujours des explications logiques qui semblaient sorties de nulle part. Beaucoup auraient pensé que Cormack était un gentil imbécile en le rencontrant, alors que c'était tout le contraire. Il était peut-être étrange, mais il était certainement bien plus intelligent que la plupart des personnes que je côtoyais.

— Hey, tu as remarqué ? lui demandai-je, mais il ne répondit évidemment pas. On n'a jamais eu une conversation aussi longue !

Il me regarda sans broncher puis cligna une unique fois des yeux. Bon, je venais de toute évidence d'y mettre un terme.

— On va faire un tour ? proposai-je. On trouvera peut-être Rosita. Sinon, elle reviendra sûrement ce soir, pour dormir soit avec moi, soit avec Elzbieta.

J'espérais que cette vieille vache avait une peur bleue des serpents.

Cormack me dévisageait toujours sans ciller, ce que je décidai d'interpréter comme un oui.

— Viens, lui dis-je en prenant son bras.

Il était tellement plus grand que moi que, si nous avions été dehors, son chapeau m'aurait servi de parasol.

Nous ne trouvâmes pas Rosita, mais, après une heure à tourner dans le château, je m'y repérais vraiment mieux qu'avant. Je savais même à peu près où trouver l'armurerie à présent, ce qui pouvait toujours se révéler utile. Cormack allait travailler juste à côté, dans une petite pièce où Slater lui ferait nettoyer ses armes de torture. Car, à la différence de Trevor qui était entré au service de mon frère, Cormack avait été offert au petit taureau qui, ne sachant que faire de lui, l'avait assigné à cette magnifique tâche. Au moins, on savait maintenant où se trouvait l'armurerie et, même si elle était fermée à clé, on savait quelle porte enfoncer en cas de besoin.

Les marques au sol étaient vraiment utiles. Je me demandais pourquoi personne ne m'avait mise au courant. Enfin, Cara l'avait peut-être fait dans sa langue, en me pointant des choses du doigt, mais j'étais passée totalement à côté. J'écoutais rarement quand elle me parlait, pour être honnête. Ça m'évitait d'avoir à ne pas comprendre.

Je retrouvai toute seule la porte de notre chambre, qui se situait dans la partie jaune du château, ce qui m'emplit d'une certaine fierté. Je n'étais pas encore prête pour une chasse au trésor, mais je m'en

tirais déjà bien mieux. Il me suffirait de trouver par quelle couleur on accédait aux grottes – même si, selon mon estimation, ce devait être du côté rouge – et de vérifier s’il y avait d’autres sorties.

Cormack était sur le point de prendre congé lorsque Trevor déboula du couloir que nous avions emprunté. Il lui fit signe d’entrer également dans notre chambre, et nous lui obéîmes tous deux sans dire un mot.

— Connor a perdu l’esprit, annonça Trevor en préambule. Il vient de tuer un vampire dissident, un des hommes de Nikolaj.

— J’étais là, soupirai-je.

— Tu savais qu’il prévoit de briser le silence ? demanda-t-il à Cormack.

Celui-ci haussa un sourcil. Il était surpris. Visiblement, cette révélation avait le même effet sur tout le monde.

— Il a capturé différents hommes à la solde de Nikolaj et les fait torturer par Slater dans le but de découvrir comment et quand Nikolaj compte attaquer.

Lorsqu’il marqua une pause, l’expression sur son visage m’apprit quelle était la chose que Connor avait voulu qu’il fasse pour lui. Trevor ne m’avait pas reprise, et j’avais cru qu’il parlait du vampire que le monstre avait avalé devant moi, mais il n’en était rien. Il venait de tuer quelqu’un.

— Pour l’instant, aucun d’entre eux n’a dit quoi que ce soit, conclut-il.

Peut-être que mon frère, celui qui revendiquait ne pas être stupide, testait la dévotion de Trevor. J’espérais pour ce dernier qu’il n’avait pas connu ce vampire et qu’il… Je ne savais même pas comment mettre des mots sur ce que je ressentais. J’espérais qu’il le vivait bien.

— Il a fait monter des créatures de la grotte dans la salle du trône, complétoi-je. Il a ordonné à l’une d’elles de manger un vampire.

Le deuxième sourcil de Cormack alla rejoindre le premier, et il cligna une fois des yeux. Je ne l’avais jamais vu aussi expressif.

— Il faudrait transmettre cette information au manoir, reprit Trevor.

— Comment comptes-tu faire ça ? demandai-je, défaitiste. Je doute que le réseau passe, dans le coin.

Trevor me sourit. Il ne semblait plus m’en vouloir, du moins pour l’instant.

— Non, mais nous avons un réseau infailible, dit-il avec un air entendu.

— Oh.

Le téléphone Sihr. Ce n’était pas bête.

— Sauf que Jean-Pierre a pétié une durite, rétorquai-je. Tu as bien dû le voir ?

À la mine qu’il afficha, cela ne faisait aucun doute.

— Il y a toi, proposa-t-il, plein d’espoir.

— Je t’arrête tout de suite. J’ai à peine été en mesure de recevoir Elliot, je ne pense sincèrement pas pouvoir servir d’émetteur.

— Ce qui ne laisse que Jean-Pierre.

— On peut lui faire confiance ?

Je me tournai vers Cormack. Jusqu’à ce qu’il parle, je l’avais pratiquement oublié, perdue que j’étais dans mon échange avec Trevor. Il était trop discret, parfois. Toutefois, il soulevait le vrai problème. Jean-Pierre était devenu assez étrange pour ne plus être digne de confiance. Je ne pensais pas qu’il irait répéter à Connor ce que l’on tramait de son propre chef, mais je n’avais aucune peine à l’imaginer répondre si on lui posait la question.

Trevor et moi gardâmes le silence, et le temps s'étira quelques instants.

— On n'a pas le choix, de toute manière, tranchai-je.

Trevor soupira. J'avais l'impression qu'il s'en voulait. Mais de quoi ? D'avoir mêlé Jean-Pierre à tout ça ? Si quelqu'un devait s'en vouloir, c'était moi. J'étais celle qui avait eu besoin de recruter une armée, puis celle qu'ils avaient dû venir sauver, même si leurs méthodes étaient étranges. C'était à cause de moi qu'il venait de tuer un homme, et la pilule était dure à avaler. J'étais celle par qui le malheur arrivait. Il ne faisait pas bon me fréquenter, et si la deuxième partie de la prophétie se réalisait – ou plutôt quand elle se réaliserait –, ce serait encore pire. J'étais une bombe à retardement qui allait leur exploser dans les mains.

— Je vais aller le voir, fis-je d'un ton que je voulais plein d'entrain. S'il est possible de le convaincre, je le ferai.

— Très bien, enchaîna Trevor. Cormack et moi allons visiter le château. Il est temps de savoir ce qui se cache où.

Il me sourit, mais je sentis cependant le fantôme d'un non-dit planer entre nous. Peut-être s'était-il fait les mêmes réflexions que moi. Je ne lui apporterais jamais rien de bon.

— Je te l'aurais dit, lui murmurai-je comme si Cormack n'était pas là. Il ne s'agit que d'une heure. Je dois juste régler les choses...

— Je sais, Maeve, me coupa-t-il d'un ton rassurant. Je ne t'en veux pas.

Tout aurait été tellement plus facile si ça avait été le cas.

Je lui souris cependant en retour, le cœur lourd, et hochai une fois la tête.

— Allons-y, fit Trevor. J'ai entendu dire que tu dînes en compagnie de Connor ce soir, il vaudrait mieux ne pas être en retard.

Même si nous n'avions pas décidé d'une heure, il valait mieux, en effet.

— Vert, annonça soudain Cormack.

— Une tortue ?

Il ne sembla pas du tout comprendre, ce qui nous mettait à égalité. Je ne voyais pas non plus où il voulait en venir.

— Jean-Pierre est dans la partie verte.

Oups.

— Merci, lui répondis-je en me retenant de rire.

Trouver la chambre de Jean-Pierre se révéla étonnamment facile. Cette histoire de marquage du sol était vraiment pratique. Il suffisait de suivre le bleu jusqu'au hall, puis de bifurquer dans le bon couloir une fois là-bas. Certaines intersections avaient également plus d'une couleur, ce qui semblait indiquer qu'on pouvait rejoindre les différentes parties depuis plusieurs endroits, mais je ne voulais pas tenter ma chance avant d'avoir un minimum de repères dans le château.

Lorsque je frappai, la voix nasillarde de Jean-Pierre m'indiqua une nouvelle fois que je n'étais pas la bienvenue. Cependant, il ne pouvait pas savoir qu'il s'agissait de moi. Je ne le pris donc pas personnellement et entrai.

— Oh, c'est vous, fit-il en me voyant.

Il était en train de griffonner sur un mur avec un bout de bois qu'il avait préalablement brûlé à une extrémité et dont il se servait comme stylo.

— On t'a volé tes crayons de couleur ?

Il me dévisagea quelques secondes sans comprendre. Il me rappela étrangement Cormack lorsque je lui avais demandé à quoi il pensait.

— Je fais des calculs, expliqua-t-il en me voyant observer son œuvre.

C'était exprimé d'une telle manière qu'on aurait dit qu'il attendait que je le félicite, comme un élève appliqué. Je hochai la tête, ce qui sembla lui faire plaisir.

— Et tu calcules quoi ?

— Les probabilités.

— De ?

Il n'avait pas dit « des » probabilités. Et, Dieu sait pourquoi, je n'imaginai pas Jean-Pierre être à ce point doué en maths. Ce devait être quelque chose d'autre. Ou alors un truc qui n'avait absolument aucun rapport.

— Réussir.

— Logique, répondis-je.

Il acquiesça, content que je comprenne les tenants et les aboutissants de sa mission. En fait, il ne devait pas être fou. Il s'était très certainement souvenu au cours des cinq mois où j'avais été dans le coma qu'il venait d'une autre planète, et il se sentait persécuté parce que Fox Mulder l'avait dans le collimateur.

Il se retourna et recommença à gribouiller sur le mur. Je me demandai à quoi ressemblaient ses journées. Est-ce que mon frère l'utilisait encore ? Se rappelait-il seulement que Jean-Pierre était là ? Quel était son statut officiel ?

J'allai m'asseoir sur son lit et repensai en prenant place au fait que celui-ci ne m'avait pas paru en très bon état la première fois que j'avais posé les yeux dessus. Et, de fait, il grinça si fort sous mon poids qu'on aurait dit qu'il me hurlait de ficher le camp fissa. Toutefois, il ne céda pas, et je pus observer quelques instants Jean-Pierre dans son nouvel habitat naturel. Il était nerveux, écrivait sur le mur à coups de gestes secs et un peu désordonnés et, de temps en temps, il se frappait une oreille comme s'il essayait d'en faire sortir un moustique.

— Jean-Pierre, commençai-je lorsque j'estimai en avoir vu assez, comment te traite mon frère ?

— Bien, répondit-il sans se retourner ni s'arrêter. Il m'ignore.

J'en rêvais. Si seulement j'avais pu échanger ma place avec la sienne.

— Il te nourrit ?

— Je sais où sont les cuisines.

— D'accord, fis-je, ne voyant pas trop comment enchaîner.

Aussi laissai-je le silence s'installer à nouveau quelques instants. J'étudiai ses calculs, lignes sans queue ni tête de signes que je ne comprenais pas. Ils ressemblaient aux symboles que j'avais observés dans le grimoire de Benoxh, et à quelques reprises ailleurs.

— Tu peux me dire à quoi correspond un « S » avec un point dans ce que tu écris ?

Il se tourna vers moi pour me lancer un regard réprobateur.

— Ce sont des chiffres, expliqua-t-il.

— Je n'en doute pas, mais j'ai vu une lettre qui doit appartenir à l'alphabet dont sont issus tes chiffres.

— C'est la langue des Sihrs, compléta-t-il.

Je me levai et le rejoignis.

— Elle a un nom ?

Il me regarda comme si j'étais née de la dernière pluie. D'un côté, je l'étais.

— Sihra.

— Eh bien, au moins, c'est recherché. C'est pas le nom d'un vin ? relançai-je, avant de me rendre compte que j'étais en train de le perdre encore plus avec mes propres divagations. Je peux te montrer le signe ?

Il m'étudia quelques instants d'un air dubitatif, mais finit par me donner sa craie de fortune. Je tendis la main en direction du mur et me fis aussitôt taper dessus.

— Ailleurs ! m'ordonna-t-il, outré.

— Pardon, bougonnai-je avant de faire deux pas sur le côté pour viser une portion nue de toute inscription. Là, ça ira ?

Il acquiesça, et je commençai à tracer la cicatrice que j'avais vue sur le bras d'Aya, un très joli « S » un peu refermé qui ressemblait à un « 8 » penché en avant.

— C'est un « B », dit-il avant que j'aie eu le temps de finir.

— Un « B » ? Tout bêtement ?

Comme Benoxh. Avait-il marqué Aya ? Après tout, c'était plausible. Elle avait pu être son esclave, et c'était là qu'il était tombé amoureux.

Je terminai le symbole en accolant le point.

— Ah non, là c'est un « V ».

— Comment ça ?

Il me regarda de nouveau comme un enfant qui n'avait pas fait ses devoirs, secouant la tête tout en faisant la moue. Je m'étais rarement sentie aussi stupide en dehors d'un cours de maths, quand le professeur me faisait venir au tableau pour illustrer tout ce qu'il ne fallait surtout pas faire.

— Vous n'avez jamais appris à lire ? me sermonna-t-il. « B » et « V » sont le même vocable. Le point l'adoucit.

J'eus soudain un sentiment très étrange, comme si j'étais sur le point de comprendre quelque chose, mais que les rouages refusaient de s'imbriquer l'un dans l'autre. Il n'y avait pas que sur Aya que j'avais vu cette marque.

— Merci, dis-je à Jean-Pierre, toujours un peu ailleurs. J'ai besoin de ton aide.

— Je viens de vous la fournir.

— Pour autre chose, Jean-Pierre.

— Je n'ai pas envie.

— Tu ne sais même pas ce que je vais te demander !

— Mais je sais déjà que je n'ai pas envie.

Je soupirai et posai mes deux mains sur ses épaules, le forçant à se tourner dans ma direction. Puis je le regardai droit dans les yeux.

— Je ne te le demanderais pas si ce n'était pas important.

Ça ne semblait pas l'enchanter le moins du monde. Son regard fuyait de gauche à droite comme s'il avait toujours l'impression d'être observé. À trop rester en sa compagnie, j'allais virer totalement parano moi aussi.

— Quoi ?

Il scrutait à présent le plafond, et je fus tentée de suivre son inspection. Mais je me sermonnai rapidement. Il n'y avait aucune caméra de surveillance.

— Princesse.

— Pardon ?

— Chut, fit Jean-Pierre. Chut, chut, chut ! On essaie de se concentrer ici !

Je clignai plusieurs fois des yeux, me demandant sincèrement ce qui était en train de se passer.

— Pourquoi m'as-tu appelée princesse ?

— Ce n'était pas moi.

— Je t'ai vu, Jean-Pierre, le sermonnai-je.

— Pardon, dans ce cas.

Ses yeux étaient aussi agités que l'étaient ses mouvements tout à l'heure. J'attendis quelques instants qu'il se calme. Lorsque ses épaules se détendirent, il me regarda finalement.

— J'ai besoin que tu transmettes un message à Elliot.

Ma requête sembla le surprendre.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai un message à lui transmettre.

— Oh, d'accord.

La technique de réponse de Cormack ne fonctionnait pas si mal que ça, en fait.

— Que dois-je lui dire ?

— C'est vrai ? Tu veux bien ?

Je le serrai dans mes bras dans ma joie du moment, et il me repoussa aussitôt en se débattant. Je réprimais un sourire. Il ressemblait à un jeune garçon qui fuyait les filles parce qu'elles sont dégoûtantes.

— Dis-lui...

Je m'arrêtai en pleine phrase. Je ne pouvais pas transmettre le message de but en blanc. J'étais toujours persuadée que Jean-Pierre n'irait rien dire à Connor de son propre chef, et Connor l'ignorait. Mais mieux valait donner dans le cryptique décryptable.

— Dis-lui qu'Alien est à la cour de Dagobert et que Dracula va faire du bruit.

Jean-Pierre me dévisagea comme si j'avais totalement perdu l'esprit. C'était marrant, venant de sa part.

— Ça ne veut rien dire, m'expliqua-t-il gentiment.

— Ce n'est pas grave. Il comprendra.

Du moins, je l'espérais de tout cœur. Elliot et moi étions spécialistes des charades. Personne ne nous battait jamais. Lorsqu'on jouait ensemble, il était le seul à comprendre que, si je criais « hamster », j'essayais de faire deviner Bozo le clown, parce que Julian avait eu un hamster qui s'appelait Bozo. J'avais toute confiance en lui pour déchiffrer cette énigme étrange. Si quelqu'un était en mesure de le faire, c'était bien lui.

— D'accord, dit Jean-Pierre. Mais ne me demandez plus rien, après ça. J'ai du travail.

— Promis.

— Je le ferai quand j'irai me coucher.

Je lui souris pour le remercier, et il m'ignora royalement pour se retourner en direction de son mur et reprendre ses gribouillages. Bon. Au moins, le message était clair.

Je quittai Jean-Pierre après lui avoir dit au revoir. Il ne me répondit même pas, et je lançai un « à bientôt » sans conviction qui se solda par un échec tout aussi cuisant. Il était reparti dans ses calculs et n'était plus joignable. Pourvu qu'il se souvienne de passer le mot. Par mesure de sécurité, je lui redemanderais le lendemain.

J'étais pratiquement de retour à ma nouvelle chambre lorsque j'entendis un murmure. Je m'arrêtai net tandis que l'adrénaline liquéfiait mes membres. Pendant un instant, j'espérai sincèrement voir Rosita émerger d'un angle, ou même être la victime d'une blague pas drôle d'Elzbieta.

— Qui est là ?

Je n'obtins aucune réponse. Je patientai encore quelques secondes, observant les couloirs, mais rien ne se produisit. Je recommençai à marcher, sur mes gardes, et me retournai en sursaut en entendant le bruit une seconde fois. Je m'attendais à tomber sur la personne qui avait murmuré, mais il n'en fut rien. À la place des murs froids du château se trouvaient à nouveau les parois en ruine et mangées par la mousse. Et, pourtant, ce n'était pas ce qui m'inquiétait le plus. Non, ce qui me terrorisait vraiment, c'était le mot que j'avais entendu.

— Jean-Pierre ? C'est toi ?

C'était l'explication la plus plausible. Il l'avait dit tout à l'heure, je l'avais vu bouger les lèvres, même si ce n'était pas lui qui m'appelait comme ça.

— Walter ?

Comme si un enchantement venait d'être brisé, la mousse disparut d'un coup et le château redevint normal. Mon cœur ne battait pour ainsi dire plus lorsque je portai la main à la pierre pour vérifier s'il s'agissait d'une illusion. Puis je pris mes jambes à mon cou.

Parce que mon grand-père n'était pas le seul à avoir utilisé ce surnom. Victor s'était proclamé roi de l'illusion. J'étais sa princesse également. La deuxième partie de la prophétie n'attendait plus que moi.

CHAPITRE 17

Trevor n'était pas encore revenu lorsque je retournai à la chambre.

Je décidai donc d'ouvrir ma nouvelle armoire et de choisir parmi les robes qui s'y trouvaient pour me changer les idées. J'avais vraiment l'impression d'être une chochette. Mais j'entendais des voix et je voyais des choses qui n'étaient pas là, comme un château décrépi et un troisième bras. Est-ce que je devenais folle ou est-ce que Jean-Pierre avait raison et les murs parlaient ? D'un côté, j'espérais presque que c'était le cas. Pourtant, prendre Jean-Pierre comme modèle pour décider si j'étais saine d'esprit ou non ne me semblait pas... quelque chose que ferait une personne saine d'esprit.

Je soupirai et reportai mon attention sur les robes. Je me demandais si elles avaient également appartenu à Elzbieta. Très certainement. Je choisis la plus somptueuse d'entre elles, une de satin rouge sang au corset brodé d'or. Ensuite, j'utilisai la coiffeuse pour me faire un chignon serré, que je fis bouffer en dégageant quelques mèches du mieux que je pouvais. Cara était bien plus douée que moi, mais le résultat n'était pas trop vilain. Puis j'attendis.

J'aurais aimé voir Trevor avant mon rendez-vous avec Connor, mais, lorsqu'on frappa, il n'était toujours pas rentré. J'espérais qu'ils allaient bien, avec Cormack. Et que, où que se trouve Benoxh, tout se passait bien de son côté également.

Je me levai pour ouvrir à mon frère. Il avait lui aussi fait un effort et enfilé un costume avec une veste en queue-de-pie. Il était tout autant ridicule dans cet accoutrement qu'avec sa longue cape de super-héros. La prochaine fois qu'Elzbieta se vanterait de l'avoir élevé, il faudrait que je pense à ne pas la féliciter.

— Tu es ravissante, dit-il en détaillant ma tenue. Puis-je ?

Il me tendit un bras que j'attrapai, et nous prîmes à gauche dans le couloir. C'était étrange parce que presque trop normal, d'un côté. Quand il ne parlait pas et qu'il ne tuait personne, être en compagnie de mon frère n'était pas si dérangeant.

— Où allons-nous ? demandai-je.

— Je pensais t'inviter dans mes quartiers.

Je sentis mon sang se figer. C'était une très mauvaise idée. En fait, c'était très exactement le contraire de ce que je devais faire ce soir.

— Oh, Connor ! m'exclamai-je en essayant de sonner aussi sincère que possible. Je rêve de prendre l'air. J'ai l'impression d'être enfermée ici depuis des mois.

Ce n'était même pas une impression, songeai-je, amère.

— Je pense avoir l'endroit idéal, me répondit-il d'une voix flûtée. Tu vas adorer.

Nous marchâmes pendant plusieurs minutes, dépassâmes une porte devant laquelle le majordome que j'avais rencontré la première fois que j'avais traversé le hall était posté et, après que Connor lui eut dit quelque chose dans sa langue, nous parvînmes à une lourde porte de bois noirci par les années tout au fond du couloir.

— Peu de personnes ont vu ce lieu, annonça-t-il fièrement tout en sortant une grosse clé de sa poche et en l'insérant dans le verrou. C'était l'endroit préféré de père.

J'espérais sincèrement qu'il ne m'emmenait pas dans son donjon rouge.

Il ouvrit la porte et me fit place pour que j'entre. À peine eus-je fait un pas qu'un parfum de rose envahit mes narines. Lorsque mes yeux s'habituaient à la relative obscurité, je les écarquillai. Cet endroit était à couper le souffle.

Il s'agissait d'un immense balcon d'une vingtaine de mètres de profondeur pour presque autant de largeur. La pierre était encore visible sous l'herbe d'un vert tendre qui la recouvrait presque entièrement. Sur les murs délimitant le périmètre, des centaines de roses s'épanouissaient. Elles étaient d'un jaune profond, comme un soleil éteint dans la nuit étoilée.

— Elles ne fanent jamais, me dit Connor, comme s'il en tirait une grande fierté.

Je me retins de lui faire remarquer que c'était l'œuvre de Victor, et non la sienne, et qu'il n'avait pas de quoi se pavaner. Il l'aurait certainement mal pris.

— C'est magnifique, confirmai-je.

Enfin quelque chose pour quoi je n'avais pas besoin de mentir.

Car c'était vrai. Par bien des aspects, et bien que les deux lieux n'aient concrètement rien eu à voir, ce balcon me rappelait le rêve dans lequel j'avais rencontré Aya. La légère brise qui soufflait ce soir n'avait pas la même odeur, mais elle avait la même fraîcheur et donnait le même sentiment de liberté. Tout était tellement serein qu'il était vraiment étonnant que cet endroit ait non seulement été créé par Victor mais également été son préféré. Je ne parvenais pas du tout à l'imaginer ici.

Connor sourit, satisfait, et s'approcha de la rambarde. Je lui emboîtai le pas, m'arrêtant tout de même en route pour renifler le parfum des fleurs. Il était aussi doux que sucré. C'était exquis. Je ne m'étais pas rendu compte jusqu'alors qu'il n'y avait plus rien qui sentait bon dans ma vie. Et ce n'était pas une métaphore. J'étais habituée depuis longtemps à la transpiration des combats, à l'odeur du sang, et plus rien de si léger n'était venu chatouiller mes narines depuis des mois. Pas en dehors d'un rêve.

Connor s'assit sur le rebord du balcon et me regarda évoluer au milieu des roses. L'image devait lui plaire, car il garda le silence tout le temps que dura ma promenade.

Lorsque je pris place à côté de lui, j'étais aussi prête que je ne le serais jamais à supporter quelques heures en sa présence. Je me penchai néanmoins en direction du vide pour tenter d'apercevoir ce qu'il y avait en dessous de nous, sans succès. Par mesure de précaution, mieux valait éviter de tomber.

— Fais attention, me dit Connor. Nous sommes au sommet du château. Un vol plané et tu seras aplatie comme une crêpe en arrivant en bas. Avec le bracelet, ce n'est pas souhaitable.

Je sautai sur l'occasion.

— J'aimerais bien qu'on me l'enlève. Je te promets de bien me comporter. Tu as ma parole que je n'essaierai rien. Je comprends tout ce que tu as fait et pourquoi, et je ne compte plus agir de manière irréfléchie.

Je me demandais comment Benoxh réagirait si mon frère lui ordonnait de me le retirer. Se rebifferait-il contre Connor ou m'affronterait-il sans sourciller ?

Connor me sourit de nouveau, sincèrement, mais je sentais la réserve ramper sous sa peau.

— Bientôt, Maeve. Promis.

Je me forçai à avoir l'air avenant, même si, il fallait bien le reconnaître, sa réponse n'était pas celle que j'attendais. Je n'avais pas tout à fait fini de gagner sa confiance. Peut-être qu'il n'était effectivement pas si stupide que ça.

— Et si tu m'expliquais la raison de la présence des monstres dans la salle du trône ?

Connor pesta, agacé, mais ce n'était pas contre moi. C'était le sujet qui le mettait dans cet état.

— Un groupe d'imbéciles a décidé de me destituer. Mais c'est moi, le souverain. Je suis le fils de Victor, la place me revient de droit.

Comme j'avais envie de lui faire remarquer que les vampires n'étaient une monarchie que parce que Victor l'avait imposé, et qu'il n'avait de royal que ses airs. Mais il était déjà assez énervé comme ça. Je me posai soudain une question qui ne m'avait encore jamais traversé l'esprit : dans la mesure où j'étais née en premier, est-ce que ce ne serait pas plutôt à moi que la place revenait ?

Sauf que ce n'était pas le moment de lui en faire part. Il faudrait que je le lui fasse tout de même remarquer un jour. Juste avant de le tuer, par exemple.

— Parle-moi d'eux.

Connor sembla touché de mon intérêt pour le sujet, et cela me fit de la peine. Il ne devait avoir personne à qui se confier, personne qui tenait à lui.

— Ce sont des rapaces, Maeve. Des larves, de la pourriture sans foi ni loi qui veut profiter des moments de chaos.

Ne se rendait-il vraiment pas compte que c'était exactement ce qu'il était ? Que Victor n'avait pas été différent ?

— Qui sont-ils ? le relançai-je, espérant glaner quelques informations intéressantes.

— Le vampire qui est à leur tête, un petit jeune de même pas deux cents ans, a décrété qu'il allait prendre mon château.

... dit l'enfant gâté qui n'a même pas fêté son quart de siècle. Silence, Maeve. Silence.

— Il veut également te décapiter pour se donner de l'importance. Je ne le laisserai pas faire, ne t'inquiète pas, ajouta-t-il sur un ton protecteur. Tant que je vivrai, il ne t'arrivera rien.

Je lui souris pour le remercier. C'était plus poli que de lui dire que j'espérais que cela ne durerait pas trop longtemps. Je pestai silencieusement en prenant conscience que je nourrissais les mêmes sentiments contradictoires à l'égard de Connor qu'à celui de Benoxh. Pourquoi les choses ne pouvaient-elles pas simplement être noires ou blanches dans la vie ? Tout aurait été tellement plus facile !

— Ils seront bientôt de l'histoire ancienne. Nous en avons capturé plusieurs, et nous les interrogeons. Tu as pu voir Slater à l'œuvre. S'il y a quoi que ce soit à en tirer, il sera en mesure de le faire. Trevor ne se débrouille pas trop mal non plus. À ce propos, ajouta-t-il en traînant la voix. La requête de Slater était fondée. J'aimerais que tu lui donnes de ton sang.

Hors de qu... *Hmmm*, songeai-je. Tant que je portais le bracelet, mon sang serait privé de sa magie. Ça risquait d'être amusant.

— Je serai heureuse de pouvoir vous aider.

Connor posa tendrement la main sur ma joue pour la caresser. Je réprimai le dégoût qui me prenait chaque fois qu'il me touchait et me forçai à chercher son contact. Plus il me croirait acquise à sa cause, mieux mon séjour se déroulerait.

Le moment d'intimité prit fin lorsqu'on frappa. Connor cria quelque chose, et la porte s'ouvrit sur le majordome et une femme. Je la reconnus aussitôt, même si je ne me souvenais pas l'avoir vue. Elle était pâle comme la mort, maigre à faire peur et avait les yeux gonflés de quelqu'un qui avait pleuré toutes les larmes de son corps. C'était une des prisonnières des cachots.

Le domestique la conduisit jusqu'à nous avant de faire demi-tour et de nous laisser. Elle resta plantée là où elle se trouvait sans broncher. Je compris vite qu'elle avait été envoûtée pour se

montrer docile, et trop rapidement qu'il s'agissait de notre dîner.

— Tu as faim ? demanda Connor en se levant.

J'avais eu faim jusqu'à ce que je la voie. J'avais l'habitude de boire du sang déjà prélevé, pas à même la veine, et l'idée de le faire à celle de cette femme me rebutait bien plus que je n'aurais été capable de l'exprimer avec des mots. Je m'étais juré de les libérer, pas de les utiliser. Mais je ne pouvais pas refuser. Après tout, c'était moi qui avais proposé un dîner. Je détestais ce que je m'apprêtais à faire.

— Je... Oui, repris-je d'une voix plus décidée.

Je ne pouvais pas flancher maintenant. Je devais passer autant de temps que possible avec mon frère et lui faire croire que j'étais de son côté. Partager un repas faisait partie du stratagème et, après tout, cette femme n'allait pas mourir.

— Mais je n'ai pas de crocs, ajoutai-je en guise d'excuse.

— Ce n'est pas grave, tu utiliseras mes marques, dit-il en dévoilant ses canines.

Il s'approcha de la prisonnière et se mit à lui tourner autour comme un fauve qui voulait acculer sa victime. La démarche avait quelque chose de déprimant, même si ridicule aurait convenu aussi. Connor était un gamin, un petit poupon qui jouait au grand, au prédateur qui ne laisse aucune chance à sa proie. Mais la femme, une blonde élancée qui le dépassait de quelques centimètres, n'était pas en mesure de réagir. Je me rappelais, au cours de l'un de ses souvenirs, avoir vu Victor expliquer à Connor que la nourriture avait meilleur goût lorsqu'elle avait peur, qu'il fallait l'infliger. Et je compris soudain une grande partie de la frustration de Victor face à ce fils aussi incompetent qu'inutile. J'éprouvai une peine étrange, incapable de savoir si c'était de la pitié envers Victor ou Connor. Une tristesse immense me submergea quand je réalisai que j'aurais souhaité de tout cœur être en mesure d'aimer ce frère qui ne demandait que ça, mais que jamais je n'en serais capable à cause de tout ce qu'il m'avait fait, à moi ainsi qu'à d'autres.

La femme resta immobile, aussi blanche qu'un spectre à la lueur de la lune, et Connor planta finalement ses crocs dans la chair pâle de son cou. Il l'avait attaquée par-derrière, comme s'il voulait que je puisse être aux premières loges pour ce spectacle macabre. Je l'étais, et ma peine se fit un peu plus profonde.

Lorsqu'il eut bu quelques gorgées, il me tendit la main. Je m'en saisis et il m'attira jusqu'à eux. L'odeur ferreuse du sang chatouilla mes narines et réveilla une faim sourde et grondante que j'avais rarement ressentie de manière si forte. J'observai pendant quelques secondes le rouge écarlate qui s'échappait lentement de la plaie et me léchai les lèvres. Puis j'approchai le visage et cédai à l'envie dévorante que tout cela éveillait en moi. Je fus à deux doigts de l'extase en plaçant la bouche sur la peau fine, là où la veine pulsait régulièrement, facilitant ma tâche. Je me mis à aspirer, et aspirer encore, ma soif me semblant impossible à étancher, jusqu'à ce que Connor pose une main sur mon épaule.

— Doucement, me dit-il. Tu ne veux pas la tuer.

Je revins à la réalité et fis un grand pas en arrière pour m'éloigner de la femme. Cette dernière chancela légèrement mais resta debout. Bien sûr que non, je ne voulais pas la tuer. Mais, la vérité, c'était que si Connor ne m'avait pas arrêtée, j'aurais bu jusqu'à ce qu'il n'y ait plus une seule goutte en elle. Cette révélation me fit bien plus peur que ma première rencontre avec Victor. Boire à la veine était bon, bien trop bon.

Connor prit ma place et but encore un peu, puis me proposa de nouveau de m'abreuver. Je le

remerciai à mi-mots, prétextant en avoir eu assez. Pourtant j'aurais adoré continuer.

Sauf que je ne me faisais plus confiance. Je venais de comprendre que j'aurais voulu aimer mon frère, et peut-être que dans une certaine mesure c'était déjà le cas ; j'avais été prête à vider une femme de son sang, à la sacrifier ; et j'avais exigé de voir Lukas, ce qui, même pour une heure et malgré ce que je m'étais répété, était de la folie pure. Non, je ne me reconnaissais plus, et je ne faisais pas confiance aux inconnus.

Nous passâmes le reste de la soirée assis à bavarder, lui aux anges de m'avoir en sa présence et consentante, moi à me demander constamment ce que faisait Benoxh lorsque je ne m'imaginai pas en monstre assoiffé, tuant des innocents au fond des bois les soirs de pleine lune. Je mis cependant du cœur à l'ouvrage et tentai de diriger la conversation vers des sujets qui m'intéressaient, comme Nikolaj, l'architecture et la topographie du château, les plans de Connor sur le long terme. Mais il ramenait toujours la discussion à moi, ou à lui, souhaitant en apprendre le plus possible sur moi, sur ce que j'aimais, sur qui j'étais, cherchant la moindre occasion de tirer un parallèle entre nous, comme s'il avait besoin de se prouver que nous étions liés par bien plus que le sang. Je répondis à chacune de ses questions en omettant un maximum de vraies informations sur mon compte, mais en donnant assez de détails pour qu'il ait l'impression de me connaître, regrettant chaque fois où je le tenais éloigné tout en ayant parfaitement conscience que c'était le seul comportement sensé à adopter. Je jouais mon rôle à la perfection, mais mon esprit était constamment ailleurs, dans ces limbes où Connor et moi étions proches, où la vie d'inconnues n'avait pas tant d'importance, et où le mal n'était pas une si mauvaise chose en fin de compte. Ces limbes dans lesquelles je savais qui j'étais et où je n'avais pas à prétendre être quelqu'un d'autre – quelqu'un de bien – par peur qu'on ne m'aime pas.

Lorsque nous quittâmes le balcon, le majordome y pénétra, très certainement pour ramener la femme, qui n'avait pas bougé d'un pouce de toute la soirée, statue de marbre inexpressive, carcasse aussi vide que je l'étais à présent. Je n'avais pas envie de penser. Je n'avais plus la force de penser. Plus nos pas nous rapprochaient de ma chambre, plus mon angoisse grandissait. Si tout s'était bien passé, Lukas devait être là.

— Bonne nuit, me dit mon frère en déposant un baiser sur ma joue devant ma porte.

Je prolongeai le contact, comme si je pouvais en tirer un quelconque réconfort.

— Bonne nuit, Connor, répondis-je presque automatiquement.

— J'espère que nous aurons l'occasion de recommencer.

— Moi aussi, mentis-je.

Du moins, je voulais croire que c'était un mensonge.

Il me sourit et tourna les talons avant même que ma main n'atteigne la poignée. Lorsque je l'actionnai, l'air se figea dans mes poumons. Mais je ne découvris que Trevor, assis sur le lit, la mine préoccupée. Il sembla se détendre en me voyant, et j'allais dire quelque chose quand la silhouette noire de Benoxh bougea sur ma gauche.

— Il était temps, fit-il. Ton invité t'attend.

Je suivis Benoxh en silence dans les couloirs, le pas lourd, comme si chacun d'eux me rapprochait du peloton d'exécution. Une part de moi voulait commencer à douter, cette même part de moi qui préférerait toujours repousser plutôt que de se confronter aux problèmes. Mais je l'avais laissée derrière moi, elle était morte avec Victor. Elle n'avait pas le droit de revenir me hanter.

Et pourtant. Qu'allais-je dire à Lukas ? Qu'allais-je lui demander ? Se souviendrait-il seulement

de moi ? À quelles tortures mon père l'avait-il exposé et, surtout, est-ce que cela me faisait quelque chose ?

Nous ne croisâmes pas âme qui vive avant de dépasser la cellule où les femmes étaient entassées. Je me demandai pendant un bref instant comment se portait celle à la veine de qui j'avais dîné, mais je chassai cette idée aussitôt. J'avais d'autres préoccupations pour l'instant.

Benoxh s'arrêta au fond du couloir, devant le dernier cachot avant le placard à balais vide que j'avais exploré la première fois que j'avais mis les pieds ici.

— C'est ici.

Pendant une fraction de seconde, la possibilité qu'il ait rangé Lukas dans le cagibi me traversa l'esprit, mais il me désignait la cellule. Je l'observai sans rien y déceler. L'obscurité n'aidait pas, cependant j'en étais persuadée : il n'y avait personne.

— J'ai protégé l'endroit, m'expliqua Benoxh. Personne ne sera en mesure de voir où d'entendre ce qui se passera à l'intérieur.

J'aurais dû y songer.

Je tendis mon poignet à mon ancien mentor.

— Enlevez-le-moi.

— Non, répondit-il calmement.

— Écoutez, il ne s'agit que d'une heure et, la dernière fois que j'étais en sa compagnie, il a voulu me tuer. Retirez-moi ce machin et revenez quand mon temps sera écoulé. Je n'essaierai pas de m'évader. Vous avez ma parole.

Et elle valait quelque chose, elle.

Il m'étudia pour sonder ma sincérité et finit par acquiescer. Le claquement annonçant ma libération retentit dans le couloir.

— Je resterai ici, m'avertit-il cependant. En cas de problème.

Oui, c'est ça, en cas de problème, pensai-je. À tous les coups, il s'était arrangé pour pouvoir entendre ce qui se dirait. Mais je n'avais même pas la force de faire un commentaire.

— Parfait, répondis-je froidement. À tout à l'heure.

Je tendis la main pour ouvrir, mais il fut plus rapide et le fit lui-même. J'entrai en retenant ma respiration et fus surprise de me rendre compte que, dans la pièce, la lumière était deux fois plus vive que dans le couloir. Mais toute pensée rationnelle me quitta aussitôt.

Il était là. Debout devant le mur du fond. Me tournant le dos. Pourtant je l'aurais reconnu entre mille, même ainsi. Ses larges épaules. La manière dont il se tenait, et ses cheveux aux boucles paresseuses. J'en avais une mèche, cachée dans la taie de mon oreiller. La preuve qu'il était vivant.

Mais dans quel état ?

— Lukas ?

CHAPITRE 18

Ma voix n'avait aucune consistance.

Je compris qu'il m'avait entendue, cependant. La légère crispation dans son corps ne mentait pas, cette manière dont il s'était à peine redressé, mais juste assez pour me confirmer qu'il savait que j'étais là.

Il ne bougea pas, et les secondes se mirent à défiler. J'ignorais totalement que faire. Bon Dieu, j'ignorais même ce que je voulais faire. Pour l'instant, les choses étaient relativement faciles. Il ne s'était pas retourné, je ne le voyais pas vraiment, c'était comme un échauffement.

— Lukas, répétais-je.

Il pivota légèrement la tête, si peu que je n'aperçus même pas son menton. Cela avait pourtant suffi à chasser tout l'air de mes poumons.

— Lukas, je...

— Va-t'en.

Mon cœur cessa de battre. C'était sûrement mieux que s'il s'était brisé totalement.

Je voulus faire un pas dans sa direction, mais mes jambes ne m'obéirent pas. Je déglutis difficilement avant de reprendre la parole.

— J'aimerais discuter, fis-je avec autant de douceur que possible.

— Va-t'en.

Il n'était pas hostile, pas du tout. C'était bien pire que ça. Sa voix n'exprimait aucune émotion, à peine une intention, celle de ne pas me parler.

— Je ne m'en irai pas, rétorquai-je sur le même ton.

Il tourna obstinément la tête en direction du mur et, de manière étrange, on aurait dit que le mouvement était beaucoup plus long que celui qu'il avait fait juste avant pour m'offrir son profil partiel.

Je laissai le silence grignoter ma résolution, comme un soldat craignant de sortir des tranchées par peur de marcher sur une mine ou de prendre un tir ennemi en plein front. Cependant, après quelques minutes, je trouvais la force de faire un pas dans sa direction, m'attendant à ce qu'il me chasse à nouveau. Il n'en fit rien, et j'osai en faire un deuxième. Il ne restait qu'un mètre entre nous. Un pauvre et malheureux petit mètre qui paraissait plus long que la distance de la Terre à la Lune et qui éclipsait le peu de courage que j'avais gagné en chemin.

— Je...

— Je ne veux pas te parler, me coupa-t-il. Je ne suis pas l'homme que tu as connu.

L'avais-je vraiment connu ? J'en doutais.

Sa révélation me vida un peu plus, comme s'il était une blessure portée à mon cœur dont j'étais incapable d'endiguer le saignement.

— Il est mort il y a plusieurs mois, finit-il. Je ne me souviens de rien, et je ne te connais pas.

— Regarde-moi.

Je me rappelai que Trevor m'avait fait la même requête. Cela me paraissait s'être passé tant de temps auparavant, alors que ce n'était que quelques heures plus tôt.

— Regarde-moi, répétais-je avec plus de conviction.

Mais Lukas ne bougea toujours pas. Aussi levai-je une main tremblante pour la poser sur son bras. Je n'avais pas eu conscience de parcourir la distance qui nous séparait.

À peine mes doigts eurent-ils touché sa peau qu'il se retournait en grondant, comme un animal sauvage. Je fis un pas en arrière, apeurée. Il évitait toujours de m'observer, cependant, préférant fixer un point bas derrière moi.

— Je ne te connais pas et je ne veux pas te parler !

Les larmes roulèrent le long de mes joues et, comme si leur reflet avait capté son attention, Lukas posa enfin le regard sur moi. La hargne que je lus au fond de ses yeux était encore pire que le fiel de sa voix. Je ne serais jamais capable d'arrêter l'hémorragie.

— J'ai besoin de comprendre.

Il grogna une nouvelle fois, tentant toujours de me chasser, de me tenir à distance sans pour autant me toucher. Peu importait ce dont il se souvenait ou ce qu'il ressentait pour moi, il ne voulait pas me faire de mal. Il fallait que je me raccroche à l'idée que c'était bon signe.

Rassemblant tout mon courage, je fis en avant le pas qui m'avait éloignée de lui. Il m'était difficile de soutenir son regard, et ce n'était pas dû qu'à la haine avec laquelle il me considérait. Je n'avais plus aucun doute quant au fait qu'il savait qui j'étais, pourtant, je ne sentais rien de bienveillant à mon égard. Il m'en voulait. Il était en colère parce que j'étais là, parce que je l'avais fait venir. Mais il n'avait pas le droit. C'était mon rôle, même si je n'étais pas en mesure de le jouer sur le moment.

— Je me souviens de t'avoir poignardé, avouai-je, la culpabilité rongant mes mots.

Je levai la main et la posai sur son torse, à l'endroit exact où ma lame l'avait frappé. Il n'eut aucun mouvement de recul cette fois-ci, mais se raidit encore plus. Ma paume embrassa le tissu de sa chemise, et la chaleur de sa peau la traversa rapidement. Les décharges que j'avais ressenties à tant d'occasions en sa présence étaient toujours bien réelles, elles. Il parut les sentir également et, pendant un infime instant, il sembla presque se détendre.

— Je me rappelle t'avoir poignardée moi aussi.

Sa voix était encore plus chaude que sa peau et faisait vibrer ma chair. *Non, imbécile*, me dit la petite voix. *Tu trembles, c'est tout.*

— Tu te souviens, alors ?

Je le savais. C'était écrit dans sa manière de m'observer. Un soulagement sans précédent s'empara de moi. Il ne m'avait pas oubliée.

Il fit claquer sa langue contre son palais, agacé, et je déchantai aussitôt.

— C'est mon premier souvenir. Tuer l'héritière. Je me souviens de ton regard.

Il braqua le sien au plus profond de mes yeux, et je la vis. La petite étincelle, la parcelle de vie. Lukas. Il mentait.

— Tu te souviens, soufflai-je. Tu n'as rien oublié, tu te rappelles de tout.

Il se referma aussitôt et se détourna, mettant fin à l'instant. Mais je savais ce que j'avais vu.

— Ils m'ont raconté qui j'étais, ce que j'ai fait. Je n'étais pas quelqu'un de bien. Tu dois oublier cet homme.

— Pourquoi ? demandai-je. Pourquoi continues-tu à mentir ?

— Tu fais erreur, trancha-t-il en se retournant pour fixer de nouveau le mur.

Je l'avais perdu. Encore une fois.

— Je ne te crois pas !

Mais il garda le silence, et je le sentis s'éloigner de moi, même s'il restait immobile.

Je fis un pas en arrière, courbée sous un poids invisible. Je ne savais plus que penser. Je n'aurais jamais besoin de l'heure totale. Notre temps était écoulé.

— Tu mérites mieux que moi.

Il avait parlé si doucement que j'aurais tout aussi bien pu avoir imaginé l'entendre. Mon cœur se brisa, même s'il n'avait pas ma permission.

— J'étais tombée amoureuse de toi, Lukas.

Malgré le feulement auquel ressembla ma voix, les reproches étaient palpables dans mon ton.

Je le vis se raidir complètement, comme si mes mots lui avaient fait mal, comme s'ils étaient amers et empoisonnés. La douleur endormit un peu plus mes sens, et je fis un autre pas en arrière, en direction de la porte. Je fuyais.

— Au moins, tu ne pourras pas tomber plus bas.

Les larmes coulèrent une nouvelle fois, comme de l'acide. Il n'aurait rien eu besoin d'ajouter, je serais partie sans demander mon reste. Mais il enfonça le clou un peu plus.

— Maintenant, va-t'en, et oublie-moi.

Je lui obéis. J'étais faible au point de sortir en courant, si bien que je faillis trébucher contre la porte lorsqu'elle refusa de s'ouvrir du premier coup. J'avais besoin d'air. Changer d'air. Parvenir à respirer. J'étouffais. Il m'avait chassée. Il se souvenait, j'en étais persuadée, et il m'avait chassée. J'obtiendrais peut-être les réponses à mes questions, mais ce ne serait pas pour ce soir. Et j'avais déjà la principale : tout était fini. Si tant est que quelque chose avait existé un jour.

Je claquai la porte derrière moi, et le métal résonna étrangement dans le silence du couloir, comme si lui aussi était énervé qu'on ait osé le déranger.

Benoxh m'attendait, adossé au mur d'en face. Je m'approchai de lui et tendis mon poignet sans rien dire, sans le regarder dans les yeux. Je voulais qu'il me remette le bracelet. J'espérais qu'endormir ma magie ferait taire la tornade de sentiments qui me ravageait. J'avais mal. Tellement mal.

— Ramenez-le au manoir.

— Ton heure n'est pas écoulée, s'étonna Benoxh.

Se pouvait-il qu'il n'ait pas écouté ? Non, je n'y croyais pas une seule seconde. Il avait dû prendre plaisir à la peine que Lukas m'avait infligée. Ou pas, et c'était pour ça qu'il semblait presque triste pour moi. *Presque*, me fustigeai-je. *Il s'agit de Benoxh, le type qui a tué Walter, entre autres.* Oh, mais c'était peut-être ça qu'il cherchait ! M'apporter sa compassion dans un moment de faiblesse.

Bien joué, vieux schnock. Mais perdu.

— Ramenez-le, répétai-je simplement. Je veux juste aller me coucher.

— Je te raccompagne.

— Non, j'aimerais être seule. Je saurai retrouver mon chemin. Remettez-moi le bracelet, et laissez-moi tranquille. Je vous aiderai demain. Contentez-vous de le ramener.

Je ne veux plus jamais le revoir.

Je me gardai bien de le dire à haute voix, cependant je l'avais pensé assez fort pour que Benoxh l'entende grâce à ses antennes Sihrs.

Je fis de mon mieux pour ignorer la pitié que je lisais dans son regard. Je n'en voulais pas. Il n'avait pas le droit de l'éprouver. Qu'il aille brûler en enfer avec Victor. Et Lukas.

— Fort bien. Mais sois prudente. Évite de tomber sur ton frère.

— Et sur Elzbieta, complétai-je. Ou Slater. Ne vous inquiétez pas, ce n'est pas dans mes plans. Maintenant, le bracelet.

J'agitai mon poignet, et Benoxh finit par obtempérer. Malheureusement, le bijou n'anesthésia en rien ce que je ressentais. Ma magie alla se réfugier dans des recoins inconnus de mon être, mais la douleur, elle, continua à pulser dans mes veines comme un poison. Je voulais juste un peu de tranquillité. C'était tout ce que je demandais. Je voulais pouvoir verser mes larmes au calme, sans témoin, sans spectateur à l'affût de ma faiblesse.

Je partis sans plus attendre et laissai Benoxh dans le couloir. J'ignorai la cellule des prisonnières. J'ignorai l'air frais de la cour. Je ne regardai qu'à peine les repères au sol pour retourner jusqu'à ma chambre, mais j'y parvins sans encombre, sans aucune notion du temps qui s'était écoulé, sans rien. C'était tout ce qu'il restait de moi en ce moment, rien. Tout ce qu'il restait de mon histoire avec Lukas. Rien, rien et rien. *Un cœur brisé, c'est trois fois rien*, se moqua la petite voix dans ma tête. Je l'ignorai à nouveau, même si les larmes se remirent à couler de plus belle.

En pénétrant dans la chambre, j'avais même oublié que je la partageais avec l'homme qui m'attendait, assis sur le lit, le visage mangé par l'inquiétude. Et soudain quelque chose se ralluma en moi. Ce n'était pas quelque chose de positif. C'était quelque chose de sombre, de malin, une partie de mon être que je détestais et qui avait trop d'emprise sur moi. C'était l'ancienne Maeve, celle qui avait toujours su comment ne pas penser, comment éviter de ressentir. Celle qui agissait avant qu'une émotion trop profonde ne l'atteigne. Elle était de retour.

En voyant le regard peiné de Trevor, une faim dévorante se réveilla au plus profond de mon ventre, bien plus puissante que celle du sang en début de soirée. J'avais besoin de sentir. J'avais besoin d'exister. De vibrer. De vivre. De respirer. Enfin.

— Maeve... ? demanda Trevor en se levant.

Les larmes sur mes joues se rafraîchirent lorsque l'air les fouetta tandis que je me précipitais vers Trevor. Je l'embrassai avec toute la violence de la douleur qui m'habitait. J'étais une carcasse vide. Il pouvait me faire me sentir vivante à nouveau. J'avais besoin qu'il le fasse. Mais il ne répondit pas à mon baiser, pas plus qu'à mes caresses. Il attrapa mes poignets et me força à m'arrêter, posa son front contre le mien, calmement, si calmement.

— Je m'en voudrais si je te laissais faire ça, dit-il à mi-voix. Tu t'en voudras également demain, et tu m'en voudras aussi.

Je le détestais. Je détestais qu'il ait raison. Je commençai à sangloter de manière incontrôlée, et il me prit dans ses bras, comme pour me bercer. Je détestais ça. Je le repoussai de mes maigres forces, mais il refusa de bouger. Je pleurai de plus belle. Il endura tout, sans broncher, sans se plaindre, et les paroles de Lukas résonnèrent à mes oreilles. « *Tu mérites mieux que moi.* » Mon Dieu, c'était Trevor qui méritait tellement mieux que moi. Mes larmes redoublèrent, et il me serra plus fort.

— Je ne te mérite pas.

Plus que tout, c'était un reproche.

— Ce n'est pas à toi de le décider, dit-il doucement.

— Si ! explosai-je en le repoussant de nouveau.

Mais je n'eus pas plus de succès. Il ne me lâcherait pas. Jamais. Pourtant c'était vrai. Il fallait qu'il le comprenne. Il était trop bon pour moi. Je n'avais aucun droit d'en pleurer un autre dans ses bras.

— Il n'y a qu'au cinéma que ça se passe comme ça, lançai-je d'une voix pleine de hargne. Et j'ai toujours détesté ces films qui se finissent sur une belle image, celle d'un couple qui s'est trouvé et qui laisse croire au spectateur qu'ils vivront heureux jusqu'à la fin des temps. C'est du pipeau. Dans

la vraie vie, ils finissent par se disputer. Une fois, deux fois, jusqu'à ce que ça devienne tellement habituel que, parfois, ils ne le remarquent même plus. Et puis, un jour, ils se déchirent. Ou peut-être qu'ils ne se disputent pas, mais l'un d'eux a un accident, un ancien amant qui resurgit, ou un père vampire qui veut lui faire la peau. Mais il y en a toujours un qui gâche tout misérablement, que ce soit de façon volontaire ou pas.

Je levai la tête pour le dévisager, planter mon regard dans le sien de manière froide et délibérée, le défiant de me contredire.

— Les happy ends, c'est pas pour moi.

Il se contenta de déposer un baiser sur mon front, et ses lèvres ne me quittèrent pas durant de longues minutes.

— Je mérite d'être seule. C'est tout ce que je mérite.

Il se pencha pour me soulever et m'emmena jusqu'au lit. Là, dans la lumière tamisée de la pièce, il me tint dans ses bras, serrée contre lui, jusqu'à ce que mes pleurs tarissent et que le sommeil me trouve enfin. Pourtant, dans cet infime instant qui précédait les rêves, la culpabilité m'avalait comme une bête féroce. Je savais qu'il serait toujours là au petit matin, et cette pensée me terrifiait.

Lorsque j'ouvris les yeux, il était effectivement là.

De nouveau, cette simple idée me remplit d'autant de joie que d'angoisse.

Il avait les paupières closes et dormait profondément, juste en face de moi, tout proche. J'osais à peine respirer par crainte de le réveiller. Il m'avait tenue jusqu'à ce qu'il n'y ait plus une seule larme dans mon corps, sans parler, me berçant doucement. Je ne le méritais pas. C'était exactement ce que Lukas avait dit de moi, et je déglutis difficilement à ce souvenir. Il ne me méritait pas, je ne méritais pas Trevor, et pourtant il était temps que quelqu'un arrête de penser à ce dont il était effectivement digne ou pas et prenne ce qui lui était offert. Si ce n'était pas Lukas, ce serait moi.

Je passai quelques minutes à regarder Trevor dormir, me délectant de ces moments volés aux problèmes qui me filaient le train comme des missiles à tête chercheuse. En cet instant, rien n'existait. Le temps n'était qu'un souvenir engourdi, marqué par la respiration régulière de l'homme qui était à côté de moi. Peut-être qu'en ressortant de cette chambre tout reviendrait d'un coup. Peut-être que je ne serais jamais tranquille. Et c'était exactement pour cette raison que je comptais bien en profiter aussi longtemps que cela durerait.

Je caressai la peau claire de Trevor des yeux, observai l'angle boudeur que sa bouche avait adopté, comme si dormir le contrariait, promenai mon regard sur l'ourlet de ses cils, redescendis lentement l'arête de son nez, et sursautai. Il venait d'ouvrir les yeux, si vite, sans aucun signe précurseur, que je ne m'y attendais pas le moins du monde.

— Tu me regardais dormir ? demanda-t-il d'une voix enrouée par le sommeil.

Ça ressemblait à un gentil reproche, mais j'avais conscience qu'il n'en pensait rien.

— Peut-être, répondis-je, la gorge sèche.

Il ne bougea pas d'un millimètre et m'observa à son tour. Ma culpabilité grimpa en flèche. Malgré tout ce qu'il pouvait dire ou penser, malgré tout ce que je pouvais dire ou penser, un fantôme planait toujours entre nous. Et ce fantôme n'était même pas mort. J'avais envie de dire à Trevor que j'étais désolée. De lui dire que j'avais obtenu les réponses dont j'avais besoin pour avancer, bien que ces réponses n'aient été constituées que de silences. Je voulais qu'il sache que, malgré l'autre, je tenais à lui sincèrement, profondément. J'avais envie qu'il comprenne que c'était vrai, que c'était

précisément ce qui me terrorisait. Et que sa moue boudeuse lorsqu'il dormait était la chose la plus adorable que j'avais jamais vue.

— Ça devient très difficile de me retenir de t'embrasser quand tu me regardes comme ça.

J'ouvris la bouche pour répondre, mais aucun son n'en sortit. Trevor baissa alors le menton et sourit, comme pour enlever un peu de poids à ce qu'il venait de dire. Comme si c'était une bonne blague.

— Ne te retiens pas.

Ma respiration se coupa lorsqu'il releva la tête. Je ne connaissais que trop bien ce que je vis dans son regard. La faim. L'envie. Le feu, dans ses yeux de glace.

La même lueur brûlait très certainement dans les miens.

Trevor avait toujours été doux, tout en retenue envers moi, l'exemple parfait du gentleman jusqu'au bout des ongles. Il s'avança d'abord doucement, mais il n'y avait plus rien de lent ou de réfléchi lorsqu'il se décida. Il s'approcha au ralenti pour mieux me bondir dessus sur les derniers centimètres, comme s'il était mû par un besoin dévorant. Une main sur ma joue, il m'embrassa de manière féroce, exigeante, sans répit, et je fondis littéralement. Il n'était pas le seul à avoir attendu ce moment. Même si mon esprit n'était pas là, mon cœur était au rendez-vous depuis bien longtemps, lui.

Lorsque la ferveur laissa la place à une légère hésitation, ce fut à mon tour de lui faire comprendre à quel point j'en avais envie. Peut-être en avais-je toujours eu envie. Je ne pouvais pas formuler à haute voix ce que je ressentais, pas encore, mais mes lèvres pouvaient exprimer tout ce qui était incapable de franchir leur barrière. Elles pouvaient embrasser les siennes, pour lui dire à quel point je tenais à lui, le coin de sa bouche parce qu'il était adorable, la ligne de sa mâchoire et sa nuque pour lui expliquer que je le voulais, son épaule, pour qu'il comprenne que je le voulais tout entier. Mes mains avaient travaillé sans que je m'en rende compte pour défaire sa chemise, et elles tentaient de la chasser comme si elles étaient mues d'une volonté propre. Je n'arrivais même pas à penser à ce genre de détail. Tout ce que j'avais à l'esprit, c'était Trevor. Son souffle contre ma gorge, le léger gémissement qu'il poussait sûrement sans en avoir conscience, la manière dont il frissonnait. J'avais besoin de lui. Il ne m'avait jamais voulue parce que j'étais l'enfant de la prophétie. Et oui, ça me faisait peur, mais ça me donnait également une force toute nouvelle, aussi pure que ma magie morte.

Il referma les bras autour de moi et me fit remonter jusqu'à lui.

— Maeve, murmura-t-il alors que je m'apprêtais à l'embrasser de nouveau.

Il y avait des excuses dans son ton.

— Non, répondis-je en posant mes lèvres contre les siennes. Regarde-moi.

Il m'obéit, et je laissai mes yeux lui parler à ma place. Je n'étais pas en train d'essayer d'oublier quelqu'un. C'était lui que je voulais. Lui et personne d'autre.

Une seconde flotta entre nous avant de nous aspirer. Il m'embrassait et tentait de défaire mon corset l'instant suivant. Bon Dieu, que je détestais ces robes. Je commençai à tirer dessus de toutes mes forces, mais, avec le bracelet, c'était peine perdue.

— Déchire-la, ordonnai-je à Trevor, qui me regarda de manière surprise. Elle est à Elzbieta.

Quelques baisers plus tard, et elle ne fut plus qu'un souvenir. Quelques-uns de plus, et les habits de Trevor allèrent rejoindre les futurs torchons de Cara sur le sol de la chambre. Un de plus, long et profond, et la peau de Trevor recouvrit la mienne comme du satin. Elle était si douce, si fraîche contre mon corps brûlant. Je fis courir une main le long de son dos, et Trevor grogna avant d'intensifier le baiser et de me dévorer tout entière. J'étais en train de faire pareil. Puis vint le

moment où cela ne suffit plus.

— Tu es sûre que c'est ce que tu veux ?

— C'est toi que je veux, répondis-je dans un souffle.

Il s'immobilisa quelques secondes, en appui sur un coude pour me regarder droit dans les yeux. C'était si intense que je crus mourir à cet instant, et non pas au suivant, quand il m'embrassa et que nous ne fîmes plus qu'un. C'était si doux, si tendre, si inattendu, quelque part. Lorsqu'il glissa ses doigts entre les miens avant de les serrer et de commencer à onduler lentement du bassin, je pris conscience que je n'avais jamais rien connu de tel. J'avais eu du sexe, de la passion, des heures et des heures de plaisir. Mais je n'avais encore jamais eu d'amour.

CHAPITRE 19

J'étais tellement épuisée que j'aurais presque pu dormir sur place.

C'était un des effets du bracelet. Comme je ne récupérais pas automatiquement, mon corps accumulait la fatigue. Benoxh me l'avait peut-être ôté une dizaine de minutes plus tôt, mais mon cerveau n'avait de toute évidence pas eu le mémo et m'ordonnait encore de bayer aux corneilles.

— Nuit difficile ? me demanda Benoxh par-dessus son épaule.

Il ne s'était même pas retourné. Il ne me semblait pas avoir vraiment fait de bruit, mais bon, ce rapace avait des yeux derrière la tête.

— Vous voulez parler chiffons ?

Mon ton cassant le dissuada visiblement de répondre. Il continua à progresser dans les couloirs comme si aucun de nous n'avait jamais rien dit. Il était venu me chercher plus tôt à ma chambre et nous étions en route pour le bureau de Victor. J'ignorais où celui-ci se situait, mais nous étions de toute évidence dans la partie rouge du château. Benoxh ne vérifiait jamais les repères au sol et avançait comme s'il savait très bien où il allait. Enfin, ce n'était pas parce que je ne le voyais pas baisser la tête qu'il ne regardait pas. Il fallait que j'arrête de penser le pire de lui. Non, il fallait que je continue de penser le pire de lui, sans y chercher une cause autre que la solution la plus évidente. Il savait très bien où trouver le bureau de mon père et connaissait les couloirs comme sa poche.

Je bâillai une nouvelle fois, mais il ne commenta pas. Il supposait sans aucun doute que je n'avais pas dormi en raison de ma rencontre avec Lukas. Il n'avait pas besoin d'apprendre que c'était à cause de Trevor et que la nuit avait été tout sauf difficile. Benoxh m'aurait très certainement fait me sentir coupable pour ce que j'avais fait, et c'était hors de question. J'étais très contente de ce qui s'était passé. Jamais je ne regretterais.

Il s'immobilisa finalement devant une porte.

— Attends-moi là.

— Pourquoi ? demandai-je sans dissimuler la suspicion dans ma voix.

C'était vrai, il m'avait déjà fait le coup avec la chambre de Victor. Si le but était de fouiller l'endroit à deux, pourquoi me faire poireauter en montant la garde alors que nous allions y entrer tous les deux ensuite ? Il devait sûrement me cacher un truc.

— C'est au cas où il y aurait quelque chose que je ne voudrais pas que tu voies.

Je clignai plusieurs fois des yeux, ne sachant que répondre, entre stupeur et colère naissante. Puis il sourit.

— Détends-toi, Maeve. C'est au cas où Victor aurait laissé un piège. Je souhaite m'assurer que tu ne cours aucun danger avant de te faire pénétrer dans la pièce.

— Comme c'est chevaleresque de votre part, observai-je, grinçante.

Et comme je ne vous crois pas tout à fait, ajoutai-je mentalement.

Benoxh secoua la tête comme s'il avait encore une fois parfaitement entendu ce que je venais de penser. Je me repris aussitôt et chassai toute expression de mon visage.

— Mieux, commenta-t-il, mais tu as encore du travail.

Il entra dans la pièce. Lorsqu'il eut disparu, j'en étais arrivée à la conclusion qu'il ne me mentait peut-être pas totalement. La dernière fois, dans la chambre de Victor, un piège avait effectivement

explosé. Mais, d'un autre côté, j'étais censée faire partie de la famille Indestructible grâce à ma magie morte.

Je regardai à gauche, puis à droite. Personne.

Je commençai à compter les secondes pour passer le temps, mais cela ne fonctionnait pas. Aucun son ne filtrait de l'intérieur de la pièce. Le château tout entier était silencieux.

Alors je regardai à gauche, puis à droite de nouveau. Bâillai.

La nuit avait été courte mais intense. Je me surpris à sourire en y repensant. Pire, j'avais même les joues qui chauffaient. Ça me donnait presque envie de glousser. Mais non. Je ne pouvais pas tomber si bas. Par contre, qu'est-ce que je n'aurais pas donné pour me trouver encore dans la chambre, et pas dans ce couloir aussi froid que vide. Être dans le lit, lovée contre Trevor, faire remonter lentement mes doigts le long de ses bras, puis redescendre sur son torse, chatouiller son ventre...

Je soupirai. Ce n'était vraiment pas le moment de penser à ça. Vraiment pas. J'étais là pour aider Benoxh, que ça me plaise ou non.

Mais mon esprit était définitivement ailleurs.

J'avais recommencé à sourire bêtement sans m'en soucier lorsque je sentis le feu dans ma main, comme si elle voulait faire un concours avec mes joues. Quand je baissai les yeux, je réprimai un juron. Mes doigts étaient si troubles que... Bon sang, ce n'était pas possible. Je devais avoir de la fièvre de nouveau. Ce devait être la raison pour laquelle mon visage était aussi brûlant.

Cependant, lorsque je levai le bras pour observer ce qui se passait de plus près, il n'y avait aucun doute. Soit je délirais au point qu'il me faudrait un traitement par électrochocs, soit j'avais deux mains droites. Qu'est-ce que c'était que ce bordel ?

Je clignai des yeux à plusieurs reprises, comme si ce simple geste allait m'aider à voir plus clair et à chasser cette illusion d'optique. Après tout, j'avais peut-être juste quelque chose de collé sur la rétine. Ça aurait été bien plus logique que ce que j'avais en face de moi.

Mais rien n'y fit, et je battis deux fois plus des paupières lorsque je baissai le bras... et réalisai qu'il ne s'était pas déplacé. Pas tout à fait, du moins. Je ne comprenais plus rien à ce qui se passait, si ce n'était que, à la place de deux mains droites, j'avais maintenant deux bras droits. Sur mes gardes, n'ayant aucune idée de ce qui était en train de m'arriver, je fis bouger mon bras de haut en bas. Seul l'un des deux réagit. Je me concentrai alors, et le deuxième obéit également. À cet instant précis, je me demandai plus que jamais s'il était temps que j'aille chercher un nouveau studio, un du genre capitonné. J'oubliai bien vite cette pensée en essayant de me taper dans les mains. Enfin, dans la main. Mais ce n'était pas évident. J'y parvins au prix d'une crampe, qui disparut aussitôt grâce à ma magie.

Ma magie... « *La petite princesse veut prendre mon château.* » Les mots de mon père me revinrent à l'esprit et me glacèrent le sang tandis que je me rappelais de la deuxième partie de la prophétie, celle qui disait que je deviendrais plus puissante que lui. Une part de moi souhaita alors que tout cela cesse sur-le-champ, mais l'autre... L'autre se tourna et tenta de s'éloigner et...

Nom d'une grenouille à moustaches !

Ma tête me regarda. Je la secouai, incapable de croire que je venais de penser ça. Enfin, je les secouai. Puis je reculai, et me séparai. Nom de...

J'étais en train de me regarder.

J'étais. En train. De me. Regarder.

J'étais bonne pour la camisole.

Non, corrigeai-je silencieusement, pour prendre la place de Victor.

Non, je préfère la camisole.

Tu n'es pas folle, juste différente, me reprochai-je.

Toi tu es complètement folle ! Et si Benoxh revient ?

Nous tournâmes toutes les deux la tête en direction de la porte. Non. Non, non, non, non. Je tournai la tête. Moi. Moi et moi. Oh, mon Dieu. Oh. Mon. Dieu.

La porte était toujours fermée, aussi pivotai-je pour me faire face. La situation était tellement absurde que j'eus envie de rire. Et de pleurer. En regardant les choses du bon côté, je pouvais faire les deux à la fois.

Pourquoi est-ce que tout tournait comme ça ?

Je me détaillai. Mêmes cheveux sombres et bouclés, même coiffure que je m'étais faite à la va-vite avant de quitter la chambre. Même robe verte que j'avais choisie et qui se mariait élégamment avec mes yeux trop clairs. Même peau laiteuse et les mêmes grains de beauté aux mêmes endroits. Je fis la moue, et je me demandai bien pourquoi je la faisais. Puis je compris que j'étais également en train de me détailler et que je parvenais aux mêmes conclusions. Mon Dieu. J'étais devenue folle, vraiment, complètement, c'était officiel. Était-ce comme ça que Victor réussissait à se dédoubler ? Est-ce que je pouvais me multiplier autant de fois qu'il l'avait fait ? C'était tellement troublant. J'étais consciente dans mes deux corps. Je m'observais en m'observant. Je me « double observais ». Puis je ris. En chœur.

Benoxh allait revenir d'un instant à l'autre. Il fallait que je réfléchisse peu, mais bien. J'étais deux, et je n'avais aucune idée du temps que cela durerait. J'ignorais également ce que je pouvais faire dans mon double. Ou avec. J'avais été tellement occupée à me regarder dans ce faux miroir qui ne répliquait pas mes gestes que je n'avais même pas essayé quelque chose d'aussi bête que de me pincer moi-même. Mes deux corps firent chacun un pas dans la direction de l'autre, tendant une main, puis je me touchai. J'étais bien palpable. J'étais sur le point de me frapper pour voir si je ressentais la douleur, au moment où j'entendis un bruit dans la pièce. Je tentai de me pousser en même temps que mon deuxième moi reculait vivement, et je brassai le vide lorsque la porte s'ouvrit. Mon double se plaqua contre le mur, à côté du cadre, beaucoup trop près, et je restai immobile pendant une fraction de seconde. Puis je fis la première chose qui me passa par la tête. Je levai les bras et fis semblant de continuer à m'étirer.

Benoxh me regarda curieusement.

— Walter répétait toujours que s'étirer convenablement correspondait à une bonne sieste de trois heures, expliquai-je platement.

Et ça, mon vieux, ce n'est pas un mensonge. Essaie de ne pas me croire.

En effet, comme ce n'en était pas un, cela parut suffire à justifier mon étrange posture.

— Viens, dit-il. La pièce est sûre.

Je fis pivoter mon torse des deux côtés pour terminer mon exercice et jetai discrètement un dernier regard à mon deuxième moi, qui était encore collé contre le mur, et entrai dans le bureau. S'ensuivirent les instants les plus bizarres de toute mon existence. Mon cerveau n'était pas paramétré pour voir deux choses à la fois, j'en fus persuadée en moins de temps qu'il ne me fallut pour refermer la porte. Je voyais le bureau de Victor, une grande pièce aux murs aussi froids et dénudés que sa chambre avait été bariolée et remplie de représentations de lui. Et, en même temps, je voyais le couloir. J'étais toujours collée contre le mur, trop apeurée pour bouger, pourtant, j'étais également en

train de faire trois pas pour me rapprocher d'un bureau.

— Maeve ? Tout va bien ?

J'entendis la voix de Benoxh dans les oreilles de mes deux corps. Je fermai les yeux un instant, tous les quatre, et inspirai profondément. C'était mieux. La superposition de deux images était vraiment désagréable.

— Juste un léger vertige, répondis-je.

— Tu ressens quelque chose ?

Oui, je sens la pierre froide contre mon dos.

— Je ne suis pas sûre, mentis-je. Rien de bien défini, en tout cas.

Il fallait que je prenne une décision. Soit je restais plantée là où j'étais à m'attendre, soit j'essayai de tirer parti de mon nouveau pouvoir. Sans vomir.

Je commençai à remonter le couloir et souris à Benoxh. Il me dévisageait vraiment d'une étrange façon.

— Ma magie, lui dis-je, ne voyant pas l'utilité de lui cacher ça. Je ne sais pas ce qu'elle fait, mais je me sens vraiment très bizarre. J'ai la tête qui tourne.

Il s'approcha de moi et posa une main dans mon dos. Je frissonnai en bifurquant à une intersection après avoir repéré la couleur que je voulais suivre.

— Viens t'asseoir, proposa Benoxh.

Il m'accompagna jusqu'à la chaise de mon père, qu'il tira afin que je puisse y prendre place.

— Merci.

Ma voix résonna dans le couloir vide, et je me rendis compte que je n'avais pas répondu avec le bon corps. Je sentis la nausée me gagner plus rapidement que sur une attraction de fête foraine.

— Merci, répétai-je.

Il hocha la tête tandis que je tournai une nouvelle fois dans le château désert, remerciant mentalement Dieu, les Cieux et tous les anges de n'avoir croisé personne.

— Ça t'arrive souvent ?

— Non, répondis-je aussitôt avant de garder le silence quelques secondes afin de combattre une remontée acide. Mais, d'un autre côté, ce n'est pas comme si vous ne me forciez pas à porter ce truc en permanence.

Benoxh sourit, et je compris rapidement à son expression qu'il en avait déduit que, si j'étais en mesure de me plaindre, cela signifiait que je n'allais pas si mal que ça. *Vieux schnock*, pensai-je en me retenant de justesse de vomir.

Ou pas. Mon double vida son estomac au pied d'un mur. Ce fut la chose la plus désagréable qui m'était jamais arrivée. Me sentir vomir. Alors que je ne vomissais pas. Pendant que je vomissais. J'eus de nouveau envie de rire et de pleurer à la fois.

— Est-ce que tu remarques quelque chose ici ?

— Cormack !

Il remontait tranquillement un corridor de sa démarche souple, son chapeau vissé sur la tête comme à l'accoutumée.

— S'il te plaît, ramène-moi à ma chambre.

Ses sourcils broussailleux se rejoignirent au milieu de son front.

— Ça va, Quinn ?

— Non, répondis-je en même temps à Cormack et Benoxh.

Benoxh opina du chef tandis que Cormack s'approchait de moi et passait son bras autour de ma taille pour me soutenir. Il était si solide, si tangible contre moi que ma nausée gagna en intensité. J'avais toujours pensé que les illusions de Victor, lorsqu'il se dédoublait, n'étaient que du vent, rien de plus. Une image qu'il suffisait de poignarder pour qu'elle s'évapore. Je comprenais à présent à quel point je m'étais trompée. Bien sûr que j'avais eu tort, songeai-je amèrement. Ses illusions étaient capables d'interagir avec leur environnement. Elles n'auraient pas été en mesure de le faire autrement. La migraine me crucifia, et je portai machinalement la main à mon front, comme si ça allait la soulager.

— Maeve ?

— Quinn ?

Je levai la tête pour regarder Benoxh pendant que je la tournai pour observer Cormack.

Comment Victor avait-il pu supporter cela ? Ce n'était humainement pas possible. J'avais l'impression que quelqu'un prenait un malin plaisir à déchirer ma conscience en deux. Cette sensation était insoutenable.

Et encore, je n'étais que deux. J'avais vu Victor être plus de dix. Comment avait-il pu endurer une telle souffrance ?

— Ça va, leur répondis-je. J'ai juste... Dépêchons-nous.

Benoxh acquiesça. Cormack grogna.

Cormack accéléra le pas, et cela me fit du bien d'être à moitié portée. J'avais moins besoin de me concentrer, et il fallait que je sois attentive à ce que faisait Benoxh. Ce n'était pas grand-chose, à vrai dire. Il avait simplement contourné le bureau et observait des étagères.

— Dis-moi si les choses empirent, ordonna-t-il sans se retourner tout en parcourant des yeux les ouvrages de feu mon père. J'ai senti quelque chose de différent dans le couloir. Si cela persiste, il faudra que je te remette le bracelet. Il se peut que ta magie devienne incontrôlable.

Il s'était exprimé d'une manière si détachée et semblait tellement pris par son observation de la bibliothèque qu'on aurait pu croire qu'il me parlait de la météo.

Je trébuchai, et Cormack me rattrapa. Il proposa de me porter de son ton bourru, mais je refusai aussitôt.

— Non, ça ira.

— Très bien, répondit Benoxh.

Bon sang. Il fallait que j'apprenne à me contrôler, c'était le cas de le dire.

Puis je paniquai, purement et simplement. Que se passerait-il si mon dédoublement était permanent ? Comment pouvais-je me débarrasser de mon autre moi ? Quel moyen avais-je de savoir quelle Maeve était la vraie ? Non, ça, je le savais. C'était moi, dans le bureau.

— Je suis réelle aussi, imbécile, pestai-je, les dents serrées.

— Pardon ? s'étonna Cormack.

Comme je ne répondis pas, il accéléra encore. Il devait penser que je délirais, ce qui n'était pas loin de la vérité. J'avais vraiment eu de la chance de tomber sur lui et pas sur quelqu'un d'autre. J'eus soudain envie de lui demander s'il avait finalement retrouvé Rosita, mais je craignais de parler par la mauvaise bouche et préférai garder le silence.

Quelques secondes défilèrent, puis quelques minutes. J'étais assise au bureau de mon père et je marchais dans le couloir, suivant les virages que Cormack négociait. Tout se calma gentiment, comme si j'étais en train de trouver un équilibre. Ma nausée diminua, mes vertiges cessèrent, et la peur se tut

momentanément. Pendant un instant, cependant, la crainte d'avoir disparu me saisit, et je me raccrochai à Cormack de toutes mes forces tandis que je serrai les bras de la chaise pour m'assurer que j'étais encore là. C'était le cas. Cormack ne broncha pas, pas plus que la chaise, et tous les deux étaient encore bien tangibles.

Je décidai alors de me lever et fis quelques pas en direction de Benoxh, qui observait toujours la bibliothèque de son regard d'aigle. Il choisit quels ouvrages enlever au moment où je parvins à sa hauteur et, dans le couloir, Cormack s'arrêta pour ouvrir ma porte. Je n'avais même pas remarqué que nous étions déjà arrivés.

Il me fit entrer et m'asseoir sur le lit tandis que Benoxh sortait une petite boîte de derrière les livres.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— Tu te sens mieux ?

J'acquiesçai et il me sonda pendant quelques instants aussi profondément qu'il l'avait fait pour la bibliothèque. Il parvint à la même conclusion que moi. J'allais bien à présent.

— Ce devait être la montée de magie, lui dis-je. Ça ne m'avait pas fait cet effet les dernières fois, et pas avec un tel contrecoup.

— Sûrement, concéda-t-il.

Il recula jusqu'au bureau où il déposa la petite boîte, un minuscule coffret de bois roux poli par les années. Il était orné des mêmes symboles de la langue Sihhr. Je ne connaissais qu'un seul d'entre eux.

— « V », soufflai-je en caressant le bois du bout des doigts.

Benoxh me dévisagea, mais, si c'était de la surprise qui l'habitait, il la cacha bien.

— Quinn ?

J'avais complètement oublié Cormack ! Il m'observait de ses yeux sombres à moitié vides, sans ciller.

— Ça va, répondis-je d'une manière que je voulais rassurante.

Je terminai de tracer le tour de la boîte avec mon index.

— Et celui-ci ? demanda Benoxh en m'indiquant un autre symbole gravé dans le bois.

Il ressemblait à une croix qui aurait été barrée horizontalement en son centre.

— « X » ? tentai-je.

— « O », corrigea Benoxh sur un ton pédant. Un « O » long, en raison du trait.

— Cette langue n'a aucun sens.

— Elle en aura, m'assura Benoxh.

Je le considérai d'un regard noir. J'avais envie de lui dire quelque chose, mais je ne savais même plus comment formuler ce que je pensais.

— J'ai été ton professeur, Maeve. J'ai encore beaucoup à t'enseigner si tu me laisses le faire.

— Pourquoi voudriez-vous m'apprendre des choses alors que vous comptiez me tuer il n'y a pas si longtemps ?

— Je n'ai jamais eu l'intention de te t...

Je venais d'ouvrir la boîte. Quelque part au fond de moi, j'avais parfaitement conscience que je n'aurais pas dû. Mais j'avais été tellement agacée par ce qu'il s'apprêtait à dire... C'était plus un mouvement nerveux qu'une réelle volonté de voir ce qu'elle contenait.

Mais le fait est qu'elle explosa et qu'une fumée épaisse s'en échappa et envahit la pièce.

Je criai sur le coup.

— Quinn ?

Il était rare qu'il y ait de l'émotion dans sa voix. Pourtant, ce coup-ci, et pour la première fois depuis que je l'avais rencontré, j'y décelai de l'inquiétude.

— Est-ce que tu peux aller chercher Trevor, s'il te plaît ?

Il acquiesça et se leva aussitôt, puis hésita.

— Je vais bien, Cormack. J'ai juste besoin de voir Trevor.

Il baissa cérémonieusement son chapeau et disparut. Je fermai alors les yeux et me laissai tomber sur le lit, contente de n'avoir plus qu'une vision.

Enfin...

— Benoxh ? hasardai-je, la tête dans un nuage de fumée blanche.

— Là.

— Là où ?

Seul le silence me répondit. Une angoisse certaine me prit aux tripes tandis que les secondes s'écoulaient. Je ne voyais rien, je n'entendais rien et, quelque part, c'était presque pire que tout avoir en double.

— Tu comptes attendre encore longtemps avant de nous en débarrasser ? demanda mon ancien mentor de façon presque taquine.

C'était le pompon. Il avait l'intention de m'imposer une leçon puisque je l'avais rembarré quand il avait dit qu'il avait toujours beaucoup à m'apprendre ? Vieux renard.

Je me concentrai et fermai les yeux. J'eus pendant quelques instants peur qu'elle ne réponde pas à mon appel puisque j'étais dédoublée, mais à peine eus-je invoqué mon mot magique, « aile », que ma magie se manifesta, chaude et douce dans mes doigts. Le nuage blanc commença à se dissiper dès que je rouvris les yeux, se rassemblant dans un endroit de la pièce en tournoyant sur lui-même comme un Barbapapa géant de l'époque prétechnicolor. Je me souvenais avoir vu une fenêtre derrière le bureau de mon père. D'un mouvement sec du poignet, je l'ouvris. J'ignorais comment je parvins à faire ça. Je n'appelai aucun mot magique, je ne chantai pas pour invoquer mon pouvoir. Ma volonté simple suffit. Quelques secondes plus tard, toute la brume qui envahissait les lieux était compactée au même endroit, et la fenêtre était visible. Je guidai le nuage vers cette dernière, par laquelle il disparut dans l'air frais de la nuit.

Lorsque je tournai la tête dans sa direction, Benoxh me souriait. Je voulus lui dire de ravalier sa fierté, mais je me retins. Après tout, j'étais fière de ce que je venais d'accomplir. Ma magie m'obéissait toujours, et mieux qu'elle ne l'avait jamais fait auparavant. J'avais de quoi me réjouir. Si Benoxh avait envie de le faire également, qu'il se fasse plaisir.

Il fit un pas en direction du bureau et observa la boîte. Contrairement à ce que j'avais pensé, elle n'avait pas explosé. Ce devait être son contenu seul qui l'avait fait, car elle était totalement vide.

— Qu'est-ce qu'il y avait dedans ?

Benoxh la scrutait comme s'il essayait de voir à travers pendant un bref instant puis passa une main au-dessus.

— Rien, répondit-il. Ton père se moque de nous.

— Comment ça, rien ? Il devait bien y av...

Je ne terminai pas ma phrase. Benoxh semblait bien trop sérieux. Victor avait-il laissé des petits cadeaux du genre aux quatre coins de sa demeure dans l'espoir de rendre Benoxh complètement chèvre au cas où il mourrait ? Ça ne m'aurait pas étonnée.

— A voulu, corrigéai-je alors.

— Pardon ? demanda Benoxh d'un ton distrait tandis qu'il observait toujours le bois usé.

— Victor « a voulu se moquer », pas « se moque de nous ». Et ce serait de vous uniquement.

Benoxh acquiesça machinalement, comme s'il ne m'écoutait pas vraiment.

— Est-ce que tu sens autre chose dans la pièce ?

— Vous voulez dire, en dehors de l'odeur de pétard mouillé ?

Il ne releva pas mais finit par me regarder.

— J'ai bien peur que nous ne trouvions rien d'autre ici.

Étrangement, cette pensée me mit mal à l'aise. Ce n'était pas que j'étais déçue, loin de là. J'aurais misé toutes mes cacahouètes sur la cachette dans la chambre d'Elzbieta. C'était juste que les mots de Benoxh résonnaient encore à mes oreilles. Victor s'était moqué de nous. Même mort, il continuait à faire chier le monde. Quelque part, si je faisais attention, je pouvais même l'entendre, comme si son rire suintait des murs du château. J'en frissonnai.

— Tu es sûre qu'il n'y a rien d'autre dans la pièce ?

J'ignorai pourquoi il avait de nouveau posé la question. On aurait dit qu'il était mal à l'aise également, même s'il n'en montrait rien. C'était une sensation que je sentais ramper sous sa peau. Son visage, lui, ne trahissait rien.

J'aurais pu lui répondre tout de suite, mais je préfèrai faire un tour du bureau pour m'en assurer. Je ne vis rien, ne ressentis rien, et n'entendis rien. Rien de réel, en tout cas. Dans ma tête, le rire de Victor me parvenait toujours de manière feutrée.

— Affirmatif, fis-je après mon inspection.

— Très bien, fit Benoxh, presque à contrecœur. Comment se sont passées les choses avec Lukas ?

Le changement de sujet me surprit tellement que je ne trouvai rien à répondre pendant plusieurs secondes. « Allez vous faire voir » était pourtant si facile à articuler.

— Très bien, dis-je à mon tour.

— Tu fais des progrès, se félicita-t-il. Mais ce n'est pas au vieux singe que l'on apprend à faire la grimace.

— Finalement, vous dévoilez votre vrai visage.

Chose étrange, il fit claquer sa langue contre son palais, mais ce n'était malheureusement pas d'énervement.

— Alors ? relança-t-il.

Il aurait pu dire « J'attends » en tapant du pied que cela aurait eu le même effet.

— Alors ce ne sont pas vos oignons.

— J'ai pris des risques pour l'amener jusqu'ici, fit-il remarquer.

— Et je vous en serai éternellement reconnaissante, rétorquai-je en accentuant le « éternellement » autant que je pus. Je vous inviterai au mariage, si vous êtes encore en vie.

Une ombre passa sur ses traits. Ce fut rapide, mais je commençais à avoir l'œil. Il n'eut rien besoin de répondre pour que je comprenne. « Ça s'est si mal passé que ça. » C'était ça qui venait de traverser son esprit. J'ignorai pourquoi, mais une pointe de tristesse mordit mes yeux, les rendant étrangement humides. J'aurais toutefois été incapable de savoir si c'était en raison de sa compassion ou de ce qui la provoquait.

Le silence grandit entre nous, prenant plus de place que le nuage de fumée ne l'avait fait auparavant, au point que j'en devins mal à l'aise.

— Je ne dirai rien de plus, vieillard. Vous auriez dû le questionner lui quand vous l’avez ramené. Ce que je lus alors sur ses traits me dérangerait encore plus que le silence.

— Vous l’avez ramené, n’est-ce pas ?

Il ne répondit rien.

— Oh par tous les saints ! Je savais que vous essaieriez de m’entourlouper ! Si vous comptez l’utiliser pour me faire chanter et me forcer à faire des trucs, comme éliminer Victor, retrouver votre amour de jeunesse ou aller faire vos courses, faites-vous plaisir. Tuez-le si ça vous chante, vous me rendrez service !

Il garda le silence pendant quelques secondes, le visage si fermé qu’il était impossible de déterminer ce qu’il pensait en cet instant précis.

— J’ai songé que tu apprécierais de le voir encore avant de partir.

— Vous aviez tort. Reconduisez-le au manoir.

— Il faudra que tu distraies Connor.

Je pestai si fort que j’en fus surprise moi-même. C’était tout ce dont je rêvais. Passer un nouveau moment privilégié avec mon cher frangin afin que mon ancien traître de mentor puisse ramener mon ex-amant qui m’avait manipulée. Et hop, tiercé gagnant. C’était vraiment mon jour de chance. Il fallait que j’aille jouer au Loto.

— Vous n’avez qu’à le faire sortir par un portail différent. Ça m’étonnerait que les centaines de vampires qui étaient présents à la petite sauterie du Roi Lion soient tous entrés par sa chambre.

— Les autres sont surveillés.

Bien sûr, pourquoi ne l’auraient-ils pas été ?

Je ne trouvais rien à dire pendant un long moment. J’étais en colère mais, plus que tout, j’étais fatiguée. Épuisée, même. Sûrement le contrecoup de ma duplication. Benoxh semblait prêt à ramener Lukas au manoir. Peut-être l’avait-il vraiment gardé ici pour moi, parce qu’il voulait que l’on reste en bons termes.

Oh non ma fille, me sermonnai-je aussitôt. Range ton syndrome de Stockholm au vestiaire. Ce type a tué ton grand-père, je te rappelle. Il t’a utilisée. Il a laissé entrer Victor au Practice. Tué Patrick. Et la liste est sûrement bien plus longue que ça.

— Il est encore dans les cachots ?

Je n’avais même pas envie de poser cette question. Je ne voulais pas le savoir. Je ne voulais pas le voir. Je n’étais même pas vraiment là. Je me trouvais dans ma chambre, sur mon lit, et j’attendais Trevor. C’était lui que je voulais.

Alors pourquoi avais-je toujours envie d’obtenir des réponses ? Même si tout était terminé avec Lukas, j’avais encore besoin de savoir.

Finalement, pas besoin d’être dédoublée pour se sentir déchirée entre deux corps. La seule différence, c’était que ce n’étaient pas les miens.

— Oui.

La réponse de Benoxh était venue avec un temps de décalage, comme toutes mes pensées depuis qu’il m’avait appris que Lukas n’avait pas quitté le château.

— Il ne risque rien ?

— Je croyais que je pouvais le tuer sans que ça te fasse le moindre effet ?

Je ne réagis pas. Au lieu de ça, je me tournai et regardai la nuit noire par la fenêtre. Aucune étoile ne brillait ce soir. Comme moi, elles semblaient avoir abdiqué.

— Maeve, prends ma maigre expérience pour ce qu'elle vaut, mais...

J'attendis une suite qui ne vint pas. Lorsque je me retournai, il s'était appuyé contre le bureau et, pour la première fois que je le connaissais, il paraissait vieux, courbé sous le poids des ans. Son long manteau l'enveloppait comme un linceul sombre. Pendant cet infime instant, j'eus de la peine pour lui. Il avait parlé de maigre expérience, mais son amour pour Aya avait duré bien trop longtemps et l'avait poussé à bien trop de folies pour qu'il puisse être qualifié de la sorte. Je me rappelai qu'il avait dit avoir courtoisé ma grand-mère. L'avait-il aimée, ou n'avait-elle été qu'une tentative de distraction ? Qu'y avait-il au juste, au fond de son vieux cœur ? De l'aigreur, de l'espoir, ou un vide immense laissé par une femme qui ne souhaitait pas être retrouvée ?

— Un jour, tu devras décider entre l'amour et la raison.

Si je ne compris tout d'abord pas où il voulait en venir, lorsque ce fut fait, je me défendis aussitôt.

— C'est déjà fait.

— Je ne pense pas.

Pas de reproche. Pas de morale. Une simple observation.

— Si.

Mais ce n'était pas moi qui avais parlé. Pas le moi qui se trouvait en sa présence. C'était mon double, sur le lit, qui attendait le retour de Trevor. Celle qui était avec Benoxh garda obstinément le silence. C'était une lâche.

— L'amour et la passion sont deux choses bien différentes, reprit Benoxh. Toutes deux poussent à des extrêmes.

J'avais aimé Lukas. Du moins, j'en avais été persuadée. Puis j'avais appris ses mensonges, et je m'étais accrochée. Mais était-ce à un souvenir ou à un espoir ?

— Je ne crois pas qu'il ait perdu la mémoire.

J'ignorais les raisons qui m'avaient incitée à dire ça, surtout à Benoxh. Mais à qui d'autre aurais-je pu en parler ? À Trevor ? Je ne voulais pas lui faire de peine. Je lui en avais sûrement déjà bien assez causé. Et, inconsciemment, j'espérais certainement que Benoxh allait confirmer ou infirmer mes craintes. Car si quelqu'un pouvait le savoir, c'était bien lui.

— Je ne peux pas t'aider sur ce point-là, Maeve. Seul Lukas a la réponse.

Un ange passa.

— Pourquoi est-ce que j'ai l'impression que vous essayez de me pousser...

Je ne parvins pas à terminer ma phrase. Le tremblement dans ma voix m'avait prise de court.

— Dans ses bras ? proposa Benoxh.

— J'aurais plutôt dit à aller le voir.

— Parce que c'est le cas, admit-il, un fantôme de sourire aux lèvres.

— Pourquoi ?

— Parce que je pense que Trevor est la raison.

Le silence revint, encore plus épais et étouffant qu'il ne l'avait été auparavant. Je fus presque reconnaissante lorsque le cliquetis métallique m'annonçant que Benoxh m'avait remis le bracelet retentit. Je ne l'avais de nouveau pas vu bouger, mais ma menotte était bien en place.

— Arrêtons-nous là pour aujourd'hui, proposa-t-il. Demande à ton frère de dîner en ta compagnie demain soir. Cela te laissera un jour pour prendre ta décision.

Je me rendis compte que j'étais tellement perdue dans mes pensées que je n'avais même pas réfléchi à la possible disparition de mon double lorsque le bijou avait fait taire ma magie. J'ouvris

les yeux, et le plafond de ma chambre m'apparut. Quel que soit le pouvoir de la création de Benoxh, il ne touchait pas Mini-Moi.

Benoxh se releva du bureau et se dirigea vers la porte. Je le suivis sans un mot et, une fois dans le couloir, j'hésitai.

— Je voudrais rentrer seule.

— Je m'en doutais. À demain, Maeve.

— À demain, vieux singe.

Je le regardai s'éloigner quelques secondes, incapable de bouger. Puis je me mis en route, laissant les indications de couleur au sol guider mes pas. Je me demandai pendant un bref instant comment Trevor allait réagir s'il revenait à la chambre après moi – ce moi-ci – et qu'il se retrouvait nez à nez à nez avec deux versions de la femme qu'il avait tenue dans ses bras toute la nuit. Mais la question risquait de ne pas se poser, songeai-je avec une étrange mélancolie.

Car c'était vers les cachots que mes pas m'avaient guidée.

CHAPITRE 20

Je passai devant la cellule des prisonnières en retenant mon souffle.

La culpabilité me rongea encore plus qu'à l'accoutumée. Cette fois-ci, je ne voulais pas qu'elles me voient. Je n'en avais pas la force. Je n'aurais pas supporté une fois de plus de ne pas pouvoir les sortir de là et de m'effondrer sous leurs regards désespérés. Trevor m'avait dit un jour qu'il fallait apprendre à choisir ses combats, qu'il n'était pas toujours temps. J'étais venue pour affronter Lukas. À nouveau.

Je traversai le couloir sur la pointe des pieds, comme une voleuse. Lorsque je parvins au bout, je me retrouvai devant la porte. La fameuse. Celle que je n'avais juste pas encore la force d'observer. Je me rassurai en me convainquant que c'était ce que je devais faire. J'étais persuadée que Lukas mentait, qu'il se souvenait. Je l'avais vu dans son regard. Benoxh l'avait fait rester, autant que j'en tire profit. Je pris une profonde inspiration, en silence.

Et je remarquai qu'il n'y avait pas de porte.

Je clignai plusieurs fois des yeux, intriguée. J'aurais été prête à jurer que c'était bien là que Benoxh m'avait conduite la veille. En observant le mur, plus aucun doute ne fut possible. Le cagibi était juste à côté. Seulement, en face de moi ne se trouvait qu'une paroi nue. *Vieux renard rusé*, songeai-je en commençant à palper la pierre. Je souris lorsque je sentis la poignée sous ma main et l'empoignai de toutes mes forces. Une fois que ce fut fait, je la vis. La porte était là, ainsi qu'une petite rune, au pied du mur. Le symbole noir qui l'ornait m'était inconnu, mais c'était toujours cette fameuse langue Sihr. Il faudrait vraiment que je l'apprenne, un jour.

Je n'avais pas du tout peur lorsque j'entrai dans la pièce, et mon cœur ne flancha pas en découvrant la silhouette de Lukas. Il était assis dans un coin et redressa la tête en me voyant. Je refermai, sans le quitter du regard, et notai aussitôt la tension qui l'habitait, ainsi que l'expression qui s'était peinte sur son visage dès qu'il m'avait remarquée. Il était mécontent. Ses avertissements n'avaient pas suffi : j'étais de retour. Oh non, ça ne lui faisait pas du tout plaisir.

Lorsque je fis un pas en avant, je vis ses yeux se durcir comme jamais. Le fauve qui se cachait derrière avait souvent essayé de m'apeurer, m'avait sauté à la gorge à plusieurs reprises, mais jamais je n'y avais décelé autant de rage. Ses narines étaient légèrement dilatées. On aurait dit qu'il humait l'air. À l'instant où je compris la raison de sa colère, aucune culpabilité ne vint me troubler. Au contraire. Les vampires avaient un odorat surdéveloppé qui leur permettait de flairer beaucoup de choses qui échappaient aux simples humains, et à moi par la même occasion. Barney s'était bien assez moqué au *Baron Vampire*, en parlant de mon odeur de manque et du fait que j'allais faire fureur auprès de la gent masculine. Ce que Lukas venait de sentir, c'était que je n'avais plus la même odeur que la veille. Il avait compris que j'avais passé la nuit avec Trevor. Et si telle avait été sa première réaction, c'était bien qu'il devait se souvenir de moi, de ce qu'il m'avait fait dire, que je lui appartenais, que j'étais à lui. Rien qu'à lui.

Il se détendit cependant assez vite. Il ne bougeait pas, gardant le silence, et je finis par m'asseoir moi aussi sur le sol, en face de lui. Deux mètres nous séparaient, pas plus. Pourtant, il y avait un gouffre entre nous.

Je me tus pendant un long moment, me contentant de le fixer, attendant de voir s'il se mettrait à

parler. Mais quelque chose me disait qu'il avait toute l'éternité devant lui.

— Elzbieta est en vie.

J'avais envisagé plusieurs façons de briser la glace. Celle-ci m'avait finalement semblé la plus appropriée. C'était plus poli que « Tu m'as menti, sale con », et plus direct que « Alors, quoi de neuf ? ».

Son visage resta l'exemple même du calme. Il ne bougea pas d'un millimètre, se contentant de me renvoyer mon regard, sans cligner des yeux. C'était si étrange de l'avoir juste devant moi. Je l'avais tant pleuré, je m'en étais tellement voulu. Mais il était là, égal à lui-même. Ses cheveux châains un peu trop longs bouclaient paresseusement aux extrémités, un détail que j'avais toujours trouvé si attirant. Ses yeux marron étaient vides d'expression et pourtant si expressifs sur son visage décidé. Même assis, il semblait trop grand, trop imposant. Les souvenirs de mon entraînement vinrent chatouiller la surface de ma mémoire. Tout ce qu'il m'avait fait subir avant de réellement m'apprendre des choses. La manière dont il avait tenté de me séduire, puis m'avait dit qu'il n'avait rien ressenti de tel depuis sa femme. Sa femme qui, selon ce qu'il m'avait raconté, avait été tuée par mon père et lui avait été renvoyée morceau par morceau pour mieux le torturer. J'ignorais pourquoi il avait déguisé les faits, puisque c'était son fils qu'Elzbieta avait découpé. Sur ce point, je n'étais pas la seule à qui il avait menti. C'était aussi la version qu'il avait donnée à Barney, à quelques détails près.

— Tu m'avais dit qu'elle était morte.

De nouveau, je m'étais exprimée calmement, sans une once de reproche dans la voix.

— Je ne sais pas de qui tu parles.

Je soupirai.

— Très bien, concédai-je avec tout autant de flegme pendant que j'étendais mes jambes devant moi.

Il me fallut réajuster le bas de la robe que j'avais choisie ce jour-là, un joli modèle d'un bleu aussi clair que le ciel un matin d'été. Elzbieta avait vraiment du goût, songeai-je en relevant les yeux vers son mari.

— Laisse-moi te raconter une histoire, dans ce cas, repris-je lorsque j'eus trouvé une position confortable. Il était une fois une petite fille – appelons-la Maeve, c'est un prénom rigolo – qui avait grandi élevée par son grand-père Walter après le décès de ses parents quand elle était bébé. Du moins, c'est ce que l'on lui avait toujours répété. Maeve avait tout de la parfaite héroïne de contes pour enfants. Elle n'était pas trop moche et avait un tour de poitrine appréciable, mais, surtout, elle était d'une naïveté à toute épreuve et bête comme ses pieds. Parce que tu vois, on lui avait menti toute sa vie. Sa mère était bien morte, mais son père était un vampire et, lui, il était encore trop vivant. Une prophétie annonçait qu'elle seule avait le pouvoir de le tuer, ce qui la rendait assez intéressante aux yeux de tout plein de personnes mal intentionnées qui voulaient s'en servir. Alors que, honnêtement, si quelqu'un était venu la trouver en lui expliquant les tenants et les aboutissants, elle aurait sûrement été d'accord pour aider. Tu vois, au début de notre histoire, elle cherchait encore un sens à sa vie. Mais non. Le mot-clé, tout à l'heure, c'était qu'elle était naïve. Donc plutôt que de lui exposer les faits, tout le monde s'est passé le mot pour essayer de l'utiliser ou de la tuer. Et ça commence avec sa rencontre avec un vampire pas trop vilain à regarder, dans une boîte de nuit. Bien sûr, ça, ça n'avait rien de fortuit, mais, je ne sais pas si je l'avais déjà précisé, elle était vraiment naïve. Le vampire l'a séduite pour la rallier à sa cause. Ça te rappelle quelque chose ?

Il secoua obstinément la tête, ce qui remua ses boucles d'une manière que j'aurais trouvée adorable, quelque temps plus tôt.

— Pas grave. Donc, comme elle était naïve, elle l'a cru. Elle ne savait pas très bien où elle en était et elle fuyait pas mal ses sentiments, à l'époque, alors elle a disparu pour le protéger. Tu vois, elle, elle tenait réellement à lui. Tout au fond d'elle-même, c'était un petit cœur d'artichaut. Elle pensait faire ce qu'elle avait à faire et le retrouver ensuite. Naïve et amoureuse. Un cocktail détonnant. Sauf que, figure-toi que ce vampire, comme ses buts n'étaient pas aussi évidents qu'il y paraissait au premier abord et que – l'ai-je déjà mentionné – il ne l'avait charmée que pour arriver à ses fins, eh bien, il n'a pas été très content qu'elle se fasse la malle. Il n'avait pas très bon caractère. Elle non plus, en fait. C'est sûrement parce qu'ils se ressemblaient un peu trop qu'elle avait été séduite. Qui se ressemble s'assemble, tout ça, tout ça. Donc, il la retrouve, et là, il est odieux avec elle. Mais vraiment odieux. Bon, à l'époque, elle pense le mériter. Elle se dit qu'elle l'a planté au plus mauvais moment, qu'il s'était ouvert à elle, qu'il tenait à elle. Et puis elle était amoureuse. Après lui avoir fait payer sa fuite, il l'a séduite à nouveau. Pour se venger, c'est lui qui l'a plantée à ce moment-là pour aller affronter les vilains méchants. Tu vois, quand je te disais qu'ils se ressemblaient. Bref, où en étais-je ? Ah oui, il la laisse enchaînée à un mur, parce que qu'est-ce qu'il y aurait eu de plus drôle à faire avant d'envoyer son père pour lui régler son compte.

— Pourquoi est-ce qu'il aurait envoyé son père si son but était de le tuer ?

— C'est une des questions que je me pose. Malheureusement, je n'ai pas écrit le scénario, donc je n'en ai pas la moindre idée. Tout ce que je sais, c'est qu'elle se réveille, son père arrive, essaie de la tuer, et, comme il veut la briser, il lui fait poignarder l'homme qu'elle aime. Tu imagines ? C'est atroce quand même, non ? Tu as la moindre idée de la culpabilité qu'elle a pu ressentir ? Des heures qu'elle a passées à le pleurer ? Du nombre de fois qu'elle a failli simplement basculer dans la folie ?

Lorsque je le dévisageai, cette fois-ci, mon regard était dur. J'en avais parfaitement conscience. En face de moi, il restait calme en surface, mais il était de nouveau tendu. Rien à voir cependant avec mon changement de parfum, cette fois-ci.

— Ça n'a pas dû être facile, admit-il.

— Oh, tu n'as pas idée. Elle était dévastée. Alors imagine sa tête quand elle a appris qu'il lui avait menti tout du long ! Qu'il ne s'était pas retrouvé sur son chemin par hasard. Que son père n'avait pas assassiné la femme et le fils de ce vampire, comme il lui avait raconté, mais que c'était la femme elle-même qui s'était occupée de la torture, femme qui était d'ailleurs toujours en vie. Quel retournement de situation ! Et elle, elle n'avait rien vu venir du tout. Je crois avoir déjà mentionné qu'elle était naïve.

Je le dévisageai encore plus durement. Il n'avait pas l'air de se sentir le moins du monde coupable, pourtant son regard était vibrant. Je refusai d'être estomaquée par le fait qu'il continuait à faire semblant de ne pas avoir de souvenirs et enchaînai.

— Bon, je te fais la suite dans les grandes lignes : surprise, en fait il est toujours en vie, le grand-père de l'héroïne est tué quand le traître est révélé, mais le grand-père a le temps de murmurer un truc en rendant son dernier souffle, comme dans le meilleur des films hollywoodiens. « Dans l'allée, Lukas, c'était son idée. » C'est ça qu'il dit. Et après, il meurt, fin de séquence, faites jouer les violons, et on enchaîne sur le plan suivant.

Je l'observai afin de voir s'il laissait transparaître la moindre émotion. Ce n'était pas le cas. Cette enflure était douée. Il était temps d'attaquer de manière frontale.

— Oh mais tiens, tu savais que Lukas, c'est justement ton prénom ? Ils ont dû te l'apprendre également, non ? Quelle coïncidence. Un peu comme la rencontre de Maeve et Lukas dans cette boîte de nuit.

Peut-être que, cette fois-ci, il y avait un poil trop de cynisme dans mon ton.

— Le traître ? demanda Lukas. Quel traître ?

— Sérieusement ? De tout ce que je te raconte, c'est là-dessus que tu rebondis ? soupirai-je. Très bien. Après tout, tu as loupé pas mal d'épisodes de la saison précédente. Tu te souviens quand je te disais que notre héroïne était naïve, n'est-ce pas ? Eh bien, son mentor, un Sihr très âgé répondant au doux nom de Benoxh, était aussi un enfoiré patenté. Benoxh, en plus. Qu'est-ce que c'est que ce prénom ? T'as déjà entendu un truc pareil ? Ça doit être tellement vieux, comme lui, qu'il n'y a de racine d'aucune langue connue par l'Homme à l'intérieur. Enfin, on s'en fout, de tout ça.

— Pourquoi est-ce que c'est un traître ?

— Parce qu'il était de mèche avec Victor depuis le début pour me voler mes pouvoirs ? Parce qu'il a laissé entrer Victor au *Practice* ? Parce qu'il a tué Walter ? Choisis. Il y a sûrement plein d'autres détails dont je ne suis pas au courant. Tu sais, comme notre héroïne, je suis un peu lente à la détente.

Un léger sourire fit remonter un coin de sa bouche, mais j'ignorais s'il était mal à l'aise ou si ce que je venais de lui dire l'avait amusé.

— Comment est-ce que l'histoire se termine ? demanda-t-il d'une voix posée au bout de quelques instants.

Je pinçai les lèvres, me redressai contre le mur et ramenai mes jambes en tailleur. Puis je lissai machinalement le tissu de ma robe. Ma peau semblait si blanche sur le bleu clair.

— Je n'en sais rien. Elle a réussi à tuer son père, en tout cas. Elle croyait que ça s'arrêterait là, mais j'ai oublié de te parler de son frère jumeau psychopathe qui a décidé de prendre la place du roi, de briser le silence, et de la garder captive. Donc elle voudrait bien lui faire subir le même sort.

— Et son ancien amant ?

Je relevai les yeux. Son regard était brûlant, pourtant il semblait si paisible.

— Tu penses qu'elle devrait lui régler son compte, à lui aussi ?

— Je pense qu'elle a déjà tué beaucoup trop de personnes.

— C'est une habitude qui se prend vite.

— Je sais.

Nous restâmes quelques instants à nous dévisager. Ma respiration s'accéléra sensiblement, et je fis de mon mieux pour la calmer. Cependant, le moment était arrivé. Je pouvais le sentir, il envahissait l'air et le rendait étouffant.

— Ce que j'aimerais comprendre, c'est pourquoi tu m'as menti.

Ce fut à son tour de changer de position. Il m'imita et se mit en tailleur, grappillant quelques secondes avant de répondre.

— Je n'ai aucun souvenir.

— Arrête, Lukas, soufflai-je, à bout de patience. Tu connais la différence entre notre héroïne et moi ? Je ne suis pas naïve. La fille dont je te parlais est morte, elle. Elle a été tuée par tous ses espoirs, par toutes les trahisures. Personne n'a jamais été réglo envers moi, que ce soit Walter, toi ou Benoxh. Et c'est sans parler de Victor, mais je ne m'étais jamais attendue à ce qu'il le soit, lui. Le seul qui a été honnête avec moi, malgré ses manigances, c'est mon putain de frangin. Et Trevor. Tu te

souviens de Trevor, n'est-ce pas ? Tu as séduit sa sœur et tu l'as tuée. Tu comptais faire la même chose avec moi ?

— C'est ce qu'il t'a raconté ?

Je laissai mon expression répondre à ma place. Et de façon pas très polie.

— C'était un accident, expliqua-t-il.

— Tu veux dire que tu l'as séduite par accident ?

— Petite sottise.

— Gros con.

Il fit claquer sa langue contre son palais de manière très agacée. *Le voilà*, pensai-je. *Lukas est de retour.*

— Tu n'as aucune idée de ce que j'ai traversé.

— J'en aurais certainement une si tu ne m'avais pas menti depuis le début.

Il sourit de nouveau, mais il était toujours exaspéré, et tourna légèrement la tête sur le côté avant de la secouer deux fois.

— Je crois qu'il est temps que tu t'en ailles, dit-il d'une voix froide.

— Oh non, j'ai le droit d'avoir des réponses.

Je m'étais redressée, l'élan de ma colère poussant mon corps vers l'avant.

— Malheureusement, je n'ai aucun souvenir, fit-il en haussant les épaules et en m'adressant un rictus à baffer.

— Arrête ça.

Mon ton était au-delà de la lassitude. Je me relevai complètement et m'approchai de lui. Il n'avait pas bougé et ne me regardait pas, préférant fixer un point invisible au sol.

— Je ne suis pas l'homme que tu crois.

— Tu me l'as déjà dit. Et, sans vouloir me vanter, j'étais parvenue à cette conclusion sans ton aide, merci. J'avais de la peine pour toi, Lukas. J'avais mal. Pourquoi est-ce que tu t'enfermes dans ce mensonge ? On sait tous les deux que tu te souviens. Il suffirait que tu l'admettes pour...

— Pour quoi ? hurla-t-il en se relevant à toute vitesse.

Mon cœur se figea dans ma poitrine tandis que je reculai vivement. C'était à nouveau le prédateur qui me faisait face. Il me dominait de toute sa taille, sa respiration était hachée, et la seule chose qui me protégeait à l'heure actuelle était le lien qui enserrait sa cheville et l'empêchait d'avancer.

— Pour que tu me pardonnes ? cracha-t-il d'un ton aussi amer que moqueur. Tu n'es quand même pas bête à ce point, si ?

La hargne dans sa voix me fit trembler.

— Je...

— Tu... ? Tu rien du tout, trancha-t-il. Tu vas partir d'ici sans te retourner, sans regretter. Tu veux que je te dise que je me souviens ? Je me souviens de tout. Je ne t'ai pas menti en prétendant avoir perdu la mémoire. Elle est revenue, petit à petit. Mais je me souviens de tout. Tout. De t'avoir mise dans mon lit pour parvenir jusqu'à Victor, de t'avoir utilisée. Tu as de la chance qu'il n'ait jamais tenu à toi, sinon je t'aurais volontiers découpée pour te renvoyer à lui morceau par morceau, pour ce qu'il a fait à mon fils. C'est ça que tu veux entendre, Maeve ? Je me suis servi de toi, je n'ai jamais tenu à toi non plus. Voilà l'homme que je suis, tu es contente ?

Je m'étais sentie rapetisser sur place, courbée par la hargne de son ton. Pourtant, il y avait quelque chose sous la surface, quelque chose de si évident que j'en eus le souffle coupé. Je compris soudain

de manière si claire comment Benoxh faisait pour toujours savoir ce que je pensais. C'était écrit sur le visage de Lukas, caché sous son masque de colère. C'était dans son ton, le léger tremblement sous son cri.

— Tu mens.

Je fus surprise par la voix ébahie qui était sortie de ma gorge. Lukas également.

— Plus maintenant.

— Si, dis-je en riant presque. Je ne sais pas sur quel point exactement, mais tu n'es pas honnête.

— C'est précisément ce que je me tue à t'expliquer.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Tu me caches quelque chose.

— Depuis le début.

— Non, rétorquai-je, toujours à la limite de l'amusement avant de décider de tenter ma chance pour voir si je pouvais devenir à mon tour un détecteur de mensonges, comme Walter. Est-ce que tu as laissé entrer Victor au *Practice* ?

— Bien sûr que non, se défendit-il sèchement. Je n'étais même pas là.

J'écarquillai les yeux. C'était la vérité. Mais, s'il n'était pas présent, qui avais-je poignardé ?

— Est-ce que tu m'as aimée ?

Il n'eut pas besoin de répondre.

— Est-ce que tu m'aimes encore ?

— Non. Maintenant, va-t'en.

Le sourire que je sentis naître sur mes lèvres me fendit le cœur. C'était trop tard, ça ne changerait plus rien, pourtant, ça me faisait du bien.

— Quoi que ce soit, tu peux me le dire, repris-je doucement.

— Je ne vois pas de quoi tu veux parler.

— De ce qui te pousse à agir comme tu le fais avec moi.

— Ça s'appelle le bon sens.

Il se frotta l'avant-bras et fit un pas en arrière. Il mentait de nouveau. Étrangement, je ne ressentis plus le besoin d'insister. Il refusait de me donner ses raisons, mais j'avais mes réponses. Toutes celles dont j'avais besoin, tout du moins.

— Benoxh te ramènera au manoir demain, lui annonçai-je en reculant à mon tour en direction de la sortie.

J'attendis une réponse qui ne vint pas.

— Au revoir, dis-je d'une voix un peu moins assurée que je l'aurais souhaité.

— Adieu.

Il ne se retourna pas, et j'essayai d'ignorer la tristesse qui tentait de s'emparer de moi.

Je retrouvai la fraîcheur du couloir et refermai. À peine cela fut-il fait que la porte disparut et qu'il ne resta qu'un mur gris et froid. Même si je me sentais mieux après cette discussion, malgré sa tournure peu réjouissante sur bien des points, j'eus l'impression de laisser une partie de mon cœur derrière moi en avançant en direction de l'escalier. Je m'arrêtai en parvenant au pied des marches. Une larme roula sur ma joue ; pourtant, lorsque j'essayai de l'essuyer, celle-ci était sèche. J'ouvris les yeux et observai le plafond de ma chambre. C'était ce corps-là qui pleurait.

— Maeve ?

Trevor venait visiblement d'arriver et me regardait d'un air préoccupé. Je lui souris, contente qu'il

soit enfin là, et me précipitai dans ses bras. Il me si serra fort que tous mes soucis s'envolèrent.

— Tu m'as manqué, m'exclamai-je.

Il déposa un baiser sur mon front tout en caressant mon dos. Des frissons chatouillèrent ma peau, et je me coulai un peu plus près de lui.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il. J'étais avec ton frère. Cormack est venu me chercher et m'a dit que tu ne te sentais pas bien.

— C'est une longue histoire, répondis-je. J'ai des tonnes de choses à te raconter... Mais plus tard, d'accord ?

Je relevai la tête et attirai son visage jusqu'à moi. Au moment exact où nos lèvres allaient se toucher, je poussai un hurlement et reculai vivement en me tenant le nez. Mes mains étaient rouges de sang, pourtant ce n'étaient pas les miennes. Ou plutôt, ce n'étaient pas celles qui étaient physiquement dans cette pièce avec Trevor.

— Maeve, que se passe-t-il ? demanda ce dernier, paniqué.

— Salut petite poupée, me salua Elzbieta par-dessus la botte qu'elle venait de m'envoyer en plein visage. Slater m'avait dit que je risquais de te trouver dans les parages.

Elle descendit les quelques marches qui nous séparaient et je la regardai approcher, à moitié sonnée, étendue de tout mon long sur le sol froid du couloir des prisons.

— Et tu sais ce qu'il m'a dit également ? reprit-elle avec un sourire rayonnant. Que si je te mettais la main dessus dans le coin, j'avais carte blanche.

Elle fondit sur moi.

CHAPITRE 21

Sainte Marie mère de toutes les grosses vaches !

Elzbieta me saisit violemment par le cou pour me redresser. Je m'attendais à ce qu'elle me frappe aussitôt, mais elle n'en fit rien.

— Qu'est-ce qui te plaît autant ici ? demanda-t-elle de sa voix flûtée.

— Je n'y vois pas ta sale tronche, répondis-je avant d'enchaîner à l'attention de Trevor.

— J'ai un gros problème. Elzbieta est en train de m'attaquer, il faut que tu viennes m'aider aux cachots.

Il ne comprit de toute évidence pas de quoi je voulais parler. Qui aurait pu l'en blâmer ?

Je grognai lorsque les ongles d'Elzbieta s'enfoncèrent un peu plus profondément dans ma peau.

— Tu sais à quel point je rêve de te faire avaler ta langue, petite poupée ? Si tu disparaissais, Connor pourrait penser que tu t'es enfuie.

— Je n'ai pas le temps de tout t'expliquer, m'empressai-je de dire à Trevor en me tenant le cou comme si ça pouvait atténuer la douleur que je ressentais dans mon deuxième corps. Je suis dédoublée, c'est une longue histoire, et je ne peux pas aller m'aider parce qu'on ne doit pas me voir. Mais Elzbieta est sur le point de me faire du mal, et je ne pourrai pas me défendre à cause du bracelet !

Quelque chose dans mon ton dut convaincre Trevor que, malgré les apparences, je ne délirais pas à plein tube. Il partit en courant sans rien ajouter, disparaissant si vite que j'eus l'impression qu'il venait de se dématérialiser. Le son de la porte qui claquait derrière lui m'indiqua cependant que ce n'était pas le cas, et je me précipitai pour m'étendre sur le lit, bien décidée à fermer les yeux afin de pouvoir me concentrer sur mon autre corps. Ou mon moi principal.

— Ne sous-estime pas Connor à ce point, sermonnai-je Elzbieta. Il n'est pas aussi bête que toi.

Je rugis aussitôt de douleur. Si elle continuait à me serrer la gorge de la sorte, elle allait la broyer. *Vite Trevor*, suppliai-je tandis que je griffais les mains d'Elzbieta, sans succès. *Vite*.

— Un truc qui m'a toujours fascinée, chez toi, c'est cette manière que tu as de ne jamais te rendre compte à quel point tu es en mauvaise posture. Tu t'évertues à agir comme une parfaite effrontée alors que tu es à deux pas de la mort.

— Elle ne me fait pas plus peur que toi, articulai-je à grand-peine.

— Tu as bien tort, feula-t-elle d'une voix monotone tandis qu'elle se mettait à avancer dans le couloir.

Mes pieds traînaient sur le sol, et j'essayai de mon mieux de les reposer par terre, sans succès. Être petite était vraiment une plaie.

Je devais gagner du temps. Combien de minutes faudrait-il à Trevor pour arriver jusqu'à nous ?

— Dis-moi, tu es tombée amoureuse de mon père avant ou après qu'il t'a fait découper ton gosse ?

Elle parvint à m'envoyer un coup dans le ventre qui me coupa la respiration sans ralentir son allure. Elle était douée.

— Tu devrais vraiment faire attention à ce que tu racontes, petite poupée.

— On est assez copines pour que tu m'appelles par mon prénom, tu sais.

— Je n'aime pas ton prénom.

— Au moins, le mien est prononçable.

— Je t'aurais donné un nom de vraie petite poupée, continua-t-elle comme si elle ne m'avait pas entendue. Joséphine, par exemple, ou Marie-Antoinette.

Elle regarda ma gorge, là où ses doigts mordaient toujours dans ma peau.

— Oui, Marie-Antoinette t'irait tellement bien. Un bon coup de gui...

— Lâche-la.

Trevor fut auprès de nous dans la seconde, et Elzbieta fut projetée sur le côté. Il l'avait probablement poussée, mais je n'avais rien eu le temps de voir. Pour ma défense, mes yeux me piquaient terriblement. Sûrement une conséquence du manque d'oxygène. Comme le fait que tout tournait légèrement autour de nous.

— Toujours là, hein, l'accueillit Elzbieta, qui s'était déjà relevée comme si de rien n'était et lissait sa jupe.

Ce devait être un tic assez répandu chez les femmes, pensai-je en me massant la gorge. Elle n'y était pas allée de main morte, cette...

— Ma foi, c'est à nouveau partie remise, soupira-t-elle. À bientôt, petite poupée.

Elle s'apprêtait à partir aussi vite que ça. Ben voyons.

— Ne t'avise plus de t'en prendre à elle, l'avertit Trevor d'un ton si peu amène que même moi j'en fus surprise.

— Le jour où tu me dicteras ma conduite n'est pas encore venu, fit-elle avec un sourire radieux qui laissa apparaître sa dentition sans défaut.

À part les deux crocs un peu trop longs sur lesquels mon nom semblait gravé.

Pour parfaire sa réponse, elle lui envoya un baiser en le soufflant de sa main. Trevor se raidit, mais j'attrapai son bras pour le retenir.

— Oublie-la, lui conseillai-je doucement. C'est tout ce qui lui reste.

Elle m'adressa un regard plus noir que son âme, qu'elle transforma aussi vite en dédain et mit les voiles. Dire que je n'avais même pas droit à un bisou, moi.

— Tu vas bien ? demanda Trevor une fois que nous fûmes seuls.

Enfin, presque. J'entendis les femmes bouger dans leur cellule quelque part derrière nous tandis que Trevor inspectait ma gorge. Je me faisais peut-être des idées, mais je l'imaginai déjà violacée. Je commençais à en avoir marre qu'on essaie de me broyer le cou, quand on ne voulait pas le tordre.

— Mieux qu'elles, répondis-je en désignant les prisonnières d'un signe de tête.

Je me portais sûrement mieux, en effet, mais cela n'empêcha pas mon corps de protester vivement après l'exécution de ce simple geste. Quelle plaie. À quoi cela servait-il que j'aie deux corps si c'était pour que celui qui était muni du bracelet se fasse attaquer, et pas l'autre ?

— Il va falloir que tu m'expliques, observa gravement Trevor.

— C'est le garde-manger du château, dis-je avant de comprendre qu'il ne parlait pas de ça. C'est vraiment une très longue histoire. Et je préférerais qu'on en discute entre quatre yeux.

Ou six, songai-je, puisque Mini-Moi attendait toujours dans la chambre.

Trevor acquiesça, mais je remarquai bien la préoccupation sur son visage. J'espérais simplement qu'il ne commencerait pas à avoir peur de moi.

Il me redressa le menton et sourit de manière tendre.

— Tout va bien, m'assura-t-il. Je me suis inquiété pour toi, et je suis surpris. Et puis je pense t'avoir déjà vue accomplir pire.

Il parlait certainement de la fois où j'avais tué Marc à l'*Inferno*. Ce devait en effet être plus impressionnant. Je l'avais fait exploser. Ou implorer. Peu importe. Il avait disparu de la surface de la Terre et c'était l'essentiel.

— Ne te fais pas de souci, ajouta-t-il. Je sais pour quoi j'ai signé.

Je lui souris à mon tour. Je ne méritais vraiment pas cet homme, mais je n'allais pas me plaindre.

— Viens, fit-il en me prenant par la main. Retournons à la chambre, qu'on puisse avoir cette fameuse discussion entre tes quatre yeux.

Je jetai un regard en direction des cellules.

— Les prisonnières, commençai-je, mais ma voix mourut.

J'avais peur de lui demander de faire quelque chose, peur qu'il me dise lui aussi qu'on ne pouvait rien pour elles.

Il hocha simplement la tête, et je compris sans qu'il n'ait besoin de répondre que nous ne repartirions pas de ce château sans les avoir libérées. Bon sang, si je n'étais pas amoureuse de ce type, je ne savais pas ce que j'étais.

Une petite sottise, trancha une voix dans mon esprit.

Je tentai d'ignorer le fait que, pour une fois, ce n'était pas la mienne que j'avais entendue, mais celle de l'homme qui se trouvait au bout du couloir, prisonnier également dans une cellule. Celui-ci, cependant, ce n'était plus à moi de le libérer.

Je serrai un peu plus fort la main de Trevor et le suivis pour me prouver que tout allait bien. Pourtant, je ne m'étais jamais sentie aussi déchirée, et ce n'était pas faute d'avoir été scindée en deux corps distincts. Peut-être que j'aurais voulu que ce soit permanent, au fond. J'aurais pu aimer deux hommes à la fois. *Non*, me sermonnai-je. C'était stupide. Je n'en désirais qu'un. Malgré ce que j'avais compris à mi-mots en retournant voir Lukas, et en dépit de ce qu'avait dit Benoxh, j'aimais Trevor. Il n'était pas la raison.

Dans la chambre, je me redressai sur le lit et fixai un moment la porte. Tout n'allait pas si bien que ça.

Je posai les pieds par terre, perdue dans mes pensées. Mais cela fut de courte durée. Je me fis mordre bien trop rapidement. Cette fois-ci, cependant, j'eus à peine le loisir de crier qu'un corps vert était propulsé de sous le sommier jusqu'au mur.

— Merde ! m'exclamai-je.

— Qu'y a-t-il ? me demanda Trevor.

Il fallait vraiment que je m'habitue à parler par la bonne bouche. Je ne savais pas combien de temps je resterais dédoublée, mais j'allais devoir faire des progrès.

— J'ai de la compagnie. Pas de souci, ce n'est que Rosita, ajoutai-je en voyant sa mine inquiète.

Je me précipitai vers le mur, là où le reptile reposait, légèrement sonné.

— Tu vas bien ? demandai-je en m'agenouillant auprès de Rosita.

Elle n'avait pas l'air trop mal en point. Au moins, je venais d'apprendre que j'avais bien des pouvoirs en tant que Mini-Moi sans bracelet.

— Ça te fera le pied, la sermonnai-je. Je t'avais dit d'arrêter ça. Et puis comment tu es entrée ici ? Et depuis quand t'es là ?

Elle dodelina jusqu'à moi. Je vis le coup partir avant même qu'elle n'esquisse un mouvement. Plus rapide que l'éclair, j'attrapai sa tête et l'immobilisai. Je fus surprise et fière de la vélocité avec laquelle j'avais bougé. En tant qu'hybride, j'étais très lente. Mais, là, j'aurais pu faire de l'ombre à

Flash.

— Tu as vraiment envie de finir ta vie comme sac à main ? la mis-je en garde.

Elle s'immobilisa et se détendit. Je me sentis presque coupable.

— Je suis désolée de t'avoir fait mal, mais c'est toi qui as commencé. Je peux te lâcher ?

Qui ne dit mot consent, songeai-je.

— Il faudra dire à Cormack qu'on l'a retrouvée, repris-je à l'attention de Trevor. Ça lui fera plaisir. Rosita est le Houdini des serpents. Je ne sais pas comment elle se déplace dans le château, mais elle aurait quelques trucs à nous apprendre si elle pouvait parler. Par contre, elle a quelques soucis d'agressivité après cinq mois en solitaire. Quelqu'un devrait lui faire des câlins, mais ce ne sera certainement pas moi.

Je lançai à la principale intéressée un regard noir.

— C'est un miracle qu'elle soit encore en vie, s'étonna Trevor.

— Ou une malédiction, renchéris-je. Tout est une question de point de vue.

Lorsque Trevor et moi arrivâmes à la chambre, Rosita et moi étions sur le lit, moi assise et elle lovée en partie sur mes jambes. Je me figeai des deux côtés en me redécouvrant de l'autre. Je ne m'habituerai jamais à voir double, et c'était encore pire quand c'était moi que je regardais. Ce n'était pas comme un miroir, loin de là. C'était... indescriptible.

Je repoussai Rosita et me levai tandis que je me rapprochai, laissant Trevor refermer derrière nous. Puis je me fis face. Et je beuguai mentalement. Combien de fois dans une vie pouvait-on dire « Je me fis face » ?

Je me mis à rire, et le fait que je me faisais de l'écho en riant par deux bouches en même temps fit redoubler mon hilarité. Quelque part derrière moi – et en face de moi –, Trevor siffla.

— Je ne sais pas si je dois être terrifié ou émerveillé.

Je me retournai et haussai un sourcil amusé.

— Tu veux dire que tu ne sais pas si tu es dans un film d'horreur ou un porno ?

Il pouffa, et je vis ses joues rosir légèrement lorsque ses fossettes apparurent. Ça aussi, c'était drôlement adorable.

— Ce n'est pas exactement la manière dont je l'aurais formulé, mais ça résume assez bien la chose.

Je me concentrai sur mon reflet physique et commençai à me tourner autour.

— C'est extraordinaire ! m'exclamai-je. Ça me donne un peu le vertige, mais c'est tout bonnement exceptionnel.

— Comment ça fonctionne ? demanda Trevor en s'approchant de quelques pas.

— Je n'en ai pas la moindre idée, admis-je. Benoxh m'a enlevé le bracelet et m'a ordonné de faire le pied de grue devant la porte pendant qu'il allait inspecter le bureau de Victor. Je n'avais pas envie d'être là, j'aurais préféré être encore dans ce lit, avec toi. Et avant que je comprenne ce qui se passait, « woosh ! » j'étais deux. Il m'avait déjà semblé qu'un bras supplémentaire me poussait il y a quelques jours, mais je pensais avoir de la fièvre. Incroyable.

J'avais prononcé ça par mes deux bouches, ce qui me fit sourire de nouveau.

— Tu contrôles tes deux corps ?

Il avait cherché ses mots. Quelque part, ça me rassurait de ne pas être la seule à avoir de la peine à exprimer ce que je voyais.

— Oui, confirmai-je en lui faisant face pour lui adresser quelques grimaces et signes légèrement

osés.

Je me demandai soudain quel effet cela ferait de m'embrasser moi-même et me dévisageai l'air outré. Puis j'eus un fou rire. J'eus rapidement de terribles crampes et ris de plus belle en me disant que, finalement, après tout ce que j'avais traversé, j'allais peut-être bêtement mourir de rire. Puis j'arrêtai aussitôt et me tournai vers Mini-Moi.

— Hey, c'est pas juste que tu n'aies pas mal aux abdos.

Je haussai les épaules.

— J'y peux rien, me répondis-je.

— J'ai l'impression d'avoir mis les pieds dans une maison de fous, commenta Trevor en nous regardant.

— Tu es dans le château du roi de l'illusion, dirigé par son psychopathe de fils. Ça fait un moment que tu y as mis les pieds.

Trevor me sourit et s'approcha encore un peu plus.

— Qu'est-ce que je vais faire de toi ? Enfin, vous, se corrigea-t-il.

— J'aurais bien quelques idées, répondis-je d'une voix suave en franchissant la distance qui nous séparait pour le prendre par la taille. Mais j'ai besoin de comprendre comment tout cela fonctionne. Et on a un public. Hors de question que je me déshabille devant mon futur sac à main.

Je désignai Rosita d'un coup de tête. Elle était toujours postée sur le lit et nous observait tranquillement, comme s'il n'y avait pas de situation plus normale au monde.

— Tu peux réintégrer ton corps ? demanda Trevor.

— Je n'en sais rien. Quand Victor se dédoublait, il suffisait que je le tue pour qu'il disparaisse. Mais je n'ai pas trop envie de me suicider, admis-je en me jetant un coup d'œil.

Et en me regardant dans les bras de Trevor. On était mignons.

— Il y a sûrement d'autres moyens, mais c'est la première fois que ça m'arrive, et je ne peux pas vraiment demander des conseils d'utilisation à mon père. Ni à Benoxh. D'ailleurs, en parlant de lui, commençai-je en laissant traîner ma phrase, ça arrange pas mal de choses. Comme Mini-Moi n'a pas de bracelet et possède tous ses pouvoirs, il suffit que je distraie le vieux schnock le temps de me rendre dans la chambre d'Elzbieta.

— Mini-Moi ? répéta Trevor, amusé.

— Ou alors je pourrai profiter de demain soir et y aller pendant que je serai avec Connor et que Benoxh sera occupé à ramener Lukas.

Je sentis Trevor se raidir complètement et la culpabilité me saisit aux tripes.

— Il ne m'avait rien dit, me défendis-je. Je pensais que c'était déjà fait, mais il m'a appris tout à l'heure que ce n'était pas le cas.

— C'est pour ça que tu étais vers les cachots ?

— Oui.

J'aurais dû étoffer, lui expliquer que je n'y étais allée que pour obtenir des réponses, que je les avais trouvées, et que tout était fini, en tout cas en ce qui concernait Lukas. C'était ce que j'avais ressenti sur place. Malgré la tristesse qui m'habitait en repartant, c'était la vérité. J'en étais persuadée. Alors pourquoi en étais-je incapable ? Pourquoi est-ce que je commençais soudainement à douter d'une chose dont j'étais sûre quelques secondes plus tôt tandis que j'étais dans les bras de Trevor ? C'était peut-être le fantôme qui obscurcissait son regard. Ce fichu fantôme flottait toujours entre nous.

— Il n’y a pas de problème, Maeve, m’assura-t-il en caressant ma joue. Tu ne me dois pas d’explication.

Je maudis à cet instant le dernier enseignement de Benoxh. S’il ne m’avait pas ouvert les yeux sur les signes à prendre en compte, je n’aurais pas remarqué les regrets qui pulsaient autour de Trevor. S’il ne m’avait rien dit, jamais je n’aurais su qu’il venait de me mentir.

J’eus soudain envie de disparaître, de me cacher six pieds sous terre et d’oublier jusqu’à mon nom.

— Maeve...

Le ton de Trevor était légèrement préoccupé.

— Tu t’es évaporée, continua-t-il, mal à l’aise. Enfin, à moitié.

Je me retournai et étouffai un juron. Et un deuxième. Et un troisième. Il n’y avait plus que Rosita derrière nous. Mini-Moi s’était volatilisée.

— Fait chier ! m’exclamai-je, incapable d’en gommer un de plus. Tout mon plan tombe à l’eau !

— Calme-toi, me dit doucement Trevor. Tu as réussi à le faire une fois, tu y parviendras à nouveau.

— Pas avec cette merde au poignet ! explosai-je avant de m’en vouloir terriblement.

Trevor n’avait rien fait. Il n’était pas responsable de ma demi-disparition.

S’il ne t’avait pas menti, commença la voix, tu serais encore deux.

Oh toi, tais-toi.

Comme quoi, je n’avais pas besoin d’être dédoublée pour être schizophrène.

— Tu sais ce qui s’est passé ? demanda Trevor toujours aussi calmement, comme si je ne venais pas de lui hurler dessus.

Comment pouvait-il me supporter quand j’étais si imbuvable ?

— La même chose que quand je me suis séparée, répondis-je. J’ai juste souhaité être ailleurs.

Ce n’était qu’un léger mensonge. Mais lui, au moins, n’avait pas de moyen de déterminer si je disais la vérité ou pas.

Trevor s’approcha de moi et me prit dans ses bras. Je n’avais pas eu conscience de m’être éloignée de lui à ce point. Il posa son menton sur le sommet de ma tête et me garda ainsi quelques instants. J’eus une furieuse envie de le repousser, sans vraiment comprendre pourquoi. J’avais l’impression d’être un imposteur.

— Au moins, maintenant, tu sais que tu es capable de le faire et comment ça marche. Et puis ce n’était pas notre seule échappatoire, alors détends-toi.

— C’est le moment où tu vas m’annoncer que tu avais un plan depuis le début ? grognai-je.

— Je peux, si tu veux.

Je reculai juste assez pour être en mesure de le regarder dans les yeux.

— Comment as-tu réussi à mentir à Benoxh ? demandai-je, impressionnée.

— J’ai grandi avec un père Sihr, je te signale.

— J’ai grandi avec un grand-père Sihr, rétorquai-je. Et crois bien que j’ai passé toute mon enfance à lui raconter des bobards.

Cela eut au moins le mérite de le faire rire.

— Le mien m’a enseigné à le faire.

— C’est pratique. Walter ne m’a jamais rien appris. Il y a quelque temps, je pensais que mon père s’appelait Richard et qu’il était assureur.

Lorsqu’il me regarda d’un air désolé, je me contentai de hausser les épaules. J’étais encore bien

au-dessous de la vérité quand j'avais raconté à Lukas que j'étais naïve.

— Alors, c'est quoi le plan ? le relançai-je.

— Tu te souviens de Nikolaj, le plus grand fan de ton frère ?

— Celui qui veut me faire perdre la tête ? Comment l'oublier.

Le sourire qui fendit son visage était atrocement malicieux.

— Eh bien, disons que c'est un vieil ami de Barney.

— Oh.

Ce fut la seule chose que je trouvai à répondre pendant quelques instants. Mais c'était presque logique. Cette vieille fouine de Barney était ami avec tout le monde, même ses ennemis.

— Donc il ne compte pas vraiment me trancher la tête, la remplir de paille et l'accrocher au-dessus de la cheminée ?

À l'air contrit qu'afficha Trevor, je me demandai soudain si le plan de sauvetage méritait vraiment ce nom.

— À vrai dire, cette partie-là est exacte. Mais disons que, lorsqu'ils débarqueront, les restes de ton armée les suivront.

— Vous avez infiltré le camp adverse ? m'exclamai-je, à la fois incrédule et impressionnée.

— On peut dire ça comme ça. Les Sihrs l'aident à créer un portail qui le mènera ici, les vampires gonflent ses rangs et, une fois sur place, on lui laisse le château et on repart en catimini avec la princesse. Emballé, c'est pesé.

Emballé, c'est pesé ? Qui utilisait encore une expression comme ça de nos jours ?

— Pourquoi est-ce qu'il veut le château à ce point ? me demandai-je à haute voix. Ce n'est qu'un gros tas de pierres rempli de quelques dizaines de fous furieux. S'il a plus d'hommes que Connor, il n'a même pas besoin de le destituer pour arriver à ses fins.

J'avais ajouté des guillemets aériens au verbe destituer. Mon frère n'était roi que de la ménagerie qui habitait sa tête.

— Pour plusieurs raisons, répondit Trevor. Tout d'abord, le château renvoie l'image de Victor. C'est un bastion pour cela, mais également parce que, je ne sais pas si tu as remarqué, il ne se trouve nulle part.

Je fronçai les sourcils. Un lieu ne pouvait pas se situer « nulle part ». Je me souvins alors que mon père m'avait dit que l'on ne pouvait pas y parvenir par voie terrestre.

— Comment a-t-il pu faire ça ? m'émerveillai-je contre mon gré.

Victor avait été un dangereux énergumène, et ça m'embêtait de reconnaître qu'il avait fait des choses spectaculaires. Comme moi, à vrai dire. Mais, pour ça, il n'avait pas vraiment fait exprès.

— Je n'en ai pas la moindre idée, mais c'est un fait. C'est un lieu imprenable si on sait comment le tenir, ce qui n'est pas le cas de ton frère. Pourtant la vérité est là. Celui qui contrôle le château contrôle les vampires.

— Un peu comme l'Épice ? Laisse tomber, ajoutai-je en voyant qu'il fronçait les sourcils. Du coup, maintenant, on fait quoi ?

Il m'adressa un regard presque désolé.

— On attend.

CHAPITRE 22

Mais attendre n'avait jamais été mon fort.

Le lendemain, je décidai d'aller trouver Connor afin de lui demander de dîner en ma compagnie. J'étais restée tout ce temps dans la chambre avec Trevor et, même si tout se passait bien, je n'avais pu m'empêcher de réfléchir sans relâche. Il y avait tellement de choses, tellement de détails qui commençaient à prendre de l'importance. Plus que tout, je me répétais sans cesse ce que Lukas avait dit. Il ne se trouvait pas au *Practice*. Il n'avait jamais été là. Jamais. Pourtant, je n'avais pas poignardé du vent. La personne que j'avais tuée était faite de chair et de sang, comme moi. Et comme mon double. Un détail qui n'en était pas du tout un. Mon père était capable de se dédoubler. Avait-il également eu le pouvoir de changer d'apparence ? Je ne voyais aucune autre explication. Non, ce n'était pas juste. Dans mon deuil, j'avais créé des illusions de Lukas qui étaient plus vraies que nature. *Faux*, me répondit la voix. *Elles n'avaient pas de consistance. Ce n'était que du vent.*

Sauf une, contrai-je. *Ça ne veut donc rien dire.*

Je m'arrêtai dans le couloir pour regarder les marques au sol et restai quelques instants à fixer la petite pastille bleue qui m'indiquait le chemin. Je n'aimais pas celui que prenaient mes pensées. Une angoisse sortie des tréfonds de mon esprit commençait à se frayer un passage jusqu'à la surface de ma conscience et la grattait comme des ongles sur un tableau noir. Mais je n'avais pas le temps de lui accorder de l'attention.

Je me mis en route. Non, j'essayais de me faire peur alors que j'avais des ennemis bien réels dont je devais m'occuper, comme Benoxh et Connor, et bientôt Nikolaj. C'était sur eux que je devais me concentrer. Cependant, au moment où je parvins dans le grand hall et entrepris de gravir les marches, je m'arrêtai à nouveau et dévisageai le portrait de mon père. Comme toujours, il semblait sourire et se moquer de moi même s'il était immobile, figé dans les traits que la peinture lui avait donnés. Pourtant, ses yeux clairs paraissaient si rieurs en cet instant.

— Est-ce que tu es mort ? lui demandai-je à mi-voix.

Le tableau continua à se payer ma tête en silence. Je l'aurais fait également, à sa place. Mais la question était tout de même réelle, celle que je m'étais posée et reposée au lieu de dormir cette nuit-là tandis que je me retournais dans le lit, mal à l'aise. Si j'avais poignardé Lukas, mais que ce n'était pas Lukas, qu'est-ce qui m'assurait que c'était bien Victor que j'avais tué, et pas un de ses doubles ?

Non, mon père avait passé l'arme à gauche. Je l'avais décapité avant de le détruire à l'aide de ma magie morte.

Mais tout a été si facile, me dit la voix. *Comme s'il s'était laissé faire.*

Il ne s'est pas laissé faire. Il savait qu'il était fait comme un rat entre Connor et moi. Il a décidé de s'en aller la tête haute.

Vraiment ? Entre son incapable de fils et sa fille qui ne maîtrisait pas vraiment ses pouvoirs ? C'était ce jour-là que tu aurais dû jouer au Loto !

Victor est mort, rétorquai-je en regardant d'un œil noir la peinture de mon père. S'il ne l'était pas, où pourrait-il se cacher ?

Je suis là, sembla répondre l'image. *Juste sous ton nez.*

Je recommençai à gravir l'escalier en vitesse, comme si accélérer allait chasser mes idées noires,

qui seraient forcées de rester derrière moi, car elles ne pourraient pas me suivre. Mais elles étaient trop rapides.

J'y pensais toujours quand j'arrivai devant les lourdes portes. Mon nouvel ami qui montait la garde me regarda des pieds à la tête d'un air appréciateur lorsque je me présentai à l'entrée de la salle du trône. Étonnamment, il s'attarda plus sur le décolleté qu'offrait la robe ambrée que je portais ce jour-là que sur mes pieds ou ma tête. Mais il ne faisait probablement que son travail. Puisque le vêtement n'était pas pourvu de poche, le seul endroit où j'aurais pu cacher une armée était dans le corset. Autant lui laisser le bénéfice du doute.

— Je suis venue voir mon frère, annonçai-je.

Même si c'était assez logique. Je ne voyais pas trop ce que j'aurais pu faire d'autre dans la salle du trône.

— Il est occupé, me répondit le deuxième garde, un vampire d'un blond fadasse avec des yeux qui avaient presque la même couleur. Faudra repasser.

— Il est toujours occupé, fis-je remarquer.

— C'est la sœur du roi, Bobby, rétorqua mon pote.

Bobby le vampire. Sérieusement ?

— Ben le roi est occupé quand même, grogna le fameux Bobby.

Je me faisais peut-être des idées, mais j'aurais juré qu'il ne m'appréciait pas du tout.

Je regardai celui qui m'aimait bien et réalisai que je ne connaissais pas son nom.

— Comment tu t'appelles ? lui demandai-je.

— Fred, madame, pour vous servir.

Oh, ça, je n'en avais aucun doute.

— S'il te plaît, Fred, ouvre ces portes avant que Bobby m'énerve.

Malgré le ton mielleux et le grand sourire que j'affichais, ma menace n'en était pas moins claire.

Bobby sembla soudainement mal à l'aise, comme s'il s'était d'un coup souvenu que j'avais tué l'ancien roi, celui qui était craint de tous et dont personne n'avait jamais réussi à se débarrasser.

Et toi, tu l'as fait ? nargua la voix.

Je l'ignorai et me concentrai sur les portes, que les deux gardes étaient gentiment en train d'ouvrir.

— Merci, Bobby, lançai-je en passant devant lui avec un sourire carnassier. Fred. À bientôt.

J'avais à peine fait deux pas que je compris ce que Bobby avait voulu dire par occupé. Connor s'époumonait sur quelques vampires, bouillonnant de rage. La moitié de ce qu'il criait n'était pas dans ma langue, mais je saisis tout de même les mots « inadmissible », « bande d'incapables » et quelques sympathiques promesses qui incluaient un séjour dans la grotte. Quoi qu'ils aient fait, cela ne plaisait pas à mon cher frangin et me mettait donc un peu de baume au cœur. Il serait encore plus heureux que je lui propose de dîner avec moi. Ça allait être un jeu d'enfant.

— Qu'est-ce que tu veux ? aboya si sèchement mon frère que je me demandai pendant un bref instant s'il m'avait seulement reconnue.

Après tout, j'étais bien sa sœur, non ? La chair de sa chair, sang de son sang, la seule personne qui le comprenait ?

— Je...

— Plus vite, Maeve, j'ai des choses à faire.

Il semblait en effet très agité. Et très mécontent. Je l'avais rarement vu fulminer à ce point, alors que fulminer était plutôt son fort.

— Je voulais te proposer de dîner en ma compagnie.

— Encore ? s'exclama-t-il d'une voix haut perchée, comme si l'idée l'embêtait.

Qui était cet homme ?

— Je ne sais pas, continua-t-il. Il y a un léger impondérable. Attends-moi ici.

— Je peux revenir plus tard, offris-je poliment.

— Non, attends ici, je n'en aurai pas pour longtemps.

— Très bien, eus-je tout juste le temps de répondre avant qu'il ne se précipite pour sortir par la petite porte qui se trouvait à la hauteur du trône sur la droite.

Connor poussa le vampire qui était posté devant et disparut, suivi par les quelques hommes sur lesquels il venait de crier.

Je me retrouvai pratiquement seule dans l'immense pièce. Je ne savais pas trop ce que j'étais censée faire. Attendre droite comme un piquet qu'il revienne ?

Non, définitivement, attendre n'était pas mon fort.

Je fis quelques pas, étudiaï la salle du sol au plafond, et me dirigeai à l'endroit exact où j'avais tranché la tête de Victor. Je la voyais encore tomber, suivie de son corps qui avait ensuite repris vie avant que je le détruise également. Non, mon père était définitivement de l'histoire ancienne. Le roi est mort, vive le roi.

Je me rendis jusqu'au trône, vaguement observée par le garde qui était toujours posté devant la porte. Là, au pied des marches, j'hésitai quelques instants puis les gravis et détaillai le grand fauteuil. Ce n'était qu'un bête siège de bois de taille démesurée et doublé de tissu rembourré pour faire coussin. Une stupide chaise, rien de plus.

Je m'y assis et fus surprise de découvrir à quel point il était confortable. Ce n'était pas vraiment le trône en lui-même, c'était la position qu'il offrait, au-dessus de tout, dominant les simples mortels – ou immortels – qui n'étaient que de vulgaires sujets. Cette idée était plutôt désagréable, car elle était plaisante. J'aurais pu rester là toute la journée à crier des ordres comme le faisait mon frère. Ça aurait été étrangement grisant.

— Salut, petite poupée.

— Salut grosse vache, répondis-je machinalement avant même de la voir.

Elzbieta sortit de derrière le trône. Depuis combien de temps était-elle là ?

— Tu voudrais être reine ?

« *Tu voudrais être reine, ma fille ?* »

— Qu'on lui tranche la tête ! ordonnai-je à des cartes à jouer invisibles.

Mais personne ne vint se saisir d'Elzbieta, malheureusement.

— Pas franchement, répondis-je en croisant les jambes et en prenant un peu plus mes aises.

— Alors tu n'as rien à faire là, dit-elle d'une voix bien trop polie pour l'être.

Elle s'avança lentement, de sa démarche féline. Elle était vêtue d'une robe bleue que j'avais également portée à mon arrivée au château. J'étais persuadée qu'elle m'allait bien mieux qu'à elle.

J'étais sur le point de le lui faire remarquer au moment où elle attrapa vivement mon pied et tira tout aussi violemment dessus. En glissant du siège, ma tête heurta le bois et je vis trente-six chandelles. Le compte augmenta lorsque je rebondis sur les quelques marches qui menaient au trône.

— On n'a jamais eu l'occasion de terminer notre conversation, hier, susurra-t-elle en se penchant sur moi.

— Tu ne peux pas m'attaquer ici, dis-je en me frottant le crâne, là où j'étais sûre que j'aurais une

grosse bosse dans quelques minutes puisque je portais le maudit bracelet.

J'en étais convaincue. Elle était assez bête pour s'en prendre à moi, mais elle avait quelques neurones de trop pour le faire dans la salle du trône. J'en étais même tellement persuadée que, lorsqu'elle abattit son talon sur mon ventre et me coupa la respiration, je fus surprise avant d'avoir mal.

— C'est ce que tu crois, rétorqua-t-elle sur le même ton que précédemment avant de m'attraper par le chignon pour me relever la tête. Tu veux jouer, petite poupée ? Montre-moi ce que tu as dans le ventre.

— Ton pied, sale conne.

Je parvins de nouveau à respirer normalement lorsqu'elle retira son talon, mais la douleur était toujours aussi vive. C'était ça que l'on appelait les douleurs fantômes ? J'étais pourtant persuadée que ça ne s'appliquait qu'aux membres qui nous avaient appartenu.

Elle tira plus fort sur mon chignon et me redressa totalement.

— Allez, bats-toi ! Montre-moi de quoi tu es capable derrière tes belles promesses.

Elle commença à tourner autour de moi de manière provocante. Elle savait pertinemment que le bracelet endormait mes pouvoirs. Le plus drôle dans tout ça, c'était que j'avais cru que ce serait ce qui me protégerait d'elle. Quelle ironie. J'étais même à mille lieues de la vérité, réalisai-je lorsque je la vis sortir un petit poignard de sous son jupon.

Je restai campée sur mes jambes et attendis le premier coup. Lorsqu'elle le porta, mollement, juste pour me provoquer, je bougeai sur le côté pour l'éviter. Elle recommença quelques fois. Elle essayait de me faire peur. Ça fonctionnait peut-être, mais j'étais bien trop concentrée sur le fait d'anticiper ses mouvements pour vraiment en prendre conscience.

— Ce que tu fais est suicidaire, lui fis-je remarquer. Si Connor l'apprend... Non, quand Connor l'apprendra...

— Comment est-ce que ça peut être suicidaire si c'est toi qui meurs, petite poupée ? demanda-t-elle en frappant à nouveau.

J'évitai également ce coup-là et tournai sur moi-même pour ne pas la perdre des yeux.

— Il aura ta tête, répondis-je.

— Il ne me tuera jamais, pouffa-t-elle. Tu surestimes l'affection qu'il te porte.

— Pas autant que toi, soufflai-je après avoir échappé à une autre tentative. Garde !

Je pivotai afin d'être en mesure de le voir, et je compris aussitôt qu'il ne me viendrait pas en aide. Le sourire qu'il affichait m'apprit qu'il était non seulement du côté d'Elzbieta, mais qu'il trouvait la scène qui se déroulait devant ses yeux très intéressante.

Je me retournai en entendant les portes s'ouvrir et fus soulagée quand Bobby et Fred apparurent. Cependant, ce fut de courte durée. Bobby avait le même air que le garde de l'autre porte, et Fred semblait hésiter. Je compris que mon décolleté ne suffirait pas à m'assurer sa loyauté. Super. J'étais bonne pour passer un sale quart d'heure.

Je me fis craquer la nuque tandis d'Elzbieta rigolait.

— Personne pour te sauver, petite poupée. Tu vas mourir là où tu as tué ton père.

Ça avait quand même des accents vachement prophétiques.

Ce fut tout ce que j'eus le temps de penser avant qu'elle ne se jette sur moi de nouveau. Il fallait voir les choses en face. Je n'avais pas beaucoup de chances de m'en tirer à moins que l'on me vienne en aide. Cependant, il y avait quelques petits détails qu'elle avait sous-estimés. Le premier, c'était

que, si je n'avais plus aucune force vampirique ou magique, j'avais tout de même reçu un entraînement. Et Lukas était un enfoiré, mais c'était un bon maître. La seconde, c'était que, contrairement à ce que pouvait suggérer le fait que je n'avais pas peur de mourir, je n'étais pas disposée à le faire. Et surtout pas à me laisser tuer par quelqu'un comme elle.

Lorsqu'elle arriva sur moi, j'avais anticipé son geste et déviai la main qui tenait le couteau. Comme elle ne s'attendait pas à ce que j'aie ce genre de réflexe, elle ne l'avait pas vraiment bien protégée. Ce fut sa première erreur, et je savais qu'elle ne la commettrait pas une deuxième fois. Étant donné qu'elle pensait rencontrer ma chair et utiliser mon corps comme bouclier à son élan, elle ne songea pas non plus à s'arrêter, et je l'attrapai aussi rapidement que possible par les épaules pour la faire rouler par-dessus mon corps lorsque nous tombâmes avant de la propulser un peu plus loin à l'aide de mes jambes. La robe était une vraie plaie, mais elle ne limita que peu mes mouvements. Elzbieta vola littéralement au-dessus de moi. Seulement, je n'avais pas dit mon dernier mot. J'avais fermement agrippé sa tignasse si bien coiffée et, comme j'avais anticipé la pirouette que je venais de l'aider à réaliser, contrairement à elle, j'eus le temps de tirer sa tête parfaite en l'air avant de l'abattre de toutes mes forces sur les dalles en terminant de me retourner. J'entendis ses os craquer. Pas besoin de force surhumaine pour faire des dégâts.

Le problème, c'était que j'avais peut-être eu l'avantage parce qu'elle ne s'attendait pas à ce que je réagisse si vite – ou que je réagisse tout court, en fait –, mais ça n'allait pas durer, car, contrairement à ma petite personne, elle guérissait instantanément. Moi, malgré mon exploit, j'avais toujours un mal de chien à une côte, qu'elle m'avait probablement fêlée.

— Tu n'aurais jamais dû faire ça, grogna-t-elle en se relevant.

Elle était nettement moins joviale, tout d'un coup.

Il ne lui fallut qu'une fraction de seconde pour bondir sur moi de nouveau. Comme la fois précédente, j'anticipai son mouvement. C'était fou de remarquer à quel point c'était facile, comme si toute sa gestuelle trahissait le chemin qu'elle voulait prendre. Ce coup-ci, elle était partie d'une position accroupie, puisqu'elle s'était juste retournée après que je l'avais aplatie comme une crêpe, et elle tenait toujours fermement son poignard à la main. En se jetant sur moi, elle voulut me faire croire qu'elle visait ma gorge alors qu'elle venait de lancer un regard aussi bref que discret à mon cœur. Plutôt que de reculer pour l'éviter, je me redressai, et au lieu d'hésiter, je me précipitai à la rencontre de la garde, mais là où je l'avais choisi.

Je hurlai lorsque la lame mordit mon épaule et la déchira de part en part. Une fois encore, je ne tentai pas de me dégager, mais attrapai Elzbieta et la serrai contre moi de toutes mes forces.

— Tu as plus d'un tour dans ton sac, gamine, dit-elle en se débattant.

— C'est Lukas qui m'a tout appris, répondis-je en faisant de mon mieux pour la retenir tandis qu'elle griffait le haut de mon dos.

Elle n'avait accès qu'à ma gorge vu la position dans laquelle je la tenais, mais je savais que je ne risquais rien de ce côté-là. Elle ignorait que le bracelet annulait la magie dans mon sang également, et elle n'avait pas envie de mourir. Dommage, parce que c'était tout le bien que je lui souhaitais.

Nous continuâmes à nous débattre et, fatalement, arriva le moment où sa force vampirique prit le dessus. Il me sembla que cela avait duré longtemps, mais il ne s'agissait probablement que de centièmes de secondes. Pourtant, c'était les centièmes de seconde pendant lesquels j'avais donné le meilleur de moi-même. Lukas m'avait bien entraînée, et j'avais passé des mois à peaufiner ce qu'il m'avait enseigné, commettant nombre d'erreurs qui avaient failli me coûter la vie plus d'une fois. Du

moins, c'était ce que je pensais à l'époque, vu que je ne savais pas encore que j'étais quasiment indestructible. Puisque je l'avais vraiment cru, j'avais fait tout mon possible pour ne pas les répéter, et j'étais devenue bien meilleure au fil du temps. Même sans pouvoirs, je restais une humaine avec du chien et une volonté de fer. Et il était hors de question qu'elle me tue.

Elzbieta parvint à se libérer et se redressa après m'avoir mis un coup de tête. J'arrêtai de bouger, à moitié sonnée sur le sol. À moitié, parce qu'il y avait un autre truc que Lukas m'avait appris. Un détail que je n'avais jamais oublié.

« *Ton adversaire ne va pas jouer selon les règles.* »

Lorsqu'elle s'élança à nouveau sur moi, qui feignais toujours d'être presque inconsciente, son but était de m'achever. J'eus tout juste le temps de retirer le poignard qui était resté planté dans mon épaule et de le retourner, et elle s'empala sur ce dernier à pleine vitesse. Quelle cruche, quand même.

Elle grimaça et commença à faire des bulles, et je la dégageai pour me mettre sur elle lorsque je remarquai qu'elle ne claquait pas. J'avais juste manqué son cœur, mais la lame en était assez proche pour qu'elle soit H.S.

Je pris alors conscience que Fred, Bobby et, vers l'autre porte, le garde sans nom, me regardaient, bouche bée.

— Un problème, messieurs ? J'ai du temps à vous accorder et je serai ravie de vous faire la même chose.

Je n'en aurais jamais été capable, mais j'avais remarqué que, bien souvent, il suffisait que l'ennemi pense que l'on était en mesure de faire quelque chose pour qu'il en ait peur. Et cela fonctionna. Aucun d'entre eux ne s'approcha.

Sous moi, Elzbieta gémit. Cette vieille vache m'avait attaquée alors que j'étais sans défense et avait été prête à me tuer. En ce moment, il n'y avait qu'une seule chose dont j'avais envie, et ce n'était pas de la livrer à mon frère pour qu'il la décapite en place publique.

Je pliai le coude et l'abattis sur ses côtes. Je les entendis craquer, et Elzbieta fit quelques bulles de plus.

— Voilà, ça, c'était pour celles que tu m'as cassées avant. J'ai aussi un peu mal à la tête.

Je précipitai mon front droit sur son nez. Elle ne hurla pas, mais le son n'en était pas très éloigné.

— Ah, ça va mieux maintenant. Donc, Lukas m'a également appris à finir un adversaire qui est au sol. Mais avant ça, il fallait que je te dise à quel point tu es pathétiquement mauvaise. Tu sais que ce bracelet m'enlève tous mes pouvoirs ? demandai-je en m'en servant pour lui mettre un second coup dans le nez, qui avait déjà repris sa forme normale. Tu as conscience que tu viens de te faire battre par une simple humaine ? Oui ? Très bien, je voulais juste que ce soit clair avant que tu meures.

Je baissai la main que je lui avais agitée en face du visage et m'apprêtai à retirer le couteau. Mais elle ne m'obéit plus. Je donnai encore quelques petits coups, en vain, et compris avant qu'il ne crie que Benoxh était là.

— Maeve ! tonna-t-il.

Elzbieta m'adressa un sourire ensanglanté. Merde. J'avais commis la même erreur que les méchants dont je me moquais dans les films. J'avais perdu du temps à parler.

— Ce n'est que partie remise, lui promis-je avant de me lever.

Puis je me retournai en direction de Benoxh, qui venait de passer les portes principales et dépassait Fred et Bobby. Il ne semblait pas très content. Qu'il aille au diable.

— Elle m'a attaquée. Je ne faisais que me défendre.

Je vis que Benoxh observait mon poignet de loin. Il ne marchait pas très vite, en fait.

— Tu as fait ça sans pouvoirs ?

— Ça vous en bouche un coin, hein ? Imaginez ce que je pourrais faire avec.

Pour être sincère, ce n'était pas vraiment une menace. J'aurais menti en prétendant que je n'étais pas peu fière, même si Elzbieta respirait toujours. J'avais plutôt dit ça sur le ton de la plaisanterie. Après tout, je pouvais m'abandonner à un peu de superbe. Elle avait voulu en profiter parce que j'étais sans défense, et c'était elle qui avait failli y passer.

Seulement, j'aurais dû me souvenir de deux choses essentielles. La première – et c'était impardonnable de ma part puisque j'avais déjà commis l'erreur de tout bon méchant de série Z –, c'était que, comme dans tout film d'horreur qui se respecte, il ne fallait jamais plaisanter sur le fait d'avoir survécu avant que le générique ait défilé. La deuxième, c'était précisément ce que Lukas m'avait appris. L'ennemi ne joue pas selon les règles. Si je n'avais pas oublié ces deux détails, j'aurais peut-être été moins surprise lorsque je sentis une lame s'enfoncer dans mon dos et que, la seconde suivante, le goût ferreux du sang emplit ma bouche.

— Qui est la plus fine, maintenant ? susurra Elzbieta à mon oreille.

Ses mains étaient déjà positionnées sur ma gorge et ma mâchoire. Je sus sans l'ombre d'un doute qu'elle allait me briser la nuque. Cependant, lorsque le craquement retentit, je compris qu'il ne s'agissait pas de celui de mes os. Elzbieta s'écroula derrière moi et je la rejoignis presque aussitôt, ne tenant plus sur mes jambes. Avant de perdre connaissance, j'eus une dernière vision de Benoxh qui s'approchait de nous en secouant la tête.

CHAPITRE 23

J'avais l'impression qu'un train était en train de me rouler dessus lorsque j'ouvris les yeux.

Mais au moins, il s'en allait. Je compris très vite que j'étais allongée dans ma chambre et que Benoxh m'avait retiré le bracelet. En partie parce qu'il me semblait récupérer beaucoup trop rapidement, et en partie parce que je voyais mon ancien mentor jouer avec. Il était assis sur le rebord de mon lit et faisait passer le bijou d'une main à l'autre. Le métal brillait chaque fois qu'il accrochait la lumière de la pièce, et ses symboles luisaient d'une manière étrange. Je me demandais bien ce à quoi Benoxh pouvait être en train de penser. Quoi que ce fut, il était très préoccupé.

— Il aurait fonctionné pour elle, dit-il sans tourner la tête dans ma direction. Sur toi, il connaît quelques ratés.

Je me redressai, et la douleur dans ma poitrine s'estompa, comme si elle avait décidé de rester allongée à l'endroit où je me trouvais quelques secondes plus tôt.

— Ma quête a assez duré. J'ai commis trop d'erreurs.

Je clignai plusieurs fois des yeux. Est-ce que j'avais bien entendu ? Je devais à nouveau être victime d'hallucinations auditives.

— Nikolaj sera bientôt là, continua-t-il.

Ça, ça ressemblait déjà plus à du Benoxh.

Lorsqu'il tourna la tête dans ma direction, j'eus l'impression qu'on m'enfonçait un nouveau poignard dans le dos. Ses yeux semblaient si fatigués, si gonflés de regrets. Avait-il pleuré ?

— Si tu sais quelque chose, Maeve, je t'en supplie, dis-le-moi.

Je t'en supplie ? Dans la bouche de Benoxh ? *Qui êtes-vous, et qu'avez-vous fait de Benny ?*

— Je sais que je veux rentrer chez moi.

J'avais eu envie de parler durement, mais la voix qui s'était échappée de ma gorge était à l'image du regard de Benoxh. Fatiguée et vaincue.

Benoxh sourit, mais il n'y avait rien d'amusé sur son visage. Il semblait plus las que jamais.

— Repose-toi, ordonna-t-il sur un ton radicalement différent avant de se relever. Je viendrai te remettre le bracelet quand tu seras totalement guérie.

Peut-être avais-je réellement halluciné, parce que c'était comme si le début de la conversation n'avait jamais eu lieu.

— Vous pourriez oublier ce bracelet.

— Tu pourrais me dire la vérité.

Je levai les yeux au ciel et décidai de ne rien répondre. Il se rendit jusqu'à la porte et se retourna pour me jeter un dernier regard avant de sortir. Lorsqu'il referma derrière lui, je secouai la tête, croisai les bras et me laissai retomber sur le matelas. Je lui avais dit la vérité. Je souhaitais vraiment rentrer chez moi, encore plus que précédemment, si c'était possible. Toutes ces histoires avaient eu raison de moi. Victor, Connor, Elzbieta, et Nikolaj qui voulait entrer en jeu aussi. J'avais envie d'être tranquille. C'était tout ce que je demandais.

Pourtant, lorsque je fermai les yeux et décidai de dormir, c'était avec la ferme intention d'avoir une discussion avec Aya. Je n'avais jamais essayé de rentrer en contact avec quelqu'un au cours d'un rêve, et j'ignorais si c'était possible. Mais, mon père mort, elle était la seule qui pourrait me donner

des renseignements sur la duplication. Et me confirmer que Victor broutait les pissenlits par la racine. Enfin, façon de parler, puisqu'il avait été désintégré.

Le sommeil me saisit rapidement. Même sans le bracelet, mon corps avait besoin de repos. Comme je me concentrais fort pour ne pas rêver et que j'appelais le nom d'Aya à l'infini, je me retrouvai dans un endroit totalement sombre. Mes membres me semblaient extrêmement lourds, et je n'étais pas persuadée d'être en train de dormir.

— Aya ! continuai-je de crier.

Mais personne ne me répondit, pas même l'écho. En plus, il faisait terriblement froid dans le coin. Et je ne voyais rien.

— Aya ! Aya !

Je commençai à marcher à l'aveuglette. Le bruit de mes pas me parvenait de manière étouffée, comme si je m'étais trouvée dans un hall gigantesque qui résonnait à l'infini, mais que mes oreilles avaient été bourrées de coton.

— Aya ! m'énervai-je.

— ... eve !

Ce n'était pas la voix d'Aya.

Je me tournai et retournai encore, mais il faisait toujours aussi noir.

— Elliot ?

Comme si le simple fait de prononcer son nom suffisait, il apparut devant moi. Mais il semblait translucide. Il gesticulait et me parlait, pourtant aucun son ne me parvenait.

— Parle plus fort !

Je lui montrai mes oreilles et secouai la tête, espérant qu'il allait comprendre que j'étais sourde. Il se mit à crier en silence. C'était encore plus agaçant.

— Je n'entends rien !

Son image vacilla une fois, puis une seconde.

— Elliot, je te perds !

Je tentai de lui attraper le bras, mais mes doigts le traversèrent et il s'évapora. J'eus à peine le temps de le regretter que j'ouvris les yeux en sursaut. Trevor venait de me secouer doucement.

— Salut la marmotte, me dit-il avec tendresse. Je suis désolé de te réveiller, mais je crois que nous avons un problème.

Il me fallut quelques secondes pour m'habituer à la luminosité de la pièce. Je ne vis d'abord que la forme de son crâne, comme si on avait braqué un projecteur droit derrière lui. Puis, petit à petit, ses traits apparurent sur son visage et, bientôt, ses yeux gris me souriaient.

— Elliot a essayé de me dire quelque chose, fis-je d'une voix enrouée, mais je n'ai rien compris.

— Ton frère a décidé de briser le silence ce soir.

— Merde, du coup il ne pourra pas dîner avec moi.

Malgré la gravité de la situation, un petit rire échappa à Trevor.

— C'est vraiment ce qui t'embête le plus ?

— Non, enfin oui, répondis-je. Benoxh voulait ramener Lukas, et je devais le distraire. C'est ce que j'étais allée lui demander tout à l'heure, avant qu'Elzbieta ne décide de me faire ma fête.

— Elzbieta t'a attaquée ? demanda-t-il, estomaqué. Elle va le regretter.

— Maintenant je comprends pourquoi il avait l'air si préoccupé, continuai-je avant de me rendre compte que Trevor avait parlé. Oui. Elle vient de rajouter son nom à la liste des espèces en voie

d'extinction. Adieu, les vaches polonaises.

Trevor siffla et s'apprêtait à réagir lorsqu'une pensée traversa si vite mon cerveau que je lui coupai la parole avant qu'il ne la prenne.

— Il faut que j'aïlle dans sa chambre ! Je dois découvrir ce qu'il y a dans la cachette. Benoxh semble en bout de course, mais je ne me fie pas à ce qu'il me montre. Il m'a déjà eue une fois, je veux bien être damnée si ce n'est pas encore une de ses manigances. Mais si Connor prévoit de faire son coming-out ce soir, c'est là que Nikolaj va attaquer. Ou avant. Ou il est en route en ce moment même. C'est sûrement ça qu'Elliot essayait de me dire, pour ça qu'il avait l'air si paniqué. Merde. Tu sais comment Connor compte s'y prendre ?

— Calme-toi, Maeve, me tempéra Trevor. Tout doux.

Pourquoi me parlait-il comme à un cheval ? Je fronçai les sourcils en le dévisageant avant de prendre conscience que je n'avais pas du tout repris mon souffle pendant toute ma tirade.

— Je crois que le temps presse, lui fis-je remarquer.

Il acquiesça tranquillement.

— En effet, mais je suppose qu'on a encore quelques instants pour discuter à vitesse normale. Connor compte attaquer plusieurs capitales à la fois.

Oh bien sûr. Il avait dû voir *Independance Day*. C'était peut-être de là que venaient ses beaux discours.

— Est-ce que Nikolaj est contre le fait de briser le silence ?

— Évidemment ! s'exclama Trevor. Il n'y a que ton frère qui pense que c'est une bonne idée.

Je pinçai la bouche tout en continuant à réfléchir à plein régime.

— Quand est-ce que Connor veut partir ?

Je n'aimai pas du tout l'expression qu'afficha Trevor.

— À vrai dire, Connor ne compte pas partir. Il restera ici pour « superviser les opérations ». Ce sont ses termes.

— En gros, c'est un crevard qui a la trouille, commentai-je. Ça ne m'étonne pas de lui.

Ça n'avait pas l'air de surprendre Trevor non plus.

— L'attaque aura lieu dans moins de cinq heures.

— Donc Nikolaj devrait débarquer avant. Bon, au moins, ça nous laisse presque cinq heures pour découvrir ce qui se trouve dans la chambre d'Elzbieta et libérer les prisonnières en attendant l'arrivée des autres. Il faudra aussi récupérer Lukas.

— En fait, commença-t-il d'une voix traînante qui n'augurait rien de bon, les vampires qui partent du château le feront dans un peu plus de deux heures.

— Merde. Je n'aurai jamais le temps de tout faire.

Bien sûr que si, contra la petite voix.

— Bien sûr que si, dit Trevor.

Marrant, ces deux-là étaient sur la même longueur d'onde.

— Et si je ne suis pas capable de le refaire ?

— Tu ne sauras pas tant que tu n'auras pas essayé.

Je soupirai. Il avait raison, mais je n'arrivais pas à me résoudre à le faire. Nous n'avions plus beaucoup de temps avant que l'enfer se déchaîne sur Terre, et ce n'était pas comme si j'avais vraiment le droit à l'erreur. Je n'avais plus ce luxe.

— Tu l'as déjà fait une fois, m'encouragea Trevor.

Je fermai les yeux et tentai de me concentrer. La dernière fois, enfin, les dernières fois, tout avait commencé quand j'avais eu envie de me trouver ailleurs. Je choisis donc cet angle d'attaque. Je souhaitai être partout au cours des cinq minutes qui suivirent. Dans la salle du trône, dans les cachots vers les prisonnières, dans la chambre d'Elzbieta, chez moi, dans la maison de Walter, celles d'Elliot, Julian et Serena, à l'université, et même à Bora Bora. Rien n'y fit. Le stress montait rapidement. Penser au fait que Benoxh n'allait sûrement pas tarder à revenir me mettre le bracelet n'aidait pas du tout. Mais alors pas du tout.

Trevor se montrait très patient et continuait à m'encourager, n'en faisant ni trop ni pas assez. Et rien ne fonctionnait. J'eus une furieuse envie de pleurer, ou de pleurer furieusement, de laisser ma frustration s'emparer de moi et crier son désespoir à travers ma gorge. Au lieu de ça, j'inspirai profondément et me concentrai sur la voix douce de Trevor qui, ayant remarqué mon trouble, essayait de me calmer. Je lui serrai la main, reconnaissante de sa présence. Il était si gentil, si compréhensif, toujours là si j'avais besoin de lui. Et moi, qu'avais-je à lui offrir ? Pas grand-chose. Ma tête était mise à prix une nouvelle une fois, une existence à mes côtés ne serait probablement jamais de tout repos, j'avais un sale caractère et n'étais pas facile à vivre et, pire que tout, je lui avais listé le fait de libérer mon ancien amant dans les choses à faire avant de partir. Alors que ledit ancien amant avait tué sa sœur – accidentellement ou pas, telle n'était pas la question –, qu'il m'avait menti et manipulée et que, au lieu de l'abandonner à son sort, je voulais le sauver encore une fois. Je ne méritais vraiment pas Trevor. Tout ce que je méritais, c'était de croupir dans une cellule, comme Lukas.

— Maeve.

J'ouvris les yeux et les baissai aussitôt, suivant le regard de Trevor. Un deuxième bras se levait lentement par-dessus nos mains jointes. Je redressai la tête et souris à Trevor. Combien de temps m'avait-il fallu ? Oh, ce n'était pas important. Ça fonctionnait !

Comme pour pourrir le moment, on frappa à la porte. Je roulai les yeux avant de faire la grimace.

— Benoxh, expliquai-je à Trevor. Il est là pour me remettre le bracelet. Et merde ! Non, non, non, non !

Mon troisième bras avait disparu. Je commençai à paniquer, mais Trevor attrapa ma deuxième main et me regarda sans ciller.

— Concentre-toi.

On frappa encore une fois à la porte, et chaque coup résonna dans mon crâne comme si c'était sur lui qu'on venait de taper.

— Concentre-toi, répéta Trevor d'une voix paisible.

Je fermai les yeux et, plutôt que d'y aller par quatre chemins, je me visualisai aussitôt dans la cellule de Lukas. Je pouvais l'imaginer de dos, sentir la colère qui tendait ses épaules, la rage qu'il ressentait à la simple idée que je sois revenue alors qu'il ne voulait plus me voir. Puis j'eus l'impression de me séparer comme mon cœur l'était déjà et, lorsque j'ouvris les yeux, je me vis, assise sur le matelas, tenant fermement les mains d'un homme qui me regardait avec un grand sourire, que je lui rendis. Il me fit un signe de tête et me désigna le lit, sous lequel je m'empressai d'aller me cacher, tandis que j'ouvrais mes autres yeux.

— Tu vois, dit Trevor de manière encourageante, presque fière.

J'acquiesçai en même temps que je roulais sous le lit. Puis je poussai un cri étouffé. Là, pile sous le sommier, se trouvait un reptile aussi long que froid.

— Je croyais que Rosita était repartie avec Cormack ? demandai-je à Trevor.

— Lorsqu'il est passé, elle s'était de nouveau fait la malle.

— Eh bien, cette vieille peau est de retour, me plaignis-je tandis que la propriétaire de ladite vieille peau venait se lover contre moi.

Benoxh frappa une troisième fois au moment exact où Trevor arrivait à la porte, si bien que le dernier coup qu'il essaya de porter ne rencontra que le vide.

— Benoxh, le salua Trevor de manière aussi sympathique que j'aurais pu le faire.

— Trevor, répondit-il alors qu'il lui passait devant sans un regard. Maeve, ton poignet.

Il était bien pressé, tout d'un coup.

Trevor referma et vint se poster dans son angle mort. J'espérais qu'il ne tenterait rien de stupide.

— Connor compte briser le silence, fis-je à l'attention de Benoxh. Ce soir. Ce qui veut dire que Nikolaj va attaquer avant.

— Pour ça, il faudrait que Nikolaj soit au courant, contra-t-il.

Aussitôt, l'éventualité qu'Elliot ait essayé de me transmettre un autre message s'imposa. Après tout, j'avais simplement supposé. Mais qu'est-ce qui nous prouvait que c'était vraiment ça ? Rien. Rien du tout. J'avais juste vu une réponse là où je souhaitais en voir une. Bon Dieu.

— Dans ce cas, il faut détruire les portails.

— Tu prends vraiment ton frère pour un amateur, se désola-t-il. Il ne reste que ses généraux, ici. Les autres hommes sont déjà sur place.

Un regard à Trevor suffit à confirmer ce que Benoxh venait de me dire.

— Vous ne pouvez pas le laisser faire, plaidai-je.

— Et pourquoi pas ? s'étonna Benoxh. Ce n'est pas ma guerre, ça ne l'a jamais été.

— Non, vous préférez courir après des voitures arrêtées, commentai-je dans ma barbe.

Un claquement sonore m'avertit que, bien que je ne lui aie pas tendu mon poignet, il m'avait tout de même remis le bracelet.

— Elle est morte, Benoxh. Victor l'a tuée. Ce n'est pas ce que vous voulez entendre, mais c'est la vérité. Vous chassez un fantôme.

— Si...

— Si elle l'était, ma magie pourrait la ramener à la vie, le coupai-je en me levant pour lui faire face. Sauf que vous continuez à me mettre le bracelet, encore et encore, et vous la muselez. Aidez-moi à déjouer les plans de mon frère, faites-moi sortir du château, et je le ferai. C'est ça que vous voulez, n'est-ce pas ? Vous m'aidez, je vous aide. Je vous pardonnerai même d'avoir voulu me tuer au *Practice*.

— Je n'ai jamais essayé de te tuer, dit-il d'un ton un peu trop étonné pour être malhonnête.

— Vous avez laissé entrer Victor.

— Je n'ai p...

Il s'arrêta aussitôt, et son regard se braqua sur le lit.

— Qui est là-dessous ?

Merde.

Trevor fit un pas en avant tandis que je restais immobile pour ne pas trahir mon malaise. Puis, Mini-Moi commença à donner des coups à Rosita afin de la pousser à sortir. Benoxh savait qu'il y avait quelque chose, mais il n'avait pas besoin de savoir que c'était moi. Enfin un autre moi.

Allez bouge, satané serpent, la suppliai-je mentalement. *Avance ta grosse fesse, bon sang.*

Mais elle n'en avait de toute évidence pas du tout envie. Benoxh fit un pas en avant, son regard se promenant entre moi et le lit.

— Il n'y a rien, Benny, fis-je d'un ton las.

— Chaque fois que tu m'appelles Benny, il y a anguille sous roche.

Ou serpent sous lit.

— C'est de quelle origine, d'abord, Benoxh ? Est-ce que ça a au moins été homologué par l'association des prénoms ?

Il m'ignora et s'approcha encore un peu, posa un genou à terre, et commença à soulever le drap.

Ce fut le moment que choisit Rosita pour s'élançer en avant en feulant comme un fauve. Ce serpent n'était vraiment pas humain. Ou reptile. Ou quelle que soit l'expression consacrée.

Benoxh fit un bond en arrière et, plutôt que de me moquer de lui, je lui tendis un bras pour l'aider à se relever.

— Voilà, maintenant, vous savez.

Il accepta sans rechigner, occupé à dévisager Rosita, entre méfiance et curiosité.

— Je ressens de la magie, fit-il.

Je dus me retenir de rire. Il allait penser que c'était Rosita. Ça risquait d'être drôle.

— Soit c'est moi, et vos capteurs « magicosensoriels » sont aussi vieux et rouillés que vous, soit quelqu'un a trempé Rosita dans un chaudron de potion magique.

Cette dernière souffla une nouvelle fois, comme pour approuver. Ou rire à ma blague, je ne savais pas trop. Elle serpenta ensuite en direction de Benoxh, qui fit un pas en arrière. Ma parole, il allait vraiment avoir peur d'elle.

— Vous voulez sa photo ? proposai-je.

Il secoua la tête, comme s'il n'avait toujours pas décidé quoi penser. Il sentait la magie que mon deuxième corps émettait sous le lit mais y voyait la mauvaise source en soupçonnant le serpent.

— Aidez-moi, et je vous aiderai, le relançai-je.

— Ce n'est pas ma guerre, répéta-t-il.

— Il y a un moment où ça va le devenir.

— Quelle est la chose que tu me caches ?

Je réfléchis à toute vitesse. Je ne pouvais pas lui parler d'Aya, et je ne voulais pas lui révéler l'existence de la cachette dans la chambre d'Elzbieta, pas avant d'avoir découvert ce qui s'y trouvait. D'un autre côté, je comptais la fouiller dès que je serais débarrassée de lui. À ce moment, je saurais si c'était quelque chose d'utile ou pas.

Je soupirai, faisant de mon mieux pour que ça n'ait pas l'air surjoué.

— Benoxh, si Aya est vivante, comme vous le croyez...

La voix traînante, je laissai toute la tristesse qui m'avait jamais habitée faire vibrer mon ton.

— Eh bien ? me pressa-t-il.

— Vous ne pensez pas qu'elle n'a pas envie d'être retrouvée ?

Quelque chose se brisa sur son visage, comme si le masque tranquille qu'il affichait en permanence était en train de se fendiller. On aurait dit ces vitres incassables qui, bien qu'elles soient craquelées de partout, tiennent encore en place.

Rosita bougea de nouveau sur le sol, et il sembla revenir à la réalité.

— Elle ne ferait pas une chose pareille, contra-t-il en observant le serpent comme s'il s'en méfiait comme de la peste.

— Sûrement, répondis-je sans en avoir l'air convaincue.

Je réprimai un sourire. J'avais livré une prestation digne d'Hollywood. J'aurais la paix pour un moment.

— Est-ce que vous voulez bien m'aider ? fis-je d'un petit ton suffisant.

— Quand tu m'auras dit ce que tu me caches.

— Je viens de le faire !

Il ne secoua pas la tête de manière dépitée, mais le regard qu'il m'adressa valait mille mots. Quelle plaie.

— Tu sais où me trouver lorsque tu changeras d'avis. Ton frère compte attaquer ce soir. Il te reste deux heures.

Il tapota une montre invisible à son poignet, à l'endroit exact où son maudit bracelet enserrait le mien, et ajouta :

— *Tempus fugit.*

Puis il s'en alla, non sans jeter un dernier coup d'œil au serpent. Ça risquait vraiment de devenir amusant.

Lorsqu'il fut parti, je soupirai si fort que l'air fut expulsé par mes deux corps à la fois. Je me précipitai pour verrouiller la porte avant de m'appuyer contre le battant et me regarder sortir de sous le lit.

— Merci, fis-je à Rosita, qui m'ignora royalement en faveur de mon double. Tu crois qu'il avait raison ? Tu penses qu'Elliot a pu vouloir me passer un autre message et que j'ai mal interprété ?

— Je l'ignore, admit Trevor. Nikolaj était de toute manière sur le point d'attaquer, ce n'était plus qu'une question de jours. S'il a eu vent de la décision de Connor...

— Attends. Connor ne comptait pas agir aussi rapidement, n'est-ce pas ? demandai-je, et il secoua la tête. Je crois que j'ai compris pourquoi il se précipite. Jean-Pierre a passé le message à Elliot, qui l'a transmis à Nikolaj, qui choisit de donner l'assaut, Connor est mis au parfum, et avance ses plans. Chaque camp essaie d'anticiper et de prendre l'adversaire de vitesse.

— Ça se tient. Sauf que personne n'a averti Nikolaj que Connor a changé quoi que ce soit, ni quelle était la première date, parce qu'il ne l'avait révélée à personne.

Je pestai silencieusement. Par un seul corps. L'autre ne se priva pas.

— Cette histoire me file la migraine !

— À moi aussi, fit Trevor d'une voix absente en dévisageant tour à tour mes deux personnes. Je ne pense pas que je m'y ferai un jour.

— T'inquiète, ce n'est pas plus facile pour moi.

J'étais en mesure de l'observer par quatre yeux différents. C'était un peu comme regarder un film en 3D au cinéma. Sauf que je voyais déjà la vie en 3D. Est-ce que ça en faisait de la 6D ?

— Il faut qu'on décide ce qu'on fait, dit-il, ce qui me ramena à une réalité bien morose.

— Est-ce qu'on détruit les portails ? Tu sais où ils se trouvent ?

Il acquiesça.

— Le problème, c'est qu'on bloquerait l'accès aux autres, et une sortie pour nous. Et surtout qu'on est seuls, et que ce n'est pas le cas de ceux qui montent la garde.

— Très bien. Je vais fouiller la chambre d'Elzbieta pendant que je rends visite à mon frère pour essayer de lui soutirer des informations, annonçai-je, et je souris en remarquant la grimace que Trevor fit. Il m'a fallu un moment pour m'y habituer aussi. Toi, va chercher Jean-Pierre et emmène-le

en lieu sûr. Il n'est pas question qu'on parte d'ici sans lui. S'il résiste, assomme-le et mets-le dans la cellule avec Lukas. S'il a l'occasion de faire un somme en route, dis-lui de passer le message à Elliot.

Je lui expliquai rapidement comment trouver la porte derrière la rune et, avant de sortir, j'eus une idée. Je pris une grande inspiration par Mini-Moi et fermai les yeux.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Trevor.

— Lukas m'a dit qu'il n'avait jamais été au *Practice*. Je ne l'ai donc jamais poignardé, ajoutai-je lorsque je le vis froncer les sourcils. C'est Victor que j'ai embroché après qu'il se fut dédoublé.

— Oh, fut tout ce qu'il trouva à répondre lorsqu'il comprit où je voulais en venir.

Je me concentrai et essayai d'appeler ma magie. J'ignorais totalement que lui ordonner de faire au juste, aussi décidai-je de me focaliser sur mon but. J'étais grande. J'étais belle. J'étais une prédatrice, toute puissante au royaume des vampires. C'était ce que j'étais, ce que j'allais devenir. Mes cheveux étaient châains, d'une teinte qui se mariait avec l'ambre de mes iris. Ma bouche insolente était charnue et résolue, et un grain de beauté la rehaussait. Il y avait également une tache de naissance en forme de cœur qui ornait mon cou et...

— Jésus, Marie, Joseph ! s'exclama Trevor.

J'ouvris les yeux.

— Ça a marché ?

— Je n'ai rien vu d'aussi dérangeant depuis *Alien*, se contenta-t-il de répondre.

Je me tournai pour me regarder et ne pus m'empêcher de jubiler malgré la vision atroce qui se tenait en face de moi. Et qui était moi.

— Salut, petite poupée, me saluai-je.

Je n'y aurais pas cru si je ne l'avais pas vu de mes propres yeux.

CHAPITRE 24

Je n'avais jamais rêvé d'être une vache.

Pourtant, il fallait admettre que c'était le pied. Je progressai dans les couloirs sur mes gardes, mais je remarquai vite que j'étais la seule à savoir que je n'étais pas Elzbieta. Les quelques vampires que j'avais croisés m'avaient observée de loin et avec respect, évitant de rencontrer mon regard. C'était assez drôle. Elzbieta devait en tirer une grande fierté. Je me demandais cependant un instant pourquoi il y en avait autant. Quand je me promenais seule, je voyais rarement âme qui vive – ou qui ne vive plus –, chose qui favorisait méchamment le fait que je me perdais. Ça avait sûrement un rapport avec les plans de Connor, qui prévoyait de briser le silence dans quelques heures. Le château tout entier semblait en effervescence. Plus que les vampires que je croisais, c'était dans l'air, comme si l'atmosphère était chargée de particules tellement agitées qu'elles entraient en collision et me picotaient la peau.

Un vampire faillit me rentrer dedans à une intersection, et il se fit tout petit lorsqu'il vit qui j'étais. Ou qui j'étais censée être.

— Misérable avorton, lui dis-je froidement.

Il partit la queue entre les jambes en bredouillant des excuses. C'était si amusant. J'avais toujours voulu traiter quelqu'un d'avorton depuis que j'avais regardé *La Petite Sirène*. Les filles normales se souvenaient plutôt du beau prince et de l'histoire d'amour. Moi non. Je me rappelais de la vilaine sorcière qui se moque des hommes. Ce devait être dans mes gènes. *Merci, Victor*, pensai-je avec un sourire carnassier qui devait si bien aller au visage d'Elzbieta.

J'arrivai devant une nouvelle intersection et regardai rapidement au sol. Je m'étais assurée de savoir comment rejoindre sa chambre avant de quitter la mienne. Ça aurait vraiment été ballot de me perdre en me rendant là où je rêvais d'aller depuis des jours.

— Ellie !

Je faillis continuer, pas habituée à répondre à ce nom. Mais la voix m'avait fait frissonner.

— Connor ? demandai-je en me retournant.

Il arriva à ma hauteur, fulminant. J'en connaissais un qui n'était pas de bonne humeur.

— Tu vas m'attendre dans ta chambre, sur-le-champ ! tonna-t-il.

J'en rêve !

Je pris conscience à cet instant qu'il était plus petit que moi. C'était magnifique.

Je le considérai en arquant un sourcil comme seule Elzbieta savait le faire.

— Je suis au courant, cracha mon frère.

Ce devait être la culpabilité de ne pas être moi-même, et le fait que j'étais sûre qu'on finirait par me reconnaître, mais mon cœur se mit à ralentir sensiblement dans mes deux poitrines. Le deuxième frôlait les murs dans un autre corps et une partie différente du château et était à la recherche de celui qui venait de me trouver. Lorsque Connor reprit la parole, je me vis mourir.

— Maeve.

Mon Dieu, comment était-il au courant ?

— Si tu crois que tu vas t'en sortir comme ça !

J'étais faite comme un rat.

— Je t'avais interdit de la toucher.

Je soupirai si fort qu'il me dévisagea encore plus méchamment.

— Je suis dés...

— Pas de ça avec moi, Ellie. Je sais très bien que tu n'es jamais désolée de rien.

Ha, ha. Sacrée Ellie.

— Va m'attendre dans ta chambre, ordonna-t-il. Je dois trouver Maeve et la mettre en sécurité.

Mon autre moi s'arrêta. Chercher mon frère n'était pas une bonne idée, en fin de compte. Pas s'il comptait m'enfermer quelque part. Je ferais mieux de retrouver Trevor aux cachots, là où il devait emmener Jean-Pierre.

— Très bien, Altesse, répondis-je avec la voix flûtée d'Elzbieta.

Il me fusilla une dernière fois du regard avant de tourner les talons. Toute cette scène aurait été bien plus convaincante s'il n'avait pas été aussi petit.

J'accélérai le pas pour me rendre à la chambre d'Elzbieta. Mieux valait ne pas trop traîner et risquer de tomber à nouveau sur Connor. Quoique, il me donnerait peut-être des infos plus intéressantes en pensant que je n'étais pas sa sœur. C'était une éventualité qu'il ne fallait pas négliger.

Je parvins enfin dans la bonne aile et ralentis. J'avais encore croisé quelques vampires et, même s'ils étaient pressés, ils avaient paru surpris de me voir aller si vite. Elzbieta ne se dépêchait jamais. C'était une grande dame. Lady Milka.

Si j'avais bien calculé mon coup, il me restait deux virages à prendre et j'arriverais vers mon ancienne chambre. Je faillis faire une crise cardiaque en négociant le premier.

— Cormack ! m'écriai-je, une main sur le cœur, avant de prendre conscience qu'Elzbieta ne se serait jamais exprimée de la sorte et d'adopter une voix plus sèche qu'un désert en plein soleil. Hors de mon chemin.

Il ne broncha pas, me fixant de ses deux yeux à moitié vides sans ciller. Observer Cormack de plus haut était étrange. J'avais l'impression de plonger un peu plus profondément dans le néant qui l'habitait.

— Ôte-toi de mon chemin ! répétais-je.

Il resta immobile quelques secondes puis fit un pas sur le côté, sans me quitter du regard.

— Merci, dis-je sèchement en me remettant à marcher.

J'avais détesté être odieuse avec Cormack, mais, au moins, j'étais débarrassée de lui. Il fallait vraiment que j'atteigne cette fichue chambre en vitesse. Croiser plus de vampires allait me provoquer une crise cardiaque, à force.

— Quinn ?

— Oui ? répondis-je machinalement en me retournant.

Merde !

Cormack ne réagit pas et cligna une seule fois des yeux.

— C'était juste pour être sûr, termina-t-il avant de me tourner le dos et de commencer à s'éloigner.

— Attends ! m'écriai-je en lui courant après.

Je le rattrapai en quelques enjambées – être grande avait vraiment ses avantages – et posai une main sur le haut de son bras.

— Comment as-tu su ? demandai-je, incrédule.

Il haussa les épaules, ce qui fit bouger ses longues boucles.

— Elzbieta ne dit pas merci.

Mince. Qui aurait cru que je me ferais griller un jour en étant polie ?

— Et je viens de la voir à l'autre bout du couloir. Elle porte une robe rouge.

J'écarquillai les yeux si grands qu'ils en devinrent douloureux.

— Elle... Elle est au bout du couloir ?

— Elle s'éloignait.

C'était le dernier truc dont j'avais besoin. Qu'on aperçoive deux Maeve ne m'aurait pas rendu service, mais deux Elzbieta auraient été largement pire. Au moins, mon double ne m'aurait pas attaquée. Il ne faudrait pas plus d'une seconde à Elzbieta pour me sauter à la gorge.

— Tu peux t'en occuper, s'il te plaît ?

Zut à la fin. Arrêter les formules de politesse.

— La tuer ? demanda Cormack sans émotion aucune.

— Non, répondis-je vivement avant de me dire que ce ne serait pas une si mauvaise idée que ça, en fin de compte. Contente-toi de la neutraliser et range-la quelque part où personne ne la trouvera.

Il y avait mon prénom gravé sur le pieu qui enlèverait la vie de cette pimbêche.

— Merci, Cormack.

Il hocha la tête cérémonieusement, fit demi-tour, et disparut rapidement dans le couloir. J'espérai de tout mon cœur que mon imbécile de frère n'était pas tombé sur elle entre-temps.

Je soupirai si fort de soulagement en arrivant à la chambre d'Elzbieta que je faillis me faire une entorse au poumon. J'entraï à la hâte et refermai derrière moi avant de m'appuyer contre le battant pour me calmer. Mine de rien, cette petite promenade avait mis mes nerfs à rude épreuve. J'avais vraiment cru que Connor m'avait reconnue. Heureusement que mon cœur ne s'était pas arrêté, il l'aurait entendu. Et sacré Cormack. Il était bien plus perspicace qu'il n'y paraissait sous ses airs absents.

Lorsque j'eus repris un rythme de respiration normal, je m'avançai vers le mur où se trouvait la cachette. Le nez de clown que j'avais fait à la tapisserie n'avait pas bougé. Qui sait, peut-être que mon art plaisait à Elzbieta.

Je sortis le petit couteau que Trevor m'avait donné avant de partir de la chambre et, au moment exact où j'allais m'entailler la main, la porte s'ouvrit. Bon sang ! C'était une mauvaise blague ? Malheureusement, la chute ne vint que lorsque je me retournai et vis Slater. Nom d'un chien. Les choses pouvaient-elles encore empirer ?

Il faudrait définitivement que j'apprenne à ne pas me poser ce genre de question, un jour. C'était comme si je cherchais à provoquer le destin.

Slater avait refermé la porte et s'avancait vers moi d'une démarche très étrange. Je dus faire un effort prodigieux pour ne pas pencher la tête sur le côté en faisant une grimace. Qu'était-il en train de faire ? Avais-je seulement envie de le savoir ?

— Slater... ? essayai-je, ne voyant trop quoi dire.

Il arriva à ma hauteur – enfin, façon de parler, car Elzbieta était plus grande que lui de quelques centimètres – et m'attrapa violemment par les fesses pour me rapprocher de lui si rapidement que je hoquetai de surprise.

Oh non. Oh non. Oh non, non, non. Non, non, non, non, non, non. Non. Non. Définitivement non.

Il m'attira par la nuque pour essayer de m'embrasser.

— Si tu savais depuis quand j'attends ça, susurra-t-il d'une voix fiévreuse.

Non, non, non, non.

Je tentai de le repousser gentiment. Si je l'avais fait trop fort, il aurait compris que je n'étais pas Elzbieta. Dieu sait pourquoi, j'étais persuadée qu'elle ne l'aurait pas éconduit.

J'eus envie de vomir. Puis d'avoir une conversation avec elle. J'avais beau la détester, non. Non, non, non. N'avait-elle aucune estime d'elle-même ? Mon père, et maintenant Slater ? Non, pas moyen. Non. Moi vivante, jamais.

— Je rêve de te prendre depuis que je sais ce que tu as fait à la petite peste.

Oh, mon Dieu. Je nageais en plein cauchemar. *S'il vous plaît, réveillez-moi*, songeai-je alors que ses mains s'aventuraient sous mon jupon.

Lorsqu'il releva la tête vers moi, je me rendis compte que mon visage était crispé dans une grimace éloquente. Il parut légèrement surpris, aussi lui adressai-je le sourire le plus difficile de ma vie.

— Elle l'avait bien cherché, cette traînée.

— Oh oui, elle ne pas l'a volé, dit-il en essayant de nouveau de m'embrasser.

La grimace reprit possession de mes traits contre mon gré. Je fermai vivement les yeux lorsqu'il pressa sa bouche contre la mienne. Qu'avais-je fait pour mériter ça ? Sincèrement ? *Dieu, si tu existes, je te jure tu vas passer un sale quart d'heure*. Même mon deuxième corps était en train de secouer la tête en faisant des bruits disgracieux tandis que je descendais les escaliers pour parvenir au rez-de-chaussée. J'avais réussi à éviter tous les vampires, mais je ne serais plus sur mes gardes tant que Mini-Moi aurait un Slater collé au cul, aussi décidai-je de me cacher dans un coin pour attendre que ça passe.

Mais ça ne passait pas.

— J'ai envie de toi, gémit Slater en attrapant une nouvelle fois mes fesses pour les écarter et me rapprocher de lui.

— C'est dégueulasse, me plaignis-je tandis que je me dissimulais derrière une tapisserie.

Au moins, j'avais parlé par le bon corps.

— Moi aussi...

Comment l'appelait-elle ? Slater ? Émile ? Émile chou ? Je combattis une nouvelle salve de nausée et grimaçai tout mon saoul à l'abri des regards.

— Moi aussi, mentis-je sans utiliser de sobriquet. Mords-moi.

Il releva la tête, une lueur vorace au fond des yeux. Il avait intérêt à le faire, et vite. Il était hors de question que je laisse ses sales paluches me peloter plus que de raison et, même si ce n'était pas exactement mon corps, je refusais quand même qu'il le touche. Slater, bordel. Pas Slater. Tout sauf Slater. J'aurais encore préféré être forcée d'embrasser mon frère.

Cette pensée arracha une nouvelle grimace à la chanceuse qui était cachée derrière la tapisserie. Je voulais que cette journée touche à sa fin. Mais on en était loin.

— Tu es sûre ?

— Oui, soufflai-je en caressant son visage des longs doigts fins d'Elzbieta.

Une chose était claire. J'avais peut-être eu ses restes avec Lukas et Trevor, comme elle se plaisait à le répéter, mais je m'arrêterais là. Slater lui appartenait.

Ce dernier se mit légèrement sur la pointe des pieds, tentant de me faire comprendre par son regard à quel point il était excité. Je réprimais nausées, grimaces et jurons. J'en avais parfaitement conscience. Il avait pressé son érection contre ma jambe pendant deux bonnes minutes. Oh, mon Dieu.

Mon Dieu. J'avais envie de me gargariser avec de l'eau de Javel. Ou de m'immoler. Oui. Me cautériser me semblait une si belle option, comparé à Slater.

— Ma petite caille, murmura-t-il en dévoilant ses crocs.

Allez, viens voir maman, songeai-je en lui présentant ma jugulaire. *Dépêche-toi*.

Quand il me mordit, la panique envahit tout mon corps. Et si, en prenant les traits d'Elzbieta, mon sang avait perdu ses propriétés comme lorsque j'avais le bracelet ?

— Tu es tellement bonne, gémit-il entre deux gorgées.

— Merci, répondis-je, ne sachant pas vraiment comment l'encourager. Toi aussi.

Il s'arrêta net. Je crus d'abord que mon sang commençait à faire effet, mais il recula juste assez pour que je voie qu'il fronçait les sourcils. Merde. Elzbieta ne disait pas merci. Même Cormack était au courant. Pas étonnant que le Tout-Puissant se foute de ma gueule s'il m'envoyait des signes et que je n'étais pas capable de les suivre.

— Viens ici, feulai-je.

C'était dingue, quand même. Comment un simple mot de politesse pouvait-il à ce point mettre la puce à l'oreille des gens ?

Il voulut dire quelque chose, mais il devint légèrement blanc, et je soupirai de soulagement. De nouveau. Il me semblait que je ne faisais que ça depuis une demi-heure. Il commença à convulser légèrement, mais il tenait encore debout. Je décidai de l'aider à rejoindre le sol en lui faisant une clé de jambe. Il s'étala de tout son long à la verticale du lit, et je le regardai depuis les hautes sphères du corps d'Elzbieta.

— Surprise, Émile. T'avais toujours voulu goûter mon sang, non ? Cadeau de la maison.

Il émit une sorte de « chrr chrr krrtch » très bizarre et tomba dans les vapes. Je haussai les épaules et me penchai aussitôt pour le traîner de l'autre côté du lit. Au cas où mon frère débarquerait – correction : quand mon frère allait débarquer, vu la chance que j'avais –, il vaudrait mieux qu'il ne trouve pas un Slater sans connaissance en entrant. Je me demandais s'il était au courant que sa chère belle-maman couchait avec son maître des tortures. Berk.

Cela ne manqua pas. J'avais à peine eu le temps de traîner Slater et pas réussi à le faire rouler sous le sommier quand la porte s'ouvrit sans sommation. J'aurais voulu poignarder Slater mais, dans la panique au moment de son arrivée, j'avais jeté le petit couteau, et je n'avais pas vu où il avait atterri.

Un Connor très mécontent entra en trombe. Je fis semblant de m'être rattaché un lacet, persuadée que je ne donnerais pas le change, mais cela ne parut pas le surprendre.

— Connor ! le saluai-je aussi tranquillement et gaîment que possible avant de contourner le lit d'un pas lent.

Il avait posé les poings sur ses hanches et me regardait d'un œil noir, les mâchoires serrées.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Eh bien...

— Pourquoi as-tu fait ça ?

Parce que je suis une grosse vache ? Je ne pouvais pas vraiment lui répondre ça, même si je ne voyais pas d'autre explication au comportement d'Elzbieta. Quoique...

— J'étais jalouse.

— De quoi ? crissa mon frère.

— De l'attention que tu lui portes.

Flatter l'ego de Connor fonctionnait toujours. Et si je pouvais flatter le mien par la même occasion, pourquoi me priver ?

Il me décocha une baffe à me déboîter la mâchoire. Je posai aussitôt la main sur ma joue, choquée.

— Ne recommence plus. Il s'agit de ma sœur, bon sang ! Ma *sœur* !

Oh, je devais vraiment être punie pour tous les crimes que j'avais commis au cours de ma vie.

Sinon pourquoi aurais-je ramassé à la place d'Elzbieta pour quelque chose qu'elle m'avait fait, elle ? La situation devenait comique, à force.

— Qu'est-ce qui t'amuse ? cria mon frère.

— Rien, Votre Altesse, répondis-je en faisant une courbette. Cela ne se reproduira pas.

— Tu as plutôt intérêt ! rétorqua-t-il sur un ton encore plus énervé. Au cas où tu n'aurais pas remarqué, le château est attaqué ! Je n'ai pas besoin de guerres intestines en ce moment !

— Le château est attaqué ?

— Un des portails a cédé, et des hommes de Nikolaj sont entrés. Je n'ai pas réussi à trouver ma sœur. Tu vas la chercher. Retourne chaque meuble si nécessaire, mais retrouve-la et protège-la. S'il lui arrive quoi que ce soit... Quoi que ce soit, répéta-t-il de la voix la plus froide que je lui avais jamais entendue, tu le regretteras amèrement. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Oui, Sire.

Je fis une autre courbette.

— Maintenant ! tonna-t-il en me désignant la porte.

Ce devait être une conspiration. Je sortis précipitamment et courus jusqu'au bout du couloir avant de me cacher dans l'angle et d'attendre que Connor quitte également la chambre. J'avais pris la direction opposée au hall et, vu ma chance jusque-là, je fus presque surprise que mon frère s'éloigne tant j'étais persuadée qu'il allait filer droit sur moi. Je patientai encore quelques instants afin d'être bien sûre qu'il ne rebrousserait pas chemin, instants dont je profitai pour traverser le hall avec mon autre corps avant qu'il n'y arrive et tombe sur moi-Moi. J'y parvins en courant, évitant d'autres vampires qui couraient également dans tous les sens, exploitant la panique générale pour foncer vers la cour, où je m'élançai en direction des cachots. Je me sentis revivre en commençant à descendre les marches, et je tirai parti du répit pour retourner dans la chambre d'Elzbieta avec Mini-Moi.

Je refermai la porte et allai m'assurer que Slater était toujours dans les vapes. C'était le cas. Au moins ça. Il n'aurait plus manqué qu'il se réveille pour me faire ma fête d'une manière bien différente de celle qu'il avait initialement en tête.

Dans les cachots, je m'assis au coin de l'escalier pour reprendre mon souffle. Courir de la sorte alors que je ne récupérai pas n'avait pas été facile. J'avais un immense point de côté, et j'aurais tué pour un litre d'eau.

Avec mon autre corps, je m'approchai du mur, pris conscience que j'avais lâché le couteau lorsque Slater était arrivé, le retrouvai sous le lit, me penchai, le ramassai, et m'entaillai la main tout en me relevant. Le tout en trois secondes montre en main. J'étais presque fébrile. Depuis le temps que je voulais savoir ce qui se cachait là. Dire que tout semblait fait pour que je n'y parvienne pas.

Je me retournai pour vérifier que personne n'avait ouvert la porte et se tenait dans mon dos. Ce n'était pas le cas. Je soulevai la tapisserie et trouvai de nouveau le carré d'énergie. Elle commença à pulser comme une forcenée tandis que j'approchais la main, comme si elle pouvait sentir l'odeur de mon sang et qu'il la rendait complètement folle. L'électricité bleue vint lécher mes doigts alors qu'ils étaient encore à quelques centimètres de distance. Au moment où ma peau toucha la pierre, j'eus

l'impression que cette dernière aspirait mon essence comme une sangsue démoniaque. La tête me tourna, et je fis tomber la tapisserie en m'y raccrochant. Mais je parvins à garder l'équilibre.

Le carré se métamorphosa sous mes yeux et commença à cliqueter comme si une multitude de rouages se mettaient en branle quelque part dans la pierre. Puis du métal remplaça le gris du mur, et une petite poignée apparut.

Je pris une profonde inspiration. Quoi qu'il se trouve derrière, ça avait intérêt à être foutrement utile, vu tout le mal que je m'étais donné pour y accéder.

J'actionnai le loquet et un nouveau « clic » retentit. Puis un son étrange, étouffé et indescriptible. Tandis que j'ouvrais la porte du coffre, il me sembla entendre mille voix murmurer et, lorsque ce fut fait, je clignai plusieurs fois des yeux avant d'être sûre de bien voir ce que je voyais.

Je ne sais pas au juste à quoi je m'attendais. Mais certainement pas à un cœur.

Et encore moins à un cœur qui battait toujours.

CHAPITRE 25

Quelqu'un descendait l'escalier.

Je fixai le cœur, ébahie, cherchant quel était le truc, l'effet spécial qui me prouverait qu'il ne s'agissait de rien de plus que d'un tour de magie. Dans l'autre partie du château, je me recroquevillai un peu plus contre le mur en espérant que les ombres me mangeraient tout entière et que, si les gardes entendaient quelque chose, ils penseraient que ça provenait des cachots.

— Je ne comprends pas pourquoi on doit aller ouvrir, fit une voix. Elles ne peuvent pas le faire toutes seules ?

— Non, répondit une deuxième, que je reconnus comme étant celle de Bobby, mon pas-vraiment-pote qui gardait la salle du trône. Il peut les appeler, mais la porte est conçue pour qu'elles ne puissent pas sortir.

— Ça ne me rassure pas, renchérit l'autre en s'éloignant. Dès que c'est fait, je me barre en courant. Je n'entendis pas ce qu'ajouta Bobby, car ils étaient si pressés qu'ils avaient déjà atteint le bout du couloir.

La même pensée traversa mes deux têtes et s'exprima par mes deux bouches :

— Merde.

Connor avait envoyé des hommes chercher l'armée des morts. Ceux qui étaient dans la salle du trône ne lui suffiraient pas pour retenir Nikolaj et ses sbires. Un filet de sueur froide coula le long de ma tempe lorsque je pris conscience qu'ils allaient attaquer les miens. À nouveau. Comme dans la grotte. Et que pouvais-je faire ? Rien.

Rien à part les avertir.

Sauf que je n'avais aucune idée de l'endroit où ils se trouvaient. J'aurais pu courir après ces deux gardes et essayer de les empêcher d'ouvrir aux monstres, mais je n'avais pas de pouvoirs dans ce corps. Ils me ramèneraient à Connor aussitôt. D'un autre côté, en tant que copie d'Elzbieta, j'en avais, mais je n'avais pas de moyen de transporter le cœur qui battait toujours en face de moi. Je ne savais pas quoi faire, ni s'il était dangereux de le toucher. Je n'osais pas vraiment le mettre dans mon décolleté. Au-delà du fait que je n'étais pas persuadée que c'était très hygiénique – pour lui comme pour moi –, je ne voulais pas l'écraser. Cette fichue robe était si serrée que ça n'aurait pas manqué. J'aurais pu le transporter dans mes mains, mais, encore une fois, j'ignorais ce qui se passerait si je posai un doigt dessus, et utiliser ma magie pour le faire léviter aurait été suicidaire. Comment aurais-je expliqué qu'Elzbieta s'était soudainement découvert des pouvoirs ? Tout ça aurait été tellement plus facile si j'avais été avec Mini-Moi dans les cachots et moi-Moi dans la chambre.

C'était ce qu'il me restait à faire. Traverser le château dans les deux sens, retrouver Benoxh en tant que Maeve et venir libérer les prisonnières en Elzbieta. Et, si possible, trouver un moyen d'avertir les autres et de limiter la progression des monstres.

Je regardai le cœur encore une fois et fis un rapide tour de la pièce. Il n'y avait vraiment rien pour le transporter. Je savais déjà que ce n'était pas mon jour de chance, mais cela ne m'empêcha pas de pester de nouveau. Je ne pouvais pas refermer le coffre, sans quoi je ne serais pas capable de le rouvrir si Benoxh ne m'accompagnait pas. Je voulus donc pousser la porte tout contre le mur et rabaisser la tapisserie. Que j'avais fait tomber. Bon Dieu. Vraiment pas mon jour.

Comme je ne pouvais pas laisser le cœur à cet endroit, je décidai de le cacher dans l'armoire pendant que mon autre moi remontait l'escalier en catimini. C'était le moment de découvrir si mon pressentiment était fondé. Parce que, honnêtement, mes tripes me criaient de ne le toucher sous aucun prétexte. Ça aurait pu être un piège de Victor.

À peine eus-je effleuré l'organe qu'une décharge d'une violence extrême me parcourut. *Meeeeerde*. Je pris une profonde inspiration pour me calmer et appelai ma magie. À la suite de quoi je ne respirai pratiquement pas pendant le temps qu'il me fallut pour transporter le cœur du coffre jusqu'à l'armoire. Il était vraiment difficile de se concentrer pendant que mon autre corps piquait un sprint afin de retourner se cacher. Il y avait des vampires un peu partout qui couraient dans tous les sens, certains se battant entre eux. Je ne pouvais pas les laisser me voir, car j'aurais été incapable de me défendre. Pire que tout, je ne savais même pas lesquels étaient les hommes de mon frère et lesquels étaient ceux de Nikolaj. Mais je pouvais au moins profiter de la panique générale pour me glisser d'une cachette à une autre. D'un mur à une armure, d'une tapisserie à une armure... Il y avait vraiment beaucoup d'armures, dans ce château. Les choses devinrent un peu plus problématiques lorsque j'arrivai vers l'escalier qui menait à l'étage de la salle du trône, celui qui passait sous le portrait de Victor. Ce ne serait pas pour tout de suite. Il fallait que j'attende une ouverture.

Je déposai le cœur dans l'armoire et la refermai avant de me dépêcher de sortir de la pièce pour filer en direction du hall. Tout aurait pu bien se dérouler, mais non.

Sincèrement, qu'avais-je fait pour mériter ça ?

— Arrête-toi !

Je me détendis aussitôt.

— Elliot, c'est moi, fis-je en me retournant.

J'aurais reconnu sa voix entre toutes. Elle avait mûri, tout comme lui, mais il n'y avait aucun doute possible. Je souris en découvrant mon ami tout de noir vêtu. Ça lui donnait une de ces classes. Il n'avait vraiment plus rien du jeune étudiant débraillé que j'avais connu. Sa mâchoire carrée semblait plus décidée que jamais, ses yeux clairs avaient une lueur si dure que j'eus presque envie de partir en courant avant de me rendre compte que c'était Elzbieta qu'il regardait comme ça et non pas moi, et ses cheveux blonds étaient un peu plus disciplinés que par le passé, même s'il était toujours décoiffé.

— Wow, c'est que t'es séduisant comme ça, l'asticot.

Il fronça légèrement les sourcils, sans s'adoucir pour autant.

— Ne bouge pas, ordonna-t-il.

— Elliot, c'est moi, Maeve, fis-je en levant les mains.

Il se mit à rire.

— Bien essayé, mais...

Un vampire apparut dans le couloir et le percuta de plein fouet. Il s'agissait de Fred, celui qui avait un faible pour mon décolleté. Enfin, celui de Maeve. Le mien, donc. Oh ! là, là ! J'étais vraiment schizo maintenant.

— Venez, cria-t-il en me tendant un couteau.

C'était vraiment trop gentil de sa part. Pauvre Fred. Je lui plantai la lame en plein cœur à l'instant où Elliot projetait une boule de feu sur moi. J'eus tout juste le temps d'utiliser le corps du vampire comme bouclier avant de le repousser. Heureusement qu'il leur fallait quelques secondes pour retourner à la poussière.

— Bon Dieu, Elliot ! Je t'ai dit que c'était moi ! criai-je. Ton nom est Elliot Alexander Dunn, ton

frère s'appelle Julian, ta mère Serena, tu as une tache de naissance au bas du dos en forme de Lassie.

Elliot se figea. C'était lui qui trouvait qu'elle y ressemblait. Il m'avait annoncé ça très sérieusement un soir alors qu'il était passablement éméché, avant de me la montrer tout fièrement. Ensuite, il m'avait embrassée. Ça avait bien dû durer deux secondes, le temps qu'il se détourne pour offrir tout son alcool à la nature, me donnant ainsi une vue imprenable sur la fameuse tache. Je trouvais qu'elle ne ressemblait à rien du tout, personnellement, mais je n'avais pas eu le cœur de le lui dire tandis qu'il rendait tripes et boyaux. Je songeai soudain à Lukas. Les hommes avaient tout de même une fâcheuse tendance à vomir après m'avoir embrassée. Heureusement qu'il restait Trevor. Mais ce n'était pas vraiment le moment de penser à ça.

— Je sais que c'est difficile à croire, ça l'est aussi à expliquer, mais c'est moi, d'accord ? Alors laisse tomber les boules de feu, Sangoku.

Il plissa les yeux comme s'il essayait de voir sous un masque que j'aurais porté. Il n'avait toujours pas l'air très convaincu.

— Très bien, est-ce qu'Elzbieta pourrait faire ça ? demandai-je en levant les mains.

Il se tassa sur lui-même comme s'il s'apprêtait à bondir, mais la lueur violette qu'avaient prise mes doigts l'en dissuada. Il hésita entre un sourire et une moue incrédule, et ce fut l'instant que choisit un autre vampire pour m'attaquer. Je ne l'avais pas vu arriver, et il me propulsa sur plusieurs mètres. Je le fis rouler par-dessus mon corps, me relevai, et il plongea à nouveau sur moi. Mais il ne m'avait pas atteinte qu'il faisait un vol plané en arrière. Ma force de rejet, comme je l'avais appelée, fonctionnait également quand je la commandais, à présent.

Barney se redressa, aussi incrédule qu'Elliot venait de l'être.

— Bon sang, bébé ? demanda-t-il.

— En chair et en os, répondis-je en m'approchant pour lui tendre le bras. Enfin, à peu près.

Il attrapa ma main et m'attira contre lui pour me serrer si fort que je ne parvins plus à respirer.

— Comment tu fais ça ? J'ai cru qu'on ne te reverrait plus jamais, souffla-t-il dans ma nuque.

Ses deux phrases n'avaient absolument aucun rapport.

— La mauvaise herbe ne crève jamais, répondis-je d'un ton amusé avant de me souvenir que c'était précisément ce qu'avait dit Victor dans un de mes rêves. Quant à mon déguisement, disons que je fête Halloween avant l'heure.

— Vous vous ferez des câlins après, trancha Elliot en s'approchant. On a des choses à faire.

Je lâchai Barney et sautai au cou d'Elliot. Il m'avait trop manqué pour s'en sortir aussi facilement.

— Plus tard, ronchonna-t-il.

Mais il me serrait également, et ça faisait du bien.

— Tu peux nous expliquer, bébé ? demanda Barney lorsque Elliot eut réussi à me repousser.

L'évocation d'Halloween n'avait de toute évidence pas suffi.

— Longue histoire, mais je suis capable de me dédoubler.

— Et de changer de visage ?

— On dirait, répondis-je en haussant les épaules. Le plus urgent, actuellement, c'est que Connor est en train de libérer les créatures de la grotte. C'est là que j'essayais d'aller.

Enfin, une moitié de moi. L'autre attendait le bon moment pour s'élancer en haut de l'escalier, et il était finalement arrivé. Cela faisait bien quinze secondes que les environs étaient déserts. Ce serait peut-être ma seule chance. Je sortis de ma cachette et commençai à gravir les marches deux par deux.

— C'est elle ! hurla quelqu'un dans le hall.

Pas le temps de me retourner pour savoir qui venait de parler. Je redoublai de vitesse, ce qui n'était toujours pas très rapide à cause du bracelet, et tentai de les distancer. Mais il s'agissait de vampires. Le seul endroit où j'aurais pu les semer, c'était dans mes rêves. Je fus vivement plaquée au sol et mangeai le tapis rouge qui conduisait à la salle du trône.

— Et je viens d'être attrapée dans le hall ! criai-je. Dépêchons-nous !

Je ne leur laissai pas le temps de ne pas comprendre ce que je leur disais. Tout en courant, je fis de mon mieux pour leur expliquer les tenants et les aboutissants de mes nouveaux pouvoirs, mais, même s'ils firent comme s'ils avaient réussi à suivre, j'étais persuadée qu'ils auraient encore beaucoup de questions à me poser quand les choses se seraient calmées. Ce qui n'était pas pour tout de suite. Des vampires déboulaient des quatre coins du château. Je laissai mes compagnons s'occuper de ceux dont ils jugeaient nécessaire de se débarrasser, puisque je ne savais toujours pas lesquels étaient officiellement avec eux ou non. Quant aux hommes de mon frère, j'en avais vu si peu finalement que ça n'aurait servi à rien. En plus, avec la tête d'Elzbieta, personne ne s'en prenait à moi.

Ce fut seule que je parvins dans le hall, Elliot et Barney étant restés quelque part sur le chemin. Mon autre corps n'avait pas beaucoup bougé, puisque je me débattais et que les vampires n'arrivaient pas à avancer aussi vite qu'ils le souhaitaient. À une remarque qu'ils avaient faite, j'avais également compris qu'il s'agissait d'hommes de Nikolaj, ce qui n'arrangeait pas mes affaires. Si ça avait été ceux de Connor, je n'aurais eu qu'à leur dire que je me chargeais du colis en débarquant avec les traits d'Elzbieta.

— Je peux vous aider, messieurs ?

Je poignardai le premier de ma main elzbietienne dès qu'il tourna la tête dans ma direction et mordis celui qui retenait encore mon autre bras de ma bouche maevienne. Il cria de surprise et commit l'erreur de baisser les yeux pour regarder. Je lui donnai aussitôt un second coup par-derrière avec Mini-Moi et reculai. Mon autre corps fut bientôt recouvert de cendres, puisque le vampire était mort en me tenant toujours et que j'avais continué à me débattre.

— Merci, me dis-je machinalement avant de trouver la situation pour le moins bizarre.

À ce train-là, je n'allais plus tarder à avoir des conversations toute seule.

C'est déjà le cas, fit la petite voix.

Pas faux.

— Maeve !

Elliot et Barney accouraient dans notre direction. Je jetai un coup d'œil à mon double.

— Je dois retrouver Benoxh, leur expliquai-je. Il faut qu'il m'enlève le bracelet. Trevor doit me rejoindre aux caves avec Jean-Pierre. Je vais l'y attendre et libérer les prisonnières.

— Tu viens de dire...

Elliot ne termina pas sa phrase, et je lui souris pour toute réponse. Ce truc de dédoublement était vraiment tordu. Et amusant.

— Nous tentons de détruire les portails, m'apprit Barney. On s'est chargés de l'un d'entre eux, il en reste trois.

— Je ne comprends pas.

Pourquoi les détruire si les nôtres devaient également les utiliser ?

— Nikolaj est déjà là. Si on l'enferme ici, il n'aura plus de moyen de ressortir.

Pas bête. On se débarrasserait de deux ennemis à la fois en les laissant dans une prison créée par le roi des illusions. Très ingénieux, jeune padawan.

— Bien. Retrouvez-nous aux cachots dès que vous aurez fini, dis-je avant de m'éloigner en direction de ma chambre.

— Tu ne peux pas y aller seule, bébé. Je suis persuadé que cette bonne vieille « Elzbieta » n'aura aucun mal à se déplacer dans le château, fit-il en ajoutant des guillemets aériens, mais toi, tu seras arrêtée avant d'avoir fait trois mètres.

J'acquiesçai, et il m'emboîta le pas. Nous disparûmes rapidement par le couloir dont Barney et Elliot étaient venus, et je restai avec ce dernier.

— Allons-y, le pressai-je. Nous n'avons pas de temps à perdre.

— Je ne m'y fais pas, avoua-t-il en détaillant mon visage.

— Et j'espère bien que tu ne t'y feras jamais. En avant !

Nous descendîmes l'escalier et nous séparâmes dans le hall.

— Fais attention à toi ! lui criai-je.

— Ne t'inquiète pas pour moi, et surveille tes arrières.

À peine avait-il dit ça qu'il lâchait une boule de feu et dégomma un vampire qui arrivait derrière moi.

— Promis, lui répondis-je précipitamment avant de disparaître dans la cour.

J'eus de la chance en la traversant, car, si elle n'était pas déserte, les hommes qui s'y trouvaient se battaient déjà entre eux. Pendant un instant, l'idée qu'un des deux camps me repère et m'amène soit à Connor soit à Nikolaj me fit ralentir, mais je me souvins rapidement que ce n'étaient pas mes traits qui ornaient mon visage, et je continuai mon chemin jusqu'aux cachots plus sereinement.

Je descendis les marches à la hâte. Les femmes étaient totalement agitées dans leur cellule. Ce n'était pas très étonnant. Le bruit des combats parvenait jusque-là. On entendait régulièrement des cris, ainsi que des insultes très fleuries. Elles ne savaient pas ce qui se passait, mais elles avaient conscience que ce n'était pas bon signe.

— Je vais vous sortir de là, leur dis-je en me saisissant du cadenas.

Lorsque la femme que j'avais déjà rencontrée à plusieurs reprises s'approcha de moi et qu'elle fronça les sourcils, le fait que je n'étais pas moi-même me frappa de nouveau. Je ne parviendrais pas à lui expliquer que j'étais bien Maeve, la petite brune sympathique qui voulait les aider. Si elle avait croisé Elzbieta par le passé, ce dont je ne doutais pas vu la peur qui hantait son regard, elle allait se méfier de moi comme de la peste.

Je relâchai le verrou. Il ne servait à rien de les faire sortir avant de pouvoir les protéger. Tant que je serais seule, elles seraient plus à l'abri derrière les barreaux qu'en ma compagnie dans le couloir.

— Dès que les autres arriveront, rajoutai-je d'une voix qui me sembla extrêmement désabusée. Désolée.

La femme me dévisagea d'une manière étrange, comme si elle se demandait également pour quelle raison j'avais ce ton d'excuse. Est-ce qu'elle avait compris que je n'étais pas celle que je paraissais ?

Elle me rendit le sourire que je lui adressais, ce qui me remonta légèrement le moral.

J'entendis un bruit au fond du couloir et sursautai. Sans attendre, je retournai me cacher là où je m'étais trouvée quelques minutes plus tôt dans mon autre corps. Autre corps qui, en ce moment même, parcourait le château en compagnie d'un tonton Barney s'occupant de tuer les vampires qui essayaient de me mettre le grappin dessus. Benoxh n'était nulle part à l'horizon et le temps pressait.

— Je veux me tirer d'ici au plus vite.

Je reconnus le deuxième homme, celui qui était avec Bobby tout à l'heure. Ils avaient dû ouvrir les portes de la grotte. Ça commençait à sentir le roussi.

— Elles ne se déplacent pas si vite que ça, rétorqua Bobby.

— Tu ne les as pas vues en pleine action, alors ! se défendit l'autre au moment où ils arrivaient vers l'escalier.

Ils disparurent rapidement et leurs voix se mêlèrent aux cris qui provenaient de la cour.

Je ressortis de ma cachette. Il fallait que j'aie libéré Lukas. Mais avant, je devais m'assurer que la porte était bien fermée. Après tout, si elle l'était, les créatures n'auraient pas de raison d'essayer de l'ouvrir. Je me souvenais parfaitement du couloir, et ce n'était pas une coïncidence si les deux gardes étaient repassés par là. Il s'agissait d'un raccourci. Depuis les caves, on avait un accès direct au hall, et les monstres ne manqueraient pas de suivre celui-ci.

Lorsque je me fus assurée que la porte était bien fermée, je pénétraï en trombe dans la cellule de Lukas et arrachai tout aussi vite la chaîne qui le retenait au mur avant de me relever.

— Il faut qu'on s'en aille ! dis-je à toute vitesse sans attendre qu'il se retourne. Le château est pris d'assaut et...

Lorsqu'il me fit face, ma voix se bloqua dans ma gorge. Ou peut-être était-ce les deux mains qu'il avait resserrées autour de mon cou qui m'empêchaient de parler. Il serrait beaucoup trop fort.

— Lu...

Je commençai à me débattre, mais il me faucha les jambes à l'aide d'une des siennes et me fit tomber sur le sol. Mon dos accueillit le choc en se plaignant de manière étouffée, et je vis trouble.

Puis je compris. J'avais le mauvais visage. Dans ma hâte, je n'avais pas du tout songé à ça.

— C'est... moi...

Ses traits étaient fermés, figés dans une froide résolution. En m'étranglant, il me secouait légèrement le cou. Et la haine dans son expression... Mon Dieu. J'avais cru qu'il me détestait, moi, Maeve, mais ce n'était rien en comparaison de ce que j'observais en cet instant. Durant toutes ces années, même s'il savait qu'elle était en vie, il n'avait pas essayé de tuer Elzbieta, mais, à présent, il le désirait plus que tout. Et comme ce n'était pas ma journée, il avait décidé que c'était l'occasion parfaite.

— Ma...

Je griffai ses avant-bras, sans succès. Si je lui faisais mal, il n'en laissait rien paraître. Lui, en revanche, me faisait très mal. Mais il ne voulait pas me tuer pour l'instant. On n'allait pas loin en étouffant un vampire. À moins qu'il n'ait eu dans l'idée de séparer ma tête de mon corps à mains nues, comme le faisait Lalawethika dans ses bons jours, il ne faisait que s'échauffer.

J'essayai encore de parler, sans plus de succès. Je n'arrivais pas à capturer son attention. Son regard était si vide. Comme il devait la détester. À tel point qu'il n'y avait aucune expression sur son visage. Ni amour ni haine. Une froide indifférence. Elle le méritait. Si je n'avais pas été dans son corps, je l'aurais laissé la tuer sans hésiter.

Je me débattis de plus belle.

— Moi... Mae...

J'enfonçai les ongles dans sa peau, et je sentis la chaleur de son sang gagner la pulpe de mes doigts. Lorsque je jetai un coup d'œil, le rouge recouvrait le nouveau tatouage sur son avant-bras. Celui qu'il avait depuis son séjour chez mon père.

— Te... hai...

Il se figea, mais son emprise était toujours aussi ferme. Puis il me vit enfin. Moi, pas Elzbieta.

C'était la dernière chose que je lui avais dite, au *Practice*, lorsqu'il m'avait enchaînée au mur avant de se faire la malle pour mieux disparaître. J'étais en train de tomber dans les vapes, et je n'arrivais plus à articuler à cet instant. J'avais voulu lui dire que je le haïssais. Ça l'avait fait sourire. Il m'avait ensuite embrassée et m'avait répondu : « *Moi aussi, tehai.* »

Le souvenir fit couler une larme qui n'avait aucun rapport avec de la souffrance physique. Étrangement, et même si je ne me voyais pas, j'eus conscience que mes traits changeaient. Mes mains rapetissaient, ainsi que mon corps. En quelques secondes, je fus redevenue Maeve.

Lukas me relâcha et recula vivement, rampant pratiquement sur les fesses pour aller se terrer contre le mur.

— Je suis désolé !

Je me redressai et commençai à me masser la gorge. Hybride vampire ou pas, ça me faisait un mal de chien. Il me semblait pourtant que la douleur était étrangement intérieure. Mais peu importait. Ce n'était pas le moment pour les excuses. On verrait ça si on s'en sortait.

— Je suis désolé, répéta-t-il.

Le regard qu'il me lança était si déchirant que j'en eus le souffle coupé. Ce n'était pas parce qu'il m'avait étranglée qu'il s'excusait.

— Pas maintenant Lukas, pas maint...

Il s'approcha de moi si vite que j'en eus un mouvement de recul, mais saisit mes mains, ce qui m'empêcha de me relever.

— Je suis désolé, Maeve.

Mon cœur ralentit sensiblement. Il était si près de moi. Et les décharges qui remontaient mes bras depuis nos doigts joints étaient...

— D'accord, bredouillai-je pour changer de sujet. Excuses acceptées. Sortons d'ici.

Mais il ne me relâcha pas. Il avait beau avoir cessé de le répéter, ses yeux exprimaient ses regrets mieux que mille mots.

Je tentai de nouveau de reculer pour me relever, mais il tint bon. Lorsque j'essayai une fois de plus, il m'attira jusqu'à lui et plaça une main dans mon dos. Il relâcha les miennes et caressa mon front, puis ma joue.

— Je te demande pardon.

Je voulais lui dire d'arrêter. Exiger qu'il me lâche. Lui faire comprendre qu'il fallait que l'on quitte le cachot parce que le château était assiégé et que, à l'autre bout, je cherchais Benoxh avec l'aide de Barney. Mais aucun son ne sortit de ma gorge. Je ne voulais pas être là. Je ne voulais pas être dans ses bras. Je refusais d'accepter que je m'y sentais bien, qu'ils m'avaient manqué. Qu'il m'avait manqué. Il était hors de question que j'admette que sa peau contre la mienne, son souffle qui me caressait, les décharges qui me parcouraient, étaient tout ce dont j'avais envie.

— Lukas, murmurai-je.

— Pardon.

Le temps suspendit sa course pendant l'infime instant qu'il fallut à ses lèvres pour trouver les miennes et y déposer le plus léger des baisers.

— Je te demande pardon.

Il m'embrassa à nouveau, tout doucement.

— Je suis tellement, tellement désolé.

Un autre baiser.

— Tellement.

Un autre. Je n'avais toujours pas bougé.

— Est-ce que tu pourras me pardonner ?

Au lieu de m'embrasser encore une fois, il appuya son front contre le mien et attendit une réponse qui ne venait pas. Je baissai les paupières lorsqu'il frôla ma joue de sa main. Ne pas le voir, m'empêcher de plonger dans le fauve de ses yeux, de caresser le contour de sa bouche du regard.

— Bébé ?

J'ouvris les yeux à l'autre bout du château. Nous étions dans un couloir bizarre, et Barney me dévisageait étrangement.

— Tu pleures ?

— Dépêchons-nous de trouver Benoxh.

Il m'adressa un sourire triste et prit ma main pour m'entraîner. Il n'était pas dupe, mais il eut la gentillesse de ne pas me poser de questions, malgré le fait que c'était un fouille-merde patenté.

Je fus totalement déboussolée en rouvrant les yeux dans la cellule, pressée contre Lukas. Je connaissais la réponse. Elle n'avait jamais fait l'ombre d'un doute. Pourtant je n'arrivais pas à la formuler. J'étais là où j'avais besoin de me trouver. Là où j'avais désespéré de me retrouver à nouveau.

Tout l'air s'enfuit de ses poumons au moment où je plaquai ma bouche contre la sienne et l'embrassai avec toute la rage que sa disparition m'avait coûtée. Il me rendit un baiser tout aussi brûlant qui ne dura que le temps de quelques lents battements de mon cœur. Lorsque j'y mis fin, je vis qu'il me souriait. Ce fut une nouvelle lame en pleine poitrine.

— Tu m'as tellement manqué, murmura-t-il.

— Non.

Son sourire s'évanouit lorsque je reculai légèrement.

— Tu m'as demandé si je pourrais te pardonner, dis-je juste avant de me relever. La réponse est non. Maintenant, sortons d'ici.

Ses épaules s'affaissèrent légèrement et mon cœur plongea dans mon ventre. Je pivotai en direction de la porte et l'ouvris avant de m'enfuir dans le couloir.

Lui tourner le dos fut la chose la plus difficile que j'avais jamais faite.

CHAPITRE 26

J'essayai discrètement une larme au coin de mes yeux.

Pas assez cependant pour que Barney ne le remarque pas. Il se redressa juste après avoir tué un vampire avec tellement de facilité qu'on aurait dit qu'il venait de rattacher ses lacets. J'avais oublié à quel point c'était un grand guerrier. Il était si souvent tiré à quatre épingles ou maquillé qu'il était dur de croire qu'il avait été soldat auprès de mon père quelque mille cinq cents ans auparavant et que c'était d'ailleurs lui qui l'avait transformé. Ce bon vieux tonton Barney.

Il me considéra gravement.

— Ça va, bébé ?

Je souris pour le rassurer. On n'avait vraiment pas le temps pour mes états d'âme.

— Tu es amoureuse de lui ?

Je me retournai et dévisageai Lukas.

— Pas vraiment, répondis-je à Barney. Allons-y, il faut retrouver Benoxh.

Mais un géant déboula dans le couloir et me fit perdre mon objectif de vue quelques instants.

— Ce n'est pas le moment, dis-je un peu trop sèchement à Lukas.

Je crus d'abord avoir une hallucination, comme si l'homme gigantesque qui se trouvait en face de nous était tout droit sorti d'un rêve. Il était bien trop grand, bien trop large, et semblait si dangereux dans son marcel tendu à l'extrême, avec son air grognon qui boursoufflait la cicatrice qui lui barrait l'œil. Je ne réfléchis pas et sautai dans ses bras malgré les deux têtes qu'il portait dans chaque main. Il les lâcha et me souleva comme si je ne pesais rien du tout.

— Lala ! m'exclamai-je.

Je me rendis compte à cet instant que j'avais eu peur de ne plus jamais le revoir, alors que la pensée n'avait jamais consciemment traversé mon esprit.

— Slater est dans le château.

Il grogna mais ne commenta pas. Dans le couloir des cachots, quelques étages plus bas, nous nous rapprochions de la cellule dans laquelle se trouvaient les prisonnières. Lukas était bien trop près de moi. Je savais qu'il ne tenterait plus rien, plus maintenant, mais sa présence me semblait bien plus menaçante que celle de tous les vampires ennemis réunis. Quand Trevor arriva finalement avec Jean-Pierre, je ne pus déterminer si j'étais soulagée ou non de le voir. *Imbécile, bien sûr que tu es soulagée*, fit la voix. *Ce que tu ignores, c'est si ça te fait plaisir.*

— Maeve ! dit-il en se précipitant vers moi pour me prendre dans ses bras.

— Benoxh ! hurlai-je.

Il venait de passer au coin du couloir où je me trouvais avec Barney et Lala. Il s'arrêta et nous considéra tous trois comme s'il se demandait ce qu'il devait faire de cette rencontre.

Trevor se tendit lorsqu'il remarqua Lukas. Je ne vis pas le regard qu'ils échangèrent, et j'en fus étrangement rassurée.

— Tout va bien ?

— Tout va bien, confirmai-je à l'instant où Elliot descendait l'escalier pour nous rejoindre.

Nous étions tous réunis, même si c'était autour de deux de mes corps. Est-ce que je m'habituerai à penser ça un jour ? Il devenait en tout cas de plus en plus difficile de suivre des deux côtés en même

temps.

— Enlevez-moi le bracelet, Benoxh ! Le château est pris d'assaut !

On s'était rapprochés de lui. Pour l'instant, le couloir était tranquille. Mais pour combien de temps ?

— J'ai remarqué, fut tout ce qu'il répondit.

Lala m'avait reposée. Je n'avais même pas réalisé, trop préoccupée par ce qui se déroulait vers les prisons. Je commençais peut-être à me faire la main à penser avec deux consciences, ou une conscience séparée, mais j'avais encore des moments de flottement. Une chose était sûre : jamais je ne parviendrais à me battre avec mes deux corps en même temps. Je me ferais tuer sur-le-champ. Deux fois.

— Maeve ?

C'était la voix de Trevor.

— Je suis là, répondis-je en revenant à cette réalité.

— Je disais qu'il faudrait que tu t'enlèves de devant les portes si tu veux qu'on ouvre.

— Oh.

Je m'écartai en vitesse. Lui aussi m'avait lâchée à un moment donné sans que j'en prenne conscience. C'était de plus en plus dur. La dernière fois que j'avais été dédoublée, il n'y avait pas autant de choses qui se déroulaient simultanément. C'était incroyablement fatigant.

— Ça va, Jean-Pierre ? demandai-je en voyant l'intéressé regarder partout autour de lui en sursautant à chaque nouvelle pierre qu'il remarquait dans le mur.

— Ils bougent. Ils parlent et ils bougent, répondit-il juste avant que mon attention ne soit captée ailleurs.

Benoxh venait de prononcer mon prénom, et je pris conscience que, dans le couloir, les trois hommes me dévisageaient comme j'avais dévisagé Jean-Pierre. J'espérais que leur constat n'était pas aussi alarmant que le mien concernant le Sihhr fou.

— J'ai trouvé une des cachettes de Victor, annonçai-je à Benoxh, ce qui eut le mérite d'allumer une lueur d'intérêt dans son regard d'aigle. Retirez-moi le bracelet, et je vous y conduis.

— Conduis-y-moi, et je te l'enlève.

On aurait dit qu'il avait préparé sa réponse, car il savait pertinemment ce que j'étais sur le point lui révéler.

— Depuis combien de temps vous êtes au courant ?

Il ne haussa pas les épaules, mais l'effet fut le même.

— Depuis le début. J'ignore simplement ce que tu y as trouvé.

Je me fendis d'un immense sourire en lui tendant mon poignet.

— Vous n'allez pas en croire vos yeux.

Il repoussa gentiment mon bras.

— Quand nous y serons.

— Je vous promets de ne pas vous faire de mal, soufflai-je, à bout de patience.

— Je ne m'inquiète pas pour ma personne.

Je me retournai pour observer Lala et Barney. Il y avait autant d'animosité dans leurs regards que dans le mien. Benoxh ne devait plus avoir beaucoup d'amis. Cependant, je lus aussi de la résolution au fond de leurs yeux. Quoi qu'il arrive, ils me suivraient.

— Très bien, vieillard. En avant.

Le temps de rejoindre la chambre d'Elzbieta, les autres avaient libéré les prisonnières. Je n'avais rien fait, d'aucun côté. J'avais peur de ne bientôt plus être en mesure d'être mentalement présente dans mes deux corps. Dans les cachots, c'était Trevor et Elliot qui étaient venus à bout du verrou, qui s'était révélé un peu plus complexe que prévu, parce qu'il avait été renforcé à l'aide d'une quelconque sorte de magie. Et, dans les couloirs, Barney et Lala s'étaient occupés de notre protection et de débayer le chemin. Je n'avais jamais vraiment été témoin d'une des décapitations de Lala. Il y avait quelque chose d'extrêmement contre-nature à observer un cou être séparé d'un tronc, la peau se détacher, les muscles rompre... Non, vraiment. J'aurais préféré ne jamais y assister en étant aux premières loges.

Lorsque nous arrivâmes devant la porte, j'étais étrangement nauséuse dans mes deux corps, ce qui fit que je ne me réjouis qu'à moitié de voir les prisonnières libérées et n'eus pas vraiment la présence d'esprit d'essayer de les rassurer aussitôt. Pourtant, elles en avaient besoin. Je pensai soudain à Cara. J'ignorais totalement où elle se trouvait. Je ne voulais pas partir d'ici sans elle. Et elle nous aurait été bien utile en ce moment pour expliquer aux femmes qu'elles ne couraient aucun danger même si elles étaient entourées de vampires.

Ou alors on pourrait faire sans, songeai-je en observant Lukas qui s'était approché pour leur parler. Elles ne semblaient pas tout comprendre du premier coup, mais elles se rattrapaient vite.

— C'est du polonais ?

Lukas m'ignora, comme si le fait de discuter avec elles l'avait rendu sourd. Ou m'avait rendue invisible.

— Du bulgare et du russe, si je ne m'abuse, répondit Trevor.

— Il parle bulgare et russe ? m'étonnai-je.

— Pas très bien, observa Trevor.

— J'aimerais qu'on trouve Cara avant de partir.

Trevor acquiesça et je me forçai à lui sourire. Je n'en avais pas vraiment envie. Je sentais juste que c'était ce que je devais faire afin qu'il ne pense pas que je m'éloignais.

— Montez la garde, ordonna Benoxh à Lala et Barney.

— Ce ne sont pas vos chiens, rétorquai-je sèchement à Benoxh avant de me tourner vers les deux intéressés. Montez la garde, s'il vous plaît.

Lala m'adressa un sourire immense qui tenait plus de celui du prédateur que du Télétubbie. Après l'avoir vu arracher une dizaine de têtes en chemin, cela me fit un effet bœuf.

— À tes ordres, bébé.

Barney se redressa autant qu'un garde de Buckingham Palace, mais je retins son bras avant qu'il ne fasse un salut. Comment parvenait-il à plaisanter en toute occasion ? Il y avait des choses passablement graves qui se déroulaient partout autour de nous, et monsieur semblait toujours tout prendre à la légère. Peut-être que ça l'aidait à ne pas trop s'inquiéter.

— Un peu de sérieux, recrue, lui dis-je calmement. Un jour, tu vas te ramasser un pieu en plein cœur parce que tu essayais de placer une vanne que personne n'aurait comprise de toute manière.

Il fit la moue. Je lui envoyai un baiser rapide et suivis Benoxh dans la chambre. Ce dernier s'était déjà approché du mur et observait l'ancienne cachette. Lorsqu'il m'entendit, il se retourna et balaya le corps de Slater des yeux avant de me considérer. J'en déduisis que notre cher ami commun était encore endormi.

— Je me demandais si tu m'en parlerais, fit Benoxh sans jugement aucun.

— Un autre de vos pièges ? Comme c'est surprenant, commentai-je d'un ton délicieusement sarcastique. Vous avez votre réponse. Pourquoi avez-vous fait semblant de ne pas la remarquer ?

Dire que j'y avais cru. Le vieux chacal.

— Je ne l'avais pas remarquée. Je savais que tu avais trouvé quelque chose, j'ignorais ce dont il s'agissait. Comment es-tu parvenue à l'ouvrir ?

Il me regardait toujours aussi tranquillement, comme si j'étais de nouveau un rat de laboratoire qui avait réussi à traverser un labyrinthe rempli de « boum j't'attrape » sans se brûler la queue. Je lui souris en dévoilant toutes mes dents. Il était vrai que, pour lui, j'avais constamment eu mon bracelet autour du poignet, et mon sang perdait ses propriétés lorsque je le portais. Comme maintenant. Craignait-il que j'aie trouvé un moyen de briser ses liens et d'utiliser ma magie malgré tout ? *Si vous saviez...*

— Allons, Benoxh, fis-je d'une voix enjôleuse. Une femme doit garder ses petits secrets.

Il demeura si immobile pendant quelques instants que je me demandais si quelqu'un avait mis le monde sur pause. Mais l'impression ne dura que jusqu'à ce qu'il cligne des yeux.

— Qu'y as-tu trouvé ?

— Retirez-moi le bracelet.

— Montre-moi et je te l'enlèverai.

Je fis claquer ma langue contre mon palais de manière énervée.

— On avait dit que vous me l'enlèveriez si je vous y conduisais.

— Si tu me conduisais à ce que tu as découvert, répondit-il posément. Pour l'instant, nous sommes dans une pièce, et ce coffre est vide.

Chacal.

Si les tensions que je ressentais sur mon visage trahissaient la tête que je faisais, je ne devais pas avoir l'air très enchantée. Et c'était un euphémisme.

Je fis quelques lourds pas en direction de l'armoire. Je me fis soudain l'impression d'être un pachyderme, détail qui me força à alléger ma démarche. Mais j'étais vraiment en colère.

Je pris une profonde inspiration avant d'ouvrir les portes. Il avait vraiment intérêt à m'enlever ce bracelet. Il était hors de question que je retouche à ce truc.

— Venez regarder par vous-même, grognai-je en reculant vers le mur pour qu'il ait le champ libre.

Cette chambre était vraiment petite. Je me demandais comment et pourquoi Elzbieta avait accepté que ce soit la sienne. Ça ne cadrait tellement pas avec ses idées de grandeur. Hmmm, le placard dans lequel elle devait être enfermée en ce moment même non plus, songai-je, ce qui améliora considérablement mon humeur.

Benoxh s'approcha, et je remarquai la tension dans ses épaules. Il devait également l'entendre. À partir du moment où j'avais ouvert les portes, le lent battement du cœur était devenu parfaitement audible. Ça, Benoxh allait en avoir pour son argent. Enfin, pour l'argent que j'avais autour du poignet.

Il pencha la tête dans l'armoire afin de pouvoir l'observer, et je mentirais en disant que l'envie de lui mettre un bon coup dans les fesses pour qu'il y bascule ne me traversa pas l'esprit. Je pourrais toujours le faire quand je serais libre.

Le silence prolongé de mon ancien mentor en disait encore plus long qu'un grand discours. Quoi qu'il se soit attendu à trouver, tout comme moi, ce n'était de toute évidence pas ça non plus. Lorsqu'il tendit la main, je me projetai en avant pour fermer la porte.

— Hors de question, le vieux ! Vous m'enlevez ce bracelet, maintenant.

Le visage qu'il tourna vers moi était tellement effrayant que mon cœur s'étrangla. L'instant suivant, j'étais propulsée en arrière. Je rebondis douloureusement sur les fesses, mais ça n'avait presque pas d'importance. Pendant la fraction de seconde où je l'avais dévisagé, il était... Des mots n'auraient jamais pu le décrire. Ses joues étaient creusées, les cernes mangeaient ses yeux, créant des ombres noires qui se propageaient sur sa peau. Et son expression... C'était de l'avidité, plus pure et plus néfaste que je n'en avais jamais vu.

Cependant, lorsque je redressai la tête, il était redevenu parfaitement normal. Ou presque. Il semblait agité et murmurait des choses dans une langue que je ne comprenais pas. Ce n'était pas celle de Cara, c'était tout ce dont j'étais sûre. Et les mots qu'il prononçait me faisaient mal, physiquement mal, comme s'ils étaient un millier d'épingles qui piquaient ma peau.

— Benoxh, vous me faites peur !

J'ignorais totalement pourquoi j'avais dit ça. Ce n'était pas comme s'il était encore mon mentor, comme s'il avait jamais eu mon bien à cœur. Pourtant, l'espoir était tout ce qu'il me restait en cet instant. L'homme qui se tenait en face de moi, celui qui venait de me tourner le dos de nouveau pour plonger la main dans l'armoire était au bord du gouffre de la folie la plus pure que j'avais jamais vue. Et j'en connaissais un rayon à ce niveau.

— Benoxh !

— C'est le sien, siffla-t-il.

Même Rosita semblait chaleureuse quand elle s'exprimait, comparé à ça.

Je n'avais toujours pas bougé. Je le regardai, impuissante, sortir le cœur et le brandir devant ses yeux. Ça n'avait pas l'air de lui faire mal.

— Je savais qu'elle était vivante. Je le savais. Je te l'avais dit Maeve. Je...

— Benoxh...

Je n'eus pas le loisir de terminer ma phrase, car je hurlai l'instant d'après. Il me fallut quelques trop longues secondes pour comprendre que Slater s'était réveillé et m'avait sauté dessus par l'arrière. Il était en train de me mordre le cou. Non, pas mordre, il voulait me déchiqueter.

— Aidez-moi !

C'était ce que j'essayais de dire à Benoxh, mais je n'arrivais pas à parler. C'était par le corps qui se trouvait dans les caves que je venais de m'exprimer, celui qui avait été mis sur pause durant plusieurs minutes et qui ignorait totalement ce qui s'était passé autour de lui. Je sentais mes forces flancher. Je m'élançai en haut de l'escalier le plus vite possible, talonnée par Lukas et Trevor. Dire que Lala et Barney étaient juste de l'autre côté de la porte.

— Ai... oi...

Benoxh observa le cœur, puis moi. Puis le cœur. Et la lueur avide se ralluma au fond de son regard d'aigle. Il donna un vague coup de poignet, tellement mou qu'on aurait pu croire que même lui n'était pas sûr d'avoir fait le mouvement, et Slater et moi fûmes projetés vers l'arrière. J'ignorais totalement si Benoxh avait souhaité m'aider ou m'empêcher de le suivre. Dans mon état, ça aurait de toute manière été impossible à faire.

Benoxh fila à l'anglaise. Je l'entendis plus que je ne le vis. Je m'étais déjà résolue à être déchiquetée par Slater lorsqu'un hurlement sauvage fut poussé. Je disparus comme par magie sous le lit tandis que je me faisais tirer par ce que je compris ensuite être Barney et que Lalawethika sautait par-dessus le lit pour atterrir sur Slater. Je ne vis rien de tout cela. Pas clairement. Pas avec mes

yeux, tout du moins. Je déduisais aux sons qui me parvenaient.

— Maeve ! Maeve, reste avec moi, supplia Barney. Maeve !

Quand j'étais aux portes de la mort, il ne faisait pas de blagues.

— Pourquoi tu souris ? Maeve ! Ouvre les yeux.

Il me gifla. Et encore.

— Il faut se dépêcher ! criai-je à Lukas et Trevor en arrivant à mi-chemin des marches de l'escalier du hall.

Je rageai de ne pouvoir aller plus vite. Lukas dut le sentir, car il fit demi-tour pour me jeter par-dessus son épaule. Je ne protestai même pas et ne me plaignis pas une seule fois des soubresauts et de la nausée qui me prit pour le reste du chemin. Je fermai les yeux.

— Arrêtez-vous !

— Nikolaj, grogna Trevor. Continuez !

— Non ! criai-je.

Mais Lukas l'avait écouté, lui. Je relevai la tête et eus tout juste le temps de voir Trevor redescendre les marches afin de se précipiter à la rencontre de cinq vampires. L'un d'eux était immensément grand, autant que Lala, et couvert de fourrures. Il me considéra rapidement de ses yeux noirs tandis qu'il ordonnait à deux de ses hommes de nous suivre d'un geste de la main. La dernière chose que je vis fut Trevor entrer en collision avec un vampire et prendre un coup de couteau qui le plia en deux. J'eus vaguement conscience de crier jusqu'à ce que Lukas me descende de son épaule pour me porter dans ses bras, me répétant de me taire. Tout se déroulait trop vite. Si Trevor ne s'en sortait pas...

Quoi ? Tu vas mourir ? railla la voix. *Tu vas mourir si tu ne soignes pas ton autre corps. Dans la mesure où il a le bracelet autour du poignet, tu es ta seule chance de survie. Alors ferme-la.*

J'eus vaguement conscience que Lukas me demandait des directions. Tout ce que je répétais fut rouge. Rouge. Rouge. Il me murmura que tout irait bien, mais il mentait tellement mal que je n'avais même pas besoin d'essayer de capter les vibrations de l'air pour le savoir. Il dut comprendre ce que voulaient dire mes indications, car il arrêta de me poser la question. Dans la chambre, Barney appuyait toujours sur ma blessure en me répétant de m'accrocher. J'étais encore consciente, au moins. Il s'était ouvert le poignet et appliquait du sang sur ma jugulaire, mais ce maudit bracelet devait également annihiler les propriétés du sang de vampire. Ma peau ne se refermait pas. J'entendais des cris à côté de nous. Je savais que Lala se battait contre Slater. Il avait attendu ce moment depuis tant d'années. J'espérais qu'il parviendrait à se venger.

Puis mes deux visions se rejoignirent. Je voyais toujours par quatre yeux différents, mais j'étais dans la même pièce. Je n'eus que vaguement conscience de me précipiter vers mon corps, mais je sentis la brûlure lorsque ma magie morte força la barrière du bracelet et s'insinua dans ma chair comme une lame chauffée à blanc. Je m'entendis hurler, cependant ma gorge était trop endolorie pour que j'aie l'impression que le cri provenait de moi. Ma peau fut bientôt réparée et, même si j'étais encore faible, j'étais vivante. Par contre, j'eus beau essayer, je fus incapable de me retirer le maudit bijou. J'avais brûlé toute mon énergie pour me soigner.

— Où est Lukas ?

Barney s'était appuyé contre le mur. Il se passa une main sur le visage.

— Il est retourné aider Trevor.

— Trevor est...

Je n'eus pas le courage de terminer ma phrase. Ses chances de survie face à Nikolaj et ses hommes étaient faibles. Ce vampire ressemblait à un fichu mammoth.

Je me relevai tandis que mon autre corps endolori restait allongé.

— Je dois partir à la poursuite de Benoxh. Occupe-toi d'elle. De moi, corrigeai-je. Il faut que vous retourniez aux caves.

Barney se releva dans la seconde et je m'élançai dans le couloir. Je ne réfléchis pas une seconde à l'endroit où je devais aller. Je voulais trouver Benoxh, c'était tout ce qui importait. Il ne pouvait pas s'enfuir avec le cœur. J'ignorais exactement pourquoi, mais je savais qu'il ne le devait pas. C'était peut-être ce que j'avais lu sur son visage qui m'inquiétait, plus que le cœur lui-même. Les paroles d'Aya résonnaient à mon esprit. L'homme qu'il était devenu pendant cette infime seconde pourrait conduire le monde à sa perte, je n'avais aucun doute là-dessus. Il devait être arrêté. Et, comme si me focaliser sur ce cœur était la seule chose à faire, je l'entendis battre, comme s'il appelait mon nom, comme s'il me montrait la voie à suivre. J'allais tellement vite que les vampires que je croisai sur mon chemin ne me posèrent aucun souci. Je ne remarquai d'ailleurs qu'à peine lorsque je rencontrai les deux hommes que Nikolaj avait envoyés à nos trousseaux, et qui étaient de toute évidence encore en train de nous chercher. Tout ce qui importait, c'était Benoxh. Je devais me dépêcher, car je n'aurais bientôt plus d'énergie.

— Il faut y aller, Maeve ! me pressa Barney.

Je revins à moi-Moi. J'étais debout. Je ne me souvenais pas m'être levée. J'entendais le cœur battre si fort à mes oreilles que tous les autres sons semblaient étouffés.

Je le dévisageai, me demandant pendant une fraction de seconde où je me trouvais, puis mon regard fut attiré par le combat qui se déroulait derrière. Slater contre Lalawethika. L'affrontement tant attendu. L'Indien fonça contre le petit taureau. Au vu des quelques fissures qui ornaient les murs auparavant intacts, je compris que ce n'était pas la première fois ces dernières minutes que l'un d'eux y écrasait son adversaire.

Slater rugit et tira Lala par la queue-de-cheval et réussit Dieu sait comment à envoyer un coup à la base de sa nuque, ce qui sonna assez le géant pour qu'il parvienne à lui échapper. Mais Lala lui sautait déjà à la gorge, et ils se mirent à rouler, emboutissant le lit dans leur danse.

— On ne peut pas, commençai-je. Lala...

— Tu as entendu ce que tu as dit, fit Barney avant de s'arrêter brusquement. Bon Dieu bébé, je ne comprends rien à ce que je raconte, mais il faut qu'on retourne aux caves.

— On ne peut pas laisser Lala ici !

Barney posa une main sur mon épaule et me força à me tourner pour lui faire face.

— C'est son combat, Maeve. Il a mérité le droit de le mener et, quelle que soit l'issue, elle ne t'appartient pas. C'est la sienne. Qu'il vive ou qu'il meure, c'est ce qu'il souhaiterait.

J'étais déchirée, mais il avait raison. J'acquiesçai et adressai une prière silencieuse à qui voudrait bien l'entendre, suppliant que Lala s'en tire. Je ne supporterais pas de le perdre. Pas après tous les autres. Pas après Trevor...

En sortant de la chambre, mon cœur menaçait de s'enfuir par mes lèvres, si bien que je me concentraï autant que je le pus sur les battements de celui que je recherchais à l'aide de mon autre corps, qui n'avaient toujours pas vraiment quitté mes oreilles. Je l'entendais encore distinctement et, très vite, j'oubliai que Lala menait le combat de sa non-vie en ce moment même. J'indiquai une direction à Barney, et nous commençâmes à descendre le couloir. Il me prit par le bras quand il

remarqua que je chancelais légèrement et me servit à la fois de béquille et de bouclier lorsque nous croisâmes des vampires.

Mon autre moi était toujours aussi concentré sur Benoxh. Les battements se rapprochaient. Je n'étais plus très loin. J'allais mettre la main sur lui sous peu.

Je trouvais Benoxh dans le hall, marchant comme si de rien n'était sur le long tapis rouge tel un prince arpentant son château.

— Benoxh ! rugis-je.

Il leva à peine les yeux pour me lancer un coup d'œil et continua à avancer comme si je n'étais pas plus importante qu'une fourmi.

J'étais encore faible à cause de l'attaque de mon moi principal, aussi me fallut-il réunir toutes mes forces pour envoyer une vague magique en direction de mon ancien mentor. Il la reçut de plein fouet mais, au lieu d'avoir mal, il cria parce que le cœur lui avait échappé des mains et était tombé sur le tapis, rouge sur rouge. Il s'agenouilla et recommença à lui parler, osant à peine le toucher. Je profitai de ce temps pour descendre les marches deux à deux et je dirigeai une deuxième salve magique sur lui, qui n'eut même pas le dixième de l'intensité de la première. J'étais à court de jus.

— Comment peux-tu ? s'époumona Benoxh en se relevant, tenant le cœur comme si c'était la chose la plus précieuse au monde.

Il le cacha sur le côté lorsqu'il me fit face.

— Où est ton bracelet ? cria-t-il.

Là où le soleil ne brille pas, telle fut ma première pensée. Je répondis cependant quelque chose d'un peu plus gracieux.

— Je vous l'ai dit, une femme doit garder ses petits secrets.

— C'est impossible !

— Elle est là !

Benoxh fut plus rapide que moi pour relever la tête. Les deux gardes nous avaient rejoints.

En baissant les yeux, je vis mon ancien mentor armer sa main, mais, plutôt que de les attaquer eux, il me prit pour cible. Il me propulsa si haut et si violemment que j'atterris contre le portrait de Victor, qui chuta avec moi et me recouvrit lorsque je m'aplatis lourdement sur le sol. Cependant, ce ne fut pas moi qui le relevai.

— On a un problème, dis-je à Barney. Il faut qu'on fasse demi-tour.

— Salut, fit un des hommes de Nikolaj. Tu es attendue.

Ils me saisirent aussitôt par les bras, et je n'avais même plus assez de force pour me débattre. Tandis qu'ils me conduisaient en haut des marches en direction de la salle du trône, j'eus tout juste le temps de regarder une dernière fois dans le hall.

Benoxh avait disparu.

CHAPITRE 27

Il fallait voir les choses du bon côté.

Le tout était juste de savoir de quel côté regarder, songeai-je tandis que les hommes de Nikolaj me traînaient en direction de la salle du trône. Ils n'étaient pas spécialement doux et allaient trop vite pour moi. Enfin, ils se déplaçaient lentement pour des vampires, mais mes batteries étaient à plat. Ils devaient d'ailleurs me trouver étrangement docile et silencieuse, mais ça, c'était surtout dû au fait que j'expliquais à Barney ce qui se passait en ce moment de l'autre côté.

— Si on coupe par ici, annonçai-je en lui indiquant un couloir, on devrait finir par tomber sur Benoxh.

Barney eut l'air aussi peu convaincu que l'avait été mon ton. C'était assez aliénant d'écouter par un corps et de me diriger avec le second, mais je n'avais pas le choix. Celui qui entendait s'apprêtait à entrer dans la salle du trône, et celui qui était libre était sourd et sans pouvoirs. Et le plus inquiétant, c'était qu'ils fonctionnaient par intermittence. Pourtant, les battements du cœur me parvenaient toujours, distinctement, doucement.

— On m'avait dit que t'avais une grande gueule et que t'aimais en découdre, lança un des hommes de Nikolaj peu avant que nous atteignions les portes.

Il me fallut quelques secondes pour remarquer qu'il me parlait. J'étais trop concentrée sur le virage que nous venions de prendre avec Barney. L'homme avait l'air déçu.

Je haussai les épaules, même si elles ne se soulevèrent pas beaucoup en raison de la position dans laquelle ils me tenaient.

— Il ne faut pas croire tous les ragots.

Le garde pouffa discrètement.

Son collègue me lâcha afin d'ouvrir les portes. La salle du trône apparut devant nous tandis que Barney et moi parvenions dans un couloir que je n'avais jamais vu. J'étais totalement perdue. J'observai les dalles et remarquai que nous nous trouvions dans la partie rouge du château, mais nous devions être à un étage que je ne me rappelais pas avoir visité. Ou dans un sous-sol ? Je n'avais en tout cas aucun souvenir d'avoir emprunté un escalier, mais je n'osais pas l'avouer à Barney en lui demandant.

— J'espère que tu sais ce que tu fais, bébé, parce que je ne serai pas en mesure de retrouver les cachots depuis ici.

Je l'espérais également.

— Comment va Julian ?

La question sembla le surprendre. Ce n'était pas du tout le moment de la poser, mais les gardes venaient de me faire entrer dans la salle du trône, et la peur m'étranglait. Il fallait que je pense à autre chose. Quelque chose de bien. Quelque chose de positif. Quelque chose qui ne ressemble pas à un grizzli au sourire aussi enjôleur que cruel.

— Il se porte bien, répondit Barney tout en continuant à courir.

Il y parvenait bien mieux que moi. Une simple question et j'étais totalement essoufflée. Je dus m'arrêter, victime d'un point de côté. Barney rebroussa chemin pour venir se poster à côté de moi. Il voyait bien que j'étais épuisée au-delà des mots. De plus, j'avais besoin de me concentrer sur ce qui

se déroulait dans la salle du trône, et ce n'était pas très réjouissant.

Le vampire que j'avais identifié comme étant Nikolaj me considérait d'un œil dur, gardant le silence. Il ne faisait aucun doute que c'était lui qui donnait les ordres. Le respect et la crainte flottaient autour de lui et l'enveloppaient plus chaudement que ses fourrures. Il se tenait au centre de la pièce, là où les gens s'étaient écartés pour nous laisser la place d'avancer.

La salle était bondée. Pas étonnant que moins de monde se batte dans les couloirs s'ils étaient tous entassés ici. Je reconnus quelques gardes de mon frère, mais très peu. Je ne connaissais pas la majorité des vampires présents. Un détail me perturbait, mais j'étais incapable de mettre le doigt sur ce que c'était. Pourtant c'était là, une impression aussi dérangeante qu'un caillou dans une chaussure quand on court pour attraper le bus.

Je fus aspirée par mon autre conscience et me retrouvai totalement déboussolée pendant quelques secondes, comme lorsqu'on se réveille en sursaut et que l'on ignore où on se trouve, entre rêve et réalité.

— Il s'occupe beaucoup de Serena. Tu sais comment elle est.

Je fus intimement persuadée que ce n'était pas la première fois qu'il prononçait cette phrase, qu'il venait de la répéter parce qu'il m'avait vue revenir. Que se passait-il lorsque mon esprit s'en allait ? Est-ce que je restais totalement immobile, figée, les yeux dans le vague comme un patient sous hypnose ?

Barney me sourit pour m'encourager et me tendit une main que j'acceptai aussitôt. Nous nous remîmes en route, marchant ce coup-ci alors que je voulais courir, mais c'était au-dessus de mes forces. Je décidai de me concentrer sur des souvenirs plaisants, sur ceux que j'avais envie de retrouver en sortant d'ici, ma famille, le but ultime. Ma pensée agréable. Il ne me restait plus qu'à trouver de la poudre de fée.

Bien sûr que je savais comment était Serena. C'était un sacré phénomène. Qu'aurait-elle dit si elle m'avait vue en ce moment, retenue par deux vampires qui m'amenaient à leur chef parce que ce dernier voulait me trancher la tête alors que l'on ne se connaissait même pas ?

« Tu as de la chance que ce soit ton double et pas toi. » Voilà ce qu'elle aurait dit. C'était ainsi que je pourrais voir les choses du bon côté. La destruction des copies de Victor n'avait pas entraîné sa mort pour autant. Restait à espérer que ma duplication se passait vraiment comme les siennes. Je pris la décision de ne pas lutter. Si on en arrivait là, je laisserais Nikolaj me trancher la tête afin de gagner du temps et de rattraper Benoxh. Ce que je ferais ensuite, je n'en avais pas la moindre idée, mais c'était ce que mon instinct me dictait. Mieux valait qu'il n'ait pas tort, ou ce serait la dernière chose qu'il me dirait jamais.

— Maeve, je présume ?

La voix vibrante et chaude de Nikolaj me rappela à ses côtés. Pourquoi les gens avaient-ils la manie de dire « je présume » alors qu'ils savaient très bien à qui ils avaient à faire ?

— Non, moi c'est Alice. Vous n'auriez pas vu passer un lapin blanc, par hasard ?

Personne n'ébaucha le moindre sourire. Au temps pour mon effet comique. J'avais bien prévenu le garde de ne pas se fier aux ragots.

Je réalisai à cet instant qu'ils m'avaient relâchée. Ils n'étaient pas loin, cependant. Je pouvais sentir leurs souffles me balayer la nuque.

Je remarquai également que les gens n'étaient pas vraiment massés sur les côtés, mais retenus par des hommes de Nikolaj. Beaucoup des vampires ici présents devaient donc être dans le camp de mon

frère.

— Oh bon Dieu, merci ! m'exclamai-je.

— Pardon, bébé ?

— Cara est vivante, expliquai-je à Barney, consciente seulement à cet instant que j'avais parlé par mon autre corps. J'avais tellement peur qu'il lui soit arrivé quelque chose...

... à elle aussi.

Mais elle était là, à côté du vieux majordome de Victor, dans un coin vers le trône, à moins d'un mètre d'une des créatures.

Nom d'un chien.

— Où est Connor ? demandai-je à Nikolaj.

J'aurais aimé que mon ton soit un peu moins empressé, un peu plus sûr de lui, un peu moins inquiet. Mais mon cœur venait de s'arrêter de battre d'un coup. C'était ça, le caillou dans ma chaussure. Si les créatures n'attaquaient pas Nikolaj et ses hommes, c'était que mon frère devait avoir cessé de respirer. Moi qui avais tant de fois rêvé de le tuer, pourquoi l'éventualité de sa disparition me faisait-elle peur à ce point ? Est-ce que cela me ferait de la peine ? Non. Jamais. Je détestais cet enfant gâté égoïste et...

Nikolaj désigna de la tête la direction opposée à celle de Cara, et je soupirai si fort que j'eus l'impression qu'un pneu venait d'exploser quelque part dans ma poitrine.

Connor était retenu par deux vampires, dont un avait une lame sur son cœur et l'autre sous sa gorge. Heureusement d'ailleurs. Sinon, et en dépit de la position précaire dans laquelle il se trouvait, il m'aurait sûrement fait une remarque sur le fait que je tenais à lui. Tout compte fait, je devrais demander à Nikolaj de le tuer en même temps que moi. Je pourrais même proposer un slogan irrésistible, du genre : « Super promo chez les vampires : pour deux enfants de Victor tués, un royaume est offert. »

Le soulagement laissa rapidement place à l'incrédulité. Est-ce que c'était une plaisanterie ? Mon frère avait fait venir une armée de morts totalement indestructible pour sa protection, et il ne s'en servait pas parce qu'il avait un couteau sous la gorge ? Dire qu'il osait prétendre que Victor l'avait bien préparé pour son rôle de roi ! La bonne blague. Il aurait tout aussi bien pu refiler les clés du château à Nikolaj avec une carte de vœux.

J'étais sur le point de faire une remarque hautement intelligente du genre lorsqu'un deuxième soulagement, bien plus grand que le premier, me submergea. Trevor se tenait non loin de Connor. Ou plutôt, était retenu. Il était en vie. Du sang maculait sa chemise, là où il avait dû être blessé tout à l'heure, mais il allait bien. Je demeurai aussi impassible que possible. Je ne voulais pas que Nikolaj sente quelque chose. Savoir que je me souciais de lui aurait probablement mis Trevor plus en danger qu'il ne l'était déjà. Tout en restant de marbre, je balayai discrètement des yeux les vampires que je pouvais voir sans tourner la tête, mais Lukas n'était nulle part à l'horizon. Mon cœur, qui venait à peine de redémarrer, manqua un battement.

Alors que je promenais le regard sur la salle, je remarquai que Nikolaj me dévisageait toujours fixement. Je me demandais s'il m'avait parlé à un moment donné et attendait une réponse. D'ailleurs, s'il avait réagi au sujet du lapin blanc, je n'avais rien entendu.

Nikolaj était vraiment imposant. Pas vraiment beau garçon, un peu trop bourru pour être séduisant, mais loin d'être vilain tout de même. Sa barbe sombre et très fournie se mariait parfaitement avec les peaux de bête qu'il portait, et il était aussi grand que Lala, bien que légèrement plus dodu. J'étais

persuadée qu'il cachait une bonne bedaine sous ses épaisses fourrures.

— Rassurée ? demanda-t-il.

Ce type ne me plaisait pas. Du tout. Il comptait me tuer, à quoi rimait sa question ?

— Que Connor soit en captivité ? Vous n'avez pas idée ! Je n'arriverai jamais à vous exprimer toute ma gratitude. Je vous enverrai une corbeille de fruits pour Noël. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, il faut que j'y aille.

Les deux vampires dans mon dos firent un pas en avant et m'attrapèrent chacun par un bras. Nikolaj, lui, pencha la tête comme s'il était intrigué.

— Tu n'as pas l'air d'avoir vraiment peur.

Oh, quelqu'un méritait le prix Nobel de la perspicacité, dites donc !

— Pourquoi aurais-je peur ? Vous voulez me tuer ? Faites-vous plaisir, ça fait des mois qu'ils essaient. Du coup, je suis un peu blasée.

Nikolaj changea son poids de jambe et commença à se pincer la barbe à deux doigts de manière régulière tout en m'observant. Sa lenteur me donnait envie de le secouer comme un cocotier. C'était probablement la raison de mon regain d'énergie, mentale tout du moins. Je détestais les gens mous.

— Tu ne comptes pas te battre pour ton trône ?

Sa question était posée de façon presque naïve. Était-il vraiment surpris ? Mais à quoi s'attendait-il, au juste ? À un Victor en culotte courte ?

— Ce n'est pas mon trône. Je n'en veux pas, je n'en ai jamais voulu, et je n'en voudrai jamais. Et dans la mesure où mon frère est assez stupide pour ne pas vous mettre minable avec son armée invincible par peur d'être rasé de trop près, je pense que vous le méritez amplement.

Il fronça les sourcils et fit un pas dans ma direction en me scrutant intensément.

C'était étrange. Il ne semblait pas du tout dangereux. Il était bien trop lent pour ça. Mais on ne devenait pas meneur en faisant de la peinture sur poterie le soir au coin du feu. Il devait bien cacher son jeu. Je ne doutais pas une seule seconde que, poussé à bout correctement, il se métamorphoserait totalement.

— Tu es étrange, fit-il à mi-voix.

— Et vous vous sentez le phoque.

Il partit dans un grand éclat de rire qui résonna dans la salle autrement silencieuse.

— Tu me plais bien, petite ! s'exclama-t-il. Je garderai ta tête dans ma chambre à coucher.

Je levai les yeux au ciel. Je détestais vraiment les stéréotypes.

— Écoutez, votre mise en scène ne sert à rien. Vous avez pris le château, félicitations, gardez-le. Vous n'avez pas besoin de me tuer. Je veux juste m'en aller et oublier tous les mots qui commencent par « V », comme Victor, vampires, vendetta et vasectomie. Vous avez déjà convaincu votre assistance que vous aviez la plus grosse paire. Vous n'avez qu'à la poser sur le trône, dis-je en le désignant du menton. Et n'oubliez pas la cape qui va avec, elle est du plus bel effet.

— Hache ! cria Nikolaj à quelqu'un que je ne vis pas avant de se retourner vers moi. Je suis désolé qu'on doive en arriver là alors que nous avons à peine fait connaissance.

Est-ce qu'il avait seulement écouté ce que je venais de lui dire ?

— Si vous me tuez, je vous en voudrai pour le restant de mes jours.

J'eus envie de lui agiter un index réprobateur sous le nez, mais je ne pouvais pas à cause des deux gorilles qui me retenaient. Dire que je ne me débattais même pas, c'était un comble !

Un homme s'approcha et tendit une arme imposante à Nikolaj. Je la reconnus aussitôt. C'était la

double hache avec laquelle j'avais décapité Victor. Je ris avant même de m'apercevoir que c'était ironique. En tournant la tête, je remarquai que Trevor était d'un calme olympien. Il avait sûrement compris ce que je comptais faire. Il n'était pas inquiet pour moi. Heureusement, car depuis que j'avais vu l'immense lame, j'étais moins rassurée. Je savais que je ne mourrais pas, en théorie. Mais c'était une théorie toute relative qui impliquait Victor. En matière de fiabilité, mon père ne s'était jamais vraiment imposé comme modèle.

À côté de Trevor, par contre, mon frère semblait bien moins serein. Ses yeux agités passaient de la hache à moi et faisaient de temps à autre un détour par ses monstres. Je tentai de lui faire discrètement non de la tête, mais, même s'il m'observait, il ne me voyait pas vraiment. Bon sang, ce crétin n'avait pas intérêt à faire quoi que ce soit. C'était avant qu'il aurait dû agir. Heureusement que Victor était mort, sans quoi il l'aurait probablement privé de sortie pour les cinq cents prochaines années.

Nikolaj suivit mon regard et étudia mon frère. Pendant que j'essayais d'entrer en contact avec ce dernier, le futur nouveau roi s'était saisi de la hache. L'éclat du métal attira mon attention. Il avait brillé de la même manière peu de temps avant que je décapite Victor. Tel père, telle fille.

— Ne tente rien, mon garçon, l'avertit Nikolaj.

— Ce n'est pas votre garçon, le coupai-je.

J'ignorai pourquoi j'avais dit ça, mais je n'aimais pas son ton paternaliste. Je détestais mon frère, mais il avait déjà assez dégusté avec Victor. Et pour qui se prenait-il, ce vautour ? Il verrait de quel bois je me chauffe lorsque je reviendrais dans un corps fonctionnel.

— Maeve ? demanda Barney.

Je réalisai que je m'étais arrêtée. Mais depuis combien de temps ? Je ne me souvenais pas du tout avoir parcouru les couloirs pendant les deux dernières minutes. J'aurais dû, pourtant, car nous n'étions plus au même endroit qu'avant. Mon corps qui se trouvait dans la salle du trône entendait toujours les battements du cœur, mais ils me parvenaient de manière bien plus étouffée qu'auparavant.

— Je suis sur le point de me faire trancher la tête, lui expliquai-je calmement, ce qui lui arracha une grimace étrange. Rien de grave. Je serai 100 % à toi dans quelques minutes.

Barney ne parut pas convaincu.

— Par où ?

Je regardai à gauche, puis à droite. Deux couloirs identiques. Mais les battements du cœur semblaient provenir de...

Quelqu'un venait de se racler bruyamment la gorge.

Nikolaj me dévisageait. Bon Dieu, je ne parvenais plus à contrôler de quel côté je désirais me trouver.

— Oui ? fis-je innocemment.

— Je te demandais si tu avais une dernière chose à dire.

Comme il était gentil.

— Oh, répondis-je en secouant la tête. N'oubliez pas la cape.

Il dit quelque chose, mais je n'entendais plus ses paroles. J'essayais de fuir ce corps, de ne pas être mentalement présente lorsque le métal déchirerait ma chair, je voulais réintégrer la conscience de mon autre moi. Mais j'en étais incapable. Je sentais que les deux vampires m'avaient de nouveau lâchée. Ils avaient fait un pas en arrière afin de ne pas être sur la trajectoire de la hache. J'étais sur le

point d'être exécutée, pourtant, tout ce que j'avais à l'esprit était que j'allais mourir à l'endroit où Victor était mort, tuée par la même arme. Et que, comme lui, je me laisserais faire. La nausée ravageuse qui m'avait retourné les tripes était ce qui avait coupé tous les sons alentour. J'allais me laisser faire, comme il s'était laissé faire. L'angoisse fit claquer mes genoux l'un contre l'autre, et je tournai la tête vers Connor pour lui jeter un regard qui, j'en avais conscience, était paniqué. Mais ce n'était pas à l'idée de disparaître, bien au contraire. Je venais de comprendre que, si je ne me défendais pas, c'était parce que je savais que je n'allais pas mourir.

J'entrouvris la bouche, mais, avant que j'aie eu le temps de parler, Connor poussa un cri sans son. Le seul qui me parvenait était celui de mon sang, lent et régulier, qui battait à mes tempes. Tout autour de moi était silencieux, comme un paysage sous la neige. Une neige rouge.

Un des vampires qui le retenait trancha la gorge de Connor, qui s'affaissa juste assez pour que la lame que le deuxième tenta de lui enfoncer dans le cœur manque sa cible. Je voyais les gens hurler sans les entendre. Un des monstres se précipita sur l'homme qui était derrière mon épaule droite. Je ne l'avais pas remarqué avant et il n'avait fait aucun bruit, si bien qu'on aurait dit qu'il venait de se matérialiser. Non, c'était moi. J'étais sourde, comme lors de l'explosion quand nous étions allés cueillir Elzbieta. Les cris que poussa le vampire en mourant ne me parvinrent jamais. Quelqu'un m'attrapa, et le contact de la fourrure sur ma peau m'indiqua aussitôt qu'il s'agissait de Nikolaj. Tout autour, le chaos régnait. Les gens se battaient entre eux, les monstres attaquaient à tout va. Je ne voyais pas mon frère. Il était peut-être mort à l'heure qu'il était. Alors que c'était moi qui aurais dû mourir afin de réintégrer le corps qui était en présence de Barney, avec lequel je n'avais plus aucune connexion. J'avais de la peine à respirer. Ma cage thoracique était plus dure que du béton.

Nikolaj me promena comme si j'étais son bouclier, et je ramassai quelques coups, même si je ne sus jamais qui me les avait portés, ni s'il s'agissait de poings ou de lames. Mon corps était sourd aussi, à sa façon. Tout allait trop vite. Beaucoup trop vite. Je ne suivais plus rien. Je n'entendais rien. Il n'y avait que la panique, partout autour et à l'intérieur de moi.

Puis je vis Lukas. Au lieu d'être soulagée, je me mis à hurler. Il avait déboulé de Dieu sait où lorsqu'un des monstres avait décidé de nous charger. Pourquoi faisait-il ça ? Ils ne m'attaqueraient pas si je ne m'en prenais pas à eux ! Puis la raison me frappa. Il n'était pas au courant de ce détail, puisqu'il n'était pas avec nous dans la grotte quand nous les avons affrontés.

Lukas me regarda à peine. Il fonçait pour faire barrière entre la créature et moi. *Non*. C'était ce que je hurlais, même si je n'entendais pas ma propre voix. *Non. Non. Non.*

Puis tous les sons revinrent d'un coup, m'assourdissant comme si quelqu'un avait frappé des timbales autour de ma tête.

— Lukas, non ! m'époumonai-je alors que Nikolaj profitait de son geste.

Le monstre était là.

Lukas s'interposa.

Mon cœur s'arrêta.

Quelque chose d'improbable se produisit. La créature s'immobilisa devant Lukas et le renifla. C'était du moins l'impression que ça donnait, puisqu'elle n'avait pas vraiment de nez.

Lukas resta droit comme un I tandis qu'elle l'inspectait. Puis elle le contourna. Il fit deux pas pour se repositionner entre elle et moi. Elle le contourna.

Cette petite danse dura quelques secondes, jusqu'à ce que Trevor surgisse de nulle part à son tour pour plaquer le monstre comme dans un match de rugby. Mon attention passa de Trevor à Lukas, qui

s'était retourné et me regardait d'un air tellement désolé que je n'eus même pas la force de lui poser une question dont je n'aurais jamais entendu la réponse.

Un vampire sauta sur lui. Nikolaj me tenait toujours aussi serrée d'une main, la hache dans l'autre et m'attirait jusqu'au pied d'un mur où personne ne se battait. Au centre de la pièce, par contre...

— Les choses ne se déroulent jamais comme prévu, observa Nikolaj d'un ton bien trop détaché pour la situation.

Est-ce que ça l'amusait ?

Je remarquai alors Cara, qui semblait bien s'en sortir. Les monstres ne l'attaquaient pas, en tout cas. Ce qui était logique puisqu'ils se concentraient sur les hommes de Nikolaj. Mais c'était tout de même rassurant.

— Il est temps d'aller mettre de l'ordre dans le capharnaüm que ton frère a provoqué, reprit Nikolaj comme si de rien n'était. J'aurais aimé avoir plus de spectateurs, cependant.

— Vous m'en voyez désolée, rebondis-je d'un ton sarcastique.

Lorsqu'il me repoussa, je n'essayai même pas de fuir. Il aurait dû me tuer plusieurs minutes auparavant. J'aurais dû avoir réintégré mon autre corps à l'heure qu'il était. J'espérais qu'il ne serait pas trop tard pour retrouver Benoxh, que le temps que je revienne dans la salle du trône avec mes pouvoirs, si j'y parvenais, je trouverais autre chose que des tas de cendre et des monstres immobiles.

Je me retournai.

— Faites-le.

« Fais-le, et embrasse la deuxième partie de la prophétie. »

Je chassai les paroles de mon père de mon esprit. Victor était mort. Je l'avais désintégré. Ses doubles que j'avais éliminés s'étaient évaporés.

Celui de Lukas ne l'avait pas fait dans l'entrepôt, contra la petite voix. Walter avait dû le désintégrer.

C'était une illusion. Rien qu'une illusion. Le corps de Victor se débattait encore lorsque je l'ai tué.

— Comment dire non à une belle femme ? demanda Nikolaj en armant son bras. Ça aura été un plaisir de courte durée.

— Pas partagé, j'en ai bien peur, lui répondis-je avec un grand sourire.

Pourvu qu'il ne soit pas trop tard.

Lorsqu'il leva la hache un peu plus haut, je m'interdis de fermer les yeux. Je voulais inscrire son visage dans ma mémoire afin de ne pas l'oublier et m'en souvenir le jour où je reviendrais pour lui régler son compte.

— Tu es très courageuse, fit-il, comme pour prolonger le supplice.

— Stupide, le corrigéai-je.

C'était pas mal, comme dernier mot.

Je retins ma respiration en voyant la lame s'abattre, et le dernier son que j'entendis fut mon nom hurlé à l'autre bout de la salle, si fort qu'il couvrit tous les bruits de lutte. Malheureusement, ce n'était ni Lukas ni Trevor. C'était Connor.

Au moment où la hache rencontra mon cou, je ne ressentis aucune douleur. J'eus vaguement conscience pendant une fraction de seconde qu'elle avait traversé ma gorge de part en part. Jamais je n'avais été si légère. *Dieu, si tu existes, je n'ai jamais été sérieuse en t'accusant de tous mes maux.*

Ce fut la dernière chose qui me passa par la tête avant qu'on me la coupe.

CHAPITRE 28

J'ouvris les yeux en sursaut et cherchai mon air comme une forcenée.

Jamais inspirer n'avait été aussi douloureux. Était-ce ce que l'on ressentait quand on se noyait ? Il me fallut quelques instants pour remarquer que Barney se trouvait en face de moi, qu'il était agenouillé et qu'il me parlait. Il répétait mon nom, me demandant si j'allais bien. Non, je n'allais pas bien. Je venais de mourir. J'étais encore vivante, oui, mais la douleur était pratiquement en train de me tuer une seconde fois. Comment Victor avait-il pu supporter ça ? Je n'étais pas une petite nature, mais chaque atome qui me constituait était un charbon ardent prêt à exploser. Il était impossible que Victor ait autant souffert quand j'éliminais l'un de ses doubles. Il avait dû trouver un moyen de ne plus rien ressentir.

— Ça va, mentis-je. Je ne savais pas que mourir faisait aussi mal.

Je remarquai que j'étais assise, et l'urgence de la situation ne me frappa qu'à cet instant.

— Il faut que je le rattrape ! Que s'est-il passé ?

Mon cerveau tournait à cent à l'heure. Les pensées ne suivaient pas un ordre logique, et j'essayai de me lever en même temps, ce qui n'aida ni mon raisonnement ni mon corps à garder l'équilibre. Barney me saisit par un bras et me releva, ne faisant aucun commentaire sur le fait que ce n'était pas une bonne idée.

— Tu as arrêté de bouger et de parler, répondit-il. Tu ne réagissais à aucun stimulus.

Ce détail me calma provisoirement.

— Qu'est-ce que tu m'as fait ? demandai-je sur un ton suspicieux en reculant pour qu'il me lâche. Je tenais sur mes jambes. C'était un début.

— Rien du tout, voyons.

Oh, l'air qu'il affichait promettait tout le contraire. Je levai les yeux au ciel. J'espérais pour lui que je n'avais aucune moustache de chat dessinée sur le visage.

— Tu as de la chance que je doive retrouver ce cœur.

Je me figeai et ne fis pas du tout attention à ce que Barney me dit à cet instant. J'avais beau tendre l'oreille, aucun son ne me parvenait.

— Merde ! Merde, merde et merde ! rageai-je.

— Bébé ?

— Je ne l'entends plus ! Je ne sais pas comment trouver Benoxh !

Tout le poids du monde s'abattit sur mes épaules. C'était ma magie qui était en mesure de percevoir les battements. Ils échappaient aux sens humains.

— Est-ce que tu entends un cœur qui bat, en dehors des nôtres ? demandai-je à Barney, pleine d'espoir.

J'avais eu envie d'agripper le devant de sa chemise pour le secouer, mais je m'étais retenue à temps. Lorsqu'il me fit signe que non, je m'enfonçai un peu plus. Autant regarder la réalité en face. Je ne pourrais jamais retrouver Benoxh sans magie, et encore moins l'affronter. Il m'aurait fallu une intervention divine.

— Aya ! hurlai-je dans le couloir désert.

Elle me l'avait dit. Elle m'avait offert de l'appeler si j'avais besoin d'aide. J'en avais plus que

jamais besoin, et elle m'avait déjà fait faux bond une fois. Elle n'avait pas intérêt à recommencer.

— Tu as mal, bébé ? hasarda Barney.

Je fis à peine attention à lui tant j'étais occupée à tourner la tête dans toutes les directions, espérant la voir arriver, alors que je ne l'avais jamais rencontrée en chair et en os et qu'elle ne pourrait probablement pas m'apparaître ici, surtout avec le bracelet. Mais je n'avais vraiment pas le temps de faire une sieste.

— Aya !

Rien ne vint. Pas une ombre. Pas un bruit.

Je me retournai vers Barney.

— Il faut que tu files dans la salle du trône. Les monstres se battent contre les hommes de Nikolaj. Rassemble les autres et allez m'attendre...

Où ? Je n'en avais plus la moindre idée. J'avais l'impression que la situation échappait totalement à mon contrôle. Si Benoxh disparaissait, je ne savais pas ce qui se passerait, ce qu'il adviendrait de moi. Avais-je seulement envie d'être débarrassée du bracelet ? Sans lui...

— Le dernier portail se trouve dans la chambre de ton frère, dit Barney. C'est celui par lequel nous comptons nous en aller.

J'acquiesçai, même si j'étais toujours perdue dans mes pensées. Que devais-je faire ? Qu'arriverait-il si je laissais Benoxh partir avec le cœur, tout simplement ? Si je décidais que cela ne me regardait plus ? Que j'avais le droit de rentrer chez moi pour mener une vie tranquille ?

Je connaissais déjà la réponse à ces questions. Je ne pouvais pas faire ça. Le cœur appartenait à Aya, je n'avais aucun doute là-dessus. Benoxh ne s'en contenterait pas, il la voulait tout entière. Mais il ne parviendrait pas à la ramener sans magie morte. Je ne savais pas si Benoxh serait en mesure de se servir du cœur pour employer la magie morte, si c'était ainsi que procédait Victor. Mais si c'était bien une source et qu'un vampire avait trouvé un moyen de l'exploiter, nul doute qu'un Sihr aguerri le pourrait également. C'était un risque que je ne pouvais pas prendre. S'il ne détruisait pas la galaxie en essayant, il réapparaîtrait un jour dans ma vie pour m'utiliser afin de parvenir à ses fins. Tant que cette histoire ne serait pas terminée, jamais je ne pourrais vivre une existence normale. Il fallait en finir.

Sauf que j'ignorais totalement comment.

— Que vas-tu faire ? demanda Barney.

— Je n'en ai pas la moindre idée, admis-je en soupirant. Va à la salle du trône, récupère les autres. Si je ne suis pas revenue dans...

De combien de temps avais-je besoin pour retrouver Benoxh et... Et quoi ? Mourir en essayant de l'arrêter ?

— Si je ne vous ai pas rejoints quand vous atteignez le portail...

— Bébé, tenta de m'interrompre Barney.

— ... partez sans moi, et condamnez-le, terminai-je.

— Tu ne peux pas faire ça, continua-t-il. C'est du suicide.

— Suis les pastilles sur le sol, aux intersections, repris-je sans l'écouter. Le bleu te mènera au hall. Depuis là, tu sais où trouver la salle du trône. Pour les cachots, traverse la cour et descends l'escalier. Je t'interdis de repartir sans les prisonnières. Pour la chambre de mon frère, il faudra suivre les pastilles rouges. Cherche une vampire du nom de Cara. Elle a des cheveux blond terne derrière lesquels elle se cache toujours, et elle portait une robe de servante grise, aujourd'hui. Elle

pourra t'indiquer la bonne porte.

Barney me saisit par les épaules et me secoua légèrement. J'avais parlé sans le regarder à un seul instant, d'un ton monocorde, comme un robot.

— Ne fais pas ça, bébé. Laisse-moi venir avec toi !

Ce n'était pas son combat.

— Dépêche-toi, ajoutai-je d'une voix égale, fuyant toujours ses yeux.

Il soupira. Je craignis un moment qu'il m'attrape et me jette sur son épaule, mais il n'en fit rien. Il détacha l'épée qu'il avait remise à sa ceinture pour me la tendre. Je l'acceptai en silence et m'affaissai un peu sous son poids. Elle était très lourde, et sa lame était aussi longue que mon bras.

Je relevai finalement les yeux. Barney m'observait. Il n'ajouta rien, mais me serra très fort.

— À tout à l'heure, dit-il.

— Ne m'attendez pas.

Il me relâcha et partit en courant. Je commençai à descendre le couloir dans le sens opposé, tous les sens aux aguets, même si j'avais bien conscience qu'ils ne me seraient pas très utiles. Lorsque j'arrivai à l'intersection suivante, j'avais encore appelé Aya bon nombre de fois sans obtenir de réponse, et je n'avais aucune idée de quoi faire.

Aya, je t'en supplie, si tu ne peux pas entrer en contact avec moi parce que je suis réveillée, envoie-moi un signe, s'il te plaît.

Mais rien ne vint pendant quelques instants, jusqu'à ce que j'entende un bruit de pas rapides. Quelqu'un courait dans ma direction et dépassa l'intersection où je me trouvais. Je risquai un regard et pestai intérieurement. C'était ma vieille copine Elzbieta qui prenait ses jambes à son cou. Où fuyait-elle comme ça ? Et qui ?

Aya, si c'est ton idée d'un signe, ce n'est pas terrible.

Je ne pouvais quand même pas suivre Elzbieta. Surtout qu'il fallait être un peu crétine pour penser que j'allais recevoir une aide quasi divine aussi facilement que ça. Je devrais choisir une direction au hasard et je ne retrouverais sûrement jamais Be...

Je sursautai et me plaquai à nouveau contre le mur, une main sur le cœur. Rosita venait de me dépasser.

— Rosita, bon sang ! T'as envie que j'aie une crise cardiaque ? Qu'est-ce que tu fais là ? Où vas-tu ?

Mais ce satané serpent m'ignora et continua par le couloir d'en face. C'était le comble. Après toutes les fois où elle avait voulu que l'on se fasse des papouilles, elle essayait de me faire comprendre que je n'étais qu'une passade ? J'avais demandé un signe à Aya, et je croisais deux pimbêches. J'avais oublié que c'était mon jour de chance.

Je remarquai alors que Rosita s'était arrêtée et avait tourné la tête. Elle me regardait. Elle m'attendait. Est-ce que c'était elle, finalement, mon signe ? Des choses plus étranges m'étaient déjà arrivées.

Très bien, Aya, pensai-je sans savoir si la principale intéressée pouvait seulement m'entendre. J'espère que je suis la bonne.

Dès que je me mis en marche, Rosita recommença à avancer. Elle filait à une vitesse que j'avais bien de la peine à suivre parce que j'étais lente, mais aussi en raison de l'épée, qui était plus lourde que moi. Barney n'avait pas dû songer à ce détail en me la donnant. D'un autre côté, il n'avait pas d'autre arme, et moi non plus.

Je tournai et tournai dans les couloirs, descendis des escaliers, arpentai plus de couloirs, toujours à la poursuite de Rosita qui semblait parfaitement savoir où elle allait. Bien sûr, ce n'était pas forcément en direction de Benoxh. Il se pouvait qu'un nid d'araignées se trouve quelque part pas loin, et que l'odeur la rende folle. Elle filait si vite qu'arriva le moment fatal où, au détour d'un virage, je la perdis complètement.

— Rosita ?

Mais il n'y avait autour de moi que de la pierre et du silence.

— Rosita ! criai-je.

Elle m'avait abandonnée.

L'adrénaline redescendit en flèche. Les trois couloirs qui s'offraient de nouveau à moi étaient si identiques – à vrai dire, tous ceux que j'avais empruntés ces dernières minutes l'étaient – que j'avais l'impression d'arpenter un labyrinthe.

Devant, du gris. À gauche, du gris. À droite ? Du gris.

Je frissonnai soudain comme si un courant d'air glacé venait de me balayer. Mais il n'y avait pas une once de vent ici. Qu'est-ce q...

— *Princesse.*

Je me figeai. J'avais cru halluciner à plusieurs occasions, sauf que là, ce n'était plus possible. J'étais folle, mais pas à ce point.

Je ne réfléchis pas une seconde de plus et m'élançai sur la gauche, à l'endroit d'où provenait la voix. Lorsque je dus choisir ma direction une nouvelle fois, elle résonna encore une fois.

— *Princesse.*

Je continuai à courir, ignorant le fait que j'étais à bout de souffle, à bout de forces, que mes jambes étaient douloureuses et que l'épée pesait une tonne. Et, toujours, quand je devais choisir mon chemin, elle m'aidait.

— *Princesse.*

Lorsque je tournai, cette fois-ci, je le vis. Il était en train de marcher courbé, d'un pas lent, et murmurait. Je compris qu'il s'adressait directement au cœur, comme si ce dernier pouvait l'entendre.

— Benoxh !

J'aurais aimé que ma voix ait des accents d'avertissement, mais il y avait bien trop de désespoir dans mon ton pour qu'elle paraisse menaçante.

Il se retourna à peine, le temps de voir que ce n'était que moi, et continua son chemin. Je criai de nouveau son nom et m'approchai. Il m'ignora complètement, aussi brandis-je l'épée devant moi avant de recommencer.

— Arrêtez-vous ! ordonnai-je.

Pour toute réponse, il donna un vague coup de poignet, et mon arme m'échappa des mains pour aller s'écraser contre un mur. Benoxh, lui, marchait comme si de rien n'était et chuchotait toujours.

— Je vous en prie, Benoxh.

Je ramassai l'épée et m'avançai. Je n'eus pas fait trois pas qu'elle me fut encore une fois arrachée. Ce petit manège dura encore quelques fois avant que j'essaie une autre approche. Après tout, il ne s'en prenait qu'à mon arme. Je n'étais pas sa cible.

— Je sais que vous ne voulez pas me faire de mal, tentai-je de le raisonner. Je p...

J'allais lui dire que j'étais prête à l'aider, mais, au lieu de ça, je fus propulsée à mon tour contre le mur. Je grognai en me relevant, le dos douloureux. Très bien, il l'avait cherché.

Au lieu de ramasser l'épée, je me précipitai sur lui. J'atterris sur son dos. Trop occupé à rassurer le cœur – ou quoi qu'il fût en train de faire –, il n'avait pas anticipé ma réaction. Il piqua en avant, et je tombai avec lui. Il hurla lorsqu'il comprit que l'on risquait d'abîmer son précieux butin et, tandis que nous nous écrasions sur le sol, le cœur, lui, s'envola. Comme je me retrouvai sur Benoxh, je parvins à être plus rapide, à me relever et à sauter aussitôt en direction de l'organe. Je l'attrapai au vol et eus à peine le temps de faire un pas avant que Benoxh ne me saisisse aux chevilles pour me faire chuter. Il fut presque instantanément sur mon dos et m'attaqua pour récupérer le cœur. Mais il n'utilisait pas la magie, et ses gestes étaient brusques sans être violents. Je compris rapidement qu'il avait peur de l'endommager. C'était probablement mon seul avantage.

Au prix de très gros efforts, je parvins à me retourner tout en maintenant le cœur hors de la portée de Benoxh et mis à ce dernier un coup de tête, ce qui me permit tout juste de le repousser et de me relever.

Il m'imita si vite que je n'eus pas le temps de souffler avant qu'il essaie d'attaquer à nouveau.

— Stop ! criai-je. Vous faites un pas de plus, et je le broie.

J'avais le bras tendu, les doigts resserrés autour de l'organe. Privée de pouvoirs, je pouvais le toucher sans aucun problème, ce qui me confortait dans l'idée que c'était bien celui d'Aya. La douleur que j'avais ressentie en le touchant la première fois était probablement due à la rencontre de nos deux magies.

Le visage de Benoxh changea du tout au tout. Il paraissait soudain paniqué. Jamais je ne l'avais vu ainsi. Il semblait fou de désespoir. Ou fou tout court.

— Il ne manque que son corps, Maeve ! Tu ne comprends pas ? Il faut réunir les deux !

Je regardai le cœur, comme s'il allait me confirmer ses paroles, puis l'épée, qui se trouvait juste à côté de mon pied droit. Je fis habilement sauter l'organe d'une main à l'autre, ce qui faillit coûter une crise cardiaque à mon ancien mentor.

— Vous ne retrouverez jamais son corps, Benoxh. Ne vous approchez pas !

Il s'était penché, prêt à bondir. Ou peut-être pas encore. Mais j'avais senti que c'était ce qu'il comptait faire. Il se tenait en tout cas droit, en ce moment, à deux mètres de moi. Je me baissai et me relevai tout aussi rapidement. J'avais maintenant l'épée dans une main, le cœur dans l'autre, et il ne m'attaquerait pas à l'aide de sa magie tant que ce serait le cas. Sauf que je ne pouvais pas le tuer non plus. « *Quant à sa mort, elle est hors de ta portée.* »

— *Chante.*

Hein ?

— Fiche le camp d'ici ! gronda Benoxh en agitant les bras d'un coup sec.

Je ressentis une vague d'énergie, mais cela n'avait rien d'une attaque. Elle ne fit que me picoter la peau. Il ne voulait pas endommager le cœur. Me disait-il de partir, ou avait-il également entendu la voix ?

Je jetai un coup d'œil en biais au cœur. Puis à Benoxh. Il semblait si instable.

— Je peux vous aider, Benoxh, proposai-je calmement. On trouvera une solution pour la ramener.

Il souffla de dépit en plissant les yeux.

— Tout ce que tu souhaites, c'est que je te retire le bracelet.

— Je me fiche d'avoir ces pouvoirs ! Je n'en ai jamais voulu, et je n'en ai plus besoin ! Vous ne comprenez pas ? Grâce à ce bracelet, la deuxième partie de la prophétie ne pourra jamais se réaliser !

Il haussa les sourcils, incrédule, avant de se mettre à rire comme si je venais de lui raconter la blague la plus amusante du monde. Et, à mesure qu'il riait, on aurait dit que le vent se levait. Une légère brise soufflait, j'en étais persuadée, je voyais son long manteau s'agiter. Pourtant nous étions à l'intérieur.

— C'est vrai ! me défendis-je.

— Petite imbécile ! se moqua-t-il. Tu n'as toujours pas compris ? Il n'y a jamais eu de prophétie. Jamais ! Maintenant, rends-moi le cœur avant que je doive te faire du mal.

Le vent siffla en s'engouffrant dans le couloir, et je reculai sous la force de la bourrasque. Mais je ne lâchai ni l'épée ni le cœur, et j'étais incapable de quitter Benoxh des yeux. Enfant, j'avais une reproduction de tableau dans ma chambre. J'avais découvert l'original dans un reportage et j'en étais tombée tellement amoureuse que Serena m'en avait offert une copie. Elle était petite, mais si belle. C'était un paysage impressionniste. Je pouvais me perdre des heures à regarder tous les points qui formaient cette image. Ils me fascinaient. Quand on observait de près, on ne voyait que ça, des points. Il fallait reculer pour apercevoir ce qu'ils représentaient dans leur globalité.

C'était exactement l'impression que j'eus à cet instant, celle d'avoir fait un gigantesque pas en arrière et de découvrir le tableau dans son ensemble. Mais il n'avait rien d'un paysage idyllique, et tous les points se détachaient à présent pour fondre sur moi, m'écorchant comme des bris de verre.

— Je ne comprends pas.

Ce fut tout ce que je trouvai à dire. Bien sûr qu'il y avait une prophétie. Je tuerais mon père, j'étais la seule en mesure de le faire. Je serais plus puissante qu'il l'avait jamais été. Je deviendrais mauvaise. J'avais saisi le sens de ses paroles, pourtant. La vérité, c'était que je ne voulais pas comprendre.

Le vent forçait encore plus lorsqu'il répondit.

— Évidemment ! Tu ne comprends jamais rien. Autant enseigner le latin à un âne !

Il fit un pas en avant et je reculai instinctivement. Son ton était si virulent, si aigri. Jamais je n'avais entendu autant de dédain dans sa voix.

— Je t'ai créée, Maeve. De A à Z ! s'exclama-t-il en levant les bras.

Une bourrasque plus violente que les précédentes me força à faire un pas en arrière. Le vent collait le manteau de Benoxh contre son corps et faisait voler les pans de manière frénétique, si bien que l'on aurait dit que des flammes noires le consumaient. Je me mis à reculer à mesure qu'il avançait.

— Il m'a fallu des années pour y parvenir. Un jour, j'ai eu une vision de ta mère, et j'ai compris que c'était elle. J'ignore en quoi elle était singulière exactement, surtout que ses pouvoirs n'étaient pas très développés, mais j'avais vu qu'elle pourrait porter la magie morte que je comptais recréer. Peut-être, tout bêtement, était-elle d'une trop grande bonté ; son cœur débordait d'amour. Certains auraient dit qu'elle était simple d'esprit parce qu'elle voyait le monde d'une façon différente. Elle n'était pas encore née, et ma vision était très vague ; elles le sont toujours. Toutefois, j'avais vu sa mère à elle, ta grand-mère, et je pensais être celui qui devait l'enfanter. Mais ton grand-père est arrivé.

Il secoua la tête, comme si le souvenir l'agaçait.

— Je n'avais pas prévu ça, mais ça n'a rien changé. Entre-temps, j'avais déjà parlé de la prophétie, et qui de mieux qu'un prophète pour en inventer une de toutes pièces ? Personne n'aurait pu remettre ma parole en doute, pas la mienne. Même ton grand-père n'a pas osé ! Pourtant, crois-moi, il ne m'a jamais fait confiance et m'a toujours soupçonné de quelque chose.

Mon dos rencontra le mur. En jetant un coup d'œil de côté, je remarquai que le couloir changeait de direction mais ne se séparait pas. Je me tournai et continuai à reculer. Benoxh, lui, progressait lentement mais sûrement, comme s'il était en transe.

— J'ai envoyé ces rêves à ta mère, patiemment, durant des années. Elle était si facile à utiliser, si malléable. Pour ça, vous vous ressemblez bien. Ton père, lui, a été plus difficile à manipuler. Mais il a toujours été si avide de pouvoir, si fasciné par les capacités des Sihrs et la magie morte qu'il m'a suffi d'en tirer parti en prédisant que l'enfant serait responsable de sa perte, de titiller sa fierté en affirmant qu'il deviendrait plus puissant qu'il ne l'avait jamais été !

Il rit, presque discrètement, et le vent couvrit le son de son ricanement.

— Sais-tu comment il a réagi ? demanda-t-il, amusé par avance de l'absurdité de la réponse qu'il allait me donner. Il a délaissé Elzbieta. Il ne voulait plus toucher aucune femme, d'ailleurs ! Le lâche a commencé à se terrer, à déléguer le travail à ses sergents. Il a été dur à retrouver. Mais j'y suis parvenu, et je lui ai annoncé qu'il y avait un moyen de voler ces pouvoirs. Bien sûr, ça l'a ravi. J'ai mis ta mère sur son chemin, et les choses se sont faites, même si ça a été compliqué. J'ai dû tempérer ton père, qui avait constamment envie de lui briser la nuque. Imagine-le quand elle est arrivée en lui répétant sans arrêt qu'elle l'aimait, qu'elle allait porter sa fille, et qu'elle le rendrait bon.

Je rencontrais un autre mur et tournai cette fois-ci sans regarder en arrière.

— As-tu la plus petite idée de toute l'énergie que j'ai investie durant toutes ces années ? Tout était si bien orchestré, si bien huilé, pensé dans les moindres détails. Ça aurait dû fonctionner, c'était le plan d'une vie entière ! Mais c'était sans compter sur deux impondérables, ajouta-t-il, amer, en criant pour couvrir le bruit du vent qui soufflait de plus belle. Ton grand-père, tout d'abord, dont je n'avais anticipé ni la réaction ni la détermination. Il t'a tellement bien cachée – même de moi, c'est dire – qu'on ne t'a retrouvée que vingt ans plus tard. Vingt ans, penses-tu ! Cette histoire était censée se terminer lorsque tu étais bébé. Il aurait suffi de te faire mal, et tu te serais défendue à l'aide de ta magie morte. C'était dans tes gènes, c'était ton instinct, ce pour quoi tu avais été créée. Mais Walter t'a si bien protégée... Puis tu t'es enfermée derrière tes propres barrières affectives au point que faire ressortir ta magie a été un vrai chemin de croix. Il a fallu te briser, te rendre sans défense, et pour une forte tête comme toi, ce n'était pas évident ! Et puis ton grand-père était rusé, c'est certainement lui qui t'a poussée sur cette voie. Il savait que les émotions et la magie sont intimement liées. Il t'a encouragée en ce sens, en t'apprenant sans que tu le réalises à te distancer d'elles. Quant au deuxième problème...

Le vent sifflait à mes oreilles, me rendant pratiquement sourde. Tout le long de sa tirade, Benoxh parlait si fort qu'il criait en permanence.

— Je me suis attaché à toi.

Il se remit à rire comme un dément, comme s'il était lui-même incapable de croire à ce qu'il venait de dire, et le vent redoubla encore de force, si c'était possible. Je commençais à avoir de la peine à garder les yeux ouverts, ainsi qu'à simplement rester debout.

— Une autre raison pour laquelle tu aurais dû mourir bébé, reprit-il. Victor aurait récupéré tes pouvoirs, m'aurait rendu Aya, et je l'aurais anéanti. Tout se serait bien terminé.

Sauf pour moi, songeai-je.

— Comment l'auriez-vous éliminé ? hurlai-je pour couvrir le vent.

En posant la question, certains rouages se mirent en place, et j'aperçus le dessein que formaient certains des points du tableau. Il me l'avait répété tant de fois sans que j'en comprenne la raison.

Qu'avait-il dit, déjà ? Que nous étions deux facettes d'une même pièce ?

Il sourit, entre la folie et l'amusement, et hocha la tête.

— Si ton frère meurt, ta magie morte s'éteindra avec lui, confirma-t-il. Vous êtes un tout. Victor n'aurait jamais dû être au courant de son existence. Il aurait suffi de tuer le jumeau après qu'il m'eut rendu Aya, et ton père aurait été de l'histoire ancienne, un vampire aussi facile à éliminer qu'une fourmi.

« *L'univers y a pensé.* » Combien de fois m'avait-il répété cette phrase ? Univers mon cul. C'était Benoxh, le grand chef d'orchestre. Connor et moi étions ses marionnettes.

— J'avais pensé à tout.

Était-ce de l'incrédulité ou de la colère dans sa voix ?

— Mais les choses ne se sont pas déroulées comme je l'avais entendu. Victor a gardé ton frère en croyant qu'il s'agissait de l'enfant de la prophétie, qu'il pourrait voler sa magie ou s'en servir comme il le faisait avec Aya et, à cause de Walter, il n'a jamais su que tu existais. Et j'ai dû tout reprendre de zéro ! rugit-il.

À côté de moi, un mur se fissura. Des craquelures rampaient en le remontant, créant des toiles noires sur la surface grise.

— Le nouveau plan que j'ai imaginé n'avait pas de défaut non plus. À un détail près.

Il s'avança vers moi rapidement, et je ne parvins pas à reculer suffisamment vite.

— *Chante.*

— Rends-le-moi !

Tous les murs se fendirent au même instant, et le vent en fouetta les débris contre mon visage.

Je commençai à fredonner la mélodie. Doucement, d'abord, mais cela sembla suffire. Benoxh se courba et plaqua les mains sur ses oreilles, hurlant à la mort. Je ne comprenais pas les paroles que je chantais, mais je les avais entendues tellement de fois que je les connaissais par cœur, comme ces chansons qu'on massacre étant enfant. Et ça fonctionnait.

— Comment ? cria-t-il.

Il essayait de relever la tête, mais je continuai, et la douleur le pliait en deux. Comme si les notes étaient un bouclier, je commençai à avancer et fus protégée du vent. Ce fut à son tour de reculer.

— Comment l'as-tu apprise ?

D'autres rouages se mirent en place. Aya n'avait jamais été une Sihr. Elle n'avait pas de chant. Celui qu'elle m'avait enseignée nuit après nuit était celui que Benoxh lui avait chanté sur son lit mort, celui qui l'avait transformée, celui qui était à la base de tout, la raison pour laquelle je me tenais aujourd'hui devant lui. Je connaissais ses mots magiques. J'avais de l'emprise sur lui, malgré le bracelet.

Benoxh m'avait expliqué qu'un Sihr ne divulguait jamais et sous aucun prétexte ses mots de pouvoir à un tiers, pas même à son maître, car ils étaient létaux. Ils pouvaient se retourner contre le Sihr et se révéler la plus affûtée des lames puisqu'il ne possédait aucune défense contre eux. Ils pouvaient donc le mettre à mort.

Mais je repensai soudain à la conversation que j'avais eue avec Lukas, quand il prétendait encore n'avoir aucun souvenir. Il m'avait reproché d'avoir assassiné beaucoup de gens. C'était vrai. J'en avais trop tué. Beaucoup trop. Moins de deux ans auparavant, malgré mes accès de rage et ma colère incontrôlable, j'aurais traité de fou celui qui m'aurait dit que j'allais un jour ôter la vie. Parce que ce n'était pas moi. Ce n'était pas la personne que j'étais, celle que Walter et Serena avaient élevée.

Pourtant je me trouvais dans ce couloir, des mois plus tard, avec une liste de victimes plus longues que celles des tueurs en série les plus prolifiques. J'avais tellement de peine pour Benoxh, mais j'avais conscience qu'il ne renoncerait jamais. Il continuerait à essayer de ramener Aya, et elle avait raison : il finirait par détruire l'univers. La magie morte était déjà l'arme la plus dangereuse qui avait jamais existé, quelle serait la prochaine étape de sa folie ?

— Arrête ça ! supplia-t-il. Arrête ça !

J'hésitai au milieu d'un pas, cessant de chanter. Ce fut là mon erreur. Il se redressa, plus vif que l'éclair, et fondit sur moi, resserrant une main autour de mon poignet dans le but de me faire lâcher le cœur. Et ça n'allait pas tarder. Alors je fermai les yeux et frappai.

La lame transperça son ventre, jusqu'à la garde. J'ignorais où j'avais trouvé la force de lui infliger un tel coup sans élan. Mais elle s'enfonça comme dans du beurre, remontant légèrement et, je le savais même sans le voir, ressortant dans son dos.

Benoxh fit un pas en arrière, une main tenant toujours mon poignet, l'air incrédule. S'il voulait retirer la lame, il devrait reculer un peu plus, et surtout me lâcher. Il posa sa main libre sur la garde de l'épée et la tira de quelques centimètres. L'angle ne lui permit cependant pas de faire plus.

— Tu ne peux pas me tuer.

On aurait dit qu'il ne comprenait pas mon geste.

Il me dévisageait, secouant lentement la tête comme si je le décevais, tandis qu'il plaçait les doigts autour de la lame afin d'avoir une meilleure prise pour s'en débarrasser. C'était tout ce que j'attendais.

J'enroulai ma main libre de l'autre côté de la lame et tirai ses doigts avec les miens le long du métal, nous entaillant chacun la paume. Puis je détachai ses doigts d'un geste rapide pour joindre nos mains et priai.

Un jour, je lui avais demandé pourquoi il ne m'avait pas prise comme apprentie de la même manière que Walter avait choisi Elliot. Sa réponse avait été très logique. Je n'avais pas besoin de partager son pouvoir puisque j'en possédais déjà, et il craignait que, si un jour je venais à mélanger ma magie à celle d'un Sihr, un cataclysme sans précédent se produise. Je compris à la brûlure que je ressentis lorsque nos sangs se mêlèrent qu'il avait eu raison.

J'ignorais seulement si c'était une bonne ou une mauvaise nouvelle.

CHAPITRE 29

Nous fûmes soufflés par une déflagration magique d'une intensité sans précédent.

Pendant quelques instants, une lumière ardente m'aveugla complètement. Tout autour de nous était devenu d'un blanc si éclatant que j'eus l'impression de pleurer des larmes de sang, et mes oreilles bourdonnèrent. Mais, lorsque le bruit cessa, il me sembla entendre chaque son de manière si limpide que c'était presque plus effrayant que d'être sourde. La lumière baissa progressivement ; cependant, l'échange d'énergie entre Benoxh et moi n'était pas terminé. La magie affluait encore dans mes veines, pétillante, et se répandait dans mon corps en le chatouillant.

En face de moi, mon ancien mentor était figé sur un cri muet. Je tenais toujours fermement sa main ; je ne comptais pas la lâcher. Je me sentais si revigorée, si vivante. C'était tout le contraire de ce que j'avais ressenti après que mon double s'était fait décapiter par Nikolaj. C'était comme si je respirais pour la première fois de ma vie.

Puis l'énergie que j'absorbais de Benoxh commença à se tarir, les chatouilles à diminuer jusqu'à n'être plus qu'un léger fourmillement loin d'être désagréable. À l'instant exact où la sensation disparut, j'entendis un claquement sonore très distinct et baissai le regard. Le bracelet venait de sauter, et j'eus tout juste le temps de le voir atterrir par terre. Une nouvelle salve de magie me submergea, douce, personnelle, de manière si intime, comme si on me rendait une partie essentielle de mon âme.

Benoxh cligna des yeux, puis observa mon poignet.

— Il te protégeait, dit-il d'une voix sans ton.

Je fronçai les sourcils. J'étais sur le point de lui demander de quoi il parlait, mais il bascula en arrière et tomba à pic sur le sol. Ce ne fut qu'à l'instant où je me baissai pour vérifier comment il allait que je remarquai les murs. On voyait les dégâts qu'ils avaient subis pendant l'échange de magie et l'accès de colère de Benoxh juste avant cela, mais c'était de nouveau le château décrépi qui nous entourait.

— Benoxh ?

Allongé sur le sol, le visage crispé, il semblait à l'article de la mort. Je retirai l'épée qui était encore fichée dans son ventre et ignorai les larmes qui roulèrent sur mes joues lorsque je baissai la tête pour poser les mains sur sa plaie. Aucun effort ne fut nécessaire pour appeler ma magie. Je lui ordonnai de soigner la blessure, et elle m'obéit. Jamais je n'avais éprouvé autant de facilité. Jamais je ne m'étais sentie aussi puissante. Et, pour la première fois, le pouvoir que je possédais ne m'effraya pas. Il n'y avait pas de prophétie. Je n'étais pas vouée à devenir l'incarnation du mal comme je l'avais tant craint. C'était peut-être même la première fois de mon existence que j'avais vraiment l'impression d'être en vie.

Benoxh, par contre, était mal en point. Je ne savais pas s'il survivrait.

— Vieux fou, lui reprochai-je en pleurant.

Il ouvrit si soudainement les yeux que je sursautai. Puis il attrapa ma main, qui était encore posée sur son ventre, et la serra de toutes ses maigres forces.

— J'ai sous-estimé ton père. Ne commets pas la même erreur.

— Benoxh ?

Mais il n'était plus là.

— Benoxh !

Je dégageai mes doigts et commençai à tâter sa gorge à la recherche d'un pouls. Je venais de le trouver et de pousser un soupir à mi-chemin entre le soulagement et l'agacement lorsque je remarquai une ombre et relevai la tête. *Non, pas une ombre...*

— Walter ?

Je tombai sur les fesses en le voyant. Ce n'était ni la surprise ni le choc de son apparition, mais la déferlante de sentiments qui me submergea. À aucun moment je n'avais douté que c'était lui qui avait guidé mes pas et m'avait aidée, même si je n'avais aucune explication logique à ça. Il m'avait dit de me réveiller, aussi, lorsque j'étais dans un état proche du coma. Je m'en souvenais à présent. Il ne faisait pas partie de mon rêve, pas plus qu'Aya.

— Comment...

Je ne pus terminer ma question. Ma voix me paraissait étrangement enrouée.

Il bougea les lèvres, mais aucun son n'en sortit. Quand il remarqua que je ne l'entendais pas, il secoua la tête d'un air désolé et posa un poing sur sa poitrine. Lorsqu'il fut sûr qu'il avait mon attention, il hocha une fois la tête.

Moi aussi je t'aime, Walter.

Il sourit et commença à disparaître progressivement.

— Non, attends ! criai-je. Ne t'en va pas !

Il secoua de nouveau la tête, et je compris qu'il n'avait pas le choix. Autour de lui, les mûrs reprenaient peu à peu leur couleur normale et la mousse régressait, laissant clairement apparaître les dégâts que Benoxh et moi avions causés.

— Est-ce que Victor est mort ? demandai-je alors que Walter était pratiquement transparent.

Il n'eut pas le temps de me donner une réponse, mais elle était inscrite de manière claire et limpide dans son regard bleu, le glacier qui m'avait tant de fois fait douter au cours de ma vie. Puis je me mis à rire. C'était tellement libérateur. J'essuyai les larmes au coin de mes yeux et commençai à secouer la tête.

— C'est ça que vous avez voulu me dire, Benny ? lançai-je à mon ancien mentor inconscient. Votre bracelet me protégeait de lui ? En toute honnêteté, je ne pense pas que ça l'aurait retenu très longtemps. Et puis, en toute modestie... Je crois que moi aussi, vous m'avez sous-estimée.

Je regardai l'homme étendu à mon côté. Il semblait si paisible maintenant. Je l'étais également, songeai-je en recoiffant une mèche de cheveux qui dépassait sur le front de Benoxh.

— Hey, salut, fis-je à la petite tête verte qui avait fait son apparition dans mon champ de vision. Tu es venue me chercher ?

Rosita me regarda, puis se concentra sur mon ancien mentor pendant quelques instants, comme si elle essayait de déterminer s'il était encore en vie ou non.

— Il est mortel, maintenant, dis-je, comme si ça pouvait l'intéresser.

Je restai quelques secondes à l'observer, tout comme Rosita, jusqu'à ce que cette dernière relève la tête dans ma direction.

— Je sais, il faut que j'y aille. Mais je me sens si bien ici. J'ai l'impression d'avoir enfin trouvé un peu de calme.

Elle siffla et me mit un coup de nez sur le genou. Le message était clair. « Debout, feignasse. » Il était temps de remonter pour voir où en étaient les autres. Mais c'était précisément ce qui

m'inquiétait. J'étais partie depuis tellement longtemps que tout le monde pourrait être mort à l'heure qu'il était, et je ne pourrais plus rien y faire.

Ou alors ils étaient encore vivants, et je devais les rejoindre au plus vite, songeai-je en me relevant.

Je fis quelques pas avant de remarquer que Rosita ne me suivait pas. Elle était restée à côté de Benoxh mais me dévisageait. Puis elle se pencha pour le regarder.

— Je ne peux plus rien pour lui.

Mais, au moment où je prononçais ces paroles, la culpabilité me mordit la langue. Je secouai la tête, croyant à peine ce que je m'apprêtais à faire et, sans avoir besoin de me concentrer ni même d'y songer consciemment, je me dédoublai. Je croisai Rosita qui me rejoignait lorsque Mini-Moi alla chercher Benoxh et le cœur.

— En avant, dis-je au serpent.

Il nous fallut nettement moins de temps pour remonter que pour trouver Benoxh. J'avais rapidement traversé le château avec Rosita tandis que mon double se chargeait de Benoxh, ce qui le ralentissait. Je retins mon souffle en pénétrant dans le hall, mais celui-ci était désert. J'augmentai encore la vitesse en gravissant les marches et ignorai le portrait de mon père, qui gisait là où l'escalier se séparait en deux. Lorsque j'arrivai devant les portes de la salle du trône, elles étaient fermées, et aucun son ne me parvenait. Je jetai un coup d'œil à Rosita, comme si elle allait me confirmer qu'elle trouvait également ça bizarre. Mon premier réflexe, si j'avais été enfermée avec les monstres dans cette pièce, aurait été de m'enfuir à toutes jambes, et je n'aurais pas pris le temps de refermer derrière moi.

L'absence de son ne me disait rien qui vaille non plus. Est-ce que je n'allais réellement trouver que des cendres en entrant ?

Je fus presque soulagée en entendant un cri parvenir de l'intérieur et ouvris les portes d'un geste vague du poignet, utilisant à nouveau ma magie sans le moindre effort. Et j'eus un temps d'arrêt avant de croire mes yeux.

— Stop ! hurlai-je.

La salle du trône était on ne peut plus calme, hormis le monstre qui déchiquetait un homme en plein centre. Le reste de l'armée des morts, ainsi que tous les vampires encore vivants, étaient alignés sur les côtés, spectateurs immobiles ou futures victimes attendant d'être appelées par le maître de cérémonie, assis souverainement sur son trône.

— Maeve ! s'écria Connor en se relevant lorsqu'il m'aperçut.

Puis il se figea. Toutes les têtes étaient tournées vers moi, personne ne bougeait, à part la créature qui terminait de massacrer sa victime. Ils étaient tous si surpris. Tous, sauf Trevor, qui ferma les yeux de soulagement, et Barney, qui m'adressa un clin d'œil. Que faisait-il là ? Il était censé avoir récupéré les autres et avoir fui le château. Il haussa les épaules, comme pour m'expliquer que ce n'était pas sa faute.

— Qu'est-ce que tu fais ? reprochai-je à mon frère en désignant les restes du vampire sur le sol.

Il avait rendu l'âme entre le moment où j'étais entrée et l'instant où j'avais parlé, et ses membres sectionnés commençaient à blanchir.

— Tu étais morte ! s'exclama Connor, toujours incapable de bouger. Il t'a décapitée !

Je suivis la direction qu'il indiquait d'un index réprobateur et vis que Nikolaj était entouré de deux créatures, non loin du trône.

— Il en faut un peu plus pour me faire perdre la tête. Ce qui ne répond pas à ma question : qu'est-ce que tu fous ?

— Je me venge, expliqua-t-il calmement. Il va regarder ses hommes mourir l'un après l'autre. Ensuite ce sera son tour.

Je soupirai, levai les yeux au ciel, et secouai la tête. À peu près tout en même temps. Et encore, je me retins de me cacher le visage dans une main.

— Descends de là, Connor, ce n'est pas ta place.

Rosita choisit cet instant pour traverser la salle et rompre les rangs des spectateurs. Lorsqu'elle réapparut, quelques secondes plus tard, c'était sur les épaules d'un grand type qui portait un chapeau de cow-boy plus vieux que moi.

Connor me fixait sans comprendre. Je n'étais pas du tout énervée en cet instant, mais ma patience était aux abonnés absentes. Je sus dès qu'il ouvrit la bouche pour répondre que ça n'allait pas me plaire, aussi avançai-je rapidement une main avant de la tourner paume vers le haut, de serrer le poing, et de le ramener vers moi d'un coup sec, comme si je venais de l'attraper par la chemise. Il fut aussitôt propulsé en avant et atterrit droit dans le tas de cendres, juste à côté de la créature, qui était maintenant plus immobile qu'une statue.

— Tu n'as pas l'étoffe d'un roi, et tu ne l'auras jamais. Pas celle d'un bon roi, en tout cas. Cette mascarade a assez duré.

Je tournai les yeux vers Nikolaj et, d'un mouvement du poignet, je le fis glisser jusqu'au siège précédemment occupé par mon frère. Ces gestes étaient si faciles à réaliser, si intuitifs. C'était prodigieux.

— Vous vouliez ce trône ? demandai-je à Nikolaj qui me dévisageait, incrédule. Il est à vous. Mais la mauvaise nouvelle, c'est que vous lui appartenez également, à présent.

Le bois des accoudoirs avait commencé à remonter et se propageait sur ses avant-bras comme des lianes carnivores qui essayaient de l'avaler. Elles durcirent presque aussi rapidement, tandis que les jambes du vampire étaient immobilisées à leur tour et qu'il criait de rage ou de douleur. Peut-être des deux à la fois.

— Tu ne peux pas faire ça ! geignit Connor, qui s'était redressé et gesticulait comme si ça allait donner du poids à ses remontrances.

— Je viens de le faire.

Il pesta et tapa du pied.

— À moi ! hurla-t-il.

L'imbécile. Il avait appelé ses créatures, qui se précipitèrent toutes en même temps, brisant les rangs si réguliers sur les côtés. Elles n'avaient pas parcouru la moitié du chemin que, levant les paumes vers le plafond, je les fis léviter. Le plus amusant dans tout ça était certainement la tête que faisait mon frère alors qu'il assistait au spectacle, et dont la surprise était éclipsée par l'outrage dont il se sentait victime. Mais je n'en fis pas grand cas. Une à une, je désignai les créatures d'un index joueur et les encastrai dans le mur, juste sous la voûte, si bien que, quelques instants plus tard, on aurait dit que la pièce avait été redécorée avec des gargouilles New Age un peu molles.

— Il est l'heure de rentrer à la maison, annonçai-je en regardant Barney et Trevor.

Trevor acquiesça, Barney sourit, et ils s'avancèrent. Je restai de marbre lorsqu'ils furent suivis par Elliot, Lukas et d'autres visages que je reconnaissais de feu mon armée, mais le soulagement que je ressentis fut intense. Jean-Pierre n'était pas loin. Je l'entendais vaguement se plaindre de quelque

chose, mais je n'écoutais pas. Je fis signe à Cara de nous rejoindre, ainsi qu'aux domestiques que je remarquai dans la foule. Les hommes de Connor et de Nikolaj, en revanche, ne nous accompagneraient pas.

Quand tout le monde fut arrivé à ma hauteur, je me retournai vers Barney.

— Lala ?

Je fermai les yeux en le voyant secouer la tête, puis pris une profonde inspiration pour calmer les sentiments qui essayaient de se frayer un chemin dans mon esprit. Il n'était pas encore temps.

— Allons-nous-en, ordonnai-je.

Le groupe se mit en route, mais je restai en retrait quelques instants. Puis je me tournai vers mon frère.

— Toi aussi, Connor.

Il ouvrit la bouche et, pour la première fois depuis que je le connaissais, il ne fut pas en mesure de répondre quelque chose d'énervant. Mieux, il ne trouva carrément rien à dire.

Alors il la referma et m'emboîta le pas sans prononcer un mot.

— Au revoir, Nikolaj, lançai-je avant de sortir. Profitez bien du château.

Je claquai les portes derrière moi et les laissai à leur nouvelle prison.

Je rejoignis rapidement le groupe, suivie de mon frère qui gardait toujours le silence. Nous descendîmes l'escalier et, de nouveau, je n'adressai pas un regard au tableau de Victor. Cependant, ce ne fut qu'une fois dans le hall que je fus réellement soulagée, lorsque nous retrouvâmes mon double qui portait toujours Benoxh. Nous allions enfin partir d'ici, tous ensemble. Ou presque tous.

— Où sont les prisonnières ? demandai-je à Barney.

— Je n'ai jamais eu le loisir d'atteindre les cachots, répondit-il. Quand je suis arrivé dans la salle du trône, j'ai eu la surprise d'y découvrir tous ceux que je devais chercher, mais ton frère avait repris le dessus et décidé de faire exécuter tout le monde. Il n'a, étonnamment, pas souhaité que nous filions à l'anglaise.

Il lança au principal intéressé un sourire cynique dont seul lui avait le secret.

— Allez récupérer les prisonnières, fis-je à l'attention générale, me souciant peu de qui s'en chargerait au final. J'ai une dernière chose à faire. Je vous rejoins.

Je me rendis compte après avoir parlé que j'allais également rester là puisque je portais Benoxh à l'aide de Mini-Moi. Même si mes pouvoirs venaient plus naturellement que jamais, mon esprit aurait encore besoin d'un peu de temps pour se faire à tous les à-côtés.

En passant près de mon double, je récupérai discrètement la seconde chose que j'avais ramenée avec Benoxh. Puis je filai, laissant les autres décider de qui se rendrait aux cachots. Pendant que je m'éloignais, Lukas et Barney partirent libérer les prisonnières.

Je suivis les pastilles au sol et me dirigeai rapidement dans le château, me concentrant sur une unique couleur. Lorsque j'arrivai dans le couloir que je cherchais, je m'arrêtai net. Mais ce n'était pas parce que j'étais parvenue à destination. C'était en raison de l'imposant vampire qui se tenait quelques mètres plus loin, une tête à la main.

Je plaquai une main sur ma bouche, retenant des larmes de joie, et attendis que Lalawethika me rejoigne.

— Long combat, dit-il de sa voix vibrante.

Il jeta la tête de Slater à mes pieds, et cette dernière roula légèrement avant de se stabiliser. Les yeux du bourreau étaient grands ouverts, comme s'il les avait écarquillés au moment même de sa

mort, surpris qu'elle survienne. *Adieu, petit taureau*, pensai-je. *Et estime-toi heureux. Dans une corrida, c'est autre chose qu'on t'aurait pris.*

Je me baissai et l'observai, puis tournai le regard vers Lalawethika.

— Tu devrais la garder, lui dis-je. Tu ne peux jamais garder tes trophées, c'est dommage. Celui-ci, tu l'as amplement mérité.

Je la ramassai et fus surprise une fois de plus par le poids de la bête. Je parvins à la soulever par les cheveux sans souci, mais une tête pesait nettement plus lourd que ce que l'on aurait pu croire.

— Poussière, m'expliqua Lala.

— Magie morte, répondis-je avec un air malicieux.

Il me sourit.

— Merci, dit-il. Qu'est-ce que c'est ?

Je ris doucement en l'entendant faire une phrase complète. Lalawethika s'exprimait toujours comme un vrai cliché d'Indien sorti tout droit d'un Western, mais il savait parfaitement parler, et sans accent. Lorsque je lui avais demandé pourquoi il faisait ça, il m'avait répondu que nos ennemis en attendaient moins de nous s'ils nous jugeaient d'une certaine façon. « *Ne sous-estime jamais le pouvoir d'un bon déguisement.* » C'était une pensée qui était en train de faire son bonhomme de chemin.

Je levai le cœur que je tenais dans l'autre main. Je ressentais des décharges électriques à chacune de ses pulsations, mais ce n'était pas aussi insupportable que la toute première fois que je l'avais touché, et je m'y habituais.

— Mon propre trophée, lui répondis-je. J'étais venue le cacher. Je crois avoir l'endroit parfait.

Il haussa un sourcil intrigué, ce même sourcil qui était barré d'une grosse cicatrice qui lui avait été infligée par l'homme dont je tenais la tête.

— Occupons-nous de Slater, lui proposai-je avec un grand sourire.

Lorsque nous rejoignîmes les autres dans le hall, quelques minutes plus tard, Lala brandissait fièrement une tête tranchée qui ne retournerait jamais à la poussière. Je ne savais pas comment je pouvais en être sûre à ce point, puisque je n'avais encore jamais essayé, mais j'avais ordonné à ma magie de la garder intacte, et nous étions assez en osmose pour que je sente qu'elle avait accédé à ma requête.

Lala fut accueilli à grand renfort de cris de joie et de tapes masculines dans le dos, même si les cris comme les tapes n'étaient pratiquement que du fait de Barney, qui était déjà revenu avec les prisonnières. Et Lukas.

Ce dernier me regarda m'approcher du groupe, immobile, sans cligner des yeux, le visage mangé d'ombres qui ne provenaient pas de la pièce. Pourquoi le monstre ne l'avait-il pas attaqué ? Nous avions encore beaucoup de choses à nous dire.

Trevor se trouvait juste à côté, et je me forçai à lui sourire.

— Rentrons à la maison.

Nous traversâmes le château jusqu'à la chambre de Connor, non loin de là où j'avais retrouvé Lala, et empruntâmes le portail qui s'y trouvait. Celui-ci n'était pas vivant comme Elzbieta, c'était une bête armoire. En parlant d'Elzbieta, je me réjouissais à l'idée qu'elle allait croupir entre ces murs sans nourriture et avec une population essentiellement masculine.

Nous passâmes l'un après l'autre. Je fermai la marche. Avant de partir, je regardai l'endroit avec

le sentiment étrange que ce ne serait pas ma dernière visite. Puis j'entrai à mon tour dans l'armoire et fus aspirée. Le voyage fut beaucoup plus doux que celui qui m'avait amenée ici quelque cinq mois plus tôt, sûrement parce que personne ne m'avait traversée cette fois-ci, et l'arrivée, bien plus agréable.

Nous étions dans la salle d'entraînement, et nous étions attendus. Pendant le temps qu'il avait fallu à tout le monde pour utiliser le portail, les premiers arrivés étaient allés chercher Julian, Serena et Brianne. Cette dernière était déjà dans les bras d'Elliot, mais les deux autres se précipitèrent vers moi dès qu'ils m'aperçurent pour me serrer à m'en étouffer.

J'étais rentrée à la maison.

ÉPILOGUE

Je refermai la porte de la chambre dans laquelle j'avais enfermé mon frère.

En faisant appel à ma magie, j'étais parvenue à la sceller complètement. Il ne pourrait sortir ni par la porte ni par la fenêtre. C'était à nouveau mon prisonnier, mais il jouirait d'un espace un peu plus sympathique qu'un cachot, même si je n'étais pas sûre qu'il le mérite. Après ce que m'avait révélé Benoxh, il n'était plus question que je laisse Connor hors de ma vue, puisque sa disparition signerait celle de mes pouvoirs. Or, j'en avais encore besoin pour l'instant.

— Ah, Jean-Pierre ! me félicitai-je en le voyant arriver. Tu es là.

— Vous m'avez fait appeler, rétorqua-t-il en secouant la tête.

Je me retins d'observer à voix haute qu'il était plus étonnant qu'il soit venu que l'inverse.

— Que voulez-vous ? lança-t-il de sa charmante voix nasillarde.

— Suis-moi, lui dis-je. J'ai quelques petites choses à te demander.

Il soupira, mais j'ignorai son mécontentement. C'était son état normal. Bien plus normal d'ailleurs qu'au château.

— Quand comptes-tu t'en aller ?

— Le plus tôt possible, répondit-il. Il y a des vampires partout.

— Il y en a nettement moins qu'au château.

— Il y en a beaucoup plus que chez moi.

Ce n'était pas faux.

— J'aurais besoin que tu m'apprennes à lire.

Il tourna vers moi un regard suspicieux.

— Pourquoi ?

Il avait l'air d'aller nettement mieux.

— Tu es le seul à qui je peux le demander.

Ma réponse parut l'étonner. Mais c'était la vérité. Les Sihrs qui avaient rejoint notre armée étaient tous morts ou rentrés chez eux. Mes tantes s'en étaient allées. Quant à Elliot, il ne parlait pas la langue non plus.

— Très bien, dit-il. Mais vous avez intérêt à apprendre rapidement. Je ne resterai pas longtemps.

Je haussai les sourcils. Je m'étais attendue à devoir batailler, à marchander et éventuellement même à le menacer gentiment.

— Tu sembles en meilleure forme, observai-je.

— Il n'y a pas toutes les voix, ici. C'était insupportable. Je ne m'entendais plus penser.

Ma première impression fut qu'il n'allait finalement pas si bien que ça, mais j'avais également entendu des chuchotements, et j'avais vu des choses qui dépassaient mon entendement.

— Jean-Pierre, commençai-je d'un ton hésitant, ne sachant pas vraiment comment formuler ma phrase. Au château, je... Il m'a semblé apercevoir Walter.

— Et ?

Je clignai plusieurs fois des yeux en cherchant quelque chose à répondre.

— C'est là qu'il est mort, ajouta Jean-Pierre sur un ton d'explication.

— Tu peux voir les fantômes ?

— Vous ne pouvez pas ?

— Bien sûr que non, Jean-Pierre !

— Beaucoup de Sihrs en sont capables, contra-t-il. Majoritairement des femmes, mais quelques hommes aussi.

Je restai bouche bée tandis que mon cerveau s'agitait dans tous les sens. Je cherchais un détail, une information que j'étais sûre de posséder, mais qui semblait totalement hors de ma portée en ce moment. Puis cela me frappa. Le soir où Walter m'avait raconté mon histoire et celle de ma famille, il m'avait dit que ma mère n'avait pas beaucoup de pouvoirs, qu'elle était un désastre en préparation, et qu'elle ne pouvait pas voir les spectres.

— Je suis surpris que vous ne soyez pas au courant, tout de même. Il y en a un qui vous suit très souvent.

J'écarquillai les yeux et commençai à regarder partout autour.

— Elle n'est pas là en ce moment.

— Elle ?

— C'est une femme, répondit-il comme si j'étais stupide.

Merci, Jean-Pierre, pour cette fabuleuse explication.

— À quoi ressemble-t-elle ?

— Elle est blonde.

Ma mère était blonde.

— Quoi d'autre ?

Il parut réfléchir, comme si c'était une question extrêmement compliquée.

— Elle a les yeux bleus.

Ma mère avait les yeux bleus.

— Et elle porte une robe rouge.

Je soupirai. Il ne s'agissait pas de ma mère. C'était Tara. Le soir du bal de charité, celui où elle était morte, elle avait échangé sa robe avec celle de Brianne parce qu'elle l'avait tachée.

— Elle vous répète souvent que ce n'est pas votre faute.

Je fus prise d'une douce mélancolie. Miss Parfaite jusque dans l'au-delà.

— Tu sais où elle se trouve en ce moment ?

Il haussa les épaules.

— Parfois elle est là, parfois pas.

Parfois Jean-Pierre avait toute sa tête, parfois pas.

— Tu me diras si tu la revois ? Et Walter également ?

— Je peux pour la blonde. Mais votre grand-père ne viendra pas. Les âmes sont prisonnières du château. C'est pour ça qu'il y en a autant.

Je soupirai et recommençai à marcher, imitée par Jean-Pierre. Nous tournâmes à une intersection pour suivre la direction de mon bureau. Après des semaines à arpenter des couloirs gris, ceux du manoir me paraissaient pleins de vie, avec leurs tons rouges et boisés.

— Est-ce que tu as vu Benoxh ? demandai-je, avant d'enchaîner. Tu penses qu'il va se réveiller ?

Il était toujours inconscient. Nous n'étions pas rentrés depuis longtemps, cependant, et il semblait physiquement en parfaite santé.

— Comment pourrais-je savoir ? Je ne suis pas médecin.

Mon ancien mentor avait lui aussi été installé dans une chambre. Il faudrait que je la protège

également. Au cas où il survivrait, je ne voulais pas qu'il puisse partir avant d'avoir terminé de répondre à toutes les questions que je me posais encore.

Lorsque nous arrivâmes en vue de la porte de mon bureau, je remarquai que quelqu'un attendait juste en face.

— Est-ce qu'on peut commencer les cours de lecture tout à l'heure ?

Jean-Pierre suivit mon regard et pesta à mi-voix.

— Je serai dans ma chambre.

Il dévisagea Lukas avec tout le dédain dont il était capable en le dépassant.

— Merci, Jean-Pierre ! lançai-je alors qu'il s'était déjà éloigné de plusieurs mètres.

— Il est charmant, observa Lukas.

— Autant que toi, dans un style différent. Qu'est-ce que tu fais là ?

Il était nonchalamment appuyé contre le mur, mais il faisait semblant. Il n'était pas du tout détendu.

— Barney m'a indiqué où trouver ton bureau.

— Je ne t'ai pas demandé comment tu es arrivé ici, le coupai-je. Je t'ai demandé ce que tu faisais là.

J'eus une pointe de remords en sentant la tristesse se mêler à la tension. Pourtant il resta de marbre et n'en laissa rien paraître. C'était un très bon comédien.

— J'ai pensé que je te devais des explications.

Je me tournai vers la porte pour ne plus le regarder et portai machinalement la main à la poche de mon pantalon pour chercher la clé avant de réaliser que j'étais toujours dans une des robes d'Elzbieta et que la clé de mon bureau devait être dans mon jean, quelque part dans le château.

Je fis sauter la serrure à l'aide de ma magie comme si tout était on ne peut plus normal.

— Entre.

Lukas obéit, mais il jeta tout de même un coup d'œil inquiet au verrou en passant. Ce dernier fumait comme une petite centrale nucléaire.

J'allumai et fis signe à Lukas de s'asseoir sur une des chaises faisant face à mon imposant bureau, que je contournai pour prendre place dans mon grand fauteuil. Cette pièce m'avait manqué.

— Je t'écoute.

J'avais parlé moins sèchement que dans le couloir. Je ne m'attendais tellement pas à le voir débarquer que j'avais été prise de court. Mais dans mon antre, derrière la sécurité relative de mon bureau, j'étais plus calme. Lui, en revanche, était très tendu. Ce n'était pas commun.

— Je crois que je te dois des excuses.

Tant de choses me passèrent par l'esprit à cet instant, tant de réponses que j'aurais pu lui faire. Pourtant je gardai le silence.

— Maintenant que Victor est mort, commença-t-il, mais il ne sembla pas savoir comment continuer. Victor n'est pas mort.

Ces mots auraient été si faciles à prononcer. Il était encore en vie, et c'était précisément la raison pour laquelle je ne devais le dire à personne. C'était le seul avantage que j'avais sur mon père à l'heure actuelle. Il pensait que je le croyais mort et comptait s'en servir. Je l'attendrais le temps qu'il faudrait. Après tout, il avait patienté lui aussi. Il avait attendu le moment où je serais en pleine possession de mes pouvoirs pour me les voler. Ce moment était arrivé.

— Maeve ?

Je redressai la tête vers Lukas et pris alors conscience que j'étais perdue dans mes pensées et

avais fixé le coin de mon bureau pendant de nombreuses secondes.

— Je disais que je te dois des excuses, répéta-t-il en se forçant à continuer cette fois-ci. Je n'ai pas toujours été honnête envers toi. Je t'ai effectivement approchée dans le but de t'utiliser.

Il soupira et se pencha en avant sur sa chaise.

— Je crois que c'est à mon tour de te raconter une histoire. Ça commence en Pologne, il y a trois cents ans. Karel Karelsaszek était un homme bien différent de celui que je suis aujourd'hui. J'étais un jeune charpentier lorsque j'ai rencontré Elzbieta. Sa famille habitait le village voisin, et son père a un jour commandé un meuble au mien. C'était la plus belle femme que j'avais jamais vue, et elle était assez stupide pour tomber amoureuse de moi. Nous nous sommes mariés quelque temps plus tard et, très rapidement, Marek est arrivé. Il était parfait. Nous voulions d'autres enfants, mais ils ne sont jamais venus. Elzbieta était vraiment une très bonne mère, et elle aimait passionnément Marek. Je veux dire, j'étais son père, j'étais fou de lui, mais ces deux-là étaient liés d'une manière qui nous dépassait tous, comme s'ils partageaient une connexion dont on ne pouvait qu'être témoins.

L'ombre d'un souvenir traversa son regard. Il souffrait en cet instant. Il n'y avait que sincérité dans ses paroles.

— Un jour, Victor s'est installé dans un château que nous croyions tous à l'abandon, à quelques lieues de chez nous. Il aimait venir se mêler à la vie du village et, bien entendu, chasser. C'est comme ça qu'il a rencontré Elzbieta. L'histoire que je t'avais racontée n'est pas très éloignée de la vérité, sauf que c'est notre fils qu'il a enlevé. Il a demandé à Elzbieta de le rejoindre si elle voulait revoir Marek, et elle est partie un soir sans me prévenir. C'est là qu'il lui a fait...

Il ne termina pas sa phrase. Je n'en avais pas besoin. J'avais assisté à la scène en souvenir. Il avait forcé Elzbieta à découper son fils et avait renvoyé les morceaux à Lukas.

— Je ne sais pas pourquoi j'ai menti à ce sujet durant toutes ces années. Je crois que je voulais préserver sa mémoire. C'était une très bonne mère, elle aimait Marek plus que tout. Elle était très différente à l'époque. Elle riait très souvent. Ce n'était pas encore...

Il sembla chercher ses mots

— Une grosse vache ? proposai-je.

Il sourit, mais il n'y avait rien d'amusé dans ce geste.

— J'ai rencontré Barney quelque temps plus tard. J'étais totalement soûl à la taverne, et il m'a sauvé d'une confrontation avec ton père avant de m'offrir la vie éternelle afin de pouvoir me venger. Je n'ai pas hésité une seconde. J'étais ivre de rage. Elle était mon unique moteur. J'ai passé des années à chercher Victor, mais il était trop puissant. La seule fois où je me suis approché de lui, il m'a puni à sa manière et, affront ultime, au lieu de me tuer, il m'a renvoyé. « Pourquoi tuer quelqu'un quand on peut le faire souffrir pour l'éternité ? » C'est ce qu'il m'a dit.

Il secoua la tête après avoir prononcé ces paroles amères.

— Je t'ai trouvée grâce à Walter. Je suis vraiment tombé sur toi par hasard, je n'ai pas menti, ce n'était simplement pas ce soir-là, dans cette boîte de nuit. Tu ressemblais bien trop à ta mère pour que ce soit une coïncidence.

Il se passa une main sur le visage et releva le regard vers moi. Je pris alors conscience que je n'avais pas du tout bougé pendant son discours. Même lorsque j'avais parlé, j'étais restée totalement immobile.

Je ne savais pas quoi dire. Il avait été honnête tout du long.

— Ça vaut ce que ça vaut, mais je suis réellement désolée, Maeve.

Il l'était.

— Qu'est-ce que tu me caches ? demandai-je, et il fronça les sourcils. Il y a quelque chose que tu ne me dis pas, et je pense que ça a un rapport avec la marque sur ton bras.

Il passa aussitôt une main sur son avant-bras, là où le tissu de sa chemise recouvrait le tatouage.

— Ce n'est rien d'imp...

— Dans ce cas, tu peux partir, tranchai-je.

Je n'avais pas la patience d'endurer ça. S'il ne voulait pas me le dire, très bien, qu'il disparaisse.

Il dut sentir ma résolution, car il pinça la bouche de manière agacée avant de répondre.

— Il a activé la marque.

— Je ne comprends pas, quelle marque ?

Lukas déboutonna sa manche et la releva. Je reconnus aussitôt le symbole. C'était un « V ».

— Victor marquait certains vampires, expliqua-t-il. Il le faisait depuis plusieurs centaines d'années. Lorsque ceux-ci meurent, ils se transforment en ces créatures que tu as vues au château. Il vaut donc mieux éviter de passer l'arme à gauche.

Il avait prononcé sa dernière phrase de manière amusée. C'était le plus gros mensonge que j'avais entendu de la semaine.

— Tu as parlé de l'activer.

Il se frotta l'avant-bras durant plusieurs secondes avant de répondre. Lorsqu'il le fit, la colère qui émanait de lui me piqua la peau. Pourtant son ton était on ne peut plus calme.

— Il y a deux manières de se transformer, expliqua-t-il. Mourir, ou que ton père active la marque, ce qui tue le vampire à petit feu tout en le métamorphosant. Avant que tu n'arrives au château, c'est ce qu'il a fait pour moi. Je n'avais pas encore retrouvé la mémoire à ce moment, mais je m'en souviens parfaitement. Il riait et m'a demandé de te dire que c'était son dernier cadeau, que sa mort ne changerait rien, puisque son sang coule dans vos veines, à Connor et toi.

J'inspirai profondément pour me calmer. La colère de Lukas s'était transmise comme un virus, et elle se disputait la place à la douleur que ses mots avaient provoquée. Je ne voulais pas qu'il disparaisse. J'aurais été prête à tout pour le sauver. Victor en était parfaitement conscient.

— Il t'a laissé le choix entre me tuer et mourir.

Lukas planta son regard dans le mien et secoua lentement la tête.

— Il savait très bien que je n'aurais aucune chance face à toi.

Je me laissai aller contre le dossier de ma chaise avec une furieuse envie de hurler. Quoi que je fasse, mon père avait toujours une longueur d'avance sur moi. Car ce que Lukas avait dit était vrai. Grâce à ma magie, jamais il n'aurait pu me tuer. Ce n'était pas à lui que mon père avait donné le choix, c'était à moi. Je pouvais me sacrifier ou regarder Lukas mourir. Et c'était très certainement la raison pour laquelle Lukas avait essayé de me repousser. Il ne voulait pas que je sois forcée de choisir.

— Je suis désolée.

— Ne le sois pas. Au moins, il est mort. C'est tout ce que j'ai toujours voulu.

Je restai immobile dans ma chaise pendant une éternité après le départ de Lukas. Ce qu'il m'avait appris me faisait bien plus mal que je n'étais prête à admettre, mais cela faisait partie du plan de Victor. Mon père voulait que je sois affaiblie quand il viendrait me chercher, et cela ne tarderait plus. Les dernières pièces du puzzle avaient commencé à s'imbriquer, et la plus grosse reposait sur ce que Lalawethika m'avait dit. Ne jamais sous-estimer le pouvoir d'un bon déguisement. *Ni d'une bonne*

illusion, songeai-je. J'avais passé des mois à tenter de découvrir qui avait laissé entrer Victor au *Practice*, et j'étais maintenant persuadée d'avoir fait fausse route tout du long. Il n'y avait jamais eu de traître. Mon père était capable de se dédoubler et de changer d'apparence. Le connaissant, il était juste sous mon nez depuis le commencement.

Marika Gallman est née en 1983, en Suisse. Collectionneuse acharnée de Post-it et de personnalités multiples, elle rate de peu une carrière de scénariste à Hollywood en écrivant à seulement douze ans le scénario d'un *Indiana Jones 4* qui ne sera pas retenu, faute de frigo dans l'intrigue. Elle se console devant ses séries préférées, dont elle rejoue les scènes cultes chaque nuit à voix haute dans son sommeil, quand elle ne se relève pas en douce pour regarder des films d'horreur. Attirée par les ambiances sombres et les hommes aux dents pointues, elle se lance dans l'écriture de son premier roman, *Rage de dents*, en 2009.

Du même auteur, chez Milady :

Maeve Regan :

1. *Rage de dents*
2. *Dent pour dent*
3. *La Dent longue*
4. *À pleines dents*

www.milady.fr

Milady est un label des éditions Bragelonne

© Bragelonne 2013

Illustration de couverture : Anne-Claire Payet

Photographie de couverture : © Shutterstock

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-1193-5

Bragelonne – Milady
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr
Site Internet : www.milady.fr

**BRAGELONNE – MILADY,
C'EST AUSSI LE CLUB :**

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

**Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville
75010 Paris**

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

www.bragelonne.fr
www.milady.fr
graphics.milady.fr

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !

- [Couverture](#)
- [Titre](#)
- [Dédicace](#)
- [Chapitre premier](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Chapitre 3](#)
- [Chapitre 4](#)
- [Chapitre 5](#)
- [Chapitre 6](#)
- [Chapitre 7](#)
- [Chapitre 8](#)
- [Chapitre 9](#)
- [Chapitre 10](#)
- [Chapitre 11](#)
- [Chapitre 12](#)
- [Chapitre 13](#)
- [Chapitre 14](#)
- [Chapitre 15](#)
- [Chapitre 16](#)
- [Chapitre 17](#)
- [Chapitre 18](#)
- [Chapitre 19](#)
- [Chapitre 20](#)
- [Chapitre 21](#)
- [Chapitre 22](#)
- [Chapitre 23](#)
- [Chapitre 24](#)
- [Chapitre 25](#)
- [Chapitre 26](#)
- [Chapitre 27](#)
- [Chapitre 28](#)
- [Chapitre 29](#)
- [Épilogue](#)
- [Biographie](#)
- [Du même auteur](#)
- [Mentions légales](#)
- [Le Club](#)